



La Harpe, Jean François de (1739-1803). Abrégé de l'histoire générale des voyages . Tome seizième. 1995.

BIBLIOTHÈQUE
FRANÇAISE.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES;

PAR J.-F. LAHARPE.

TOME SEIZIÈME.



PARIS,
MÉNARD ET DESENNE, FILS.

1825.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

TROISIÈME PARTIE.

AMÉRIQUE.

LIVRE CINQUIÈME.

DESCRIPTION DE LA VICE-ROYAUTÉ DU RIO DE LA PLATA OU DE BUÉNOS-AYRES. HISTOIRE NATURELLE DES POSSESSIONS ESPAGNOLES DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

CHAPITRE PREMIER.

Vice-royauté du Rio de la Plata.

CETTE vice-royauté fut établie en 1778 : elle comprend le Paraguay, le gouvernement de Buénos-Ayres, le Tucuman et le Chaco, enfin les provinces de Charcas, La-Paz et Santa-Cruz

de la Sierra, qui faisaient autrefois partie du Pérou.

Sa limite méridionale est au 38e. degré sud au Rio Negro ou Chuy, où elle confine avec la Patagonie. Les montagnes de Vilcanota, limitrophes de la province de Cusco, dans le Pérou, la bornent au nord sous le 14e. degré sud. A l'est, elle touche au Brésil et à l'Océan Atlantique, en suivant une ligne sinueuse dont le point le plus oriental est à 55° de longitude occidentale de Paris : le Chili, le grand Océan et le Pérou sont ses limites à l'ouest; la côte de la province d'Atacama est par 72° de longitude.

Les trois provinces détachées du Pérou, et qui composent l'audience de las Charcas, sont un pays montagneux qui ressemble à la partie moyenne et haute du Pérou. C'est là que se trouvent les riches mines d'argent du Potosi, dont le nom est fameux dans tout l'univers. Quelques districts voisins des Andes sont aussi hérissés de montagnes : à ces exceptions près, toute l'étendue de la vice-royauté présente une surface unie et en partie sensiblement horizontale : les petites montagnes que l'on y aperçoit çà et là n'ont pas 90 toises d'élévation. C'est une suite de plaines arides ou marécageuses, dont la superficie offre quelquefois de vastes espaces couverts d'efflorescences salines. Cependant la partie orientale du pays, depuis le Rio de la Plata, et à l'est du Parana jusqu'au parallèle du 16e. degré, offre une suite de croupes arrondies qui se prolongent dou-

cement et s'élèvent assez pour diminuer de ce côté l'horizon visuel. La cordillière des Andes et ses branches orientales doivent nécessairement, d'après la surface unie du pays qui est à leur pied, verser toutes leurs eaux du côté de l'est, dans une multitude de ruisseaux et de rivières; mais seulement un très-petit nombre de ces courans d'eaux arrivent à la mer, soit directement, soit indirectement, après s'être réunis aux fleuves principaux, parce que le terrain qui borde immédiatement les croupes de la cordillière est tellement horizontal, que les eaux qui en descendent s'arrêtent dans la plaine sans prendre un cours décidé, et s'évaporent insensiblement. Ce pays ne pourra même jamais être arrosé par des canaux artificiels, et l'on n'y connaîtra jamais les moulins à eau ni les machines hydrauliques; on ne pourra pas même y exécuter de conduite d'eau pour une fontaine, parce que le cours des rivières et des ruisseaux n'a que la pente juste qu'il faudrait pour un canal de conduite.

Le fameux fleuve du Rio de la Plata ou rivière d'argent, qui donne son nom à la vice-royauté, et qui se jette dans l'océan Atlantique par 35° de latitude sud, ne descend pas de sa source sous ce nom. Il est formé de la réunion de l'Uruguay et du Parana : celle-ci, qui est le bras principal, prend sa source dans les montagnes au nord-ouest de Rio Janeiro, entre 18° 30′ et 19° 30′ sud, où elle est formée et grossie par la réunion de beaucoup de ruis-

seaux : elle se dirige d'abord au sud, se joint à l'Yguazu, qui vient de l'est, puis tire fortement à l'ouest, jusqu'au 27e. degré, où, arrivée dans les plaines, elle reçoit du nord le Paraguay, qui prend naissance sous le 15e. parallèle, sur le grand plateau des montagnes appelées *Sierra del Paraguay*. Dans la saison pluvieuse, il forme par ses débordemens le grand lac de Xarayès. Après cette jonction, le Parana tourne droit au sud jusqu'aux 34°, où il reçoit l'Uruguay, qui vient du nord-est : il coule ensuite sous le nom de *la Plata*, à l'est-nord-est jusqu'à la mer.

Les Espagnols furent redevables de la première découverte de ce fleuve, en 1515, à Jean Diaz de Solis, grand pilote de Castille, qui lui donna son nom, mais qui eut le malheur d'y périr par les flèches des sauvages avec une partie de ses gens. Le sort de quelques Portugais qui entrèrent peu d'annés après dans le fleuve du Paraguay, par le Brésil, ne fut guère plus heureux.

Sébastien Cabot, qui avait fait, en 1496, avec son père et ses frères, la découverte de Terre-Neuve et d'une partie du continent voisin, pour Henri VII, roi d'Angleterre, se voyant négligé par les Anglais, alors trop occupés dans leur île pour songer à faire des établissemens dans le Nouveau Monde, se rendit en Espagne, où sa réputation lui fit obtenir l'emploi de grand pilote de Castille.

Cabot mit à la voile le premier avril 1526 ;

il arriva à l'embouchure du fleuve qu'on nommait alors *Rio de Solis*, et, quoique cette embouchure soit une des plus difficiles comme une des plus grandes qu'on connaisse, ce qui lui a fait donner par les gens de mer le nom d'Enfer des Navigateurs, il franchit heureusement tous les écueils jusqu'aux îles Saint-Gabriel, auxquelles il donna ce nom, et qui commencent un peu au-dessus de Buénos-Ayres. La première, qui n'a pas moins d'une lieue de circuit, lui offrit un bon mouillage. Il y laissa ses vaisseaux pour entrer avec les chaloupes dans le canal que ces îles forment avec le continent qu'il avait à sa droite, et de là dans l'Uruguay, qu'il prit pour le véritable fleuve. Cette méprise eut deux causes : l'une, que les îles de Saint-Gabriel, qu'il laissait à sa gauche, lui cachaient la vue du fleuve ; l'autre, que l'Uruguay est très-large lorsqu'il se joint au Parana. Il le remonta dans la même erreur ; et, trouvant à droite une petite rivière qu'il nomma *Rio de San-Salvador*, il y construisit un fort où il laissa Alvarez Ramon, et quelques soldats, avec ordre de pousser les observations sur le fleuve ; mais trois jours après, cet officier, ayant échoué sur un banc de sable, y fut tué par les Indiens avec une partie de ses gens. Les autres se sauvèrent à la nage et rejoignirent Cabot, qu'une si triste aventure fit retourner aux îles de Saint-Gabriel.

Il reconnut l'erreur qui lui avait fait prendre un canal po r l'autre, et, remontant l'espace

*.

d'environ trente lieues dans le véritable fleuve, il bâtit une forteresse à l'entrée d'une rivière qui sort des montagnes du Tucuman, et dont les Espagnols ont changé le nom de *Zacariona* en celui de *Rio Tercero*. Il donna au fort celui de *Saint-Esprit;* mais il est plus connu dans les relations sous celui de *Tour de Cabot*. Il y laissa une garnison, et continua de remonter jusqu'au confluent du Paraguay et du Parana. Alors, se trouvant entre deux grandes rivières, il entra dans celle qui lui parut la plus large : on a déjà remarqué que c'est le Parana; mais, voyant qu'il tournait trop à l'est, il retourna au confluent et remonta le Paraguay, dans la crainte de s'engager trop loin vers le Brésil; il y fut attaqué par des Américains qui lui tuèrent vingt-cinq hommes et firent trois prisonniers. Il s'en vengea par un grand carnage de ces peuples; il fit alliance avec d'autres, qui non-seulement lui fournirent abondamment des vivres, mais lui donnèrent des lingots pour des marchandises d'Espagne de peu de valeur. Alors, ne doutant plus que le pays n'eût des mines d'argent, il donna au Paraguay le nom de *Rio de la Plata*, rivière de l'argent. Quelque temps après il retourna en Espagne.

Cependant les Espagnols qui étaient restés sous la conduite d'un officier nommé *Moschera* avaient fait quelques réparations à la tour de Cabot; mais ils désespérèrent bientôt de pouvoir s'y soutenir contre les Indiens, toujours irréconciliables avec leur nation. Moschera prit

le parti de s'embarquer avec sa troupe sur un petit bâtiment qui était demeuré à l'ancre. Il descendit le fleuve jusqu'à la mer, et, rangeant la côte, il s'avança vers les 32 degrés de latitude, où il trouva un port commode qui lui fit naître l'idée d'y faire bâtir un petit fort. Les naturels du pays étaient fort humains. Il ensemença un terrain qu'il jugea fertile, et sa petite colonie s'établissait fort heureusement; mais il en fut chassé par les Portugais, qui avaient déjà des établissemens dans le Brésil. Il alla chercher avec tout son monde une retraite plus paisible dans l'île de Sainte-Catherine.

Les récits et les sollicitations de Cabot avaient disposé la cour à suivre l'entreprise du Paraguay; mais lorsqu'on eut appris qu'il n'y restait pas un Espagnol, et qu'il fallait recommencer sur de nouveaux frais, les résolutions devinrent si lentes, que la cour de Lisbonne eut le temps d'armer une nombreuse flotte qui paraissait destinée à la même expédition. On sut néanmoins qu'elle avait pris une autre route, et les Espagnols, que la nouvelle de cet armement avait paru réveiller, retombèrent dans leur première léthargie. Sébastien Cabot, dont le nom ne paraît plus entre les voyageurs du même temps, était mort, ou rebuté d'une si longue indolence. Sept ou huit ans qui s'étaient passés depuis son retour semblaient avoir fait oublier toutes ses propositions, lorsque de nouveaux motifs, ignorés

des historiens, firent penser plus sérieusement que jamais à former un établissement sur le Rio de la Plata.

Jamais entreprise pour le Nouveau Monde ne s'était faite avec plus d'éclat. Don Pédro de Mendoze, grand échanson de l'empereur, en fut déclaré le chef sous le titre d'adelantade et gouverneur général de tous les pays qui seraient découverts jusqu'à la mer du Sud. A la vérité, il devait y transporter à ses frais, en deux voyages, mille hommes et cent chevaux, des armes, des munitions et des vivres pour un an; mais, outre une pension viagère de deux mille ducats qui lui était accordée par la cour, on lui donnait à prendre de grosses sommes sur les fruits de sa conquête. Il était nommé *grand alcade* et *alguazil major* de trois forteresses qu'il avait ordre de faire construire, et ces deux charges devaient être héréditaires dans sa famille.

Les ordres étaient donnés pour armer à Cadix une flotte de quatorze voiles. De si grands préparatifs, et le bruit des richesses du Rio de la Plata, bien établi par la renommée, attirèrent tant d'aventuriers, que le premier armement, qui ne devait être que de cinq cents hommes, fut de douze cents, parmi lesquels on comptait plus de trente seigneurs, la plupart aînés de leurs maisons, plusieurs officiers, et quantité de Flamands. On assure que nulle colonie espagnole du Nouveau Monde n'eut autant de noms illustres parmi ses fondateurs,

et que la postérité de quelques - uns subsiste encore au Paraguay, surtout dans la capitale de cette province. La flotte mit à la voile dans le cours du mois d'août 1535, saison la plus propre pour le voyage; parce que, si on n'arrive pas avant la fin de mars à l'entrée du Rio de la Plata, on court risque de manquer les brises du nord et du nord-est, et d'être surpris par les vents du sud et du sud - ouest, qui obligeraient d'hiverner au Brésil.

Mendoze eut cette précaution et n'en fut pas plus heureux. La flotte, après avoir passé la ligne, fut prise d'une violente tempête. Plusieurs vaisseaux ne se rejoignirent qu'au terme. Celui de don Diègue de Mendoze, frère de don Pèdre, et un petit nombre d'autres, arrivèrent heureusement aux îles de Saint-Gabriel; mais l'adelantade, avec toutes les autres, fut obligé de relâcher dans le port de Rio-Janeiro. Il remit à la voile, et la flotte se trouvant réunie entre les îles de Saint-Gabriel et la rive occidentale du fleuve, don Pèdre choisit ce lieu pour son établissement, et chargea don Sanche del Campo de choisir un emplacement sûr et commode. Cet officier se détermina pour un endroit où la rive n'a point encore tourné à l'ouest, sur une pointe qui avance dans le fleuve vers le nord. L'adelantade y fit aussitôt tracer le plan d'une ville qui fut nommée *Nuessa Segnora de Buenos-Ayres*, parce que l'air y est très-sain. Tout le monde s'employa au

travail, et bientôt les édifices furent assez nombreux pour servir de camp.

Mais les peuples du canton ne virent pas de bon œil un établissement étranger si près d'eux; ils refusèrent des vivres. La nécessité d'employer les armes pour en obtenir donna occasion à plusieurs combats où les Espagnols furent maltraités. De trois cents hommes qui furent détachés sous Diègue de Mendoze, à peine en revint-il quatre-vingts. Il périt lui-même avec plusieurs officiers de distinction, entre lesquels un capitaine nommé *Luzan* fut tué au passage d'un ruisseau qui conserve encore son nom. La disette devint extrême à Buénos - Ayres, et l'adelantade n'y pouvait remédier sans risquer de perdre tout ce qui lui restait d'Espagnols. Comme il était dangereux d'accoutumer les Indiens à verser le sang des chrétiens, il défendit sous peine de mort de passer l'enceinte de la nouvelle ville; et, craignant que la faim ne fît violer ses ordres, il mit des gardes de toutes parts, avec ordre de tirer sur ceux qui chercheraient à sortir.

Cette précaution contint les plus affamés, à l'exception d'une seule femme nommée *Maldonata*, qui trompa la vigilance des gardes. L'historien du Paraguay, se fiant ici au témoignage des Espagnols, raconte, sans aucune marque de doute, l'aventure de cette fugitive, et la regarde comme un trait de la Providence, vérifié par la notoriété publique. Elle mérite d'être rapportée. « Après avoir erré dans des

champs déserts, Maldonata découvrit une caverne qui lui parut une retraite sûre contre tous les dangers; mais elle y trouva une cougouare femelle dont la vue la saisit de frayeur. Cependant les caresses de cet animal la rassurèrent un peu; elle reconnut même que ces caresses étaient intéressées : la cougouare était pleine et ne pouvait mettre bas; elle semblait demander un service que Maldonata ne craignit point de lui rendre. Lorsqu'elle fut heureusement délivrée, sa reconnaissance ne se borna point à des témoignages passagers, elle sortit pour chercher sa nourriture, et depuis ce jour elle ne manqua point d'apporter aux pieds de sa libératrice une provision qu'elle partageait avec elle : ce soin dura aussi longtemps que ses petits la retinrent dans la caverne. Lorsqu'elle les en eut tirés, Maldonata cessa de la voir, et fut réduite à chercher sa subsistance elle-même; mais elle ne put sortir souvent sans rencontrer des Indiens qui la firent esclave. Le ciel permit qu'elle fût reprise par des Espagnols qui la ramenèrent à Buénos-Ayres. L'adelantade en était sorti. Don François Ruiz de Galan, qui commandait en son absence, homme dur jusqu'à la cruauté, savait que cette femme avait violé une loi capitale, et ne la crut pas assez punie par ses infortunes. Il donna ordre qu'elle fût liée au tronc d'un arbre en pleine campagne pour y mourir de faim, c'est-à-dire du mal dont elle avait voulu se garantir par sa fuite, ou pour y être dévo-

rée par quelque bête féroce. Deux jours après il voulut savoir ce qu'elle était devenue. Quelques soldats qu'il chargea de cet ordre furent surpris de la trouver pleine de vie, quoique environnée de jaguars et de cougouars qui n'osaient s'approcher d'elle, parce qu'une cougouare qui était à ses pieds avec ses petits semblait la défendre. A la vue des soldats, la cougouare se retira un peu comme pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaitrice. Maldonata leur raconta l'aventure de cet animal qu'elle avait reconnu au premier moment; et lorsque, après lui avoir ôté ses liens, ils se disposaient à la reconduire à Buénos-Ayres, elle la caressa beaucoup, en paraissant regretter de la voir partir. Le rapport qu'ils en firent au commandant lui fit comprendre qu'il ne pouvait, sans paraître plus féroce que les cougouars mêmes, se dispenser de faire grâce à une femme que le ciel avait prise si sensiblement sous sa protection. »

L'adelantade, parti dans l'intervalle pour chercher du remède à la famine, qui lui avait déjà fait perdre deux cents hommes, avait remonté le Rio de la Plata jusqu'aux ruines de la tour de Cabot. Là, Jean d'Ayolas, son lieutenant, par lequel il s'était fait précéder, l'ayant assuré que la nation des Timbuez ne désirait que de bien vivre avec les Espagnols, et qu'il trouverait toujours des vivres chez eux ou chez les Curacoas, il fit rebâtir l'ancien fort sous le nom de Bonne-Espérance; ensuite il

donna ordre à son lieutenant de pousser les découvertes sur le fleuve avec trois barques et cinquante hommes, entre lesquels on nomme don Martinez d'Irala, don Jean Ponce de Léon, don Charles Dubrin, et don Louis Perez, frère de sainte Thérèse. Il leur recommanda de lui donner de leurs nouvelles dans l'espace de quatre mois, s'ils ne pouvaient lui en apporter eux-mêmes; et retournant à Buénos-Ayres, pour y faire cesser les horreurs de la famine, il eut bientôt la satisfaction d'y voir arriver des secours qui n'en laissèrent plus que le souvenir. Non-seulement Gonzalas de Mendoze, qui était allé chercher des vivres au Brésil, revint sur un navire qui en était chargé, mais il fut suivi presque aussitôt de deux autres bâtimens qui amenaient Moschera et toute sa colonie de l'île de Sainte-Catherine, avec une grande abondance de provisions. La situation des Espagnols devint plus douce à Buénos-Ayres; cependant elle était troublée par la crainte de retomber dans le même état, surtout avec les obstacles que la haine de quelques peuples voisins apportait à la culture des terres.

Ayolas, ayant remonté long-temps le fleuve, fut bien reçu des Guaranis, qui occupaient une assez grande étendue de pays sur la rive orientale, et plus encore dans l'intérieur des terres jusqu'aux frontières du Brésil. Il continua de s'avancer jusqu'à la hauteur de 20° 40′, où il trouva sur la droite un petit port qu'il nomma

la Chandeleur. Les Guaranis l'avaient assuré qu'à cette hauteur, en marchant vers l'ouest, il trouverait des Américains qui avaient beaucoup d'or et d'argent. Il se fit débarquer vis-à-vis du port de la Chandeleur, où il renvoya ses bâtimens, et, les y laissant sous la conduite d'Irala, avec un petit détachement d'Espagnols, sous celle du capitaine Vergara, il se livra aux grandes espérances qu'il avait conçues sur le témoignage des Guaranis.

On ne peut douter qu'avant son départ il n'eût écrit à l'adelantade pour lui communiquer ses projets; mais ses lettres ne parvinrent point à Buénos-Ayres. Les quatre mois s'étaient écoulés. Le silence de l'officier de la colonie auquel l'adelantade avait le plus de confiance, et qui la méritait le mieux, lui causa tant d'inquiétude, qu'il fit partir plusieurs personnes pour découvrir ce qu'il était devenu. Il avait déjà formé le dessein de retourner en Espagne. Une maladie considérable, qui augmenta son chagrin, lui fit hâter cette résolution. A peine fut-il en état de souffrir la mer, qu'il mit à la voile avec Jean de Cacères, son trésorier, après avoir nommé, en vertu de ses pouvoirs, Ayolas gouverneur et capitaine-général de la province. Il partit le désespoir dans le cœur. Lorsqu'il fut en mer, tous les élémens semblèrent conspirer contre lui. Ses provisions se trouvant épuisées ou corrompues, il fut réduit à manger d'une chienne qui était près de faire ses petits; et cette chair infecte, jointe

à ses noires agitations, lui causa une aliénation de tous les sens, qui se changea bientôt en frénésie. Il mourut dans un accès de fureur.

La ville de Buénos-Ayres, née sous de si malheureux auspices, eut encore à lutter longtemps contre l'infortune. Alfonse de Cabrera, qui fut envoyé d'Espagne en qualité d'inspecteur, ne put empêcher que la famine n'y redevînt excessive. Dans l'intervalle, Salazar et Gonzales Mendoze, qui cherchaient Ayolas, arrivèrent au port de la Chandeleur, sans avoir pu se procurer la moindre information sur son sort. On leur dit qu'Irala était chez les Payaguas, nation voisine du fleuve; ils s'y rendirent, et l'ayant rencontré, ils firent avec lui plusieurs courses qui ne furent pas plus utiles au succès de leur commission. Enfin ils prirent le parti de retourner à la Chandeleur, d'y attacher au tronc d'un arbre un écrit par lequel ils espéraient d'apprendre à don Jean d'Ayolas, s'il revenait dans le port, tout ce qu'il lui importait de savoir. Ils l'avertissaient surtout de se défier de la nation des Payaguas, dont ils avaient éprouvé la perfidie. On prétend qu'en effet il n'y en pas de plus dangereuse au monde, parce qu'elle sait allier des manières fort douces avec un naturel extrêmement féroce, et que jamais elle n'est plus caressante que lorsqu'elle médite une trahison.

En quittant le port de la Chandeleur, Mendoze et Salazar descendirent le fleuve jusqu'au-dessous de la branche septentrionale du Pil-

comayo, qui s'y jette vers les 25° de latitude. Quelques minutes au delà, ils trouvèrent une espèce de port formé par un cap qui s'avance au sud, à l'occident du fleuve. Cette situation leur ayant paru commode, ils y bâtirent un fort, qui devint bientôt une ville, aujourd'hui la capitale de la province du Paraguay, à distance presque égale du Pérou et du Brésil, et loin d'environ trois cents lieues du cap de Sainte-Marie, en suivant le fleuve. Ses fondateurs lui donnèrent le nom de l'Assomption, qu'elle porte encore.

Mendoze y resta seul, et Salazar en partit pour aller rendre compte de leur voyage à l'adelantade, qu'il croyait encore à Buénos-Ayres. Il y trouva Cabrera; mais la ville était déjà dans une extrême disette. Une guerre avec les Indiens, où la perfidie fut employée des deux parts, augmenta la désolation. Les Espagnols y perdirent d'abord une partie de leurs forces, et, ranimés ensuite par l'arrivée de deux brigantins de leur nation, ils remportèrent une victoire éclatante. Leurs ennemis publièrent, pour excuser leur défaite, qu'ils avaient vu pendant le combat un homme vêtu de blanc, l'épée nue à la main, et jetant une lumière qui les avait éblouis. On ne douta point parmi les vainqueurs que ce ne fût saint Blaise, dont la fête se célébrait le même jour; et le penchant de leur nation pour le merveilleux leur fit choisir saint Blaise pour le principal patron de la province. Cependant cet avantage ne les em-

pêcha point de raser le fort de Bonne-Espérance, qu'ils désespérèrent de pouvoir conserver.

La difficulté de subsister au milieu de peuplades ennemies fit languir long-temps l'établissement de Buénos-Ayres. Cette ville demeura déserte plus de quarante ans, et l'ardeur des conquêtes, ou plutôt l'avidité de l'or, qui entraînait les Espagnols au fond des terres, semblait leur avoir fait oublier qu'ils avaient besoin d'une retraite à l'entrée du fleuve pour les vaisseaux dont ils recevaient leurs troupes et leur munitions. Enfin de fréquens naufrages leur firent ouvrir les yeux. L'ordre vint de rétablir le port et la ville. Cette entreprise était devenue plus facile depuis les nouveaux établissemens qu'on avait faits dans les provinces intérieures, d'où l'on pouvait tirer des secours d'hommes pour tenir les barbares en respect. Ce fut en 1580 que don Jean Ortez de Zarate, alors gouverneur du Paraguay, ayant commencé par soumettre ceux qui pouvaient s'opposer à son dessein, fit rebâtir la ville dans le même lieu où don Pèdre Mendoze l'avait placée, et changea son premier nom de Notre-Dame en celui de la Trinité de Buénos-Ayres.

Cependant elle resta long-temps encore dans un état qui ne faisait pas honneur à la province dont elle est comme l'échelle et la clef. Elle fut d'abord composée de différens quartiers, entre lesquels on avait laissé des vergers et des plaines. Les maisons, bâties la plupart

de terre, n'avaient qu'un étage et qu'une fenêtre; plusieurs même ne recevaient de jour que par la porte. Enfin un frère jésuite, qu'on avait fait venir pour bâtir l'église du collége, apprit aux habitans à faire des carreaux, des briques et de la chaux; depuis, les maisons ont été bâties de pierres et de briques, et plusieurs à double étage. Deux autres frères du même ordre, l'un architecte et l'autre maçon, tous deux Italiens, après avoir achevé l'église du collége, en bâtirent deux autres et le portail de la cathédrale, tous édifices qui pourraient figurer dans les meilleures villes d'Espagne. La ville changea de face fort avantageusement. On y compte 60,000 habitans; les rues sont larges et tirées au cordeau, la moitié à peu près est pavée. Le port est très-exposé aux vents, et les vaisseaux sont obligés de s'arrêter à trois lieues de distance, à cause des bancs de sable. Les navires de moyenne grandeur entrent dans une petite rivière longue et étroite, appelée le ruisseau de Buénos-Ayres, où l'on trouve tout ce qui est nécessaire pour décharger les marchandises, et même pour caréner les bâtimens; mais il faut que le vent fasse monter l'eau au-dessus de son niveau ordinaire pour que ces embarcations puissent passer la barre qui est à son embouchure. Buénos-Ayres est le centre de tout le commerce des provinces du Pérou avec l'Espagne. Les marchandises y arrivent de l'Ancien Monde par mer; celles qui sont destinées pour l'intérieur, et qui en

viennent, sont transportées par des charrettes que traînent des bœufs. Les conducteurs marchent en caravanes, pour pouvoir se défendre contre les incursions des Indiens indépendans.

Elle a, par sa situation et par la bonté de l'air qu'on y respire, tout ce qui peut rendre une colonie florissante. La vue d'un tiers de l'enceinte s'étend sur de vastes campagnes toujours couvertes d'une belle verdure. Le fleuve fait les deux autres tiers de son circuit, et paraît au nord comme une vaste mer, qui n'a de borne que l'horizon. L'hiver commence dans le pays au mois de juin, le printemps au mois de septembre, l'été en décembre, l'automne en mars, et ces quatre saisons y sont fort réglées. En hiver, les pluies y sont fort abondantes, et toujours accompagnées de tonnerre et d'éclairs si terribles, que l'habitude n'en diminue pas l'horreur. Pendant l'été, l'ardeur du soleil est tempérée par de petites brises, qui s'élèvent régulièrement entre huit et neuf heures du matin.

La fertilité du terroir autour de la ville répond à l'excellence de l'air, et la nature n'y a rien épargné pour en faire un séjour délicieux. Elle est située par 25° 16′ sud, et 60° 1′ à l'ouest de Paris.

Tous les historiens conviennent que les jésuites rendirent les plus grands services dans la province de Buénos-Ayres; et, sans eux, peut-être ne serait-on jamais parvenu à adoucir et civiliser les nations voisines. Les premiers

missionnaires que l'Espagne y avait envoyés étaient des religieux de saint François, qui n'avaient encore trouvé que des obstacles à leur zèle. Les chrétiens du pays ne cessaient pas de faire des instances auprès du conseil des Indes pour en obtenir des ministres de la religion. « On commençait alors à connaître les jésuites dans l'Amérique. Ils étaient même depuis trente ans au Brésil. Depuis peu ils s'étaient établis au Pérou. Ils avaient déjà fait dans ces deux royaumes un nombre infini de conversions; et partout on disait hautement que ce nouvel ordre, dont le fondateur était né dans le temps que Christophe Colomb commençait à découvrir le Nouveau Monde, avait reçu du ciel une mission spéciale et une grâce particulière pour y établir le royaume de Jésus-Christ. » Ce fut du pays de Charcas qu'on vit passer d'abord au Tucuman deux jésuites déjà exercés aux travaux de leur profession, qui firent faire au christianisme de merveilleux progrès dans cette province. Ensuite trois autres missionnaires du même corps arrivèrent du Brésil à Buénos-Ayres, et bientôt le Paraguay en reçut un plus grand nombre. Le récit de leurs courses et de leurs opérations évangéliques fait le fond d'un ouvrage intitulé *Histoire du Paraguay*. On vit naître en 1594 un collége à l'Assomption, avec tant d'ardeur de la part des habitans, que tous, jusqu'aux dames, voulurent mettre la main au travail. Les missionnaires, se distribuant les objets de leur zèle, donnèrent

l'exemple des plus hautes vertus. Ils trouvèrent des obstacles, et souvent de la part des Espagnols plus que de celle des Indiens. Mais la cour d'Espagne les soutint par sa protection, et leur constance triompha de tout.

Ils avaient conçu dans le cours de leurs travaux que les conversions étaient retardées par deux principales causes : l'une, qu'on rendait le christianisme odieux aux naturels du pays par la manière dont on traitait ceux qui l'avaient embrassé; l'autre, que tous les efforts des missionnaires pour en persuader la sainteté aux néophytes, étaient rendus inutiles par la vie licencieuse des anciens chrétiens. Là-dessus, ils formèrent le projet d'une république chrétienne, qui pût ramener, au milieu de cette barbarie, les plus beaux jours du christianisme naissant, en écartant les rigueurs par l'abolition des commandes, et le scandale du mauvais exemple par l'éloignement des Espagnols. Le plan fut présenté à Philippe III, avec un engagement solennel à lui conserver tous les droits de la souveraineté. Il l'approuva, il l'autorisa par des ordonnances, et tous ses successeurs l'ont confirmé après lui. Quelques jésuites en avaient déjà tenté la pratique dans quatre réductions qu'ils avaient formées d'avance, et dont le succès les avait encouragés. On compte pour la première, en 1610, et par conséquent pour le berceau de toutes les autres, celle de Lorette, sur la rivière de Paranapam. Telle fut l'origine de ce qu'on nomme *les missions du*

Paraguay, gouvernées pendant cent quarante ans par les jésuites, et, depuis la destruction de cette société, soumises immédiatement au gouvernement espagnol.

Au nom de ces missions la curiosité se réveille, et l'on désire des éclaircissemens sur ces contrées lointaines, où des hommes, dont la politique a été partout ailleurs l'objet de tant de reproches, acquirent par la persuasion une sorte d'empire, la plus respectable de toutes, et qui a obtenu autant d'éloges que les autres établissemens ont essuyé de censures. Nous nous bornerons à rapporter les propres termes d'Ulloa, juge oculaire et impartial.

« Les missions du Paraguay ne se bornent pas à la province de ce nom; elles s'étendent en partie sur les territoires de Santa-Cruz de la Sierra, de Tucuman et de Buénos-Ayres. Depuis près d'un siècle et demi qu'elles ont commencé, on y a converti quantité de nations répandues dans les terres de ces quatre évêchés. Les jésuites, avec leur zèle ordinaire, commencèrent cette conquête spirituelle par les Guaranis, dont les uns habitaient les bords de l'Uruguay et du Parana, et les autres, cent lieues plus haut. Les Portugais, ne songeant qu'à l'avantage de leurs propres colonies, faisaient des courses continuelles sur ces peuples, enlevaient pour l'esclavage ceux qui tombaient entre leurs mains, et les employaient aux plantations; mais, pour mettre les nouveaux convertis à couvert de cette disgrâce, on prit le

parti de les transplanter, au nombre de plus de douze mille, dans les terres du Paraguay, et l'on y joignit à peu près le même nombre de ceux de Tapé, dans la seule vue de leur assurer à tous une vie plus certaine et plus tranquille. Ces peuplades, grossies avec le temps par de nouvelles conversions, augmentèrent jusqu'au point, qu'en 1734, suivant une relation que je reçus de bonne main pendant mon séjour à Quito, on comptait trente-deux bourgs guaranis, qui contenaient plus de trente mille familles; et leur nombre croissant de jour en jour, on pensait alors à fonder trois nouveaux bourgs. Une partie de ces trente-deux peuplades est du diocèse de Buénos-Ayres, et l'autre du diocèse du Paraguay. Cette même année, il y avait sept pleuplades de la nation des Chiquitos dans le diocèse de Santa-Cruz de la Sierra, et l'accroissement continuel de leurs habitans faisait penser aussi à multiplier le nombre des villages.

» Les missions du Paraguay sont environnées d'idolâtres, dont les uns vivent en bonne intelligence avec les nouveaux convertis, et les autres les menacent continuellement de leurs incursions. L'ardeur des missionnaires les conduit souvent chez ces barbares, et leurs peines n'y sont pas toujours inutiles. Ils inspirent quelquefois le goût du christianisme aux plus raisonnables, qui quittent alors leur pays, et passent dans les villages chrétiens, où ils reçoivent le baptême après les instructions

convenables. A cent lieues des missions, il se trouve une nation idolâtre, nommée *Guénoas*, qu'il est fort difficile d'amener à la lumière de l'Évangile, non-seulement parce qu'ils sont dans l'habitude d'une vie licencieuse, mais parce qu'ayant parmi eux plusieurs métis, et même quelques Espagnols noircis de crimes, à qui la crainte du châtiment a fait chercher cet asile, le mauvais exemple qu'ils en reçoivent les éloigne des vérités qu'on leur prêche. D'ailleurs la vie oisive à laquelle ils sont accoutumés, ne subsistant que de leur chasse, sans cultiver même leurs terres, leur fait craindre le travail, qui serait une suite de leur conversion. Cependant la curiosité ou la tendresse pour leurs parens en amène plusieurs, dont quelques-uns se soumettent au joug de la religion. Il en est de même des Charuas, peuple qui habite entre le Parana et l'Uraguay; mais ceux qui occupent les bords du Parana, depuis le bourg du Saint-Sacrement, sont plus dociles, parce qu'ils sont plus laborieux, qu'ils cultivent leurs terres, et qu'ils n'ont aucune communication avec les fugitifs. Vers la ville de Cordoue, d'autres idolâtres, nommés *Pampas*, sont extrêmement difficiles à convertir, quoiqu'ils viennent vendre leurs denrées dans la ville : mais ces quatre dernières nations vivent dans une paix constante avec les chrétiens. Aux environs de Santa-Fé, ville de la province de Buénos-Ayres, on trouve divers peuples guerriers, dont toute la vie se passe en

excursions, qu'ils poussent souvent jusqu'aux murs de San-Yago et de Salta, dans la province de Tucuman, qu'ils ravagent. Les autres nations qui habitent depuis les confins de celles-ci jusqu'au Chiquitos, et jusqu'au lac de Xarayes, sont peu connues. Dans ces derniers temps, quelques jésuites ont pénétré chez ces peuples par la rivière de Pilcomayo, qui coule depuis le Potosi jusqu'à l'Assomption, sans avoir pu découvrir leurs habitations; ce qu'on attribue à la vaste étendue de leur pays ou à leur humeur errante, qui ne leur permet pas de faire un long séjour dans les mêmes lieux. Vers le nord de l'Assomption, on rencontre un petit nombre d'idolâtres, dont quelques-uns, s'étant laissé approcher par des missionnaires qui cherchaient à les découvrir, les ont suivis sans répugnance aux villages chrétiens, et se sont rendus à leurs instructions. Les Chiriguans, qu'on a nommés plus d'une fois, habitent aussi du même côté, et n'aiment point qu'on leur propose de mener une vie moins libre que celle dont ils jouissent dans leurs montagnes.

» On doit comprendre que les missions du Paraguay occupent un pays considérable. En général, l'air y est fort humide et tempéré, mais froid néanmoins dans quelques parties. Le terroir est fertile en toutes sortes de grains, de fruits et de légumes. On y cultive en particulier beaucoup de coton, et l'abondance en est si grande, qu'il n'y a point de village qui

n'en recueille plus de deux mille arobes, dont les Indiens fabriquent des toiles et des étoffes. On y plante beaucoup de tabac, des cannes à sucre, et une prodigieuse quantité de l'herbe qu'on nomme *herbe du Paraguay*, et qui fait seule un objet de commerce d'autant plus grand qu'elle ne croît que dans ce pays, d'où elle passe dans toutes les provinces du Pérou et du Chili, où il s'en fait une très-grande consommation. Ces marchandises sont envoyées à Santa-Fé et à Buénos-Ayres, où les jésuites ont un facteur particulier, qui est chargé de les vendre; car le peu d'intelligence des Américains, surtout des Guaranis, les rend incapables de ce soin. Le commis emploie le produit de sa vente en marchandises de l'Europe, tant pour l'entretien des habitans de chaque peuplade que pour l'ornement des églises et les besoins des curés. Mais, avant l'emploi de cet argent, on lève le tribut que chaque village, ou plutôt chaque Indien doit au roi. Ces sommes sont envoyées aux caisses royales; après quoi, sans autre retranchement, on fait le décompte de ce qui revient aux curés pour leurs appointemens et pour les pensions des caciques. Les autres denrées que le terroir produit, et le bétail qu'on y élève, servent à la nourriture des habitans. Enfin cette distribution se fait avec tant d'ordre et de sagesse, qu'on ne peut refuser sans injustice des louanges à la police que les missionnaires ont établie.

» A l'exemple des villes espagnoles, chaque

peuplade a son gouverneur, ses régidors et ses alcades. Les gouverneurs sont élus par les habitans mêmes, et confirmés par les curés, qui se réservent ainsi le pouvoir de rejeter ceux dont les qualités ne conviennent point à leurs fonctions. Les alcades sont nommés tous les ans par les corrégidors, qui veillent avec eux au maintien de la paix et du bon ordre. Mais comme ces magistrats, dont les lumières sont fort bornées, pourraient abuser de leur autorité, il leur est défendu d'infliger la moindre peine sans la participation du curé, qui éclaircit l'affaire, et qui livre l'accusé au châtiment, lorsqu'il le juge coupable. C'est ordinairement la prison ou le jeûne. Si la faute est grave, la peine sera quelques coups de fouet; et c'est la plus grande parmi des gens qui ne commettent jamais d'assez grands crimes pour mériter une plus sévère punition. L'horreur pour le vol, pour le meurtre et les autres excès de cette nature, est établie dans toutes les peuplades par les exhortations continuelles des missionnaires. Les châtimens mêmes sont toujours précédés d'une remontrance qui dispose le coupable à les recevoir comme une correction fraternelle; et ces ménagemens de douceur et d'affection mettent le curé à couvert de la haine et de la vengeance de celui qu'il fait punir. Aussi, loin d'être haïs de leurs Indiens, ces pères en sont si chéris et si respectés, que, quand ils les feraient châtier sans raison, ces âmes simples, qui croient leurs directeurs incapables d'er-

reur et d'injustice, croiraient l'avoir mérité.

» Chaque peuplade a son arsenal particulier, où l'on renferme toutes les armes qui servent, dans les cas où la guerre est indispensable, soit contre les Portugais, soit contre les nations du voisinage; les armes sont des fusils, des épées et des baïonnettes. Tous les soirs des jours de fête, on apprend à les manier par des exercices publics. Les hommes de chaque village sont divisés en plusieurs compagnies qui ont leurs officiers, en uniforme galonné d'or ou d'argent, avec la devise de leur canton; les gouverneurs, les régidors et les alcades ont aussi des habits de cérémonie différens de ceux qu'ils portent hors de leurs fonctions.

» Tous les villages ont des écoles pour apprendre à lire et à écrire; il y en a pour la danse et pour la musique, où l'on fait d'excellens élèves, parce qu'on n'y admet personne sans avoir consulté son inclination et ses talens. Ceux en qui l'on remarque du génie apprennent la langue latine, et quelques-uns s'y rendent fort habiles. Dans la cour de la maison du curé il y a divers ateliers de peintres, de sculpteurs, de doreurs, d'orfévres, de serruriers, de charpentiers, de tisserands, d'horlogers, et des autres professions nécessaires ou utiles : les jeunes gens ont la liberté de choisir celle qui pique leur goût, et s'y forment par l'exemple et les leçons des maîtres. Chaque village a son église, grande et fort ornée; les maisons des Indiens sont si bien disposées, si com-

modes, et meublées si proprement, que celles des Espagnols ne les valent point dans plusieurs bourgs du Pérou. Quelques-unes sont bâties de pierre, d'autres de briques crues, et la plupart de bois simples; mais les unes et les autres sont couvertes de tuiles. Rien n'est négligé dans ces villages : il s'y trouve jusqu'à des fabriques de poudre à canon, dont une partie est réservée pour les temps de guerre, et l'autre employée aux feux d'artifice par lesquels on solennise toutes les fêtes ecclésiastiques et civiles. A la proclamation des rois d'Espagne, tous les officiers sont vêtus de neuf, et rien ne manque à la magnificence de leurs habits. Chaque église a sa chapelle de musique, composée de voix et d'instrumens; le service divin s'y célèbre avec la même pompe que dans les églises cathédrales, et l'on vante surtout celle des processions publiques. Tous les officiers civils et militaires y paraissent en habits de cérémonie; la milice y est en corps; le reste du peuple porte des flambeaux, et tous marchent dans le plus grand ordre. Ces processions sont accompagnées de fort belles danses : il y a des habits particuliers et fort riches pour les danseurs.

» Entre les édifices publics de chaque village on voit une maison de force où les femmes de mauvaise vie sont renfermées; elle sert en même temps de ce que les Espagnols nomment une *béaterie*, c'est-à-dire une retraite dans l'absence des maris, pour les femmes qui

n'ont point de famille. On a pourvu singulièrement non-seulement à l'entretien de cette maison, mais encore à la subsistance des vieillards, des orphelins et de ceux qui sont hors d'état de gagner leur vie. Tous les habitans sont obligés de travailler deux jours de la semaine pour cultiver et semer en commun un espace de terre convenable; ce qui s'appelle *travail de la communauté*. Si le produit passe les besoins, on applique le surplus à l'ornement des églises, à l'habillement des vieillards, des orphelins et des impotens : ainsi nul des habitans ne manque du nécessaire. Les tributs royaux sont payés ponctuellement. Enfin cette portion du monde est le séjour de la paix et du bonheur, et ces avantages sont dus à l'exactitude avec laquelle les lois y sont observées. Les jésuites, les curés de toutes les paroisses de cette nouvelle république ont besoin d'exciter au travail les Guaranis, qui sont naturellement paresseux; et c'est par cette raison qu'ils prennent soin aussi de faire vendre les marchandises des fabriques, et les denrées qui proviennent de la culture des champs. Au contraire, les Chiquitos sont laborieux et ménagers : ils pourvoient d'eux-mêmes à la subsistance de leurs curés, en cultivant ensemble une plantation remplie de toutes sortes de grains et de fruits, qui suffit pour l'entretien de l'église et de son ministre. De leur côté, les curés de cette nation font des provisions de ferremens, d'étoffes et d'autres marchandises,

qu'ils donnent en échange à leurs paroissiens pour de la cire et d'autres productions du pays; ils remettent ce qui leur vient par cette espèce de commerce au supérieur de leur mission, qui n'est pas le même que celui des Guaranis; et du produit de la vente on achète de nouvelles marchandises pour les besoins de chaque communauté. Il arrive de là que les Indiens ne sont pas obligés de sortir du canton pour se procurer leurs nécessités, et que, n'ayant point de communication avec d'autres peuples, ils ne sont point exposés à contracter les vices dont on s'efforce de les préserver.

» L'administration spirituelle des peuplades n'est pas moins extraordinaire que le gouvernement politique : chaque village n'a qu'un curé; mais il est assisté d'un autre prêtre, ou même de deux, suivant le nombre des habitans. Ces deux ou trois prêtres, servis par six jeunes garçons qui font l'office de clercs à l'église, forment dans chaque village une espèce de petit collége, où toutes les heures d'exercice sont réglées comme dans les colléges des grandes villes. La plus pénible fonction des curés est de visiter en personne les plantations des Indiens, pour les encourager au travail, surtout les Guaranis, qui abandonneraient la culture des terres, et se laisseraient manquer de tout, s'ils n'étaient excités avec une continuelle attention. Le curé n'assiste pas moins régulièrement à la boucherie publique pour la distribution des viandes, qui se fait par ra-

tions, à proportion du nombre de personnes dont chaque famille est composée; il visite aussi les malades pour leur donner les secours spirituels et les faire servir avec charité. Ces soins, qui l'occupent presque tout le jour, lui laissent peu de temps pour d'autres fonctions dont son vicaire est chargé. C'est le vicaire, par exemple, qui chaque jour, à l'exception du jeudi et du samedi, fait le catéchisme dans l'église aux jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, dont le nombre est si grand, qu'il passe deux mille dans chaque ville; le dimanche, tous les habitans, sans distinction d'âge, vont recevoir les mêmes instructions.

» A la rigueur, continue Ulloa, ces curés devraient être nommés par le gouverneur, comme vice-patron des églises, et devraient être admis par l'évêque aux fonctions de leur ministère; mais, comme il pourrait arriver qu'entre les trois sujets qui seraient présentés pour chaque nomination, le gouverneur et l'évêque ne distinguassent pas tout d'un coup le plus habile, et qu'il est à présumer que les provinciaux de l'ordre connaissent toujours mieux le mérite des sujets, les gouverneurs et les évêques ont pris le parti de leur confier leurs droits. Ainsi c'est le provincial qui nomme tous les curés. Il fait sa résidence dans le bourg de la Candelaria, qui est au centre de toutes les missions, d'où il fait ses visites dans les autres peuplades, avec le soin d'envoyer des missionnaires chez les idolâtres : il est soulagé

dans ses fonctions par deux vice-supérieurs, qui résident, l'un près du Parana, l'autre près de l'Uruguay. Le roi paie les appointemens aux curés dans les missions des Guaranis. Ils montent par an à trois cents piastres, en y comprenant ceux du vicaire. Cette somme est remise à la disposition du supérieur, qui fournit tous les mois à chaque curé ce qui lui est nécessaire pour sa nourriture et son habillement. Les missions des Chiquitos, qui ont un supérieur à part, ne sont pas comprises dans cet arrangement; et leur nation étant plus laborieuse, les curés tirent leur subsistance de son travail. »

Le seul malheur de tous ces peuples est d'être sujets à des maladies contagieuses, telles que la petite-vérole, les fièvres malignes et plusieurs autres, auxquelles ils donnent vulgairement le nom de *peste*, parce qu'elles font d'étranges ravages. Aussi, quelque nombreuses qu'on ait représenté les peuplades, elles ne le sont pas autant qu'elles devraient l'être pour le temps qui s'est écoulé depuis leur formation, et pour la tranquillité dont elles jouissent. Quand ces cruelles maladies règnent, les curés et leurs adjoints ne suffisent point à ce surcroît de travail, et l'on augmente le nombre des vicaires.

Jamais les jésuites ne souffrent qu'aucun habitant du Pérou, de quelque nation qu'il soit, Espagnol ou métis, entre dans leurs missions du Paraguay. On les accuse fort injustement,

observe Ulloa, de vouloir cacher ce qui s'y passe, par la crainte qu'on ne partage avec eux les avantages du commerce. Leur unique vue est de maintenir dans l'innocence et la simplicité les hommes qu'ils ont fait sortir heureusement de leur barbarie, et qu'on peut compter entre les meilleurs chrétiens du monde comme entre les plus fidèles sujets de l'Espagne.

Tel était l'état des célèbres missions du Paraguay au milieu du dix-huitième siècle. Ces peuples indiens qui les composaient étaient en quelque sorte des hommes libres, qui s'étaient mis sous la protection du roi d'Espagne. Ils étaient convenus de payer un tribut annuel d'une piastre par tête; ils s'obligeaient de joindre les armées espagnoles en cas de guerre, de s'armer à leurs frais, et de travailler aux ouvrages de fortifications. Ils rendirent de grands services à l'Espagne dans ses guerres contre les Portugais. Cependant une partie du territoire des missions fut cédée par l'Espagne au Portugal en 1757, en échange de la colonie du Saint-Sacrement, située sur le Rio de la Plata, hors des limites du Brésil. Le bruit courut que les jésuites avaient refusé de se soumettre à cette cession de territoire. Les Indiens prirent effectivement les armes; mais ils furent défaits avec un grand carnage. La promptitude de cette défaite prouve qu'il n'y avait parmi eux ni union ni chefs. En 1767, les jésuites furent chassés de l'Amérique; depuis leur expulsion, les moines qui furent chargés du soin de leurs

peuplades n'habillèrent ni ne nourrirent les Indiens aussi bien qu'autrefois, et les accablèrent de travail. On ajoute que les marchands et les commandans militaires purent recommencer leurs exactions. La population des missions a diminué, et les Portugais ont envahi plusieurs villages.

Quelques auteurs ont cherché à noircir le tableau de ces missions, que d'autres écrivains avaient trop embelli. On a dit que les jésuites, ne considérant que leur intérêt personnel, avaient constamment tenu les Indiens dans un état de sujétion et d'abaissement moral qui les empêchait de faire des progrès dans la civilisation. Tous les Indiens étaient égaux, aucun ne pouvait rien posséder en propre. Les jésuites prétendaient que ce régime offrait la seule transition possible de l'état barbare où étaient les Indiens à une civilisation plus parfaite. Mais nul motif d'émulation ne pouvait porter ces Indiens à perfectionner les talens naturels, puisque le plus actif et le plus vertueux n'était ni mieux nourri ni mieux vêtu que les autres, et qu'il n'avait pas d'autres jouissances. Les Indiens étaient baptisés, savaient répéter par cœur quelques prières et les commandemens de Dieu; c'était à quoi se bornait leur religion. Depuis cent cinquante ans, leurs pères spirituels ne leur avaient pas fait faire un pas de plus. Ils disaient que ces Indiens étaient de grands enfans incapables de se gouverner eux-mêmes, et qui, abandonnés à eux-mêmes, s'é-

gorgeaient les uns les autres ; mais puisque ces grands enfans avaient commencé à se soumettre au joug de la civilisation, pourquoi ne pas les former par degrés à recevoir des instructions qui les auraient encore plus éloignés de l'état sauvage. Au reste, les premières semences jetées par les jésuites n'ont pas été entièrement perdues : les Indiens ont continué à se civiliser ; ils se vêtent à l'espagnole, soignent leurs troupeaux, et donnent de l'essor à leur industrie, qui leur procure une certaine aisance, et ils acquièrent de petites propriétés.

Revenons maintenant à la province de Buénos-Ayres. On y trouve encore sur le bord du Rio de la Plata, et à vingt lieues de son embouchure, Montevideo, ville qui est entourée d'eau de tous côtés, excepté de celui du fort, par lequel elle tient à la terre. Le port est peu profond, et exposé aux mauvais vents. Les rues de Montevideo sont larges et tirées au cordeau, mais manquent de pavés. On estime sa population à 15,000 habitans, dont la moitié à peu près demeure hors des murs.

Maldonado, à l'est de Montevideo, est à une lieue de son port, qui est vaste, sûr, et assez profond pour les grands vaisseaux. Le terrain de cette ville est uni et sablonneux.

Colonia-del-Sacramento, qui appartenait jadis aux Portugais, n'a qu'un petit port mal abrité, situé au nord-est de Buénos-Ayres.

Santa-Fé, fondée en 1573 par Jean de Garuy, sur le Parana, tout près du Rio Salado, à dix

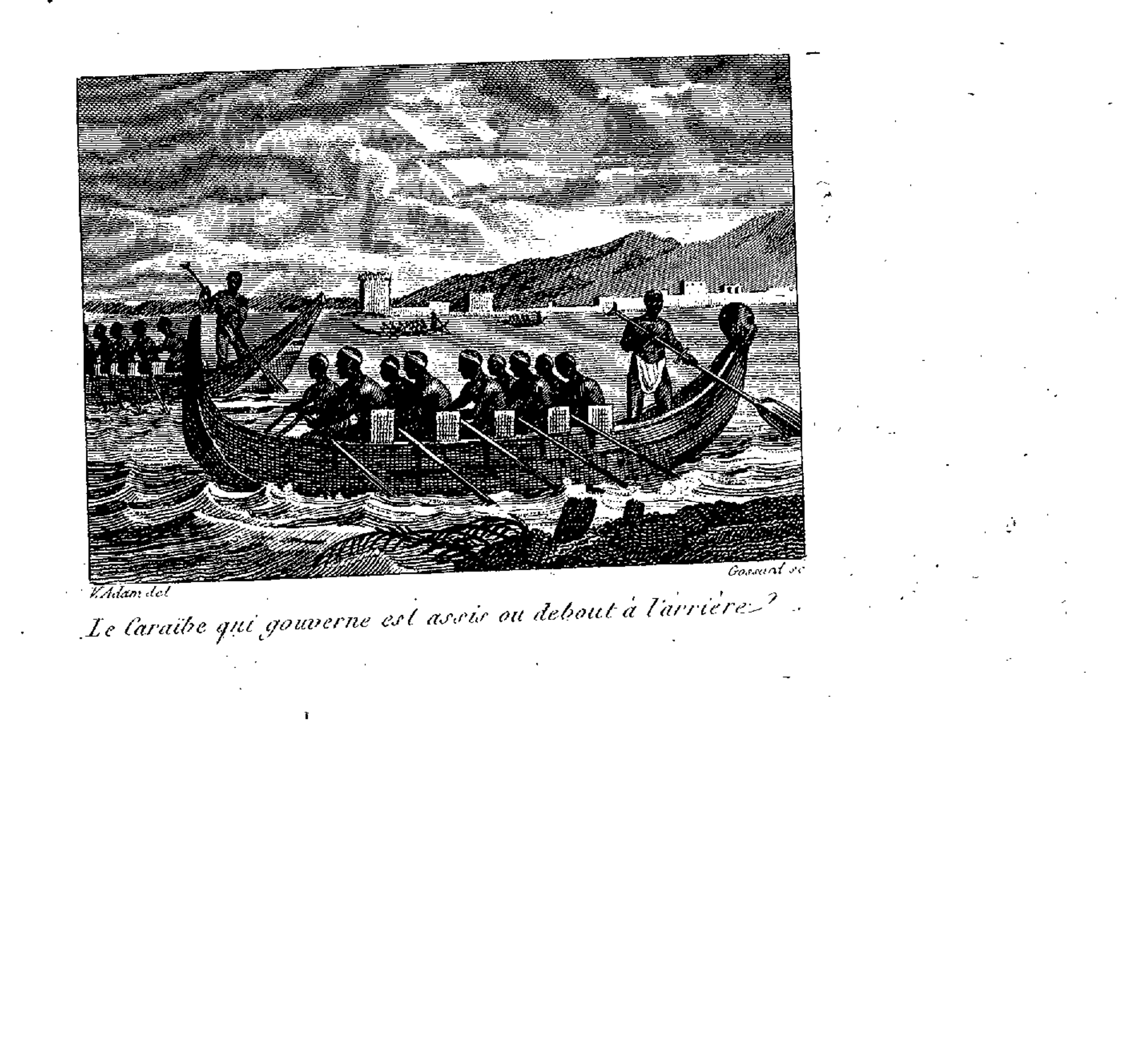
lieues au-dessus du confluent de deux rivières, et à quatre-vingts lieues au nord de Buénos-Ayres; et Corrientes sur la même rivière, à peu de distance de son confluent avec le Paraguay, et à quatre-vingt-dix lieues au nord de Santa-Fé, sont deux villes fondées vers la fin du seizième siècle. Elles ont des rues larges et droites, et chacune 4,000 habitans. C'est par Santa-Fé que se fait le commerce de l'herbe du Paraguay avec Buénos-Ayres.

L'Assomption, sur la rive droite du Paraguay, est la capitale de la province de ce nom. Ses rues sont tortueuses; elle est bâtie sur un sol inégal et sablonneux. On y compte 7,000 habitans. L'air en est sain et tempéré. Il y a un évêque et un collége. Cette province renferme encore d'autres colonies; mais, à l'exception des jolies villes de Nemboucou et de Courouguati, ce que l'on aurait à en dire se réduirait à l'année de leur fondation, au nombre de leurs habitans et à leur position géographique. Les villes des Espagnols et des gens de couleur sont disposées comme en Espagne, c'est-à-dire que les maisons sont réunies, et que leur assemblage forme des rues et des places; mais les bourgs et les villages ont leurs maisons éparses dans la campagne, à diverses distances, à l'exception d'un petit nombre qui se trouvent à côté de l'église ou de la chapelle. Les maisons des peuplades indiennes, jadis établies par les jésuites, sont couvertes de tuiles, et les murs sont en briques cuites; celles des autres Indiens

et des gens de couleur ne sont que de méchantes baraques. La population de la province du Paraguay s'élevait, au commencement du dix-neuvième siècle, à plus de 80,000 âmes.

En sortant du Paraguay à l'ouest, on entre dans le Chaco, vaste territoire qui s'étend au nord jusqu'au pied des montagnes, et qui est encore presque entièrement occupé par des tribus indigènes plus ou moins sauvages.

On s'accorde à représenter le Chaco comme un des plus beaux pays du monde; mais cet éloge n'appartient réellement qu'à la partie que les Péruviens occupèrent d'abord. Une chaîne de montagnes qui commence à la vue de Cordoue, et qui s'étend au nord-ouest jusqu'à Santa-Cruz de la Sierra, forme de ce côté une barrière si bien gardée, surtout dans ce qu'on nomme *la cordillière des Chiriguanes*, qu'elle la rend inaccessible. Plusieurs de ces montagnes sont si hautes, que les vapeurs de la terre ne parviennent point à leur sommet, et que, l'air y étant toujours serein, rien n'y borne la vue. Mais l'impétuosité des vents y est telle, que souvent ils enlèvent les cavaliers de la selle, et que, pour y respirer à l'aise, il faut chercher un abri. La seule vue des précipices ferait tourner la tête aux plus intrépides, si d'épaisses nuées qu'on voit sous les pieds n'en cachaient la profondeur. C'est une tradition constante au Pérou que les Chicas et les Oréjones, qui habitaient autrefois ces mêmes montagnes, et dont plusieurs se sont réfugiés,



V. Adam del. Gossard sc.

Le Caraïbe qui gouverne est assis ou debout à l'arrière.

les uns dans le Chaco, et d'autres dans une île qui est au milieu du lac des Xarayès, portaient de l'or et de l'argent à Cusco avant l'arrivée des Espagnols.

Le P. Loçano, jésuite, dont l'historien du Paraguay emprunte ce qu'il dit du Chaco, parle de deux peuples si singuliers, qu'à peine peut-on en croire son témoignage. Notre devoir est de rapporter les faits, et d'en laisser le lecteur juge. Le premier se nomme *Cullugas*; en langue péruvienne, *Suripchaquins*, qui signifie pied d'autruche. On les nomme ainsi parce qu'ils n'ont point de mollets aux jambes, et qu'aux talons près, leurs pieds ressemblent à ceux des autruches. Ils sont d'une taille presque gigantesque. Un cheval ne les égale point à la course. Leur valeur est redoutable, et, sans autres armes que la lance, ils ont détruit les Palamos, nation fort nombreuse. Le second n'a de monstrueux que la taille, qui est encore au-dessus de celle des Cullugas. Il n'est pas nommé; mais un missionnaire honoré depuis de la palme du martyre assurait qu'ayant rencontré une troupe de ces Américains, il avait été surpris de les trouver si grands, qu'en levant le bras, il ne pouvait atteindre à leur tête.

En général, les Américains du Chaco sont d'une taille avantageuse : ils ont les traits du visage fort différens de ceux du commun des hommes, et les couleurs dont ils se peignent achèvent de leur donner un air effrayant. Un capitaine espagnol, qui avait servi avec hon-

neur en Europe, ayant été commandé pour marcher contre une nation du Chaco, qui n'était pas éloignée de Santa-Fé, fut si troublé de la seule vue de ces sauvages, qu'il tomba évanoui. La plupart vont nus, et n'ont absolument sur le corps qu'une ceinture d'écorce, d'où pendent des plumes d'oiseaux de différentes couleurs; mais dans leurs fêtes ils portent sur la tête un bonnet des mêmes plumes. En hiver, ils se couvrent d'une cape de peau assez bien passée, et ornée de diverses figures. Dans quelques nations, les femmes ne sont pas moins nues que les hommes. Leurs défauts communs sont la férocité, l'inconstance, la perfidie et l'ivrognerie; ils ont tous de la vivacité, mais sans la moindre ouverture d'esprit pour tout ce qui ne frappe point les sens. On ne leur connaît aucune forme de gouvernement: chaque bourgade ne laisse pas d'avoir ses caciques; mais ces chefs n'ont pas d'autre autorité que celle qu'ils peuvent obtenir par leurs qualités personnelles. Plusieurs de ces peuples sont errans, et portent avec eux tous leurs meubles, qui sont une natte, un hamac et une calebasse. Les édifices de ceux qui vivent dans des bourgades méritent à peine le nom de cabanes. Ce sont de misérables huttes de branches d'arbres, couvertes de paille ou d'herbe. Cependant quelques nations voisines de Tucuman sont vêtues et mieux logées.

Presque tous ces Américains sont anthropophages, et n'ont d'autre occupation que la

guerre et le pillage : ils se sont rendus formidables aux Espagnols par leur acharnement dans le combat, et plus encore par les stratagèmes qu'ils emploient pour les surprendre. S'ils ont entrepris de piller une habitation, il n'y a rien qu'ils ne tentent pour endormir dans la confiance, ou pour écarter ceux qui peuvent la défendre. Ils cherchent pendant une année entière le moment de fondre sur eux sans s'exposer. Ils ont sans cesse des espions en campagne, qui ne marchent que la nuit, se traînant, s'il le faut, sur les coudes, qu'ils ont toujours couverts de calus. C'est ce qui a fait croire à quelques Espagnols que, par des secrets magiques, ils prenaient la forme de quelque animal pour observer ce qui se passe chez leurs ennemis. Lorsqu'eux-mêmes ils sont surpris, le désespoir les rend si furieux, qu'il n'y a point d'Espagnol qui voulût les combattre avec égalité d'armes. On a vu des femmes vendre leur vie bien cher aux soldats les mieux armés.

Leurs armes ne sont pas différentes de celles des autres Américains du continent : c'est l'arc, la flèche, le macana, avec une espèce de lance d'un bois très-dur et bien travaillé, qu'ils manient avec beaucoup d'adresse et de force, quoique très-pesante; car sa longueur est de quinze palmes, et la grosseur proportionnée : sa pointe est de corne de cerf, avec une languette crochue, qui l'empêche de sortir de la plaie sans l'agrandir beaucoup. Une corde à laquelle il est attaché sert à le retirer après le

coup. Ainsi, lorsqu'on est blessé, le seul parti est de se laisser prendre, ou de se déchirer à l'instant pour se dégager. Si ces sauvages font un prisonnier, ils lui scient le cou avec une mâchoire de poisson. Ensuite ils lui arrachent la peau de la tête, qu'ils gardent comme un monument de leur victoire, et dont ils font parade dans leurs fêtes. Ils sont bons cavaliers, et les Espagnols se sont repentis d'avoir peuplé de chevaux toutes ces parties du continent. On raconte qu'ils les arrêtent à la course, et qu'ils s'élancent dessus indifféremment par les côtés ou par la croupe, sans autre avantage que de s'appuyer sur leurs javelots. Ils n'ont pas l'usage des étriers; ils manient leurs chevaux avec un simple licou, et les poussent si vigoureusement, que l'Espagnol le mieux monté ne saurait les suivre. Comme ils sont presque toujours nus, ils ont la peau extrêmement dure. Le P. Loçano vit la tête d'un Mocovi dont la peau avait sur le crâne un demi-doigt d'épaisseur.

Les femmes du Chaco se piquent le visage, la poitrine et les bras, comme les Moresques d'Afrique. Les mères piquent leurs filles dès qu'elles sont nées, et, dans quelques nations, elles arrachent le poil à tous leurs enfans, dans la largeur de six doigts, depuis le front jusqu'au sommet de la tête. Toutes les femmes du Chaco sont robustes : elles enfantent aisément. Aussitôt qu'elles sont délivrées, elles se baignent et lavent leurs enfans dans le ruisseau le plus proche. Leurs maris les traitent dure-

ment, peut-être, soupçonne l'historien, parce qu'elles sont jalouses. Il ajoute que, de leur côté, elles n'ont aucune tendresse pour leurs enfans. L'usage du Chaco est d'enterrer les morts dans le lieu même où ils ont expiré. On place un javelot sur la fosse, et l'on y attache le crâne d'un ennemi, surtout d'un Espagnol; ensuite on abandonne la place, et l'on évite même d'y passer, jusqu'à ce que le mort soit tout-à-fait oublié.

L'historien observe que le plus grand obstacle, non-seulement à la conquête, mais à la conversion du Chaco, est venu jusqu'à présent des Chiriguanes. Les opinions, dit-il, sont fort partagées sur l'origine de cette nation. Techo et Fernandez ont cru, sur la foi d'un manuscrit de Ruis Diaz de Gusman, qu'elle descend de ces Indiens qui tuèrent Alexis Garcia à son retour du Pérou, et qui, dans la crainte que les Portugais du Brésil ne pensassent à venger sa mort, se réfugièrent dans la Cordillière chiriguane. Fernandez ajoute qu'ils n'étaient pas alors plus de quatre mille. Mais Garcilasso de la Véga, dont l'autorité doit l'emporter, raconte que l'inca Yupanqui, dixième empereur du Pérou, entreprit de soumettre les Chiriguanes déjà établis dans ces montagnes, où ils se faisaient également redouter par leur bravoure et leur cruauté. Il ajoute que l'expédition de l'inca fut sans succès. On sait d'ailleurs qu'ils n'ont pas d'autre langue que celle des Guaranis; ce qui semble obliger de les

prendre pour une colonie de cette nation, qui en a fondé plusieurs autres au Paraguay comme au Brésil, où leur langue se parle, ou du moins s'entend de toutes parts. Mais il paraît que les Espagnols n'ont pas d'ennemis plus irréconciliables que les Chiriguanes répandus en plusieurs endroits des provinces de Santa-Cruz de la Sierra, de Charcas et du Chaco. Quoique dans ces derniers temps ils aient eu dans cette nation des alliés qui les ont bien servis, ils ne peuvent compter sur eux qu'autant qu'ils peuvent les conduire par la crainte, et l'entreprise n'est pas aisée. On ne connaît point dans cette contrée de nation plus fière, plus dure, plus inconstante et plus perfide. Toutes les forces du Tucuman n'ont pu les réduire : ils ont fait impunément quantité de ravages dans cette province, et le malheureux succès d'une expédition tentée en 1572 pour les soumettre, par don François de Tolède, vice-roi du Pérou, n'a fait qu'augmenter leur insolence.

On nous apprend que les Chiriguanes n'ont ordinairement qu'une femme, mais que souvent, parmi les prisonniers qu'ils font à la guerre, ils choisissent les plus jeunes filles pour en faire leurs maîtresses ; ce goût ne prouve pas clairement leur barbarie. Ce qu'ils ont de plus singulier, ajoute l'historien, c'est que d'un jour à l'autre ils ne sont pas les mêmes hommes : aujourd'hui pleins de raison et d'un bon commerce, demain pires que les tigres de

leurs forêts. On obtient tout d'eux lorsqu'on les prend par l'intérêt; s'ils n'espèrent rien, tout homme est leur ennemi; enfin la dissolution et l'ivrognerie sont portées à l'excès dans leur nation.

En suivant à l'ouest le Rio-Vermejo, ou la rivière Vermeille, on trouve plusieurs nations pacifiques, qui n'attaquent jamais, mais qui se réunissent pour leur défense commune lorsqu'elles sont attaquées. L'historien auquel on s'attache ici, dit, après un autre Espagnol, que ces peuples avaient reçu le baptême dans le temps de la découverte; mais que, maltraités par leurs nouveaux maîtres, ils prirent le parti de s'éloigner; qu'ils ont conservé quelques pratiques du christianisme, surtout la prière, pour laquelle leurs caciques les assemblent; qu'ils cultivent la terre, et qu'ils nourrissent des bestiaux. En 1710, ajoute le même historien, don Estevan d'Urizar, gouverneur du Tucuman, fit avec eux un traité dont ils conservent l'original, comme une sauvegarde contre les entreprises des Espagnols sur leurs libertés. Ils sont d'ailleurs d'un bon naturel, et les étrangers sont reçus chez eux avec beaucoup d'humanité.

Don Hurtado de Mendoza, marquis de Canète, et vice-roi du Pérou, fut le premier qui forma le dessein d'assurer la possession du Chaco à la couronne de Castille. Il y envoya en 1556 le capitaine Mauro, qui s'avança jusqu'aux grandes plaines qu'on rencontre entre

le Pilcomayo et le Rio-Grande. Cet officier avait entrepris d'y bâtir une ville, lorsqu'au milieu du travail, et dans la plus grande sécurité, il fut massacré par les Chiriguanes avec tous ses soldats. Le nom de Mauro est demeuré aux plaines que son malheur a rendues célèbres.

Santa-Fé fut regardée d'abord comme une ville du Chaco, parce qu'elle était bâtie sur le bord oriental du Paraguay, jusqu'où plusieurs étendent cette province; mais depuis, ayant changé de situation, elle est aujourd'hui trop éloignée des limites qu'on donne au Chaco. On avait bâti une autre ville sous le nom de *la Conception*, sur le bord du Rio-Vermejo, ou plutôt d'un marais que cette rivière forme à trente lieues de son embouchure dans le Paraguay; mais à peine se soutint-elle soixante ans; et l'on n'en voit même plus les ruines. Rien ne marque mieux, observe l'historien, la faiblesse des Espagnols au Paraguay que de n'avoir pu conserver un établissement qui leur ouvrait une si belle porte pour pénétrer dans le Chaco. Enfin il est devenu fort difficile de retrouver le lieu où était située la ville de Guadalcazar, qu'ils ont été contraints d'abandonner aussi. On apprend du P. Loçano, que, pendant qu'ils la bâtissaient sous les ordres de don Martin de Lédesma, ils ne purent pénétrer chez les Oréjones, ni chez les Churamacas, établis à l'ouest, dans les vallées qui sont au bas de la Cordillière, et si près de lui, qu'il

voyait la fumée de leurs villages, dont son camp n'était qu'à dix ou douze lieues. Le guide que Lédesma prenait pour s'y faire conduire avec ses troupes ne parvenait jamais qu'à les égarer. Un jour qu'ils le convainquirent de sa mauvaise foi, et qu'ils lui en faisaient un reproche, il leur confessa qu'il y allait de sa vie. « Mais pourquoi, lui demandèrent-ils, ces » peuples ne veulent-ils pas qu'on aille chez » eux? Parce qu'ils craignent, répondit-il, » que, si vous en saviez le chemin, vous ne les » fassiez tous mourir, comme vos prédéces- » seurs ont fait à l'inca pour s'emparer de » son empire et de ses richesses. » Le guide ajouta que les Oréjones étaient ceux que les incas employaient à faire valoir leurs mines, et qu'après la mort funeste d'Atahualpa, ils s'étaient réfugiés chez les Churumacas, qui les avaient bien reçus. Suivant le P. Loçano, ils descendaient des nobles Oréjones du Pérou, auxquels les incas devaient leurs conquêtes, et du nombre apparemment de ceux à qui Raleigh et Keymis attribuent la fondation d'un nouvel empire dans la Guiane. Enfin, soit faiblesse dans l'attaque, ou force extraordinaire dans la résistance, il est certain que les Espagnols n'ont encore pu s'établir solidement dans le Chaco. Mais parmi les peuples qui occupent encore ce vaste pays, il en est beaucoup qui changent de nom ou s'éteignent, de sorte que l'on ne sait plus où les retrouver avec certitude.

A l'ouest du Paraguay et du Chaco s'étend le Tucuman, dont la partie septentrionale est occupée par des branches de la cordillière des Andes; ce qui en rend le climat très-froid. Le reste n'est qu'une vaste plaine, ou plutôt une suite de plateaux; car plusieurs rivières n'y trouvant pas de débouchés, y forment des lacs sans écoulement. Ses deux principales rivières sont le Rio-Salado, qui se réunit au Parana, et le Rio-Dolce, qui se perd dans la lagune de Porangos. La vallée de Palvipas, qui s'étend entre deux branches des Andes, renferme une rivière considérable, qui s'écoule dans un lac; toutes les rivières de la province de Cordoue, à l'exception d'une seule, s'écoulent dans les sables; l'eau de la plupart est saumâtre.

Quoique le Tucuman eût été uni à l'empire des incas, il n'avait pas été soumis par leurs armes; c'était volontairement qu'il avait demandé à faire partie des provinces de l'empire. Les Espagnols, après avoir achevé la conquête du Pérou, passèrent à celle du Tucuman en 1549. Nugnez de Prado, chargé de cette entreprise par le président de la Guasca, y trouva peu de difficultés de la part d'un peuple naturellement docile. Il y bâtit plusieurs villes.

Les principales sont San-Felipe ou Salta de Tucuman, résidence du gouverneur, qui est située dans une vallée très-fertile. On y tient tous les ans, dans les mois de février et de mars, une foire où il se vend une quantité

prodigieuse de chevaux et de mulets. Le bas peuple y est sujet à une espèce de lèpre; les femmes, d'ailleurs très-belles, ont communément des goîtres vers l'âge de vingt-cinq ans. Jujuy, ville dont les habitans élèvent beaucoup de bestiaux, et bâtie près d'un volcan qui lance des torrens d'air et de poussière. San-Miguel, ancienne capitale, placée sur une hauteur au milieu de champs fertiles, et dans le voisinage de forêts immenses; le bois que l'on exploite est employé à la construction de charrettes qui sont l'objet d'un grand commerce. San-Iago de l'Estero, Rioja et Cordoue, résidence d'un évêque; c'est la meilleure ville du pays. Les habitans s'enrichissent par le commerce des mulets. Quelques autres colonies peu nombreuses d'Espagnols sont disséminées dans les vastes plaines du Tucuman, et portent le nom de villes. Elles sont quelquefois séparées l'une de l'autre par des intervalles de cinquante à soixante lieues. On peut d'ailleurs se faire une idée de ces villes par le passage suivant d'une lettre du P. Cattaneo, jésuite, écrite en 1730. « Le père provincial, dit-il, faisait la visite des différentes maisons de la province du Tucuman, avec son compagnon. Ils s'étaient mis en chemin pour Rioja, ville située à deux cents lieues ou environ de Cordoue. Le chemin qui conduit à cette ville est aussi désert que celui de Buénos-Ayres à Cordoue, mais beaucoup plus difficile, parce qu'il est inégal et pierreux; en sorte qu'on est

obligé de le faire sur des mules et d'aller fort doucement. Après vingt jours de marche, le père compagnon se trouvait extrêmement fatigué ; il prit un jour les devans ; et, se sentant accablé de sommeil, il mit pied à terre sous des arbres qu'il rencontra, sans savoir ni où il était, ni quand il arriverait au terme qui semblait fuir devant lui ; et il s'endormit bientôt à l'ombre. Cependant le père provincial arrive ; le muletier qui lui servait de guide voit le père qui dormait sur l'herbe ; il court l'éveiller, et lui demande d'un air étonné s'il n'a pas de honte de dormir dans une place publique. — « De quelle place me parlez-vous? s'écria le père ; voici trois semaines que nous marchons dans ce désert, et Dieu sait quand nous arriverons à Rioja. Y a-t-il au monde un lieu plus solitaire que celui-ci? — Vous êtes à Rioja même, repartit le muletier ; voici la grande place de la ville, et le collége des jésuites est derrière vous..... »

La ville la plus considérable de l'audience de la Plata, dans le Haut-Pérou, est Potosi, dont le nom seul rappelle l'idée de richesses prodigieuses. Elle est située sur la pente méridionale d'une montagne, dans un pays froid, aride et stérile, où il ne croît rien, pas même un brin d'herbe, et où les sources thermales abondent. Elle doit sa célébrité à la montagne ou cerro de Potosi, qui, depuis sa découverte en 1545 jusqu'à nos jours, a fourni une énorme quantité d'argent. La couche de porphyre qui

la couronne lui donne la forme d'un pain de sucre ou d'une colline basaltique, élevée de 697 toises au-dessus du plateau voisin. La ville de Potosi est le siége de l'administration des mines et des divers établissemens qui lui sont relatifs; elle jouit aussi de l'avantage d'être voisine d'une branche du Pilcomayo, qui se jette dans le Paraguay; ce qui la rend le centre d'un grand commerce, et facilite ses communications avec Buénos-Ayres. On évalue sa population à 70,000 âmes.

La ville de Plata, nommée aussi *Chuquisaca*, fut fondée en 1539 par le capitaine Pédro d'Anzurez, sous les ordres de François Pizarre, sur les ruines du bourg de Chuquisaca, à peu de distance d'une montagne nommée *el Porco*, d'où les incas tiraient d'immenses richesses. Les fondateurs lui donnèrent le nom de *Ciudad de la Plata*, cité d'argent; mais celui du bourg s'est conservé, et la nouvelle ville se nomme indifféremment *Chuquisaca* ou *Plata*. Elle est située sur une branche de Pilcomayo, dans une petite plaine environnée de montagnes qui la mettent à l'abri des vents. En été, la chaleur n'y est point excessive; en hiver, saison qui commence au mois de décembre, et qui dure jusqu'en mars, les pluies y sont très-fréquentes, et presque toujours accompagnées de tonnerre et d'éclairs; mais, dans tous les autres mois de l'année, l'air y est tranquille et serein. Les maisons y sont de pierres et couvertes de tuiles. Celles de la prin-

cipale place ont un étage, sans le rez-de-chaussée; elles sont grandes et bien distribuées, accompagnées de jardins et de vergers. L'eau courante y est rare; mais elle suffit du moins pour la consommation des habitans, surtout depuis que l'on a pris le soin de la répartir, par des fontaines publiques, dans les différens quartiers de la ville. On y compte 15,000 âmes.

La ville de la Paz est grande et bien bâtie, près des Andes, sur un terrain inégal. Les collines qui l'environnent y bornent la vue de toutes parts, excepté vers une rivière qui traverse la vallée, encore s'étend-elle fort peu au delà. Dans les grandes eaux, causées par les pluies ou par la fonte des neiges, cette rivière, quoique médiocre, entraîne de prodigieux rochers et roule des morceaux d'or, qu'on recueille après le débordement. En 1730, un Américain, se lavant sur la rive, en trouva un si gros, que le marquis de Castel Fuerte l'acheta douze mille piastres, et l'envoya au roi d'Espagne, comme une rareté digne du cabinet royal. Le principal commerce de cette ville épiscopale, peuplée de 20,000 âmes, consiste en herbe de Paraguay, que l'on fait passer en grande quantité dans le Haut-Pérou.

Le voisinage des montagnes, qui ne sont éloignées que de douze lieues des murs, rend la plus grande partie du pays froide, et l'expose aux gelées fortes, aux neiges et aux frimas : mais la ville est à couvert de ces désagrémens par sa situation. Il y fait même assez

chaud pour cultiver aux environs, dans quelques lieux bas, des cannes de sucre, de la coca, du maïs, et diverses sortes de fruits. Les montagnes voisines sont couvertes d'arbres dont on estime le bois. Il s'y trouve des ours, des jaguars et d'autres animaux féroces. Ces montagnes renferment de grandes richesses. Un coup de tonnerre en ayant détaché une roche, il y a plusieurs années, on y trouva des morceaux d'or d'un poids considérable. On en recueille encore aujourd'hui dans les sables que les pluies entraînent. Mais, par l'ignorance des habitans, la plus grande partie de ces trésors est négligée.

C'est dans la province de la Paz que se trouve le fameux lac de Titicaca, le plus grand de tous les lacs connus dans cette partie de l'Amérique. Il a quatre-vingts lieues de circuit, et jusqu'à quatre-vingts brasses de profondeur. Sa figure est un ovale irrégulier du nord-ouest au sud-est. Dix à douze grandes rivières, sans compter les petites, y portent constamment leurs eaux. Celle du lac n'est ni salée ni amère ; mais elle est si épaisse et si dégoûtante, qu'on ne peut en boire. On y prend deux sortes de poissons; les uns fort gros et très-bons, que les Américains nomment *Suchis;* les autres petits, très-mauvais et pleins d'arêtes, auxquels les Espagnols ont donné le nom de *bogas*. Il s'y trouve aussi beaucoup d'oiseaux aquatiques. Ses bords sont couverts de glaïeuls et de joncs. Il est navigable, mais les bâtimens y sont tour-

mentés par des tempêtes et de terribles rafales qui descendent des montagnes voisines. Le pays d'alentour est fertile et bien peuplé.

Ce lac renferme plusieurs îles, dont la plus grande formait anciennement une colline que les incas firent aplanir. Ce fut dans cette île nommée *Titicaca*, qui signifie, en langue péruvienne, colline de plomb, et qui a donné son nom au lac, que l'inca Manco-Capac, fondateur de l'empire du Pérou, prétendit avoir reçu du soleil, son père, sa vocation divine pour être le législateur du Pérou. Les incas firent bâtir un temple au soleil dans cette île, qui fut dès lors regardée comme un sanctuaire. Ce temple était un des plus magnifiques de l'empire. Ses murailles étaient revêtues de plaques d'or et d'argent : mais ces richesses n'égalaient point encore celles qui s'étaient accumulées autour du temple, où tous les sujets de l'empire, obligés de le visiter une fois l'an, apportaient en offrande une certaine quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses. Selon la tradition des Péruviens, leurs ancêtres, voyant leur pays tomber entre les mains des Espagnols, jetèrent tous ces trésors dans le lac, et surtout la grande chaîne d'or de Manco-Capac, qui avait deux cent trente-trois aunes de long. Ses bords se rétrécissent, et forment vers le sud une espèce de golfe, à l'extrémité duquel le lac se dégorge par un canal nommé le *Desaguadero*, qui porte ses eaux dans le lac de Paria. On voit encore, sur le Desaguadero,

un pont de glaïeuls et de joncs, inventé par un des incas pour y faire passer son armée. La largeur du Desaguadero est de quatre-vingts à cent aunes, et quoique l'eau paraisse dormante à sa superficie, elle coule très-rapidement au-dessous. L'inca fit couper une sorte de paille nommée *ichu*, qui se trouve en abondance sur toutes les collines du Pérou: il en fit faire quatre gros câbles, qui furent tendus au-dessus de l'eau d'une rive à l'autre, et sur lesquels il fit poser en travers une grande quantité de bottes de joncs et de glaïeuls secs, liées les unes aux autres et bien amarrées aux câbles. Sur le tout on mit deux autres câbles bien tendus, qui furent couverts des mêmes matériaux, liés et amarrés comme les premiers. Cet étrange pont a cinq aunes de largeur, et n'est élevé que d'une aune et demie au-dessus de l'eau. On a toujours pris soin de le conserver par des réparations ou des renouvellemens, auxquels toutes les provinces voisines sont également obligées de pourvoir et de contribuer. Un ancien ordre, porté dans cette vue par le fondateur, ayant été confirmé par les rois d'Espagne, ce pont sert au commerce des provinces que le Desaguadero sépare. Chucuito, capitale d'une province dont l'air est froid, mais sain, est sur le bord du Titicaca, qui porte quelquefois le nom de cette ville. On élève dans cette province beaucoup de lamas et de bétail.

Santa-Cruz de la Sierra, ville considérable,

mais peu connue, s'élève au milieu d'un pays coupé de montagnes peu élevées, et dont le climat est chaud et assez humide. Au delà s'étendent d'immenses plaines sablonneuses de la province de Chuquitos, qui, au nord, joignent les plaines boisées de la province de Moxos.

On remarque encore Oropesa dans la province de Cochabamba, nommée le grenier du Pérou; Tarija, capitale de la province de Chichas, qui abonde en blé, en fruits et en bon vin; San-Francisco d'Atacama, dans la province d'Atacama, qui confine au nord avec la province d'Arica, dans le Pérou, au sud avec le Chili; sa partie occidentale, baignée par le grand Océan, n'offre qu'un désert effroyable; l'intérieur renferme quelques terrains fertiles, ainsi que des mines et des eaux chaudes.

CHAPITRE II.

Histoire naturelle des possessions espagnoles dans l'Amérique méridionale.

La méthode suivie par les auteurs de l'histoire des voyages, pour présenter le tableau des productions de la nature dans les vastes contrées que nous venons de décrire, est très-défectueuse. Ils ont rapporté successivement et isolément les observations de chaque voyageur sur les pays qu'il avait le plus fréquentés,

sans comparer entre elles ces observations; de sorte qu'il est résulté de cette marche de la confusion et des répétitions sans nombre. Les descriptions faites naïvement par un voyageur, lors même qu'elles ne sont pas exactes, se lisent avec un certain plaisir, quand elles se lient au récit de ses aventures; mais, détachées de sa relation, elles n'offrent plus le même intérêt, parce qu'on ne s'aperçoit plus que de leurs défauts, dont le moindre est une excessive prolixité. Il a donc paru plus convenable, tant pour l'instruction que pour l'agrément du lecteur, de réunir sous un seul point de vue les différentes productions de la nature, disposées d'après les zones dans lesquelles elles croissent, et de décrire les plus importantes.

La température d'un pays est déterminée autant par son élévation du sol au-dessus de la mer que par sa distance de l'équateur. Ainsi, même dans les régions situées entre les tropiques, suivant qu'une contrée est plus ou moins élevée au-dessus de l'Océan, son climat est plus froid ou plus chaud: et la différence de niveau y produit trois zones de température bien tranchées: la chaude, la tempérée, et la froide.

C'est dans la zone chaude que croissent les palmiers et les bananiers, le manioc, la canne à sucre, le piment, l'indigo, l'aguacatier, l'ananas, le cacaoyer, le goyavier, le cotonier, le tamarinier, et d'autres végétaux non moins remarquables, ainsi que beaucoup d'arbres

dont le bois sert à la teinture. Cette zone s'élève jusqu'à 500 toises au-dessus de l'Océan, et comprend tous les pays situés sur le bord de la mer dans la zone torride.

Indépendamment du cocotier ordinaire on y rencontre le *maca*, ou cocotier du Brésil, qui est commun dans l'isthme de Darien; il n'a pas plus de dix pieds de hauteur. Il est couronné d'une sorte de guirlandes, qui sont défendues par des pointes longues et piquantes. Le milieu de l'arbre contient une moelle semblable à celle du sureau. Son fruit, de la grosseur d'une petite poire, croît en grappes; sa couleur est d'abord jaune; mais elle devient rougeâtre en mûrissant. Chaque fruit a un noyau: la chair, quoiqu'un peu aigre, est également agréable et saine. Les Indiens coupent souvent l'arbre, dans la seule vue d'en manger le fruit; cependant, comme le bois en est dur, pesant, noir et facile à fendre, ils l'emploient ordinairement à construire leurs maisons. Les hommes en font aussi des têtes de flèches, et les femmes des navettes pour le travail du coton. On a naturalisé ce cocotier dans plusieurs des îles Antilles, où l'on vend ses fruits au marché. Les nègres les achètent pour en retirer une espèce de beurre, en écrasant la pulpe qui environne les coques des amandes, et les mettent dans des baquets pleins d'eau. Ils se servent de ce beurre pour accommoder différents mets. Il faut l'employer frais, car il rancit très-promptement.

Le *bibby*, autre espèce de palmier, qui tire ce nom d'une liqueur qu'il distille, est un arbre commun dans l'isthme et sur le continent; son usage le rend précieux aux Indiens. Il a le tronc droit, mais si menu, que malgré sa hauteur qui va jusqu'à soixante-dix pieds, il n'est guère plus gros que la cuisse. Il est nu, armé de piquans comme le maca. Ses fruits sont ronds, de couleur blanchâtre et de la grosseur des noix. Les Indiens en tirent une espèce d'huile, sans autre art que de les piler dans un grand mortier, de les faire bouillir et de les presser. Ensuite, écumant la liqueur à mesure qu'elle se refroidit, le dessus qu'ils enlèvent devient une huile très-claire, qu'ils mêlent avec les couleurs dont ils se peignent le corps. Dans la jeunesse de l'arbre, ils percent le tronc pour en faire découler, par une feuille roulée en forme d'entonnoir, la liqueur qu'ils nomment *bibby* : on l'en voit sortir à grosses gouttes. Le goût en est assez agréable, mais toujours un peu aigre. Ils la boivent après l'avoir gardée un jour ou deux.

Le *mamei* a un tronc droit et sans branches, jusqu'à soixante-dix pieds de haut, et se termine par un grand nombre de rameaux, qui forment une vaste cime pyramidale. Son fruit a la forme d'une poire. On en voit qui sont gros comme la tête d'un enfant : leur saveur est douce, aromatique et fort agréable.

La *poire piquante* de Waffer est le fruit du cactus, déjà décrit.

La mancenille est le fruit d'un arbre très-vénéneux, à qui son port et son feuillage donnent l'apparence d'un grand poirier. Il est très-élevé; le bois en est si bien grainé, qu'on l'emploie dans les ouvrages de marqueterie; cependant on ne peut le couper sans péril, et la moindre goutte de son suc produit une cloche sur le membre qu'elle touche. « Un Français de notre compagnie, dit Waffer, s'étant assis sous un de ces arbres, après une légère pluie, il en tomba sur sa tête et sur son estomac quelques gouttes d'eau, qui y formèrent de si dangereuses pustules, qu'on eut peine à lui sauver la vie. Il lui en resta des marques semblables à celles de la petite-vérole. » Cet arbre croît ordinairement sur le bord de la mer. Le fruit a une forme sphérique; sa peau est lisse, d'un vert jaunâtre et rougeâtre; il ressemble beaucoup à une pomme d'api. Cette apparence trompeuse, jointe à une odeur agréable, invite à le manger; mais sa chair, spongieuse et mollasse, contient un suc laiteux et perfide, qui, d'abord d'un goût fade, devient bientôt caustique, et brûle à la fois le palais, les lèvres et la langue.

Le mahot (*hibiscus tiliaceus*) croît dans les lieux humides. Son écorce est aussi claire que le canevas : si l'on en veut prendre un morceau, elle se déchire en lanières jusqu'au haut du tronc. Ces lanières sont minces, mais si fortes, qu'on en fait toutes sortes de câbles et de cordages. Waffer donne la méthode des Améri-

cains de l'isthme. « Ils commencent, dit-il, par ôter toute l'écorce de l'arbre et la mettre en pièces : ils battent ces pièces, les nettoient, les tordent ensemble, et les roulent entre leurs mains ou sur leurs cuisses, comme nos cordonniers font leur fil, mais beaucoup plus vite : c'est à quoi se réduit tout leur art. Ils en font aussi des filets pour pêcher le gros poisson. »

Les calebassiers sont de petits arbres dont les fruits charnus sont, par leur forme et leur grosseur, assez semblables à nos courges. Ils varient depuis deux pouces jusqu'à un pied de diamètre. Ils sont couverts d'une peau lisse et mince d'un jaune verdâtre; sous cette peau est une coque dure et ligneuse, qui renferme une chair molle, jaunâtre, d'un goût piquant, d'une odeur vineuse. On prépare avec cette pulpe un sirop renommé surtout pour son efficacité dans les maux de poitrine. Les Indiens ont su profiter de la fermeté de la coque des fruits pour en fabriquer divers ustensiles de ménage : des vases, des seaux, des assiettes, des bouteilles, des cuillères, etc. Pour y parvenir, ils en polissent l'écorce, l'ornent de plusieurs couleurs vives, apprêtées dans la gomme d'acajou, et y tracent des figures d'une exécution étonnante de la part de gens qui n'ont aucun principe de dessin. Ces fruits, quand ils sont ainsi travaillés, prennent le nom de *couis*.

On trouve dans ces pays des calebasses d'herbe, qui sont des espèces de courges dont

la coque sert aux mêmes usages que celle du calebassier.

L'herbe à soie est l'yucca, qui croît en abondance dans les lieux humides : sa racine est pleine de nœuds ; ses feuilles, qui ont la forme d'une lame d'épée, sont quelquefois longues de deux aunes. Les Indiens coupent ces herbes, les font sécher au soleil, et les battent dans un morceau d'écorce pour les réduire en filets; ensuite, les tordant comme ceux du mahot, ils en font des cordes pour les hamacs et pour la pêche. Cette espèce de soie est recherchée à la Jamaïque, où les Anglais la trouvent plus forte que leurs chanvres. Mais les femmes espagnoles en font des bas qu'elles vendent fort cher, et des lacets jaunes, dont les négresses des plantations se croient fort parées.

L'arbre nommé *bois-léger* tire son nom de son extrême légèreté, quoiqu'il soit de la grosseur ordinaire de l'orme. Son tronc est droit, et sa feuille ressemble beaucoup à celle du noyer. Il en faut une quantité surprenante pour la charge d'un homme. Waffer vit avec admiration que quatre petites planches de ce bois, liées avec des chevilles de maca, soutenaient sur l'eau deux ou trois hommes. Les Indiens emploient cette espèce de radeaux pour traverser les rivières ou pour la pêche, dans les lieux où ils manquent de canots. Ils ont un autre arbre, nommé *bois blanc* dans leur langue, dont la hauteur ordinaire est de dix-huit ou vingt pieds, et dont la feuille ressemble à celle

du séné. Le bois en est fort dur, serré, pesant, et plus blanc qu'aucun bois de l'Europe. Il est d'un si beau grain, qu'il n'y a point d'ouvrage de marqueterie auquel il ne puisse être employé. Cet arbre ne se trouve que dans l'isthme du Panama.

Les bambous épineux croissent comme les ronces, et rendent impraticables les cantons qui s'en trouvent couverts. Une même racine produit à la fois vingt ou trente branches défendues par des pointes fort piquantes. Les bambous creux croissent jusqu'à trente ou quarante pieds de hauteur, avec une grosseur proportionnée. Le tronc a de distance en distance des nœuds qui contiendraient douze ou quinze pintes de liqueur. On emploie cet arbre à divers usages : ses feuilles ne ressemblent pas mal à celles du sureau.

Les bords de la mer, dans ces régions équatoriales, sont garnis de mangliers. Leur écorce est rouge, et peut servir à la teinture du cuir.

Parmi les plus grands et les plus gros arbres de cette zone, sont le caobo ou acajou, le cédrel, le baumier de Carthagène, l'arbre marie ou calaba. Le bois des premiers sert à fabriquer les canots, et particulièrement des champanes, sorte de barques que les habitans emploient pour leur commerce le long de la côte et sur les rivières. Le baumier et l'arbre marie distillent une liqueur résineuse de différente espèce; l'une appelée *huile-marie*, et l'autre *beaume*.

tolu, du nom d'un village autour duquel cet arbre croît en abondance.

Le gaïac et l'ébénier de montagne (*bauhinia acuminata*) ont presque la dureté du fer. Les béjusques, plantes sarmenteuses et pliantes, sont très-propres à faire des liens. Une autre plante grimpante est le *fevillea cordifolia*, dont le fruit se nomme *habilla*, ou fève de Carthagène. C'est une baie grosse, sphérique, enveloppée d'une écorce dure, et contenant trois loges, qui renferment chacune plusieurs graines. On assure que ces graines sont le plus excellent de tous les antidotes contre la morsure de toutes sortes de serpens. Il suffit, disent les voyageurs, d'en manger immédiatement après la blessure pour arrêter aussitôt le cours du venin, et pour en dissiper tous les effets. C'est un préservatif comme un remède; et cette opinion est si bien établie, que les chasseurs et les ouvriers ne vont jamais sur les montagnes sans en avoir pris un peu à jeun; après quoi ils marchent et travaillent librement, comme si cette précaution les rendait invulnérables. L'*habilla* de Carthagène est chaude au plus haut degré; aussi en mange-t-on si peu, que la dose ordinaire n'est que la quatrième partie d'un noyau; et lorsqu'on l'a prise, il faut se bien garder de boire sur-le-champ aucune liqueur capable d'échauffer. Ulloa, qui donne ici son témoignage pour garant, fondé, dit-il, sur l'expérience, ajoute que ce fruit n'est point inconnu dans d'autres contrées de l'Amérique, et que ses

vertus y sont même renommées, mais qu'il y porte le nom d'*habilla de Carthagène*, parce que c'est dans le terroir de cette ville qu'il croît avec toutes ses perfections.

La sensitive est très-commune sous les arbres et dans les bois.

Le climat de cette zone est trop humide et trop chaud pour l'orge, le froment et les autres grains de cette nature; mais on y recueille quantité de maïs et de riz. Le maïs sert à faire le bollo, espèce de gâteau qui tient lieu de pain dans toutes ces contrées, et qui est blanc, mais fort insipide. Les Espagnols, comme les Indiens, n'ont pas d'autre méthode pour le faire que de laisser tremper quelque temps le maïs dans de l'eau fort pure, et de l'écraser ensuite entre deux pierres. A force de le broyer et de le changer d'eau, ils viennent à bout d'en séparer la peau et les autres corps étrangers, après quoi ils le pétrissent; et, dans cet état, ils recommencent à le broyer entre deux pierres. Il ne reste alors qu'à l'envelopper dans des feuilles d'arbre, et qu'à le faire cuire à l'eau. Le grain ou le gâteau de bollo devient pâteux en vingt-quatre heures, et n'est bon que dans cet espace de temps. On peut le pétrir au lait, et peut-être en est-il meilleur; mais jamais on ne parvient à le faire lever, parce que les liquides ne peuvent le pénétrer parfaitement. Il n'y a point de mélange qui puisse lui faire perdre sa couleur et son goût naturels.

Les patates, dont les camottes sont une va-

riété fort estimée, et les ignames, fournissent aussi à la nourriture des habitans. Les papaies, les guanabanes, espèce de corossol, les limons et citrons de plusieurs variétés sont au nombre des fruits que produit ce climat.

Les Indiens indépendans cultivent mal le tabac. Ils se bornent à le semer dans leurs plantations, et, l'abandonnant à la nature, ils attendent qu'il soit sec pour le dépouiller de ses feuilles, qu'ils roulent en cordes de deux ou trois pieds de longueur, au milieu desquelles ils laissent un petit trou. Lorsqu'ils veulent fumer en compagnie, un petit garçon allume un bout du rouleau, et mouille l'autre pour empêcher qu'il ne brûle trop vite. Le fumeur met le bout mouillé dans sa bouche, comme on y met une pipe, et, soufflant par le trou, il pousse la fumée au visage de ceux qui l'environnent. Caacun a sous le nez un petit entonnoir qui sert à la recevoir, et pendant plus d'une demi-heure ils la respirent voluptueusement.

On retrouve dans ces pays le fromager, ou caïba, que nous avons décrit en parlant des arbres de la côte occidentale d'Afrique.

Du côté de Guayaquil, on emploie, pour enivrer le poisson, le suc du barbasco, qui paraît être une espèce de molène. Les voyageurs décrivent sous le nom de *vijahua* une plante dont les feuilles sont si grandes, qu'elles pourraient servir de draps dans un lit. Elles n'ont pas de tige. Leur longueur ordinaire est de cinq pieds sur deux pieds et demi de lar-

geur. Elles sont lisses et unies, avec une côte longitudinale, large de quatre à cinq lignes; elles sont vertes en dedans, blanches en dehors, et couvertes d'une poussière fine et gluante. On s'en sert pour se construire sur-le-champ une hutte; et on les emploie ordinairement à couvrir les maisons, à transporter le poisson, le sel, et toutes les marchandises que l'on veut garantir de l'humidité.

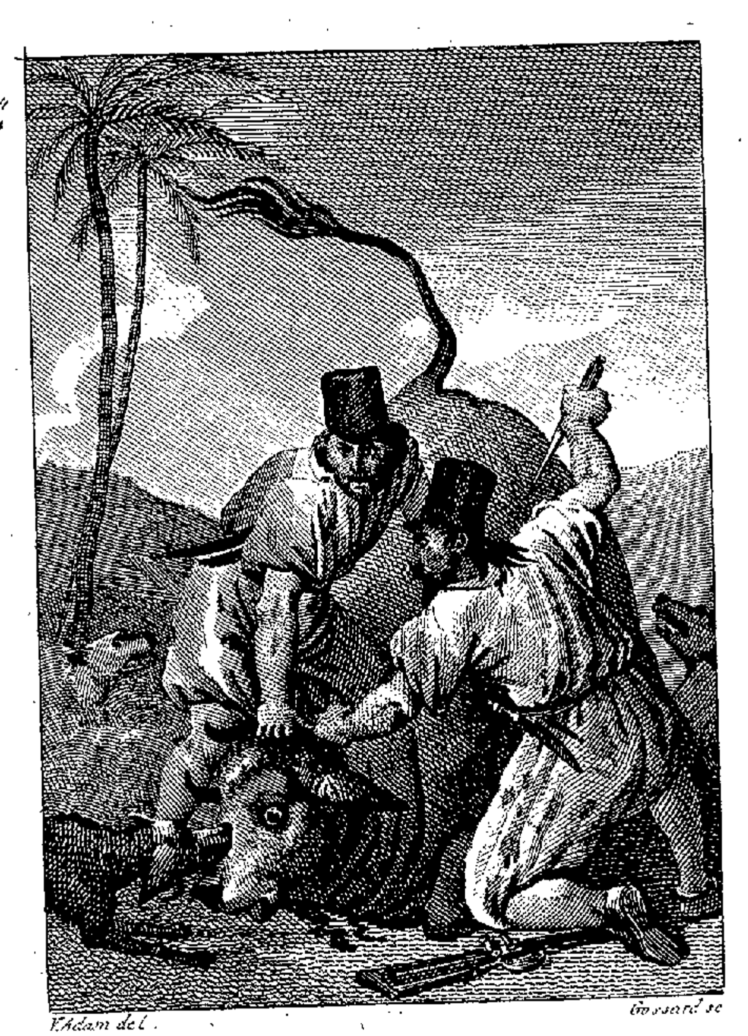
C'est encore dans cette région chaude inférieure que végètent les liliacées les plus odoriférantes, le cactus et diverses plantes salines. Le jasmin à large fleur, et le datura en arbre, exhalent le soir leurs doux parfums dans les environs de Lima, et même dans les provinces qui, plus au sud, s'éloignent davantage de l'équateur. Dans les plaines basses du Pérou on voit aussi la poincillade ou fleur de paradis, et d'autres arbrisseaux à fleur qu'il serait trop long de détailler.

Au-dessus de la région des palmiers commence celle des fougères arborescentes et des quinquinas. Les premières cessent à 800 toises, tandis que les autres ne s'arrêtent qu'à 1,450. Dans cette région tempérée croissent les mélastomes, des passiflores en arbres aussi hauts que nos chênes d'Europe; le lis Saint-Jacques, ou l'*alstroëmeria*, et d'autres liliacées. Le *fuchsia*, dont on admire la jolie fleur violette et rouge, et une foule d'autres belles plantes que l'on a transplantées en Europe; enfin le

figuier, le cherimolier, et d'autres arbres fruitiers. Le sol y est couvert, dans les lieux humides, de mousses toujours vertes, qui forment quelquefois des pelouses aussi brillantes que celles des prairies de l'Europe.

Le palmier à cire croît dans les régions tempérées; on ne l'observe guère dans les plaines; il ne commence à se montrer qu'à 900 toises, et on le voit jusqu'à 1,450 toises au-dessus de la mer. Son tronc, divisé par anneaux, atteint à la hauteur énorme de cent soixante à cent quatre-vingts pieds. Ses feuilles sont ailées, les folioles nombreuses, fendues à leur sommet, glabres, argentées en dessus, couvertes en dessous d'une substance pulvérulente qui s'élève par écailles argentées. Les régimes sont très-rameux, longs d'environ trois pieds. Les habitans de la montagne de Quindiu, dans les Andes, recueillent une matière résineuse très-abondante sur le tronc de cet arbre; ils la fondent avec un tiers de suif, et en font des cierges et des bougies.

Les chênes, dans les régions équatoriales, ne commencent à paraître qu'au-dessus de 872 toises. Ces arbres seuls présentent quelquefois, dans ces régions, le tableau du réveil de la nature au printemps ; ils perdent toutes leurs feuilles : on les voit alors en pousser d'autres, dont la verdure se mêle à celle des vanilles qui croissent sur leurs branches. Entre les tropiques, les grands arbres, dont la longueur des troncs excède soixante à quatre-



La bête étoit écorchée sur le champ.

vingt-dix pieds, ne s'élèvent pas au delà du niveau de 1,385 toises. Depuis le niveau de la ville de Quito, les arbres sont moins grands, et leur élévation n'est pas comparable à celle que les mêmes espèces atteignent dans les climats les plus tempérés. A 1,796 toises, cesse presque toute végétation en arbres; mais, à cette hauteur, les arbrisseaux deviennent d'autant plus communs; plusieurs belles plantes, telles que les calcéolaires, dont la corolle est de couleur dorée, y émaillent agréablement la verdure des pelouses. Plus haut, sur le sommet de la Cordillière, se trouve l'arbre escalonia tubar, qui étend ses branches en forme de parasol, et le wintera, ou cannelier du Pérou. Sous le climat froid et constamment humide de ces hauteurs, que les Indiens nomment Paramos à Quito, et Puna à Lima, croissent des arbrisseaux dont le tronc court et noir se divise en une infinité de branches couvertes de feuilles coriaces et luisantes, et qui ont le port du myrte.

La canne à sucre réussit quelquefois à 1,250 toises d'élévation; la culture du froment commence à 500 toises, mais elle n'est assurée qu'à 250 toises plus haut, et jusqu'à 1000 toises il croît vigoureusement.

Les autres céréales de l'Ancien-Monde se cultivent aussi dans cette zone, où l'on trouve de même les arbres fruitiers que les Espagnols ont apportés, tels que poiriers, pêchers, orangers, vignes et autres. On y remarque encore

plusieurs plantes intéressantes, que nous allons passer en revue.

Dans toute la province de Quito, on donne le nom de *guabas* à un fruit qu'on appelle *pacaès* dans tout le reste du Pérou; c'est l'acacia à fruit sucré (*mimosa inga*). Sa cosse, longue d'environ quatorze pouces, est d'un vert foncé, et toute couverte d'un duvet qui est doux lorsqu'on y passe la main du haut en bas, et rude au contraire en remontant. Ses cavités sont remplies d'une moelle spongieuse et légère, de la blancheur du coton. Cette moelle renferme des pepins noirs d'une grosseur démesurée, puisqu'ils ne laissent autour d'eux qu'une ligne et demie d'espace à la moelle, qui fait d'ailleurs un jus frais et doux. La grenadille du Pérou a, comme ailleurs, la forme d'un œuf de poule, mais elle est plus grosse.

La frutille, ou fraise du Pérou et du Chili, est fort différente des fraises de l'Europe, non-seulement par sa grandeur, qui est d'un bon pouce de long sur huit lignes de diamètre, mais encore par son goût, qui est plus aqueux, sans être moins agréable. Aussi renferme-t-elle beaucoup plus de suc. Cependant la plante ne diffère des nôtres que par les feuilles, qui sont un peu plus grandes.

L'oca est la racine de l'*oxalis tuberosa*, longue de deux ou trois pouces, et grosse d'environ six lignes dans une partie de sa longueur; car elle forme divers nœuds qui la rendent inégale et tortue. Elle est couverte d'une peau

mince, jaune dans quelques-unes, et rouge dans d'autres, ou mêlée quelquefois de ces deux couleurs. Cette racine se mange, et a le goût de la châtaigne, avec cette différence commune aux fruits de l'Amérique, qu'elle est douce. Elle se mange bouillie ou frite. On en fait des conserves au sucre, qui passent pour délicieuses dans le pays.

Le quinoa est une espèce d'anserine (*chenopodium quinoa*), dont les feuilles se mangent comme les épinards ou l'oseille, et la graine comme le millet ou le riz. On fait avec la graine une bière très-agréable.

La fameuse plante qui se nomme la *coca*, et qui était autrefois particulière à quelques cantons du Pérou, est aujourd'hui fort commune dans toutes ses provinces méridionales, par le soin que les Indiens prennent de la cultiver. Elle croît même dans le Popayan : mais jusque aujourd'hui la province de Quito n'en produit point, et ses habitans en font peu de cas, tandis que tous les Péruviens la préfèrent aux pierres précieuses. C'est l'*erytroxylon peruvianum*, arbrisseau fort rameux, qui s'entrelace aux autres plantes : la feuille en est fort lisse, et longue d'environ un pouce et demi. Les Américains la mâchent mêlée en portion égale avec une sorte de craie ou de terre blanche qu'ils nomment *mambi*. Ils crachent d'abord ; mais ensuite ils avalent le jus avec leur salive, en continuant de mâcher la feuille et de la tourner dans leur bouche jusqu'à ce qu'elle cesse de

rendre du jus. Elle leur tient lieu de toute nourriture aussi long-temps qu'ils en ont; et, quelque travail qu'ils fassent, ils ne souhaitent pas d'autre soulagement. L'expérience fait voir, en effet, que cette herbe les rend vigoureux, et qu'ils s'affaiblissent lorsqu'elle leur manque : ils prétendent même qu'elle raffermit les gencives et qu'elle fortifie l'estomac. La meilleure est celle qui croît aux environs de Cusco. Il s'en fait un grand commerce, surtout dans les lieux où l'on exploite les mines; car les Américains ne peuvent travailler sans cet aliment, et les propriétaires des mines leur en fournissent la quantité qu'ils désirent, en rabattant sur leur salaire-journalier. Ulloa s'est persuadé à tort que le coca était la même plante que le bétel des Indes.

Dans le Popayan, il se trouve des arbres d'où l'on voit distiller sans cesse une sorte de gomme ou de résine que les habitans nomment *mopamopa*. Elle sert à faire toutes sortes de laques ou de vernis sur bois; et ce vernis est non-seulement si beau, mais si durable qu'il ne peut être détaché, ni même terni par l'eau bouillante. La manière de l'appliquer est fort simple. On met dans la bouche un morceau de la résine, et l'ayant délayé avec la salive, on y passe le pinceau; après quoi il ne reste qu'à prendre la couleur qu'on veut avec le même pinceau, et qu'à la coucher sur le bois, où elle forme un aussi bel enduit que ceux de la Chine. Les ouvrages que

les Américains font dans ce genre sont fort recherchés.

C'est sur les paramos que croît la contrayerva, espèce de dorstenia, plante fameuse parce qu'on la regarde non-seulement comme un remède assuré contre toute sorte de poisons, mais aussi comme une panacée universelle. Elle s'élève peu de terre, mais elle s'étend beaucoup plus à proportion : ses feuilles sont longues de trois à quatre pouces, sur un peu plus d'un pouce de large, épaisses, veloutées en dehors, et d'un vert pâle. En dedans, elles sont lisses et d'un vert plus vif. De chaque bourgeon naît une grande fleur composée de fleurs plus petites, qui tirent un peu sur le violet. C'est sa racine que l'on emploie.

Une autre plante qui ne mérite pas moins d'observation, est la calaguala : c'est une espèce d'aspidium ou petite fougère qui croît dans les lieux que le froid et les neiges continuelles rendent stériles, ou dont le sol est sablonneux. Sa hauteur est de sept ou huit pouces; ses tiges se font jour au travers du sable ou des pierres, n'ont que deux ou trois lignes d'épaisseur, sont noueuses et couvertes d'une pellicule qui se détache d'elle-même lorsqu'elle est sèche. On fait usage de la racine comme apéritive et sudorifique. On remarque néanmoins que, sur les paramos, elle n'est pas de si bonne qualité que dans les autres parties du Pérou; aussi la recherche-t-on moins. Les feuilles en sont fort petites.

Dans les lieux où il ne croît que du petit jonc, et où la terre ne peut recevoir aucune semence, on trouve un arbre que les habitans du pays nomment *quinoal*, dont la nature répond à la rudesse du climat. Il est de hauteur médiocre, touffu, d'un bois fort, et la feuille même est épaisse dans toute sa longueur : sa couleur est un vert foncé. Quoique cet arbre porte à peu près le même nom que la graine dont on a parlé sous celui de *quinoa*, elle n'en vient point, et ces plantes n'ont rien de commun avec lui.

Le même climat est ami d'une petite plante que les Américains nomment dans leur langue bâton de lumière. Sa hauteur ordinaire est d'environ deux pieds : elle consiste, comme la calaguala, en plusieurs petites tiges qui sortent de la même racine, droites et unies jusqu'à leur sommet, où elles poussent de petits rameaux qui portent des feuilles fort minces. On coupe cette plante fort près de terre, où son diamètre est d'environ trois lignes; on l'allume, et, quoique verte, elle répand une lumière qui égale celle d'un flambeau, sans demander d'autre soin que celui d'en séparer le charbon qu'elle fait en brûlant.

L'algarroba ou algorova est le fruit d'un arbre légumineux de même nom : on en nourrit toute sorte de bestiaux. Il est blanchâtre, entremêlé de petites taches jaunes; ses cosses ont quatre ou cinq pouces de long sur environ quatre lignes de large. Non-seulement cette

nourriture fortifie les bêtes de charge, mais elle engraisse extrêmement les bœufs et les moutons; et l'on assure même qu'elle donne à leur chair un excellent goût, qu'il est facile de distinguer.

On a parlé plusieurs fois de l'herbe du Paraguay, comme de la principale richesse des Espagnols et des Indiens qui appartiennent à cette province. C'est du P. Charlevoix, historien de ce pays, qu'il faut emprunter ici des lumières, puisque, ayant tiré les siennes des missionnaires, on ne peut rien supposer de plus exact et de plus fidèle. Tout en est curieux, jusqu'à son prélude. « On prétend, dit-il, que le débit de cette herbe fut si considérable, et devint une si grande source de richesses, que le luxe s'introduisit bientôt parmi les conquérans du pays, qui s'étaient trouvés réduits d'abord au pur nécessaire. Pour soutenir une excessive dépense, dont le goût va toujours croissant, ils furent obligés d'avoir recours aux habitans assujettis par les armes, ou volontairement soumis, dont on fit des domestiques et bientôt des esclaves. Mais, comme on ne les ménagea point, plusieurs succombèrent sous le poids d'un travail auquel ils n'étaient point accoutumés, et plus encore sous celui des mauvais traitemens dont on punissait l'épuisement de leurs forces plutôt que leur paresse : d'autres prirent la fuite, et devinrent les plus irréconciliables ennemis des Espagnols. Ceux-ci retombèrent dans leur première indigence, et n'en devinrent pas

plus laborieux. Le luxe avait multiplié leurs besoins; ils n'y purent suffire avec la seule herbe du Paraguay : la plupart même n'étaient plus en état d'en acheter, parce que la grande consommation en avait augmenté le prix. »

Cette herbe, si célèbre dans l'Amérique méridionale, est la feuille d'un arbre de la grandeur d'un pommier moyen : son goût approche de la mauve, et sa forme est à peu près celle de l'oranger. Elle a aussi quelque ressemblance avec la feuille de la coca du Pérou; mais elle est plus estimée au Pérou même, où l'on en transporte beaucoup, principalement dans les montagnes, et dans tous les lieux où l'on travaille aux mines. Elle s'y transporte sèche et presque réduite en poussière. Jamais on ne la laisse infuser long-temps, parce qu'elle rendrait l'eau noire comme de l'encre. Le nom générique en Indien est *caa*, et on en distingue trois sortes, sous les noms de *caacuy*, *caamini* et *caaguazu*, ou *yerva de palos*.

Le caacuy est le premier bouton qui commence à peine à déployer ses feuilles. Le caamini est la feuille qui a toute sa grandeur, et dont on tire les côtes avant que de les faire griller : si les côtes y restent, on l'appelle *caaguazu* ou *palos*. Les feuilles qu'on a grillées se conservent dans des fosses creusées en terre, et couvertes d'une peau de vache. Le caacuy ne peut se conserver aussi long-temps que les deux autres espèces, dont on transporte les feuilles

au Tucuman, au Pérou, et même en Espagne; il souffre difficilement le transport : on assure même que cette herbe, prise sur les lieux, a je ne sais quelle amertume qu'elle n'a point ailleurs, et qui augmente sa vertu comme son prix.

La grande fabrique de cette herbe est à la Villa ou la nouvelle Villaricca, qui est voisine des montagnes de Maracayn, situées à l'orient du Paraguay, vers les 25° 25' de latitude australe. On vante ce canton pour la culture de l'arbre; mais ce n'est point sur les montagnes qu'il y croît, c'est dans les fonds marécageux qui les séparent. On en tire pour le Pérou jusqu'à cent mille arrobes, de vingt-cinq livres seize onces de poids, et le prix de l'arrobe est de sept écus de France. Cependant le caacuy n'a point de prix fixe, et le caamini se vend le double du caaguazu. Les peuples établis dans les provinces d'Uraguay et de Parana, sous le gouvernement des jésuites, ont semé des graines de l'arbre, qu'ils ont apportées de Maracayu, et qui n'ont presque pas dégénéré. Elles ressemblent à celles du lierre; mais ces nouveaux chrétiens ne font point d'herbe de la première espèce; ils gardent le caamini pour leur usage, et vendent le caaguazu ou palos pour payer le tribut qu'ils doivent à l'Espagne.

Les Espagnols croient trouver dans cette herbe un remède ou un préservatif contre tous leurs maux. Personne ne disconvient qu'elle ne soit apéritive et diurétique. On raconte que,

dans les premiers temps, quelques-uns en ayant pris avec excès, elle leur causa une aliénation totale des sens, dont ils ne revinrent que plusieurs jours après; mais il paraît certain qu'elle produit souvent des effets fort opposés entre eux, tels que de procurer le sommeil à ceux qui sont sujets à l'insomnie, et de réveiller ceux qui tombent en léthargie, d'être nourrissante et purgative. L'habitude d'en user la rend nécessaire; et souvent même on a de la peine à se contenir dans un usage modéré, quoiqu'on assure que l'excès enivre et cause la plupart des incommodités qu'on attribue aux liqueurs fortes.

L'infusion de l'herbe du Paraguay se nomme *maté* au Pérou. Pour la préparer, on en met une certaine quantité dans une coupe de calebasse, ornée d'argent, qu'on appelle aussi maté ou *totumo*, ou *calabacito*. On jette dans ce vase une portion de sucre, et l'on verse un peu d'eau froide sur le tout, afin que l'herbe se détrempe : ensuite on remplit le vase d'eau bouillante; et comme l'herbe est fort menue, on boit par un tuyau assez grand pour laisser passage à l'eau, mais trop petit pour en laisser à l'herbe. A mesure que l'eau diminue, on la renouvelle, ajoutant toujours du sucre, jusqu'à ce que l'herbe cesse de surnager. Alors on met une nouvelle dose d'herbe. Souvent on y mêle du jus d'orange amère, ou de citron, et des fleurs odoriférantes. Cette liqueur se prend ordinairement à jeun; cependant plusieurs per-

sonnes en prennent aussi dans l'après-dînée. Il se peut que l'usage en soit salutaire; mais la manière de la prendre est extrêmement dégoûtante; quelque nombreuse que soit une compagnie, chacun boit par le même tuyau, et tour à tour, faisant ainsi passer le maté de l'un à l'autre. Les chapetons ne font pas grand cas de cette boisson; mais les créoles en sont passionnément avides. Jamais ils ne voyagent sans une provision d'herbe du Paraguay, et ne manquent point d'en prendre chaque jour, la préférant à toutes sortes d'alimens, et ne mangeant qu'après l'avoir prise.

On trouve au Pérou et au Chili le mollé ou poivrier d'Amérique, que les habitans de ce dernier pays nomment *hovighan*. Quand on déchire ses feuilles, il en sort un suc laiteux, gluant et visqueux, qui a une odeur moyenne entre le poivre et le fenouil, et qui s'échappe par jets; de sorte que, lorsque l'on en met les morceaux sur l'eau, ils reçoivent à chaque instant une impulsion qui les fait changer de place, ce qui étonne les personnes qui n'en sont pas instruites. Il suinte de son écorce une liqueur résineuse ou gommo-résineuse très-odorante, qui devient concrète à l'air. On dit que l'écorce sèche, réduite en poudre, est propre à raffermir les gencives et les dents, et à déterger les ulcères. La pulpe des fruits, qui sont gommeux et doux au goût, écrasée dans l'eau, forme une boisson très-délicate qui devient vineuse et ensuite acide.

Les vignes du Pérou et du Chili sont très-productives; mais on y met le vin dans des cruches de terre, et on les enduit d'une sorte de résine, dont le goût, joint à celui des peaux de boucs dont on se sert ensuite pour le transporter, lui donne une saveur amère semblable à celle de la thériaque, et une odeur à laquelle on ne s'accoutume point facilement.

Les fruits du Chili viennent sans beaucoup de culture : on n'y greffe point les arbres. Cependant la quantité de poires et de pommes, dont on n'y est redevable qu'à la nature, fait trouver de la peine à comprendre comment ces arbres, qui n'y étaient pas connus avant la conquête, ont pu se multiplier jusqu'à cette excessive abondance. On voit des campagnes entières d'une espèce de fraisiers déjà décrits. Les champs y sont remplis de toutes espèces de légumes, dont quelques-unes, telles que les navets, les patates, la chicorée, etc., y croissent même naturellement.

Les herbes aromatiques de notre climat, telles que le petit baume, la mélisse, la tanaisie, la camomille, la menthe, la sauge, y couvrent toutes les terres. On y distingue une petite espèce de sauge qui s'élève en arbrisseau, dont la feuille ressemble un peu au romarin. Les collines sont embellies de rosiers qui n'ont point été plantés, et l'espèce la plus fréquente y est sans épines. On voit aussi dans les campagnes une sorte de lis que les habitans nomment *ligtu*. Il s'en trouve de différentes cou-

leurs, et des six feuilles qui composent la fleur, il y en a toujours deux panachées. La racine de l'ognon de cette fleur donne une farine très-blanche dont on fait des pâtes de confitures.

On cultive dans les jardins le datura en arbre et le *quinchamali*, espèce de santoline dont la petite fleur est jaune et rouge. Il y a quantité de plantes médicinales particulières au pays. Les herbes de teinture n'y sont pas moins abondantes; telle est le *reilbon*, espèce de garance qui a la feuille plus petite que la nôtre, et dont ils font cuire la racine pour teindre en rouge. Le *poquell* est une sorte de souci, qui ne teint pas moins parfaitement en jaune. L'*anil* du Chili est une espèce d'indigo qui teint en bleu. La teinture noire se fait avec la tige et la racine du *panqué*, dont la feuille est semblable à celle de l'acanthe. Lorsque la tige est rougeâtre, on la mange crue pour se rafraîchir; elle est d'ailleurs fort astringente: bouillie avec le *maki* et le *gouthiou*, arbrisseau du pays, la teinture qu'elle donne en noir est non-seulement très-belle, mais elle ne brûle point les étoffes comme les noirs de l'Europe. Cette plante ne se trouve que dans les lieux marécageux.

Les forêts sont pleines d'arbres aromatiques, tels que différentes espèces de myrtes; une sorte de laurier dont l'écorce a l'odeur du sassafras; le *boldu*, dont la feuille jette l'odeur de l'encens, et dont l'écorce tient un peu du

goût de la cannelle; c'est le cannelier drymis.

Le *licti* est un arbre fort commun au Chili, dont l'ombre fait enfler tout le corps à ceux qui dorment dessous. Frézier en fut convaincu par l'exemple d'un officier français; mais le remède n'est pas difficile : c'est une herbe nommée *pelboqui*, espèce de lierre terrestre qu'on pile avec du sel, et dont il suffit de se frotter pour dissiper l'enflure. L'écorce du *peumo* en décoction est d'un grand soulagement dans l'hydropisie : cet arbre porte un fruit rouge de la forme d'une olive; son bois peut servir à la construction des vaisseaux; mais le meilleur du pays pour cet usage est une espèce de chêne dont l'écorce, comme celle de l'yeuse, est un liége. Les bords de la rivière de Biobio sont couverts de cèdres, qui peuvent servir non-seulement à toute sorte de constructions, mais même à faire de très-bons mâts. Cependant la difficulté de les transporter par la rivière, dont l'embouchure n'a point assez d'eau pour un navire, les rend inutiles.

Aux environs de Valparaiso, les montagnes, quoique fort sèches par la rareté des pluies, produisent quantité d'herbes dont on vante les vertus. La plus renommée est le *cachalingua*, espèce de petite centaurée plus amère que celle de France; elle passe pour un excellent fébrifuge. La *vira verda* est une sorte d'immortelle dont l'infusion, éprouvée par un chirurgien français, guérit de la fièvre tierce. L'*unoperquen* est un séné tout-à-fait semblable

à celui qui nous vient du Levant. L'*alvaquilla*, nommé *culen* par les Américains, est un arbrisseau dont la feuille a l'odeur du basilic, et contient un baume d'un grand usage pour les plaies. Frézier en vit des effets surprenans. Sa fleur est longue, disposée en épi, de couleur blanche tirant sur le violet. Un autre arbrisseau, nommé *havillo*, différent de la *habilla* du Tucuman, n'est pas moins célèbre par les mêmes vertus : il a la fleur du genet, la feuille très-petite, d'une odeur forte qui tient un peu de celle du miel, et si pleine de baume, qu'elle en est toute gluante.

Aux environs de Coquimbo, on voit une espèce de ceterach, que les Espagnols ont nommée *doradilla*, dont la feuille est toute frisée, et dont on vante beaucoup la décoction pour purifier le sang, et surtout pour rétablir un voyageur des fatigues d'une longue marche. On cultive aussi une espèce de citrouille nommée *lacatoya*, qu'on fait ramper sur le toit des maisons, et qui dure toute l'année : de sa chair on fait une excellente confiture. Là commence à croître un arbre qui ne se trouve nulle part au Chili, et que Frézier croit particulier au Pérou : il le nomme *lucumo*. « Sa feuille, dit-il, ressemble un peu à celle de l'oranger, et son fruit beaucoup à la poire qui contient la graine du floripondio. » Dans sa maturité, l'écorce est un peu jaunâtre, et la chair fort jaune, à peu près du goût et de la consistance du fromage frais.

L'on ne doit pas omettre de dire que si l'Ancien Monde a donné à la zone tempérée de l'Amérique méridionale le froment, la vigne, et divers arbres fruitiers, cette zone lui a, de son côté, fait don de plusieurs végétaux précieux, tels que le topinambour, la capucine, la pomme de terre.

La capucine, annuelle dans notre climat, est vivace dans son pays natal, elle demeure verte et fleurit toute l'année dans une température chaude.

La pomme de terre est citée par Zarate, qui avait été trésorier au Pérou en 1544, et qui a écrit l'histoire de la conquête.

Pierre Cieça de Léon, qui suivit la carrière des armes sous Pizarre, passa dix-sept ans dans le Pérou, et commença dès 1541 à écrire à Popayan. Sa chronique du Pérou décrit ainsi la pomme de terre : « Dans le voisinage de Quito, les habitans, outre le maïs, cultivent une espèce de plante de laquelle ils se nourrissent principalement; ils la nomment *papas;* ce sont des racines à peu près semblables à des truffes, mais sans écorce ou enveloppe particulière, qui se mangent cuites comme les châtaignes; on les sèche au soleil pour les conserver, sous le nom de *chumo.* »

Au-dessus de la zone tempérée, c'est-à-dire de 1,030 à 2,100 toises, commence la région où l'on ne trouve plus que des plantes basses qui ressemblent à celles des Alpes en Europe; plusieurs ont de même de fort belles

fleurs. Plus haut, et jusqu'à 2,500 toises, l'on ne voit plus que des graminées. Ces plantes disparaissent successivement, et font place aux mousses et au lichens qui couvrent la terre et les rochers jusqu'aux limites des neiges perpétuelles; quelques-unes semblent même se cacher sous les glaces, qui ne fondent jamais.

Considérons maintenant les animaux qui vivent dans les diverses régions que nous venons de passer en revue.

On trouve dans la zone chaude, depuis le niveau de la mer jusqu'à 500 toises de hauteur, le tapir, que les Portugais nomment *anta* ou *dante*, et qui est un des plus grands quadrupèdes de l'Amérique méridionale, quoiqu'il n'ait que trois pieds et demi de haut et six pieds de long. Par sa forme générale il se rapproche du cochon, mais il en diffère sous des rapports essentiels : la couleur de sa peau et de son pelage est d'un brun foncé; il a une crinière de poils noirâtres d'un pouce et demi de hauteur; sa tête est fort grosse; ses oreilles sont presque rondes, ses yeux petits; son groin est terminé par une espèce de trompe d'un pouce et demi de diamètre; il peut l'allonger d'un demi-pied, et même la tourner de côté pour prendre ce qu'on lui présente. Les jambes du tapir sont courtes et fortes; les pieds de devant ont quatre doigts, les pieds de derrière n'en ont que trois. La queue mérite à peine ce nom; ce n'est qu'un tronçon gros et long comme le petit doigt, et de couleur de

chair en-dessous. Le tapir est un animal solitaire; il vit dans l'épaisseur des grands bois, et fuit le voisinage des lieux habités. Il fréquente volontiers les lieux marécageux, et il aime à se baigner dans les rivières et les lacs; mais il a constamment son gîte dans les collines. Il ne fait pas entendre d'autre cri qu'un sifflement grêle. Il se nourrit pour l'ordinaire de fruits sauvages, de rejetons et de pousses tendres. Il est d'un naturel doux et assez timide; cependant il se défend très-bien, et tue souvent les animaux qui l'attaquent. On dit même que, si le jaguar se jette sur le tapir, celui-ci l'entraîne à travers les parties les plus épaisses des forêts, jusqu'à ce qu'il l'ait brisé en le faisant passer par les espaces les plus étroits. Le tapir s'apprivoise aisément, reconnaît son maître et le suit. Sa chair est grossière, sèche et de mauvais goût. Son cuir est fort et solide. Les Espagnols ont appelé le tapir *la grande bête*.

Les forêts des régions chaudes servent de retraites aux alouates, aux coaïtas, aux micos, et à un grand nombre d'autres singes.

Les singes sont le gibier le plus ordinaire et le plus recherché des peuples sauvages. Lorsqu'ils ne sont pas chassés ni poursuivis, ils ne marquent aucune crainte à l'approche de l'homme; et c'est à quoi les sauvages reconnaissent, quand ils vont à la découverte des terres, si le pays qu'ils visitent est neuf, ou n'a pas été fréquenté par des hommes. Dans le

cours de sa navigation sur l'Amazone, La Condamine vit un si grand nombre de singes, en ouït nommer tant d'espèces, qu'il renonce à en faire l'énumération. Il y en a, dit-il, d'aussi grands qu'un lévrier, et d'autres aussi petits qu'un rat, c'est-à-dire, plus petits que les sapajous, et difficiles à apprivoiser, dont le poil est long et lustré, ordinairement couleur de marron, et quelquefois moucheté de fauve; ils ont la queue deux fois aussi longue que le corps, la tête petite et carrée, les oreilles pointues et saillantes comme les chiens et les chats, et non comme les autres singes, avec lesquels ils ont peu de ressemblance, ayant plutôt l'air et le port d'un petit lion : on les nomme *pinches* à Maynas, et *tamarins* à Cayenne. L'académicien en eut plusieurs qu'il ne put conserver. Ils sont de l'espèce appelée *sahuins* dans la langue du Brésil, et par corruption, en français *sagouins*. Le gouverneur du Para en fit présent d'un à La Condamine, et c'était l'unique de son espèce qu'on eût vu dans le pays : le poil de son corps était argenté et de la couleur des plus beaux cheveux blonds; celui de sa queue était d'un marron lustré, approchant du noir. Il avait une autre singularité plus remarquable encore : ses oreilles, ses joues et son museau étaient teints d'un vermillon si vif, qu'on avait peine à se persuader que cette couleur fût naturelle.

Le jaguar, le gougouar, le chibiguazou, l'aira, l'yaguaroundi, l'ocelot, et d'autres ani-

maux féroces font la chasse aux cabiais, aux agoutis, aux pacas, aux cobayas, aux petits cerfs et aux fourmiliers. On y voit aussi le pécari et le tajassu, les tatous et les paresseux; des sarigues, des coatis et des zorilles. Plusieurs voyageurs parlent de ces derniers sous le nom de renards puans.

Le tatou a reçu des Espagnol le nom d'*armadille*. Ce singulier petit animal, de la grosseur d'un lapin, est couvert d'un test écailleux et dur, formé dans l'épaisseur de la peau, et consistant en une plaque sur le front, un vaste bouclier situé sur les épaules, et composé de petits compartimens disposés par rangées transversales, en bandes de semblables plaques, mais mobiles, et dont le nombre varie de trois à douze, suivant les espèces; en un bouclier sur la croupe, très-analogue à celui des épaules; en anneaux plus ou moins nombreux sur la queue. La peau du dessous du corps est remplie de verrues écailleuses, d'où naît une assez grande quantité de longs poils. Ces mêmes verrues tapissent aussi les quatre jambes, mais y deviennent plus rapprochées et plus écailleuses, de sorte que les quatre pieds sont entièrement couverts de fortes écailles. Le tatou a le museau assez pointu, les oreilles passablement grandes, les yeux petits, les jambes courtes et grosses. Il se creuse des terriers. Quelques espèces de tatous ne sortent que la nuit, et, lorsqu'ils entendent du bruit, ils se réfugient dans leur trou. Lorsque ces animaux sont pour-

suivis, et qu'ils ne reconnaissent plus de moyen de salut dans la fuite, ils retirent leur tête et contractent tout leurs corps pour le mettre en boule. Ils vivent de racines et d'insectes. Les Indiens et les nègres en mangent la chair, qu'ils trouvent excellente.

Le paresseux, nommé aussi *perico ligero* (pierrot léger), par ironie, pour marquer son extrême lenteur, est de la grosseur d'un chat; son poil est grossier, raide, sec, marqué de taches blanches et brunes. La lenteur excessive de cet animal l'a fait remarquer par les voyageurs. Il a tant d'aversion pour le mouvement, disent-ils, qu'il ne quitte la place où il se trouve que lorsqu'il y est forcé par la faim. La vue des hommes et celle des bêtes féroces ne paraissent pas l'effrayer. S'il se remue, chaque mouvement est accompagné d'un cri si lamentable, qu'on ne peut l'entendre sans un mélange de pitié et d'horreur. Il ne remue pas même la tête sans ces témoignages de douleur, qui viennent apparemment d'une contraction naturelle de ses nerfs et de ses muscles. Toute sa défense consiste dans ces cris lugubres : il ne laisse pas de prendre la fuite lorsqu'il est attaqué par quelque autre bête; mais, en fuyant, il redouble si vivement les mêmes cris, qu'il épouvante ou qu'il trouble assez son ennemi pour le faire renoncer à le poursuivre. Il continue de crier en s'arrêtant, comme si le mouvement qu'il a fait lui laissait de cruelles peines : avant de se remettre en marche, il demeure long-temps

immobile. Cet animal vit de fruits sauvages : lorsqu'il n'en trouve point à terre, il monte péniblement sur l'arbre qu'il en voit le plus chargé, il en abat autant qu'il peut pour s'épargner la peine de remonter. Après avoir fait sa provision, il se met en peloton, et se laisse tomber de l'arbre pour éviter la fatigue de descendre : ensuite il demeure au pied jusqu'à ce qu'il ait consommé ses vivres et que la faim l'oblige d'en chercher d'autres. Le lamantin, que les Espagnols nomment *pexe-buey* (poisson-bœuf), remonte dans le fleuve des Amazones. La Condamine en dessina un d'après nature à Saint-Paul d'Omaguas. Il dit avec raison qu'il ne faut pas le confondre avec le phoque; mais il a tort de les nommer des poissons, puisque ce sont des animaux à sang chaud. On rencontre des lamantins, ajoute La Condamine, à plus de mille lieues de la mer, dans le Guallaga, le Pastaca, etc. Il n'est arrêté dans l'Amazone, que par le Pongo, au-dessus duquel on n'en trouve plus. Les oiseaux de cet ardent climat sont en si grand nombre, et d'espèces si variées, qu'on ne trouve point de voyageurs qui aient entrepris d'en donner une exacte description. « Les cris et les croassemens des uns, confondus avec le chant des autres, ne permettent pas de les distinguer. Dans cette confusion, on ne laisse pas de remarquer avec étonnement que la nature a fait une espèce de compensation du chant et du plumage; c'est-à-dire que les oiseaux qu'elle a parés des plus belles cou-

leurs ont un chant désagréable, et qu'au contraire elle a donné un chant très-mélodieux à ceux dont le plumage a peu d'éclat.

Les tangaras, les colibris et les oiseaux-mouches, les manakins, les jacamars, les aras et d'autres perroquets, et une infinité d'habitans de l'air, parés du plus riche plumage, ravissent la vue. On peut ranger parmi les aras le *chicaly*, dont les plumes sont mêlées de rouge, de bleu et de blanc, et si belles, que les Américains en font leur plus brillante parure. Il a le chant du coucou, avec quelque chose de plus triste encore dans le son. C'est un gros et long oiseau, qui porte toujours la queue droite, et qui se tient sur les arbres, volant de l'un à l'autre, sans descendre presque jamais à terre. Il se nourrit de fruits. Sa chair est noirâtre, mais de bon goût.

Le colibri et l'oiseau-mouche, que nous avons déjà décrits en parlant des oiseaux de la Nouvelle-Espagne, reçoivent tant de noms différens, qu'il est bon de les citer pour que l'on puisse les reconnaître dans les relations de voyages. Leur nom péruvien est *guinde*; on les appelle aussi robilargue, lisongère, becquefleur.

Toutes les singularités des volatiles semblent unies dans le *toucan*. Sa grosseur est à peu près celle d'un ramier; mais il a les jambes plus longues. Sa queue est courte, bigarrée de bleu turquin, de pourpre, de jaune, et d'autres couleurs, qui font le plus bel effet du monde sur

un brun obscur qui domine. Il a la tête excessivement grosse à proportion du corps; mais il ne pourrait pas soutenir autrement le poids de son bec, qui n'a pas moins de sept ou huit pouces, de sa racine jusqu'à la pointe. La partie supérieure a, près de la tête, environ deux pouces de base, et forme dans toute sa longueur une figure triangulaire dont les deux surfaces latérales sont relevées en bosse. La troisième, c'est-à-dire celle du dedans, sert à recevoir la partie inférieure du bec, qui s'emboîte avec la supérieure; et ces deux parties, qui sont parfaitement égales dans leur étendue comme dans leur sallie, diminuent insensiblement jusqu'à leur extrémité, où leur diminution est telle, qu'elles forment une pointe aussi aiguë que celle d'un poignard. La langue est faite en tuyau de plume; elle est rouge, comme toutes les parties intérieures du bec, qui rassemble d'ailleurs en dehors les plus vives couleurs qu'on voit répandues sur les plumes des autres oiseaux. Il est ordinairement jaune à la racine, comme à l'élévation qui règne sur les deux faces latérales de la partie supérieure; et cette couleur forme tout autour une sorte de ruban d'un demi-pouce de large. Tout le reste est d'un beau pourpre foncé, à l'exception de deux raies d'un beau cramoisi, qui sont à la distance d'un pouce l'une de l'autre vers la racine. Les lèvres, qui se touchent quand le bec est fermé, sont armées de dents qui forment deux mâchoires en manière de scie. Les Espagnols ont donné le

nom de *prêcheur* à cet oiseau; et la raison qu'on en donne est une autre singularité; c'est, suivant Ulloa, « qu'étant perché au sommet d'un arbre pendant que d'autres oiseaux dorment plus bas, il fait avec sa langue un bruit qui ressemble à des paroles mal articulées, dans la crainte, dit-on, que les oiseaux de proie ne profitent du sommeil des autres pour les dévorer. » Au reste, les toucans, ou prêcheurs, s'apprivoisent si facilement, qu'après avoir passé quelques jours dans une maison, ils viennent à la voix de ceux qui les appellent pour recevoir ce qu'on leur offre. Ils se nourrissent ordinairement de fruits; mais, lorsqu'ils sont apprivoisés, ils mangent tout ce qu'on leur présente. On en connaît plusieurs espèces.

L'oiseau que les Espagnols ont nommé *gallinazo*, parce qu'il ressemble aux poules, est de la famille des vautours. Sa grosseur est celle d'un panneau, excepté qu'il a le cou plus gros, et la tête un peu plus grande. Depuis le jabot jusqu'à la racine du bec, il n'a point de plumes: cet espace est entouré d'une peau noire, âpre, rude et glanduleuse, qui forme plusieurs verrues et d'autres inégalités. Les plumes dont il est couvert sont noires comme cette peau, mais d'un noir qui tire sur le brun. Le bec est bien proportionné, fort, et un peu courbe. Ces oiseaux sont familiers dans les villes et dans les autres habitations. Les toits des maisons en sont couverts. On se repose sur eux du soin de les nettoyer. Il n'y a point d'animaux dont ils

ne fassent leur proie; et quand cette nourriture leur manque, ils ont recours à toute sorte d'ordures. Ils ont l'odorat si subtil, que, sans autres guides, ils cherchent les charognes à trois ou quatre lieues, et ne les abandonnent qu'après en avoir mangé toutes les chairs. On nous fait observer que, si la nature n'avait pourvu cette contrée d'un si grand nombre de gallinazos, l'infection de l'air, causée par des corruptions continuelles, la rendrait bientôt inhabitable. En s'élevant de terre, ils volent fort pesamment; mais ensuite ils s'élèvent si haut qu'on les perd de vue. A terre, ils marchent en sautant, avec une espèce de stupidité. Leurs jambes sont dans une assez juste proportion. Ils ont aux pieds trois doigts par-devant, et un derrière; les ongles courts, faibles et émoussés. Ils sont obligés de bondir pour avancer. Si les gallinazos sont pressés de la faim, et ne trouvent rien à dévorer, ils attaquent les bestiaux qui paissent. Une vache, un porc, qui a la moindre blessure, ne peut éviter leurs coups par cet endroit. Il ne lui sert de rien de se rouler par terre, et de faire entendre les plus hauts cris. Ces insatiables oiseaux ne lâchent pas prise; à coups de bec ils agrandissent tellement la plaie, qu'elle devient mortelle.

D'autres gallinazos, un peu plus gros, ne quittent jamais les champs. La tête et une partie du cou sont blanches dans quelques-uns, rouges dans les autres, ou mêlées de ces deux couleurs. Au-dessus du jabot ils ont un col-

lier de plumes blanches. Ils ne sont pas moins carnassiers que les précédens. Les Espagnols leur donnent le nom de *reyes gallinazos*, non-seulement parce que le nombre en est petit, mais parce qu'on prétend avoir observé que, si l'un d'eux s'attache à quelque proie, ceux de l'autre espèce n'en approchent point jusqu'à ce qu'il ait mangé les yeux, première partie à laquelle il s'attache, et qu'il se soit retiré volontairement.

Les chauves-souris sont non-seulement innombrables dans toute la région chaude, mais si grosses, que Waffer les compare à nos pigeons. « Leurs ailes, dit-il, sont larges et longues à proportion de cette grosseur, et sont armées de griffes aiguës à leur jointure. » Dans la province de Carthagène, le nombre en est si grand au coucher du soleil, qu'il s'en forme des nuées qui couvrent les rues. On les représente d'ailleurs comme d'adroites sangsues, qui n'épargnent ni les hommes ni les bêtes. L'excessive chaleur du pays obligeant de tenir ouvertes pendant la nuit les portes et les fenêtres des chambres où l'on couche, elles y entrent; et si quelqu'un dort le bras ou le pied découvert, elles le piquent à la veine aussi subtilement que le plus habile chirurgien, pour sucer le sang qui en sort. « J'ai vu, dit Ulloa, plusieurs personnes à qui cet accident était arrivé, et qui m'ont assuré que, pour peu qu'elles eussent tardé à s'éveiller, elles auraient dormi pour toujours; car elles avaient déjà perdu

tant de sang, qu'il ne leur serait pas resté assez de force pour arrêter celui qui continuait de sortir par l'ouverture. » Il ne paraît pas étonnant au même voyageur « qu'on ne sente point la piqûre, parce que, outre la subtilité du coup, l'air, dit-il, agité par les ailes de la chauve-souris, rafraîchit le dormeur, et rend son assoupissement plus profond. »

Waffer fait une peinture curieuse du corrosou, qui est sans doute un hocco. C'est un grand oiseau de terre, noir, pesant, et de la grosseur d'une poule d'Inde; mais la femelle n'est pas si noire que le mâle. D'ailleurs il a sur la tête une belle hupe de plumes jaunes, qu'il fait mouvoir à son gré. Sa gorge est celle du coq d'Inde. Il vit sur les arbres, et fait sa nourriture de fruits. Les Américains prennent tant de plaisir à son chant, qu'ils s'étudient à le contrefaire; et la plupart y réussissent dans une si grande perfection, que l'oiseau s'y trompe et leur répond. Cette ruse sert à le faire découvrir. On mange sa chair, quoiqu'elle soit un peu dure. Mais, après avoir mangé un corrosou, les Américains ne manquent jamais d'enterrer ses os, ou de les jeter dans une rivière, pour les dérober à leurs chiens, auxquels ils prétendent que cette nourriture donne la rage.

On connaît diverses espèces de hocco, qui sont toutes bonnes à manger.

Il ne serait pas étonnant que les ours, qui n'habitent guère que les pays froids, et qu'on trouve dans plusieurs montagnes du Pérou, ne

se rencontrassent point dans les bois du Maragnon, dont le climat est si différent; cependant les habitans du pays parlent d'un animal nommé *ucumari*, et c'est précisément le nom de l'ours dans la langue du Pérou : La Condamine ne put s'assurer si l'animal est le même.

Les insectes et les reptiles sont en si grand nombre dans toute cette région, que non-seulement les habitans en reçoivent beaucoup d'incommodité, mais que leur vie même est souvent en danger par la morsure de ces dangereux animaux. Tels sont les centipèdes, les scorpions et les araignées. Les bords des rivières et les côtes sont infestées par les crocodiles ou caïmans, que l'on nomme aussi *lagardo*.

Les crocodiles sont fort communs dans tout le cours de l'Amazone, et même dans la plupart des rivières que l'Amazone reçoit. On assura La Condamine qu'il s'y en trouve de vingt pieds de long, et même de plus grands. Comme ceux de l'Amazone sont moins chassés et moins poursuivis, ils craignent peu les hommes : dans le temps des inondations, ils entrent quelquefois dans les cabanes. Leur plus dangereux ennemi, et peut-être l'unique qui ose entrer en lice avec eux, est le jaguar : ce doit être un spectacle curieux que celui de leur combat; mais cette vue ne peut guère être que l'effet du hasard. Voici ce que les naturels du pays racontèrent à La Condamine. Quand le jaguar vient boire au bord de la rivière, le crocodile met la tête hors de l'eau pour le saisir, comme

il attaque, dans la même occasion, les bœufs, les chevaux, les mulets, et tout ce qui se présente à sa voracité. Le jaguar enfonce ses griffes dans les yeux de son ennemi, seul endroit que la dureté de son écaille laisse le pouvoir d'offenser; mais le crocodile, se plongeant dans l'eau, y entraîne le jaguar, qui se noie plutôt que de lâcher prise. Les jaguars que l'académicien vit dans son voyage, et qui sont communs dans tous les pays chauds et couverts de bois, ne lui parurent point différens en beauté ni en grandeur des panthères d'Afrique; ils n'attaquent guère l'homme, s'ils ne sont fort affamés. On en distingue une espèce dont la peau est brune sans être mouchetée.

La femelle du caïman dépose ses œufs sur le bord des rivières, et n'en pond pas moins de cent dans l'espace d'un ou deux jours : mais Ulloa observe qu'après avoir eu soin de couvrir de sable le trou qu'elle a fait pour les y laisser, elle a le soin de se rouler dessus, et même alentour, dans la vue apparemment d'en faire disparaître toutes les marques; elle s'éloigne ensuite de ce lieu pendant quelques jours, dont il ne paraît pas qu'on ait observé le nombre, après lesquels elle revient suivie du mâle; elle écarte le sable, et, découvrant ses œufs, elle en casse la coque. Aussitôt les petits sortent avec si peu de peine, que de la ponte entière il n'y a presque pas un œuf perdu. La mère les met sur son dos et sur les écailles de son cou pour gagner l'eau avec cette nouvelle peu-

plade : mais dans l'intervalle les gallinazos en enlèvent quelques-uns, et le mâle même en mange autant qu'il peut. D'ailleurs la mère dévore ceux qui se détachent d'elle, ou qui ne savent pas nager tout d'un coup; et sur ce compte, qui doit avoir demandé des observations extrêmement attentives, on assure que, d'une si nombreuse couvée, à peine en reste-t-il cinq ou six.

Les gallinazos sont les plus cruels ennemis des caïmans; ils en veulent surtout à leurs œufs, dont la coque est blanche comme celle d'un œuf de poule, mais beaucoup plus épaisse, et leur adresse est extrême pour les enlever. En été, qui est la saison de cette ponte, lorsque les bords du fleuve cessent d'être inondés, ils demeurent comme en sentinelle sur les arbres, le corps caché sous les feuilles, et suivent des yeux tous les mouvemeus de la femelle. Ils la laissent pondre tranquillement, sans interrompre même les précautions qu'elle prend pour cacher ses œufs : mais à peine s'est-elle retirée, que, fondant sur le nid, ils les découvrent avec le bec, les serres et les ailes. Le festin serait grand pour les premiers, s'il n'en arrivait un beaucoup plus grand nombre qui leur ravissent une partie de leur proie. « Je me suis souvent amusé, dit le grave et savant voyageur, à voir cette manœuvre des gallinazos, et la curiosité me fit prendre aussi quelques-uns de ces œufs. Les habitans du pays ne font pas difficulté d'en manger lorsqu'ils en trouvent de frais. Sans

cette guerre, que les hommes et les animaux font aux caïmans, toutes les eaux du fleuve et toute la plaine ne suffiraient pas pour contenir ceux qui naîtraient de ces nombreuses pontes, puisque, après cette destruction, il est impossible de s'imaginer combien il en reste encore. »

Non-seulement ils font leur nourriture ordinaire du poisson, mais ils le pêchent avec autant d'art que les plus habiles pêcheurs. Ils se joignent huit ou dix ensemble, et vont se placer à l'embouchure d'un estero, d'où il ne sort aucun poisson dont ils n'aient ainsi le choix; et pendant qu'ils forment ce cordon à l'entrée du canal, d'autres sont placés à l'autre bout pour donner la chasse devant eux à tout ce qui se trouve dans l'intervalle. Le caïman ne peut manger sous l'eau. Lorsqu'il tient sa proie, il s'élève au-dessus, et peu à peu il l'introduit dans sa gueule, où il la mâche pour l'avaler.

Quand ces animaux sont pressés de la faim, et que le poisson ne suffit pas pour les rassasier tous, ils quittent le bord de l'eau pour se répandre dans les plaines voisines. Les veaux et les poulains ne sont pas à couvert de leurs attaques; et lorsqu'une fois ils ont goûté de leur chair, ils en deviennent si avides, qu'ils renoncent à la chasse des rivières. Ils prennent le temps des ténèbres pour celle des hommes et des bêtes. On a de tristes exemples de leur voracité, surtout à l'égard des enfans, qu'ils se hâtent d'emporter au fond de l'eau, comme

s'ils craignaient que leurs cris ne leur attirassent du secours; et lorsqu'ils les ont étouffés, ils viennent les manger au-dessus. Un canotier qui s'endort imprudemment sur les planches de son canot, ou qui allonge dehors le bras ou la jambe, est souvent tiré dans l'eau et dévoré sur le-champ. Les caïmans qui ont goûté de la chair humaine sont toujours les plus terribles. Entre divers piéges qu'on emploie pour les prendre ou les tuer, celui qu'on nomme *casoneta* est une espèce d'hameçon composé d'un morceau de bois fort et pointu par les deux bouts, qu'on enveloppe dans le foie de quelque animal. On l'attache au bout d'une grosse corde liée par l'autre bout à quelque pieu; il flotte sur l'eau, et le premier caïman qui l'aperçoit ne manque point de l'engloutir : mais les pointes du bois lui perçant les deux mâchoires, il demeure pris sans pouvoir ouvrir ni fermer la gueule. On le tire à terre : là, devenant furieux, il s'élance contre les assistans qui ne craignent point de l'irriter, parce qu'il ne peut plus leur faire d'autre mal que de les renverser par terre.

Entre les serpens, il y en a peu d'aussi venimeux que les corales, les serpens à sonnettes et les saules.

Les premiers sont longs de quatre ou cinq pieds, sur un pouce d'épaisseur. La peau de leur corps est tachetée de carrés rouges, jaunes et verts, avec toute la régularité d'un damier. Ils ont la tête plate et grosse comme les

vipères de l'Europe. Leurs mâchoires sont garnies de dents ou de crochets dont la morsure fait passer dans la plaie un venin si subtil, qu'il fait enfler aussitôt le corps. Le sang se corrompt ensuite dans tous les organes, jusqu'à ce que les tuniques des veines se rompent à l'extrémité des doigts. Alors le sang jaillit avec violence, et la mort ne tarde point à suivre. On a parlé ailleurs du serpent à sonnettes.

On donne le nom de *saule* à un autre serpent, dont l'espèce est fort nombreuse, non-seulement parce qu'il ressemble au bois de saule par la couleur, mais encore plus sans doute parce qu'il est toujours collé aux branches de cet arbre, dont il semble qu'il fasse partie. Sa piqûre est toujours mortelle, pour peu que les remèdes soient différés. Il y en a d'infaillibles, qui sont connus de certains Indiens, auxquels les Espagnols ont recours, et que cette raison leur a fait nommer *curandores*, c'est-à-dire *guérisseurs*. Le plus sûr est l'*habilla*, dont on a rapporté la vertu. Au reste, Ulloa ne fait pas difficulté d'assurer que les plus redoutables de ces animaux ne nuisent jamais, s'ils ne sont offensés; que, loin d'être agiles, ils sont d'une lenteur qu'il nomme paresse; qu'on passe vingt fois devant eux sans qu'ils fassent le moindre mouvement; que, s'ils n'en faisaient quelquefois pour se retirer dans les feuilles, on ne distinguerait pas s'ils sont morts ou vivans; enfin qu'il n'y a de danger que pour

ceux qui marchent dessus, ou qui ont l'imprudence de les irriter.

« Dans les pays que le Maragnon arrose, dit Ulloa, on trouve un serpent aussi affreux par sa grosseur et sa longueur que par les propriétés qu'on lui attribue. Pour donner une idée de sa grandeur, plusieurs disent qu'il a le gosier et la gueule si larges, qu'il avale un animal, et même un homme entier. Mais ce qu'on en raconte de plus étrange, c'est qu'il a dans son haleine une vertu si attractive, que, sans se mouvoir, il attire à lui un animal, quel qu'il soit, lorsqu'il se trouve dans un lieu où cette haleine peut atteindre. Cela paraît un peu difficile à croire. Ce monstrueux reptile s'appelle, en langue du pays, *yacumama*, mère de l'eau, parce qu'aimant les lieux marécageux et humides, on peut le regarder comme amphibie. Tout ce que j'en puis dire, après m'en être exactement informé, c'est qu'il est d'une grandeur extraordinaire. Quelques personnes graves mettent aussi cet animal dans la Nouvelle-Espagne, l'y ont vu, m'en ont parlé sur le même ton; et tout ce qu'elles m'ont dit de sa grosseur s'accorde avec ce qu'on raconte de ceux du Maragnon, à l'exception seulement de la vertu attractive. »

En permettant qu'on suspende son opinion sur les particularités du récit vulgaire, ou même qu'on les rejette comme suspectes, parce qu'elles peuvent être l'effet de l'admiration et de la surprise, qui font adopter assez commu-

nément les plus grandes absurdités sans examiner le degré de certitude, Ullao entreprend d'examiner la cause du phénomène, et se contente, dit-il, d'en changer un peu les accidens. « Premièrement, on raconte que, dans sa longueur et dans sa grosseur, cette couleuvre ressemble beaucoup à un vieux tronc d'arbre abattu qui ne tire plus aucune nourriture de ses racines. 2°. Son corps est environné d'une espèce de mousse, semblable à celle qui se forme autour des arbres sauvages. Cette mousse, qui est apparemment un effet de la poussière ou de la boue qui s'attache à son corps, s'humecte par l'eau et se dessèche au soleil. De là il se forme une croûte sur les écailles de la peau. Cette croûte, d'abord mince, va toujours en s'épaississant, et ne contribue pas peu à la paresse de l'animal, ou à la lenteur de son mouvement; car, s'il n'est pressé de la faim, il demeure pendant plusieurs jours immobile dans un même lieu; et lorsqu'il change de place, son mouvement est presque imperceptible. Il fait sur la terre une trace continue, comme celle d'un mât ou d'un gros arbre qu'on ne ferait que traîner. 3°. Le souffle que la couleuvre pousse est si venimeux, qu'il étourdit l'homme ou l'animal qui passe dans la sphère de son action, et lui fait faire un mouvement forcé qui le mène vers elle jusqu'à ce qu'elle puisse le dévorer. On ajoute que le seul moyen d'éviter un si grand péril est de couper ce souffle, c'est-à-dire de l'arrêter par l'interpo-

sition d'un corps étranger qui en rompe le fil, et de profiter de cet instant pour prendre une autre route. »

Toutes ces circonstances semblent fabuleuses; mais Ulloa juge que ce qui paraît extrêmement fabuleux sous un point de vue devient fort naturel sous un autre. « On ne peut, dit-il, nier absolument que l'haleine du serpent n'ait la vertu de causer une sorte d'ivresse à quelque distance, puisqu'il est certain que l'urine du renard produit cet effet, et que très-souvent les bâillemens des baleines ont tant de puanteur qu'on ne peut les supporter. Il n'y a donc aucune difficulté à croire que cette haleine a quelque chose de la propriété qu'on lui attribue, et que le serpent supplée par cette vertu à la lenteur de son corps, pour se procurer des alimens. Les animaux frappés d'une odeur si forte peuvent bien perdre le pouvoir de fuir ou de continuer leur chemin : ils sont étourdis, ils perdent l'usage des sens, ils tombent: et la couleuvre, par son mouvement tardif, qui ne laisse pas d'augmenter la force de la vapeur, s'approche jusqu'à les saisir et les dévorer. A l'égard du préservatif qu'on fait consister à couper le fil de l'haleine, c'est une vaine imagination à laquelle on ne peut ajouter foi sans ignorer la nature et la propagation des odeurs. Les circonstances de cette espèce sont des inventions du pays, qui en imposent d'autant plus, que personne, pour satisfaire sa curiosité, ne veut s'exposer au danger de l'examen.»

Les habitans de Panama sont infatués à l'excès de deux singularités dont ils font honneur à la nature. C'est une opinion générale dans la ville que les campagnes voisines produisent une espèce de serpent qui a deux têtes, une à chaque extrémité du corps, et que son venin n'est pas moins dangereux d'un côté que de l'autre. Il ne fut pas possible aux mathématiciens des deux couronnes, pendant leur séjour à Panama, de voir un de ces merveilleux animaux; mais, suivant la description qu'on leur en fit, ils ont environ deux pieds de long, le corps rond comme un ver, de six à huit lignes de diamètre, et les deux têtes de la même grosseur que le corps, sans aucune apparence de jointure. Ulloa est beaucoup plus porté à croire qu'ils n'en ont qu'une, et que tout le corps étant d'une grosseur égale, ce qui paraît assez singulier, les habitans ont conclu qu'ils avaient deux têtes, parce qu'il n'est pas aisé de distinguer la partie qui en mérite réellement le nom. Ils ajoutent que ce serpent est fort lent à se mouvoir, et qu'il est de couleur grise mêlée de taches blanchâtres.

Ils vantent beaucoup une herbe qu'ils appellent *herbe de coq*, et dont ils prétendent que l'application est capable de guérir sur-le-champ un poulet à qui l'on aurait coupé la tête en respectant une seule vertèbre du cou. Les mathématiciens sollicitèrent en vain ceux qui faisaient ce récit de leur montrer l'herbe; ils ne purent l'obtenir, quoiqu'on leur assurât qu'elle était

commune : d'où l'auteur conclut que ce n'est qu'un bruit populaire, dont il ne parle, dit-il, que pour éviter le reproche d'avoir ignoré ce qu'on en raconte.

Les centipèdes, dont cette région est infestée de toutes parts, sont d'une grosseur monstrueuse. Ulloa donne la description de ceux qu'il vit à Carthagène, où ils pullulent dans les maisons, beaucoup plus encore qu'à la campagne. Leur longueur ordinaire est de deux tiers d'aune. Il y en a même qui ont près d'une aune de long, sur cinq à six pouces de large. Leur figure est presque ovale. Toute la superficie supérieure et latérale est couverte d'écailles dures, couleur de musc, tirant sur le rouge, avec des jointures qui leur donnent de la facilité à se mouvoir. Cette espèce de toit est assez fort pour défendre l'animal contre toutes sortes de coups. Aussi, pour le tuer, ne doit-on le frapper qu'à la tête. Il est extrêmement agile, et sa piqûre est mortelle. De prompts remèdes en arrêtent le danger ; mais ils n'ôtent point la douleur, qui dure jusqu'à ce qu'ils aient détruit la malignité du poison.

Les scorpions ne sont pas moins communs que les centipèdes. On en distingue plusieurs sortes : les noirs, les rouges, les bruns et les jaunes. Ceux de la première espèce se tiennent dans les bois secs et pourris, les autres dans les coins des maisons et dans les armoires. Leur grosseur est différente ; les plus grands ont trois pouces de long sans y comprendre la

queue. On remarque aussi de la différence dans la qualité de leur poison. Celui des noirs passe pour le plus dangereux; mais, si l'on y remédie promptement, il n'est pas mortel. La malignité de celui des autres se réduit à causer la fièvre, à répandre dans la paume des mains et dans la plante des pieds une sorte d'engourdissement qui se communique au front, aux oreilles, aux narines et aux lèvres; à faire enfler la langue, à troubler la vue : on demeure dans cet état pendant un jour ou deux; après quoi le venin se dissipe insensiblement, sans qu'il y en ait à craindre aucune suite. Les habitans du pays sont persuadés qu'un scorpion purifie l'eau, et ne font pas scrupule d'en boire lorqu'ils l'y voient tomber. Ils sont si familiarisés avec ces insectes, qu'ils les prennent avec les doigts sans aucune crainte, en observant de les saisir pour la dernière vertèbre de la queue, pour n'en être pas piqués. Quelquefois ils leur coupent la queue même, et badinent ensuite avec eux. Ulloa observe que le scorpion, mis dans un vase de cristal avec un peu de fumée de tabac, devient comme enragé, et qu'il se pique la tête de son aiguillon jusqu'à ce qu'il se soit tué lui-même. Cette expérience, dit-il, répétée plusieurs fois, lui fait conclure que le venin de cet animal produit sur son corps le même effet que sur celui des autres.

Le *caracal soldato*, ou limaçon soldat, que l'on nomme aussi Bernard l'ermite, est un crustacé qui, depuis le milieu du corps jusqu'à

l'extrémité postérieure, a le tronc tourné en spirale, et de couleur blanchâtre : mais par l'autre moitié du corps, jusqu'à l'extrémité contraire, il ressemble à l'écrevisse en grosseur, comme dans la forme et la disposition de ses pates. La couleur de cette partie, qui est la principale, est d'un blanc mêlé de gris; et sa grandeur est de deux pouce et demi de large. Il n'a point de coquille ni d'écaille, et tout son corps est flexible; mais, pour se mettre à couvert, il a l'industrie de chercher une coquille proportionnée à sa grandeur, et de s'y loger. Quelquefois il marche avec cette coquille; quelquefois il la laisse pour chercher sa nourriture; et lorsqu'il se voit menacé de quelque danger, il court vers le lieu où il l'a laissée : il y rentre, en commençant par la partie postérieure, afin que celle de devant ferme l'entrée, et pour se défendre avec ses deux pates, dont il se sert comme les écrevisses. Sa morsure, suivant Ulloa, cause pendant vingt-quatre heures les mêmes accidens que la piqûre du scorpion; mais il est permis de douter de cette assertion. Waffer dit que la queue du Bernard est un fort bon aliment, et lui attribue un goût de moelle sucrée. Il ajoute qu'il se nourrit de ce qui tombe des arbres; que, lorsqu'il a mangé de la mancenille, sa chair devient un poison, et que plusieurs Anglais, en ayant mangé sans précaution, furent dangereusement malades. Suivant le même témoignage, l'huile de ces insectes est un spécifique admirable pour les en-

torses et les contusions. « Les Indiens, dit-il, nous l'apprirent; nous en fîmes souvent l'expérience, et nous cherchions moins ces animaux pour les manger que pour en tirer l'huile, qui est jaune comme la cire, et qui a la même consistance que l'huile de palme. »

Mais toutes ces singularités n'approchent point de celles qu'on va lire. Les habitans du pays avaient raconté à Ulloa que, lorsque le caracol soldado croît en grosseur jusqu'à ne pouvoir plus rentrer dans la coquille qui lui servait de retraite, il va sur le bord de la mer en chercher une plus grande, et qu'il tue le limaçon dont la coquille lui convient le mieux, pour s'y loger à sa place. Un récit de cette nature fit naître au mathématicien la curiosité de s'en assurer par ses propres yeux. Il vérifia tout ce qu'on vient de rapporter d'après lui : à l'exception, dit-il, de la piqûre, dont il ne jugea point à propos de faire l'épreuve.

Les crapauds sont en nombre prodigieux dans toute cette zone. Ceux qui paraissent après la pluie sont si gros, que les moindres ont six pouces de long. Ulloa se persuade avec raison que l'humidité du pays voisin de la mer le rend propre à la production de ces reptiles; qu'aimant les lieux aquatiques, ils fuient ceux que la chaleur dessèche; qu'ils se tapissent dans les terres molles, au-dessus desquelles il se trouve assez de terre sèche pour les cacher, et que, lorsqu'il pleut, ils sortent de leurs terriers pour

chercher l'eau, qui est comme leur élément. C'est ainsi que les rues et les places mêmes des villes maritimes se remplissent de ces reptiles, dont l'apparition subite fait croire aux habitans que chaque goutte de pluie est transformée en crapaud. Si c'est pendant la nuit qu'il pleut, le nombre en est si grand, qu'il forme comme un pavé; et personne ne peut sortir sans les fouler aux pieds. Il en arrive des morsures d'autant plus fâcheuses, qu'outre leur grosseur, ces odieux animaux sont fort venimeux.

Ulloa fait une peinture charmante des papillons : mais il trouve une fâcheuse compensation pour leur beauté dans la laideur et l'incommodité de diverses sortes de mouches, dont on voit des nuées dans les savanes, et qui rendent les chemins impraticables. Les *zancudos* sont les plus grosses; elles sont petites, et ressemblent à ces petits vers qui mangent le blé. Leur grosseur n'excède pas celle d'un grain de moutarde, et leur couleur est cendrée. Les *manteaux-blancs* sont une sorte de cirons si petits, qu'on sent l'ardente cuisson de leur piqûre, sans apercevoir ce qui la cause. Ce n'est que par la quantité qui s'en répand dans l'air qu'on observe qu'ils sont blancs, et de là vient leur nom. Les deux premières espèces causent une grosse tumeur, dont l'inflammation ne se dissipe que dans l'espace de deux heures. Les deux autres ne causent point de tumeur; mais leur piqûre

laisse une démangeaison insupportable. Ainsi, conclut douloureusement Ulloa, si l'ardeur du soleil rend les jours du pays longs et ennuyeux, ces cruels insectes ne rendent pas les nuits plus amusantes. En vain l'on recourt aux mosquiteros contre les petits, si la toile n'est si serrée qu'ils ne puissent pénétrer aux travers; et l'on s'expose alors à étouffer de chaleur. La persécution des insectes volans va si loin, qu'une chandelle ne peut demeurer allumée trois ou quatre minutes hors d'un fanal. Ils voltigent autour de la lumière, et se précipitent dessus, de sorte qu'elle est éteinte en peu de temps.

Donnons, d'après le même voyageur, la description du petit insecte qui se nomme *nigua*, ou chique. Il est si petit, qu'il est presque imperceptible : ses jambes n'ont pas les ressorts de celles des puces; ce qui n'est pas une petite faveur de la Providence, puisque, suivant Ulloa, « s'il avait la faculté de sauter, il n'y a point de corps vivant qui n'en fût rempli, et cette engeance ferait périr les trois quarts des hommes par les accidens qu'elle pourrait leur causer. » Elle est toujours dans la poussière, surtout dans les lieux malpropres : elle s'attache aux pieds, à la plante même, et aux doigts.

Elle perce si subtilement la peau, qu'elle s'y introduit sans qu'on la sente. On ne s'en aperçoit que lorsqu'elle commence à s'étendre : d'abord il n'est pas difficile de l'en tirer; mais

quand elle n'y aurait introduit que la tête, elle s'y établit si fortement, qu'il faut sacrifier un peu de peau pour lui faire lâcher prise. Si l'on ne s'en aperçoit pas assez tôt, l'insecte se loge, suce le sang et se fait un nid d'une tunique blanche et déliée qui a la figure d'une perle plate. Il se tapit dans cet espace de manière que sa tête et ses pieds sont tournés vers le côté extérieur pour la commodité de sa nourriture, et que l'autre partie de son corps répond au côté intérieur de la tunique pour y déposer ses œufs. A mesure qu'il les pond, la petite poche s'élargit, et, dans l'espace de quatre ou cinq jours, elle a jusqu'à deux lignes de diamètre. Il est alors très-important de l'en tirer, sans quoi, crevant elle-même, elle répand une infinité de germes semblables à des lentes, c'est-à-dire autant de chiques qui, occupant bientôt toute la partie, causent beaucoup de douleur, sans compter la difficulté de les déloger. Elles pénètrent quelquefois jusqu'aux os; et lorsqu'on est parvenu à s'en délivrer, la douleur dure jusqu'à ce que la chair et la peau soient entièrement rétablies.

Cette opération est longue et douloureuse; elle consiste à séparer avec la pointe d'une aiguille les chairs qui touchent à la membrane où résident les œufs, ce qui n'est pas aisé sans crever la tunique. Après avoir détaché jusques aux moindres ligamens, on tire la poche, qui est plus ou moins grosse, à proportion du sé-

jour qu'elle a fait dans la partie. Si par malheur elle crève, l'attention doit redoubler pour en arracher toutes les racines, et surtout pour ne pas laisser la principale chique : elle recommencerait à pondre avant que la plaie fût fermée; et, s'enfonçant beaucoup plus dans la chair, elle donnerait encore plus d'embarras à l'en tirer. On met dans le trou un peu de cendre chaude et de tabac mâché.

Quoique l'insecte ne se fasse pas sentir dans le temps qu'il s'insinue, dès le lendemain il cause une démangeaison ardente et fort douloureuse, surtout dans quelques parties, telles que le dessous des ongles : la douleur est moins vive à la plante du pied, où la peau est plus épaisse.

On observe que la chique fait une guerre opiniâtre à quelques animaux, surtout au cerdo, qu'elle dévore par degrés, et dont les pieds de devant et de derrière se trouvent tout percés de trous après sa mort.

La petitesse de cet insecte n'empêche point qu'on n'en distingue deux espèces : l'une venimeuse, et l'autre qui ne l'est pas. Celle-ci ressemble aux puces par la couleur, et rend blanche la membrane où elle dépose ses œufs ; l'autre espèce est jaunâtre, et son nid couleur de cendre. Un de ses effets, quand elle serait logée à l'extrémité des orteils, est de causer une inflammation fort ardente aux glandes des aines, accompagnée de douleurs aiguës qui ne finissent qu'après l'extirpation des œufs. Ulloa,

désespérant de pouvoir expliquer un effet si singulier s'en tient à l'opinion commune qui suppose, dit-il, que « l'insecte pique de petits muscles qui descendent des aines aux pieds, et que les muscles infectés du venin de la chique le communiquent aux glandes. » Mais il ajoute, « qu'il ne peut douter d'un fait qu'il eut le chagrin d'éprouver plusieurs fois, et que les académiciens français éprouvèrent comme lui, particulièrement M. de Jussieu, à qui l'on doit la distinction des deux espèces de chiques. »

Les abeilles de ces régions ne font leur miel que dans des troncs d'arbres, où les Indiens enfoncent les bras pour le prendre, et les retirent tout couverts de ces petits animaux, qui ne les piquent jamais. J'en conclurais volontiers, dit Waffer, qu'elles n'ont point d'aiguillon; mais je n'ai pu le vérifier. Les Américains mêlent le miel avec l'eau sans autre préparation, et en font une liqueur très-fade : ils ne font aucun usage de la cire, à laquelle ils suppléent par une sorte de bois léger, qui leur sert de chandelles.

Toute cette zone est fort incommodée de fourmis, qui non-seulement sont fort grosses, mais qui ont des ailes dont elles se servent pour voler près des coteaux : elles piquent vivement, surtout lorsqu'elles entrent dans les maisons. On évite de se reposer sur la terre, dans les endroits où elles sont en grand nombre; et les Indiens qui voyagent ne manquent

pas d'observer le terrain avant d'attacher leurs hamacs aux arbres. Toutes les marchandises tissues, les toiles de lin, les étoffes de soie, d'or et d'argent, ont d'autres insectes pour ennemis. Ulloa en nomme un qui fait un extrême ravage; c'est le comégen, « espèce de teigne si prompte et si vive dans ses opérations, qu'en moins de rien elle convertit en poussière le ballot de marchandises où elle se glisse. Sans en déranger la forme, elle le perce de toutes parts avec tant de snbtilité, qu'on ne s'aperçoit point qu'elle y ait touché, jusqu'à ce qu'en y portant les mains, on n'y trouve, au lieu de toile ou d'étoffe, que des retailles et de la poussière. Cet accident est surtout à craindre après l'arrivée des gallions, qui offrent toujours une proie fort abondante au comégen. On n'a pu trouver d'autre préservatif que de placer les ballots sur des bancs élevés dont les pieds sont enduits de goudron, et de les éloigner des murs. Cet insecte, quoique si petit qu'on a de la peine à le discerner, n'ayant besoin que d'une nuit pour détruire toutes les marchandises d'un magasin, on ne manque point, dans le commerce de Carthagène, de spécifier, entre les pertes dont on demande l'indemnité, celle qu'on peut craindre du comégen : il est si particulier à cette ville, qu'on n'en voit pas même à Porto-Bello ni à Panama. »

La mer abonde en poissons de diverses espèces; on citera les suivans pour leur singula-

rité. Le *paracod* est rond et de la grosseur d'un grand brochet; mais il est ordinairement plus long : on ne le trouve aussi bon nulle part que sur la côte de l'isthme; cependant on observe qu'elle a quelques parties où l'on n'en pêche point qui ne soient empoisonnés. Waffer n'en soupçonne point d'autre cause que la nourriture qu'ils y prennent : mais il a connu, dit-il, plusieurs personnes qui sont mortes pour en avoir mangé, ou qui en ont été si malades, que les cheveux et les ongles leur sont tombés. Il ajoute qu'à la vérité le paracod porte avec lui son contre-poison : c'est l'épine de son dos, qu'on fait sécher au soleil et qu'on réduit en poudre très-fine. Une pincée de cette poudre, avalée dans quelque liqueur, guérit sur-le-champ : Waffer en fit une heureuse épreuve. On l'assura que, pour distinguer les paracods empoisonnés de ceux qui ne le sont point, il suffit d'examiner le foie; il n'y a rien à craindre lorsqu'il est doux, et le danger n'est que dans ceux qui l'ont amer.

Waffer nomme *gar* un poisson que l'on prendrait pour l'épée ou la bécune, si sa longueur n'était pas bornée à deux pieds. Il a, dit-il, sur le museau, un os long d'un tiers de son corps : il nage à fleur d'eau, presque aussi vite qu'une hirondelle vole, avec des bonds continuels; et son os étant si pointu qu'il en perce quelquefois les canots, il est extrêmement dangereux pour un nageur de se rencontrer sur son passage. Sa chair est excel-

lente : celle du *soulpin* n'est pas moins bonne ; c'est un poisson armé de piquans, et de la longueur d'un pied.

Toutes les Sambales sont bordées de coquillages : celui que Waffer nomme *conque* est grand, tors en dedans, plat du côté de l'ouverture, qui est proportionnée à sa grosseur, raboteux dans toute sa surface, mais intérieurement plus uni que la nacre de perle, dont il a la couleur. Il contient un poisson fort limoneux, qu'on ne fait rôtir pour le manger qu'après l'avoir nettoyé long-temps avec du sable ; on le bat long-temps aussi, parce qu'il a la chair très-ferme ; mais on est bien payé de toutes ces peines : cette chair est délicieuse. Il n'y a point d'huîtres ni d'écrevisses de mer sur la côte de l'isthme : on voit seulement entre les rochers des Sambales quelques grosses écrevisses auxquelles il manque les deux grandes griffes qui sont ordinaires à celles de mer.

La pêche des Américains du pays se fait avec de grands filets d'écorce de mahot, ou de soie d'herbe, qui ressemblent à nos tirasses. Dans les courans rapides et traversés de rochers, ils se jettent à la nage pour suivre le poisson, qu'ils prennent avec la main dans leurs trous. La nuit ils ont des torches du même bois, qu'ils emploient à s'éclairer ; et leur adresse est extrême à saisir le poisson qui s'avance vers la lumière. Leur manière de le préparer est d'en ôter les boyaux, et de le faire cuire à l'eau, ou griller sur le charbon ; ils le

mangent sans autre sauce que du sel d'eau de mer, qu'ils font eux-mêmes par l'évaporation de l'eau sur le feu, et quantité de leur poivre, qui est leur assaisonnement universel.

En se rendant de Panama au Pérou par Guayaquil, un voyageur curieux s'arrête volontiers sur la côte de Punta de Santa - Elena, pour y vérifier ce qu'on raconte de la propriété d'un limaçon tout-à-fait semblable à nos limaçons ordinaires. Ce petit animal contient l'ancienne pourpre, dont quelques modernes ont cru l'epèce tout-à-fait perdue, parce qu'il n'en restait aucune connaissance. Cette sorte d'escargot est environ de la grosseur d'une noix. Il renferme une liqueur qui est la véritable pourpre des anciens, et qui paraît n'être que son sang. Un fil de soie ou de coton qu'on y trempe prend bientôt une couleur si vive et si forte, qu'il n'y a point de lessive qui puisse l'effacer; au contraire elle en devient plus éclatante, et le temps même ne peut la ternir. On l'emploie non-seulement à teindre le fil de coton et de soie, mais à donner la même couleur aux ouvrages déjà tissus, tels que des rubans, des dentelles et d'autres parures.

La manière d'extraire la liqueur est différente. Les uns tuent l'animal, et leur méthode est de le tirer de sa coquille, de le poser ensuite sur le revers de la main, de le presser avec un couteau, depuis la tête jusqu'à la queue, et de séparer du reste du corps la partie où

s'est amassée la liqueur. Ils font la même opération sur un grand nombre d'autres, jusqu'à ce qu'ils en aient une quantité suffisante. Alors réunissant toute la liqueur ensemble, ils ne font qu'y passer les fils qu'ils veulent teindre; mais la couleur ne paraît pas tout d'un coup; on ne la distingue qu'à mesure que le fil sèche : elle est d'abord blanchâtre, tirant sur le lait, ensuite elle devient verte, enfin pourpre. D'autres la tirent sans tuer le limaçon, et sans l'arracher entièrement de sa coquille : ils se contentent de le presser pour lui faire rendre l'humeur dont ils teignent le fil; après quoi le remettant sur le roc où ils l'ont pris, ils lui laissent le temps de se rétablir : ils le reprennent et le pressent encore, mais ils n'en tirent pas tant de liqueur que la première fois; et dès la quatrième il en rend très-peu : si l'on continue, il meurt en perdant le principe de sa vie, qu'il n'a plus la force de renouveler. Ulloa se trouvant, en 1744, à Punta de Santa-Elena, eut l'occasion d'examiner l'animal, de voir extraire sa liqueur par la première méthode, et de voir teindre des fils. Il fut satisfait de l'opération; mais il nous avertit qu'il ne faut pas s'imaginer, d'après quelques écrivains mal informés, que ce fil teint en pourpre soit fort commun. Quoique le limaçon multiplie assez, il en faut une si grande quantité pour teindre quelques onces de fil, qu'on ne se la procure point aisément, ce qui rend cette teinture fort chère; elle n'en est que plus estimée. Entre

plusieurs propriétés, la plus singulière est qu'elle donne au fil une différence de poids, suivant les différentes heures du jour. Un marchand qui en achète avec cette connaissance ne manque point de spécifier l'heure à laquelle le fil et les ouvrages teints seront pesés. Une autre particularité assez remarquable, c'est que cette teinture n'est jamais si belle et si parfaite dans le fil de lin que dans celui de coton; sur quoi Ulloa souhaiterait que les expériences fussent multipliées sur toutes sortes de fils. Ce coquillage se trouve en plusieurs autres endroits.

Le Pongo de manseriche, qui arrête les lamantins, n'est pas un obstacle pour un petit poisson nommé *mixano*; il s'en trouve de la petitesse du doigt. Les mixanos arrivent tous les ans en foule à Borja, quand les eaux commencent à baisser, vers la fin de juin; ils n'ont de singulier que la force avec laquelle ils remontent contre le courant. Comme le lit étroit de la rivière les rassemble nécessairement près du détroit, on les voit traverser en troupes d'un bord à l'autre, et vaincre alternativement sur l'une ou sur l'autre rive la violence avec laquelle les eaux se précipitent dans ce canal étroit. On les prend à la main, quand les eaux sont basses, dans les creux des rochers du Ponga, où ils se reposent pour reprendre des forces, et dont ils se servent comme d'échelons pour remonter.

La Condamine vit, aux environs de Para, un poisson qui se nomme *puraqué*, dont le

corps, comme celui de la lamproie, est percé d'un grand nombre d'ouvertures, et qui a de plus la même propriété que la torpille : celui qui le touche de la main, ou même avec un bâton, ressent dans le bras un engourdissement douloureux, et quelquefois en est, dit-on, renversé. La Condamine ne fut pas témoin de ce fait; mais il assure que les exemples en sont si fréquens, qu'il ne peut être révoqué en doute.

Les tortues de l'Amazone sont fort recherchées à Cayenne, comme les plus délicates. Ce fleuve en nourrit de diverses grandeurs et de diverses espèces, en si grande abondance, que, seules, avec leurs œufs, elles pourraient suffire à la nourriture des habitans de ses bords. Il y a aussi des tortues de terre qui se nomment *sabutis* dans la langue du Brésil, et que les habitans du Para préfèrent aux autres espèces. Toutes se conservent, particulièrement les dernières, plusieurs mois hors de l'eau, sans nourriture sensible.

La nature semble avoir favorisé la paresse des Indiens et prévenu leurs besoins : les lacs et les marais, qui se rencontrent à chaque pas sur le bord de l'Amazone, et quelquefois bien avant dans les terres, se remplissent de toutes sortes de poissons dans le temps des crues du fleuve; et lorsque les eaux baissent, ils y demeurent renfermés comme dans des étangs et des réservoirs naturels, où la facilité ne manque pas pour les pêcher.

Plusieurs des animaux qui vivent dans la région inférieure et chaude se trouvent aussi dans la région supérieure et tempérée, ainsi que dans les pays hors de la zone torride, dont le climat est semblable. On y voit quelques alouates, le pécari, l'ocelot, l'yaguaroundi, les loutres et les petits cerfs mouchetés. Dans cette zone, et jusqu'à 2,000 toises d'élévation, habitent les grands cerfs, le petit ours à front blanc, et les lamas. On a rencontré, non sans étonnement, des colibris à près de 1,800 toises de hauteur. Plus haut encore on rencontre les lamas, les ours et le condor. Donnons maintenant quelques détails sur plusieurs de ces animaux.

Dans les montagnes du Pérou, qu'on nomme *Paramos*, c'est-à-dire les plus élevées et les plus stériles, l'air est si rude, qu'en général il n'y a point d'animaux qui puissent y faire un continuel séjour. Cependant quelques-uns, dont la constitution s'en accommode mieux, y vont paître les herbes qui leur conviennent. Tels sont les cerfs, dont on rencontre quelquefois des troupes dans les plus hautes parties de ces lieux déserts, où par conséquent l'air est le moins supportable. La chasse de ces animaux est un exercice pour lequel on est fort passionné au Pérou. Il est remarquable d'ailleurs par l'intrépidité qu'il demande, « et qu'on pourrait nommer témérité, suivant Ulloa, si les hommes les plus sages n'y prenaient le même goût, après en avoir une fois essayé. Leur confiance est dans la bonté de leurs che-

vaux, qui courent avec tant de vitesse et d'un pas si sûr au travers des rochers et des montagnes, que la légèreté la plus vantée des nôtres n'est que lenteur en comparaison. » Un prélude si curieux ne nous permet pas de passer sur cet article.

La chasse se fait entre plusieurs personnes divisées en deux classes : l'une d'Indiens à pied, pour faire lever les cerfs, l'autre de cavaliers pour la course. On se rend dès la pointe du jour au sommet du Paramo, chacun avec un lévrier en lesse. Les cavaliers prennent poste sur les plus hautes roches, tandis que les piétons battent le fond des coulées, et mêlent un grand bruit à ce mouvement. On embrasse ainsi un terrain de trois ou quatre lieues, à proportion du nombre des chasseurs. S'il part un cerf, le cheval le plus proche s'en aperçoit aussitôt, et part après lui, sans qu'il soit possible au cavalier de le retenir ni de le gouverner, quelques efforts qu'il y emploie. Il court par des descentes si raides, qu'un homme à pied n'y passerait pas sans précaution. Un étranger, témoin pour la première fois de ce spectacle, est saisi d'effroi, et juge qu'il vaudrait mieux se laisser tomber de la selle et couler jusqu'au bas de la descente, que de se livrer aux caprices d'un animal qui ne connaît ni frein ni danger. Cependant le cavalier est emporté jusqu'à ce que le cerf soit pris, ou que le cheval, fatigué de l'exercice, après deux ou trois heures de course, cède la victoire à la

bête, qui continue de fuir. Ceux qui sont postés dans d'autres lieux n'ont pas plus tôt vu le mouvement du premier, qu'ils partent de même, les uns pour couper le chemin au cerf; les autres pour le prendre de front. Leurs chevaux n'ont pas besoin d'être animés; il leur suffit, pour s'élancer, de voir le départ d'un autre, d'entendre les cris des chasseurs et des chiens, ou d'apercevoir seulement l'agitation du premier qui découvre la bête. Alors le meilleur parti qu'on puisse prendre est de leur laisser la liberté de courir, et de les animer même de l'éperon et de la voix; mais en même temps il faut être assez ferme sur l'arçon pour résister aux secousses qu'on reçoit de sa monture, en courant par les descentes avec une rapidité capable de précipiter mille fois le cavalier par-dessus la tête du cheval. Il en coûte infailliblement la vie à celui qui tombe, soit par la violence de sa chute, ou par l'emportement du cheval même, qui, poursuivant sa course, ne manque guère de l'écraser sous ses pieds.

On donne le nom de *parameros* à ces chevaux, parce qu'à peine ont-ils la force de remuer les jambes, qu'on les exerce à courir dans les paramos. La plupart sont trotteurs ou traquenards. D'autres, qu'on nomme *aguilillas*, ne sont ni moins fermes ni moins agiles. Ils ne vont que le pas simple, mais un pas si vif, qu'il égale le plus grand trot des autres; et quelques-uns sont si légers, qu'on ne connaît rien à leur comparer. Leur pas consiste à lever

en même temps le pied de devant et celui de derrière du même côté; et, suivant l'explication du même voyageur, au lieu de porter, comme les autres chevaux, le pied de derrière dans l'endroit où ils ont eu le pied de devant, ils le portent plus loin vis-à-vis, et même au-delà du pied de devant de l'autre côté, ce qui rend leur mouvement plus prompt du double que celui des chevaux ordinaires, et d'ailleurs beaucoup plus doux pour le cavalier. Cette allure leur est naturelle; mais on l'enseigne à des chevaux qui ne sont pas de la même race, et l'on a des écuyers exprès pour les dresser. Les uns et les autres ne sont pas distingués par leur beauté. On ne vante que leur légèreté, leur douceur et leur courage.

Les oiseaux que l'on trouve dans les paramos ne sont guère que des perdrix et des condors ou *buytres*. Les perdrix du Pérou ne ressemblent pas tout-à-fait à celles d'Europe, elles peuvent être comparées plutôt à nos cailles : elles n'y sont pas en abondance.

Le condor est un des plus grands oiseaux de l'Amérique. Il ressemble par la couleur et la forme aux gallinazos, dont on a donné la description. Jamais on ne le voit dans les lieux bas. Sa demeure habituelle est dans les montagnes à 800 toises de hauteur; il s'élève en planant jusqu'à la prodigieuse élévation de 3,335 toises; puis s'abat quelquefois tout d'un coup jusqu'au bord de la mer, et parcourt ainsi, dans un instant, tous les climats. On l'appri-

voise dans les villages. Il est carnassier. On le voit souvent enlever des agneaux du milieu des troupeaux qui paissent au bas des montagnes. Ulloa en fut témoin. Un jour qu'il allait de Languzo à la Hazienda de Pul, qui est au pied de cette montagne, il remarqua une confusion extraordinaire dans un troupeau de moutons. Tout d'un coup il en vit partir un condor qui enlevait dans ses serres un agneau, et qui le laissa tomber d'une certaine hauteur. Ensuite il le vit fondre une seconde fois sur sa proie, la saisir, l'enlever, et la laisser retomber pour la saisir encore une fois. Enfin il le perdit de vue, parce que l'oiseau s'éloigna de cet endroit, fuyant les Indiens qui accouraient aux cris des bergers commis à la garde du troupeau.

Dans quelques montagnes, cet oiseau est plus commun que dans d'autres. Comme les bestiaux y sont toujours menacés de ses ravages, les naturels du pays lui tendent des piéges. Ils tuent quelque animal inutile, dont ils frottent la chair du jus de quelques herbes fortes; après quoi ils l'enterrent, pour diminuer l'odeur des herbes, car on représente le condor si soupçonneux, que, sans cette précaution, il ne toucherait point à la chair. On la déterre. Aussitôt les condors accourent, la dévorent, et s'enivrent, dit-on, jusqu'à demeurer sans mouvement. Dans cet état, il est facile de les assommer. On les prend aussi près des charognes, avec des piéges proportionnés à leur force; car ils sont d'une vigueur si surprenante, qu'ils ter-

rassent d'un coup d'aile, et qu'ils estropient quelquefois ceux qui les attaquent.

Le zumbador est un oiseau nocturne qui ne se trouve que dans les paramos, et qu'on voit rarement, mais qui se fait souvent entendre, soit par son chant ou par un bourdonnement extraordinaire, d'où lui vient son nom. Ce bruit, qui se fait entendre à la distance de plus de cinquante toises, est attribué à la violence de son vol. Il est plus fort à mesure qu'on s'en approche. De temps en temps le zumbador pousse un sifflement assez semblable à celui des autres oiseaux nocturnes. C'est dans les termes d'Ulloa qu'il faut en donner la description. « Dans les nuits claires, dit-il, qui sont les temps auxquels il se fait le plus entendre, nous nous mettions aux aguets pour observer sa grosseur et la violence de son vol; quoiqu'il en passât près de nous, il nous fut toujours impossible de distinguer leur figure; nous n'apercevions que la route qu'ils tenaient et qu'ils traçaient dans l'air, comme une ligne blanche, par la seule impression de leurs ailes. Elle se distinguait facilement à la distance où j'étais. La curiosité de voir de plus près un oiseau si singulier nous fit ordonner à quelques Américains de nous en procurer un. Leur zèle surpassa notre attente. Ils en découvrirent une nichée entière qu'ils se hâtèrent de nous apporter. A peine les petits avaient des plumes; cependant ils étaient de la grosseur des perdrix. Leurs plumes étaient mouchetées de deux couleurs grises, l'une fon-

cée et l'autre claire, le bec droit et proportionné, les narines beaucoup plus grandes que dans aucun autre oiseau, la queue petite et les ailes assez grandes. Si l'on en croit les Péruviens, c'est par l'ouverture des narines que le zumbador pousse son bourdonnement; mais quoiqu'elle soit assez considérable, elle ne me paraît pas suffisante pour causer un si grand bruit, surtout au moment qu'il siffle, car il fait en même temps l'un et l'autre; mais je ne disconviens point qu'elle n'y puisse contribuer beaucoup. »

Dans les cannades, c'est-à-dire les vallons des hautes montagnes, que les eaux dispersées remplissent de marécages, on voit un oiseau que les habitans du pays nomment *canelon*; nom, dit Ulloa, qui exprime assez bien son chant. Cet oiseau est le kamichi, remarquable parce qu'à la jointure des ailes il a deux éperons qui sortent de près d'un pouce et demi, et qui servent à sa défense. Le mâle et la femelle ne vont jamais l'un sans l'autre, soit qu'ils volent ou qu'ils soient à terre, qui est leur séjour assez constant; car ils ne volent que pour passer d'un vallon à l'autre, ou pour fuir la chasse qu'on leur donne. On mange leur chair, qu'on vante même lorsqu'elle est un peu mortifiée. Ils se tiennent aussi dans les parties moins froides des montagnes; mais leur figure y est un peu différente : ils y ont sur le front une petite corne calleuse et molle, et sur la tête une petite touffe de plumes.

A l'époque de la découverte du Pérou, les *lamas*, ou plutôt *llamas*, formaient le seul bétail qui existât dans ce pays. *Llamas* est un nom général qui signifie *bête brute;* mais les Péruviens y joignent un autre mot pour marquer l'espèce. Ainsi *runa* signifiant brebis, ils nomment *runa llamas* l'animal qu'on nomme dans les relations *brebis des Indes*. Cependant il a moins de ressemblance avec la brebis qu'avec le chameau, dont il a la tête, le poil, et toute la figure du corps, à l'exception de la bosse. Il est plus petit; mais quoiqu'il ait le pied fourchu, sa marche est aussi celle du chameau. Tous les *llamas* ne sont pas de la même couleur : il y en a de bruns, de noirs, de mélangés, et beaucoup de blancs. Leur hauteur est à peu près de quatre pieds. Ils sont assez forts pour porter un poids de quatre-vingts à cent livres; aussi les Indiens s'en sont-ils toujours servis comme de bêtes de charge. Avant la conquête ils mangeaient leur chair, qui a le goût de celle du mouton, mais un peu plus fade. Aujourd'hui même ils mangent encore ceux que la vieillesse met hors d'état de servir. Ces animaux sont extrêmement dociles, et d'un entretien fort aisé. Toute leur défense consiste dans leurs narines, d'où ils lancent une humeur visqueuse qui cause, dit-on, la gale à ceux qu'elle touche; mais cette assertion paraît dénuée de vérité. Plusieurs écrivains ont parlé des *guanacos* et des vigognes comme d'animaux assez semblables aux llamas. Les naturalistes pensent que

le nom de *guanaco* désigne simplement le llama à l'état sauvage.

La vigogne ou vicuna, nommée aussi *paco*, *alpaco* et *alpaque*, forme une espèce différente du llama, auquel elle ressemble beaucoup; elle est seulement plus petite de moitié : une laine fine et soyeuse couvre son corps. La vigogne habite en troupeaux plus ou moins nombreux les croupes les plus froides, les plus désertes et les moins accessibles de la cordillière des Andes. Sa pâture ordinaire est l'ichu ou pajon, plante qui tapisse les rochers au milieu des glaces et des neiges. Elle court et grimpe sur ces rochers avec autant et plus de légèreté que le chamois. Extrêmement timide et rusée, elle ne se laisse pas approcher; mais les Indiens viennent à bout de surprendre ces animaux dans des enceintes de corde, où ils les forcent à entrer en les poursuivant, et en font d'horribles boucheries pour avoir leur peau : leur chair est bonne à manger.

Les animaux domestiques d'Europe, transportés dans l'Amérique méridionale, s'y sont prodigieusement multipliés. On les rencontre depuis le bord de la mer jusqu'aux régions où la culture cesse par la rigueur du climat, et où les llamas seuls trouvent leur subsistance. Les bœufs et les chevaux sont devenus sauvages. Les troupeaux de bœufs sont devenus si nombreux dans les pays au sud et à l'ouest de Buénos-Ayres, que souvent on ne tue l'animal que pour avoir sa peau.

Les chiens, dont un très-grand nombre est devenu sauvage, les cougouars et les jaguars en détruisent plus qu'on ne peut se l'imaginer. On raconte même que les cougouars n'attendent point que la faim les presse pour tuer des taureaux et des vaches, qu'ils se font un amusement de leur donner la chasse, et qu'ils en égorgent quelquefois dix ou douze, dont ils ne mangent qu'un seul. Mais les plus grands ennemis de ces animaux sont les chiens. Si les taureaux disparaissent jamais de ce pays, ce sera surtout par la guerre des chiens, qui dévoreront les hommes lorsqu'ils ne trouveront plus de bêtes. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'on ne peut faire entendre raison là-dessus aux habitans. Un gouverneur de la province ayant envoyé quelques compagnies militaires pour donner la chasse à ces cruels animaux; elles n'en furent récompensées que par des railleries piquantes. Les soldats, à leur retour, furent traités de tueurs de chiens.

Les chevaux se prennent avec des lacets. Ils sont beaux, et d'une légèreté qui ne dément point leur origine espagnole. Les mulets ne sont pas moins communs au Paraguay que dans le Tucuman, d'où l'on a déjà remarqué qu'il en passe tous les ans un très-grand nombre au Pérou. Ces animaux sont d'une grande ressource dans les pays où il y a tant à monter et à descendre, et souvent des pas fort difficiles à franchir.

Le Paraguay a des serpens qu'on nomme

chasseurs, qui montent sur les arbres pour découvrir leur proie, et qui, s'élançant dessus quand elle s'approche, la serrent avec tant de force qu'elle ne peut se remuer, et la dévorent toute vivante; mais, lorsqu'ils ont avalé les bêtes entières, ils deviennent si pesans, qu'ils ne peuvent plus se traîner. On ajoute que, n'ayant pas toujours assez de chaleur naturelle pour digérer de si gros morceaux, ils périraient, si la nature ne leur avait pas suggéré un remède fort singulier : ils tournent le ventre au soleil, dont l'ardeur le fait pourir; les vers s'y mettent, et les oiseaux, fondant dessus, se nourrissent de ce qu'ils peuvent enlever. Le serpent ne manque point d'empêcher qu'ils n'aillent trop loin, et bientôt sa peau se rétablit. Mais il arrive quelquefois, dit-on, qu'en se rétablissant elle renferme des branches d'arbres, sur lesquelles l'animal se trouvait couché, et l'on ne nous apprend point comment il se tire de ce nouvel embarras.

Plusieurs de ces monstrueux reptiles vivent de poisson, et le P. Montoya, de qui ce détail est emprunté, raconte qu'il vit un jour une couleuvre dont la tête était de la grosseur d'un veau, et qui pêchait sur le bord d'une rivière. Elle commençait par jeter de sa gueule beaucoup d'écume dans l'eau; ensuite y plongeant la tête, et demeurant quelque temps immobile, elle ouvrait tout d'un coup la gueule pour avaler quantité de poissons, que l'écume semblait attirer. Une autre fois le même mis-

sionnaire vit un Américain de la plus grande taille qui, étant dans l'eau jusqu'à la ceinture, occupé de la pêche, fut englouti par une couleuvre qui, le lendemain, le rejeta tout entier. Il avait tous les os aussi brisés que s'ils l'eussent été entre deux meules de moulin. Les couleuvres de cette espèce ne sortent jamais de l'eau, et dans les endroits rapides, qui sont assez fréquens sur la rivière de Parana, on les voit nager en levant la tête, qu'elles ont très-grosse, avec une queue fort large. Les Américains prétendent qu'elles engendrent comme les animaux terrestres, et que les mâles attaquent les femmes de la manière qu'on le rapporte des singes. Le P. de Montoya fut un jour appelé pour confesser une Péruvienne qui, étant occupée à laver du linge sur le bord d'une rivière, avait été attaquée par un de ces animaux, et qui en avait souffert une amoureuse violence. Le missionnaire la trouva étendue au même endroit : elle lui dit qu'elle ne se sentait plus que quelques momens à vivre, et sa confession ne fut pas plus tôt achevée qu'elle expira. Les caïmans sont, dans ce pays, d'une grosseur prodigieuse.

On voit dans quelques cantons de ces provinces des caméléons d'une espèce bien singulière, puisqu'on leur donne cinq ou six pieds de long, sans compter qu'ils portent leurs petits avec eux, et qu'ils tiennent toujours la gueule ouverte du côté d'où vient le vent. On ajoute que c'est un animal fort doux,

mais d'une stupidité surprenante. Les singes de ce pays sont presque de grandeur humaine, ont une grande barbe et la queue fort longue : ils jettent des cris effroyables lorsqu'ils sont atteints d'une flèche, la tirent de la plaie, et la rejettent contre ceux qui les ont blessés. Les zorilles sont forts communs : du côté de Buénos-Ayres, leur poil est agréablement varié. On assure que rien n'est si joli que cet animal : il est si familier, qu'il vient caresser les passans ; mais son urine, comme dans les autres parties de l'Amérique méridionale, est d'une telle infection, qu'on est obligé de jeter au feu tout ce qui en est mouillé. Ces vastes plaines nourrissent aussi des agoutis, des pécaris et des apereas, nommés mal à propos lapins, des tatous et des coatis.

CHAPITRE III.

Montagnes et mines de l'Amérique méridionale espagnole.

Les montagnes de l'Amérique méridionale forment un des objets les plus importans de la géographie, non-seulement parce qu'elles renferment plusieurs cimes que l'on peut ranger parmi les plus élevées du globe, mais encore parce qu'elles recèlent un grand nombre de volcans, qui offrent des scènes également admirables et terribles, et qu'elles cachent dans

leur sein des mines d'une richesse inépuisable. Elles méritent donc d'être décrites avec soin, quoique d'une manière succincte. Plusieurs voyageurs, tels que Frézier, le P. Feuillée, La Condamine, Ulloa et Bouguer, nous ont laissé des détails intéressans sur ces montagnes; mais les auteurs de l'Histoire des voyages, en faisant l'extrait des relations de ces voyageurs, ne se sont pas assez appliqués à ne présenter que les résultats les plus intéressans; c'est ce qui a obligé de refondre leur travail. On s'est attaché à éviter une prolixité fatigante et peu instructive, et l'on a joint aux notions données par les voyageurs nommés plus haut celles que l'on doit à Helm et à M. de Humboldt.

La chaîne des Andes s'étend en longueur dans toute la partie espagnole de l'Amérique méridionale. Ces montagnes tirent leur nom du mot péruvien *anti*, qui signifie cuivre, et qui fut donné primitivement à une chaîne voisine de Cusco. Elles forment comme une grande digue et un long rempart, qui, dirigé du nord au sud, suit les côtes du grand Océan, et s'en éloigne rarement de plus de dix à douze lieues. Il est couronné de chaînes de montagnes, tantôt placées dans le sens de la grande chaîne, tantôt dans une direction transversale ou oblique renfermant des vallées ou s'étendant en plateaux. Étroite à son extrémité méridionale, où l'on peut dire qu'elle commence dans les petites îles situées au sud de la terre du Feu, ou au cap Horn par 55° 58′ de latitude sud, elle s'élargit

tout à coup au nord du Chili. Elle a sa plus grande largeur, qui est de soixante lieues, près de Potosi et du lac de Titicaca. C'est près de Quito, entre l'équateur et 1° 45′ sud, qu'elle atteint à sa plus grande hauteur. A Popayan, la grande digue se divise en plusieurs chaînes. Deux sont les plus remarquables : l'une, extrêmement basse, court vers l'isthme de Panama; elle ne s'y élève pas à plus de 150 toises; l'autre s'approche de la mer des Caraïbes, dont elle suit les côtes méridionales, et paraît même par un chaînon sous-marin se continuer jusque dans l'île de la Trinité. Nous examinerons cette chaîne en détail, quand nous décrirons le gouvernement de Caracas.

Reprenons la cordillière à Popayan. Depuis 2° 30′ jusqu'à 5° 15′ de latitude nord, elle est divisée en trois chaînes parallèles, dont les deux latérales, seulement à de grandes hauteurs, sont couvertes de grès et d'autres roches de formation secondaire. La chaîne orientale sépare la vallée du Rio-Magdalena des plaines du Rio-Meta, qui est plus à l'est. Ses plus hautes cimes sont le Paramo de la Summa Paz; celui de Cingaza, et les Cerros de San-Fernando et de Tuquillo. Aucune d'elles ne s'élève à la région des neiges éternelles. Leur hauteur moyenne est de 2,000 toises. La chaîne centrale partage les eaux entre le bassin du Rio-Magdalena et celui du Rio-Cauca. Elle atteint souvent à la limite des neiges perpétuelles; elle la dépasse de beaucoup dans les cimes colossales

de Guanacas, de Buragan et du Quindiu, qui sont toutes élevées de 2,500 à 2,800 toises au-dessus de l'Océan. La chaîne occidentale sépare la vallée de Cauca de la province de Choco et des côtes du grand Océan. Son élévation est à peine de 750 toises.

Ces trois chaînes de montagnes se confondent de nouveau vers le nord par les 6° et 7°; elles forment aussi un seul groupe au sud de Popayan dans la province de Pasto, qui est un des plateaux les plus élevés du globe; c'est le Thibet de l'Amérique.

Depuis l'équateur jusqu'à 2° sud, la cordillière se ramifie en plusieurs plateaux qui séparent des montagnes placées sur le dos même des Andes; le fond de ces plateaux est à 1,400 toises au-dessus de l'Océan; tandis que les trois chaînes dont on a parlé plus haut, sont séparées par des vallées profondes de 700 toises, qui servent de bassin à des rivières considérables, et dont le fond n'est pas à plus de 700 toises d'élévation; leur largeur n'est souvent que de 500 toises.

Les plateaux, par la situation extraordinaire dans laquelle la nature les a placés, forment, pour ainsi dire, des îles au milieu de l'océan aérien. C'est pourquoi les peuples qui habitent ces plateaux glacés y restent concentrés, et craignent de descendre dans les pays voisins, où règne une chaleur étouffante et nuisible aux habitans primitifs des hautes Andes. D'ailleurs l'accès en est extrêmement difficile.

Santa-Fé de Bogota est située à l'ouest du Paramo de Chingaza, sur un plateau dont la hauteur absolue est de 1,357 toises, et qui se prolonge sur le dos de la cordillière orientale. Pour parvenir de cette ville à Popayan et aux rives du Cauca, il faut descendre la chaîne orientale, traverser la vallée du Rio-Magdalena, et franchir la chaîne centrale. Le passage le plus fréquenté est celui du Paramo de Guanacas, que prit Bouguer en allant de Quito à Carthagène. Voici comme il le décrit : « Le Pas de Guanacas est par 2° 34′ de latitude nord. On y passe pour traverser la cordillière orientale, qui, en conservant sa même hauteur, puisqu'elle a toujours de distance en distance des sommets neigés, va, en suivant sa première direction, se terminer environ cent lieues plus au nord vers la jonction des rivières de Cauca et de la Madeleine, entre lesquelles elle marche depuis Popayan. On ne se hasarde qu'en tremblant à la franchir à Guanacas, principalement lorsqu'on vient de dehors. On a soin d'aller camper le plus haut que l'on peut, ou bien on s'arrête au village de même nom qui est sur le côté oriental ou extérieur ; et il faut absolument se résoudre à y attendre, si, par la noirceur des nuages qui se sont fixés en haut, on découvre que le temps soit contraire. Les mules, dont on se sert toujours à cause de la sûreté de leur pas, et parce qu'elles sont plus fortes, partagent non-seulement le péril, mais en courent de plus grands. Outre qu'il faut qu'elles résistent

comme les hommes à un froid qui les pénètre, elles sont accablées de lassitude. Tout le chemin, dans un espace de plus de deux lieues, est tellement couvert des ossemens de celles qui y ont péri, qu'il n'est pas même possible d'y reposer une seule fois le pied en les évitant. J'ai été obligé de passer par cette gorge pour venir m'embarquer sur la rivière de la Madeleine et me rendre à Carthagène en revenant en Europe. Comme je sortais de l'intérieur de la Cordillière, je devais être plus propre à supporter la rigueur de ce passage, qui a du côté du sud, à une distance de quatre à cinq lieues, une montagne neigée fort haute, nommée *coucounoucou*, volcan ancien, mais qui est actuellement éteint; et du côté du nord, une autre montagne également couverte de neige, qui est celle de Houila. Il y a au haut de la gorge un petit étang dont l'eau n'était pas gelée, et à moins de 100 toises de distance de part et d'autre, se trouvent d'un côté les sources de Cauca, et de l'autre, du Rio Magdalena. Je vis des ballots qu'on avait laissés le long de la route; on aimait mieux venir les reprendre un autre jour que de ne pas sortir entre deux soleils de ce pas dangereux. J'estime que l'intervalle entre Popayan et la Plata est de dix-neuf à vingt lieues, et on met ordinairement vingt à vingt-deux jours à faire ce chemin. »

M. de Humboldt préféra le passage de la montagne de Quindiu entre les villes d'Ibagua et de

Carthago. C'est le plus pénible de tous ceux que présente la Cordillière. On s'enfonce dans une forêt épaisse que l'on ne traverse qu'en dix ou douze jours, dans la plus belle saison, et où l'on ne trouve aucune cabane, aucun moyen de subsistance. Le sentier par lequel passe la cordillière, le plus souvent réduit à la largeur d'un ou deux pieds, ressemble, en grande partie, à une galerie creusée à ciel ouvert. Dans cette partie des Andes, comme à peu près partout ailleurs, le roc est couvert d'une couche épaisse d'argile. Les filets d'eau qui descendent de la montagne y ont creusé des ravins. On marche, en frémissant, dans ces crevasses, qui sont remplies de boue, et dont l'obscurité est augmentée par la végétation épaisse qui en couvre l'ouverture.

Les quebradas, dont on a déjà parlé dans le tableau général du Pérou, sont d'une dimension bien plus gigantesque. On peut les considérer comme des fentes immenses qui, partageant la masse des Andes, coupent et interrompent en quelque sorte la chaîne qu'elles traversent. C'est à travers ces portes naturelles que les grandes rivières descendent vers l'Océan atlantique, en franchissant la pente orientale de la Cordillière, qui est souvent plus escarpée que l'occidentale. Elle est si rapide près de Santa-Fé de Bogota, qu'il est impossible de parvenir aux plaines de Casouare par le Paramo de Chingala. Cette pente orientale est peu connue, et il est très-facile de

confondre les chaînes latérales avec la haute crête qui sépare les immenses plaines du Beni, du Puruz et de l'Ucayal, de la vallée étroite du Pérou.

En allant de Popayan au sud, les trois chaînons, comme on l'a vu plus haut, se confondent sur le plateau aride de los Pastos, dans un même groupe qui se prolongent bien au delà de l'équateur, et qui, dans le royaume de Quito, offre un aspect particulier depuis la rivière de Chota jusqu'au Paramo de l'Assouay. Les sommets les plus élevés sont rangés sur deux files, qui forment comme une double crête de la Cordillière. Ce sont ces cimes colossales et couvertes de glaces éternelles qui ont servi de signaux dans les opérations des académiciens français, ainsi qu'on l'a lu dans leur relation. Leur disposition symétrique sur deux lignes dirigées du nord au sud les a fait considérer par Bouguer comme deux chaînons de montagnes séparés par une vallée longitudinale; mais ce que cet astronome célèbre nomme une vallée, et le dos même des Andes, c'est un plateau dont la hauteur absolue est de 1,300 à 1,500 toises. C'est sur ces plateaux que se trouve concentrée la population de ce pays merveilleux; on peut, sans exagération, lui donner cette épithète, puisque les céréales et les fruits de l'Europe sont cultivés à une hauteur où, sous le 45e. degré de latitude nord, on ne rencontre plus que des neiges éternelles.

Les Andes de Quito forment la partie la plus élevée de cette double rangée de montagnes. C'est dans le petit espace compris entre l'équateur et le 1er. degré 45 minutes sud que l'on trouve des cimes qui surpassent la hauteur de 3,000 toises. Aussi n'en compte-t-on que trois, le Chimboraço, qui excéderait la hauteur de l'Etna placé sur le sommet du Canigou, ou celle du Saint-Gothard placé sur le sommet du pic de Ténériffe; le Cayambé, et l'Antisana. Les traditions des Indiens de Lican nous apprennent avec quelque certitude que la montagne de l'Autel, appelée par les indigènes *Capa - Urcu*, était jadis plus élevée que le Chimboraço, mais qu'après une éruption continuelle de huit ans, ce volcan s'affaissa. En effet, son sommet ne présente plus dans ses plans inclinés que les traces de la destruction. La largeur des Andes, dans cette partie, est de vingt lieues.

En pénétrant dans le Pérou, la chaîne des andes se multiplie, s'étend en largeur, et en même temps perd de son élévation.

Le Chimboraço, comme le Mont-Blanc dans les Alpes, forme l'extrémité d'un groupe colossal : depuis cette cime jusqu'à cent vingt lieues au sud, aucune autre n'entre dans la région des neiges perpétuelles. La crête des Andes n'y atteint qu'à 1,600 et 1,800 toises. Depuis le 8e. degré sud, les cimes neigées deviennent plus fréquentes, surtout vers Cusco et la Paz, où s'élèvent les pics élancés d'Élimani et

de Cururana, sous le 17e. degré. Partout, dans cette région, les Andes proprement dites sont bordées à l'orient par plusieurs chaînes inférieures. Les missionnaires qui les ont parcourues les représentent comme couvertes de grands arbres et de prairies verdoyantes, par conséquent, comme beaucoup plus basses que la Cordillière proprement dite.

Au Chili, aucune montagne n'a été mesurée; cependant les andes de ce pays ne paraissent pas le céder en hauteur à celles du Pérou. Les volcans semblent y être encore plus fréquens : les chaînes latérales disparaissent. Plus au sud, dans le pays au delà du Chili, la cordillière se rapproche tellement de la mer, que les îlots escarpés de l'archipel de Guayatecas peuvent être regardés comme un fragment détaché de la chaîne des andes. Le cône neigé de Cuptana s'élève encore sur le continent à 1,500 toises; mais plus au sud, vers le cap Pillar, les montagnes s'abaissent jusqu'à 200 toises, et même au-dessous.

Avant d'examiner les richesses minérales que ces montagnes renferment, arrêtons-nous un instant aux phénomènes qu'elles présentent. Nous avons déjà parlé de quelques volcans qu'elles renferment, et des désastres causés, soit par leurs éruptions, soit par les tremblemens de terre dans certaines parties du Pérou.

La Nouvelle Grenade, qui contient les montagnes les plus hautes, offre aussi le plus grand nombre de volcans sur une étendue égale de

terrain. Dans la province de Pastos, le Chilu et le Cumbul ont plus de 2,600 toises d'élévation : le Pasto, plus de 1,900 ; le Paracé, 2,400 ; le Satara, 2,450. L'Élazufral présente une solfatare toujours active. Mais c'est surtout dans la province de Quito que ces colosses enflammés ou éteints élèvent leurs cimes couvertes de neige. Le Chimboraço a 3,267 toises de hauteur ; le Pichincha, 2,477 ; l'Antisana, 2,773 ; le Cotopaxi, 2,952 ; le Cayambé, 3,055 ; le Tunguragua, 2,531. Le Cotopaxi forme avec le Tunguragua et le Sanguay les volcans les plus actifs de cette province. On a vu que le Cotopaxi creva au temps de la conquête. Ulloa fut témoin, en 1743, d'une autre éruption qui avait été précédée, quelques jours auparavant, d'un bruit terrible dans les concavités de la montagne ; il s'y fit une ouverture au sommet, et trois sur le penchant qui était couvert de neige. Les cendres, se mêlant à une prodigieuse quantité de neiges et de glaces fondues, furent entraînées si rapidement, qu'elles couvrirent la plaine, depuis Callao jusqu'à Latacunga, et, dans un moment, tout cet espace devint une mer dont les eaux bourbeuses firent périr une partie des habitans. La rivière de Latacunga fut le canal par où ces eaux s'écoulèrent ; mais, comme ce débouché ne suffisait pas pour les contenir, elles débordèrent du côté des habitations, et tous les édifices furent emportés aussi loin qu'elles purent s'étendre. Les habitans se retirèrent sur une hau-

teur près du bourg, où ils furent témoins de la ruine de leurs maisons. La crainte d'un plus grand malheur dura trois jours entiers, pendant lesquels le volcan ne cessa point de pousser des cendres, et les flammes de faire couler la neige et la glace. Ces deux phénomènes cessèrent par degrés; mais le feu continua quelques jours de plus avec un fracas causé par le vent qui entrait par les ouvertures de la montagne. Enfin le feu cessa aussi; on ne vit plus même de fumée, et l'on n'entendit plus de bruit jusqu'au mois de mai de l'année suivante, où les flammes recommencèrent avec une nouvelle force, et s'ouvrirent d'autres passages par les flancs mêmes de la montagne. Ce n'était que le prélude d'une furieuse éruption qui arriva le 30 novembre, avec tant de violence qu'elle jeta les habitans du pays dans une nouvelle consternation. Le volcan fit les mêmes ravages que l'année précédente, et ce ne fut pas un petit bonheur pour les mathématiciens de ne s'être pas trouvés alors sur la croupe de cette montagne, où leurs exercices les avaient obligés de camper deux fois dans d'autres temps.

Une partie de la province fut encore bouleversée en 1797; quarante mille personnes furent victimes du tremblement de terre qui changea la température de Quito, et la rendit beaucoup plus froide qu'auparavant. A cette époque le Tunguragua baissa. La Condamine lui avait trouvé 2,620 toises de haut. En 1803,

une nouvelle éruption eut lieu. On entendit à Guayaquil, qui est éloigné de quarante deux lieues marines du Cotopaxi, les mugissemens souterrains du volcan, qui ressemblaient aux décharges répétées d'une batterie d'artillerie. Cette explosion fut précédée de la fonte subite des neiges qui couvrent le Pichincha. Depuis vingt ans aucune fumée, aucune vapeur visible n'était sortie du cratère, et dans une seule nuit le feu souterrain devint si actif, qu'au soleil levant les parois extérieures du cône se montrèrent à nu, et sous la couleur noire qui est propre aux scories vitrifiées.

On ne connaît dans le Pérou que le volcan de Guagua-Putena, voisin d'Arequipa, et le volcan de boue près d'Arica.

On compte, au contraire, quatorze volcans enflammés dans la partie la plus élevée des Andes, qui borde le Chili à l'est, et d'autres moins considérables qui ne causent pas de grands ravages. Sans doute ces volcans se prolongent dans la contrée plus au sud, occupée par les Indiens indépendans, puisque l'on en trouve un dont les éruptions ont fait donner à la terre du Feu le nom qu'elle porte.

Passons maintenant aux richesses métalliques du pays, qui sont enfouies dans les montagnes des pays que nous venons de décrire.

Les seules mines dont les Péruviens fissent cas, étaient les mines d'or, d'argent et d'émeraudes. Mais le peu de renseignemens que l'on a obtenus sur la manière dont ils tiraient

ces riches productions du sein de la terre prouve leur ignorance en métallurgie; et les premiers conquérans s'étant attachés aux méthodes en usage dans leur pays, il est probable qu'ils ne virent rien qui méritât d'être emprunté dans les inventions d'un peuple barbare. Ainsi c'est uniquement aux mines découvertes et exploitées par les Espagnols que les voyageurs ont étendu leurs observations.

Au seul nom du Pérou, toutes les imaginations sont frappées de l'idée de la richesse métallique. Ce fut ce qui attira les conquérans. Les Espagnols qui habitent aujourd'hui ce pays ne jugent pas autrement. « Ce n'est point, dit Ulloa, la fertilité du terroir, l'abondance des moissons et des récoltes, la quantité de ses pâturages qui font estimer un canton du Pérou, c'est le nombre de ses mines. Les autres bienfaits de la nature, qui sont au fond les plus estimables, n'obtiennent pas la moindre considération, si les veines de la terre ne renferment point d'abondantes portions d'or et d'argent fin. Telle est la bizarrerie des hommes. Une province dont on tire une grosse quantité de ces deux métaux est appelée riche, quoique réellement elle soit pauvre, puisqu'elle ne produit pas de quoi nourrir ceux qui sont employés au travail des mines, et qu'il faut tirer d'ailleurs les vivres dont elle a besoin. Au contraire, on appelle pauvres celles qui, loin de l'être, produisent des bestiaux, des grains et des fruits en abondance; qui jouissent d'un

climat doux; où l'on trouve, en un mot, toutes les commodités de la vie; mais qui n'ont point de mines, ou dans lesquelles d'invincibles difficultés ne permettent point de les découvrir. Cependant ces provinces, qu'on honore du nom de *riches*, ne sont proprement que des lieux d'entrepôt : l'or et l'argent qu'on tire de leur sein n'en sortent que pour passer dans d'autres lieux. On se hâte de les emporter fort loin, et le pays dont ils sont la production est celui dans lequel ils font le moins de séjour. »

Ces judicieuses réflexions du voyageur espagnol sont surtout applicables à la province de Choco, où nous les avons vus abonder, et la disette se faire sentir habituellement. De même que dans ce canton, tout l'or que produit la Nouvelle - Grenade s'obtient par les lavages établis dans les terrains d'alluvion. On connaît des filons d'or dans les montagnes de Guamoco et d'Antioquia; mais leur exploitation est presque entièrement négligée faute de bras. Les plus grandes richesses en or de lavage sont déposées à l'ouest de la cordilière centrale, dans les provinces d'Antioquia et de Choco, dans la vallée du Rio-Cauca, et dans le territoire de Barbacoas, sur les côtes du grand Océan. Il est très-remarquable que le platine ne se trouve guère dans la vallée de Cauca ou à l'est de la cordilière occidentale; on le rencontre uniquement dans le Choco et le pays de Barbacoas, à l'ouest des montagnes de grès

qui s'élèvent sur la rive orientale du Cauca.

La Nouvelle-Grenade a des filons d'argent extrêmement riches, mais peu exploités, ainsi que des mines de cuivre et de plomb, enfin des émeraudes. On connaît aussi du mercure sulfuré ou cinabre dans la province d'Antioquia, à l'est du Rio-Cauca, dans la montagne de Quindiu, au passage de la cordilière; enfin près de Cuença, où le mercure se trouve dans une masse de grès quartzeux, qui a 720 toises d'épaisseur, et qui renferme du bois fossile et de l'asphalte.

Le tableau physique du Pérou nous a fait voir qu'il s'y trouve des espaces de vingt et trente lieues de longueur qui ne paieraient pas les efforts du cultivateur d'une seule plante propre à nourrir le plus petit animal; mais la nature a compensé cette stérilité par l'abondance des métaux précieux, et les montagnes arides du Pérou peuvent en général être considérées comme d'inépuisables laboratoires où la nature a déposé l'or et l'argent. A l'exception de la mine d'Huantajaya, située à deux lieues de la mer, les mines les plus riches sont comprises dans les parties les moins habitables de la Sierra, où le manque total de végétation est le signe le plus certain de leur présence.

Les Péruviens ignoraient l'art de faire mouvoir les machines par le moyen de l'eau, et tous les secrets de la métallurgie; ils recueillaient l'or dans le sable des rivières, et tiraient l'argent des excavations qu'ils pratiquaient

dans les rochers, et qui souvent n'avaient pas plus d'un pied de profondeur.

Au commencement du dix-neuvième siècle, on comptait au Pérou soixante-neuf mines d'or, à peu près quatre-vingt-quatre mines d'argent, quatre mines de mercure, quatre mines de cuivre, et douze mines de plomb. Différentes causes avaient fait abandonner vingt-neuf mines d'or, et cent quatre-vingt-huit mines d'argent.

L'or provient en partie des mines de Palaz et d'Huilas, dans l'intendance de Truxillo. On le retire des filons de quartz qui traversent des roches primitives, et en partie des lavages établis sur les rives du nouveau Maragnon, dans la province de Chachapoyas.

L'argent se tire presque tout des mines de Lauricocha, appelées communément mines de Pasco, de celles de Gualgagua et Micuipampa ou Chota, et de celle de Huantajaya. Les mines de Pasco, celles de toute l'Amérique espagnole, qui sont exploitées le moins habilement, ont été découvertes en 1630. Elles fournissent annuellement près de 2,000,000 de piastres (10,500,000 fr.). Pour se faire une idée de l'énorme masse d'argent que la nature a déposée dans le sein de ces montagnes, à la hauteur de 2,000 toises au-dessus de l'Océan, il faut se rappeler que la couche d'oxyde de fer argentifère de Pasco est exploitée sans interruption depuis le commencement du dix-septième siècle, et que, dans les vingt derniè-

res années du dix-huitième siècle, on en a extrait plus de 5,000,000 de marcs d'argent, sans que la plupart des puits aient plus de 15 toises de profondeur : aucun n'atteint à celle de 60 toises. Les eaux, très-abondantes dans ces mines, sont épuisées par des pompes mues à bras d'hommes; c'est pourquoi, malgré le peu de profondeur des excavations, l'épuisement des eaux est extrêmement dispendieux. La couche métallifère de Pasco se montre au jour sur une longueur de 1,450 toises, et sur une largeur de 1,125. Mieux exploitée, cette mine fournirait la même quantité d'argent que celle de Guanaxuato dans le Mexique.

Quoique les mines de Chota n'aient été découvertes qu'en 1771, on exploitait cependant, du temps des incas, des filons d'argent dans les environs de la petite ville de Micuipampa, où le thermomètre descend presque toutes les nuits au point de la congélation. On a trouvé d'immenses richesses, soit dans la montagne de Gualguagua, qui s'élève comme un château fort au milieu de la plaine, soit dans d'autres endroits, et surtout dans la Pampa de Navar. Dans cette dernière plaine, sur l'étendue de plus d'une demi-lieue carrée, partout où l'on a enlevé le gazon, on a retiré de l'argent sulfuré et des filamens d'argent natif adhérent aux racines des graminées. Souvent l'argent s'y est rencontré en masses, comme si des portions de ce métal fondu avaient été versées sur une argile très-molle.

La mine d'argent de Guarochiri, située dans la province du même nom, qui dépend de l'intendance de Lima, est aussi très-riche. Les montagnes de Guarochiri et de Cauta contiennent d'excellent charbon de terre; mais la cherté du transport empêche d'en faire usage à Lima. On a découvert à Guarochiri du cobalt et de l'antimoine.

La mine de mercure de Guancavelica était connue dès le temps des incas, puisque les Péruviens employaient le cinabre pour se farder. Les Espagnols commencèrent à l'exploiter pour le compte de la couronne en 1570. Elle fournit communément trois ou quatre mille quintaux de mercure par an.

On trouve aussi au Pérou la pierre des incas, et la piedra de Gallinazo, espèce d'obsidienne, produit volcanique suceptible de recevoir le plus beau poli, et dont les anciens Péruviens faisaient leurs miroirs.

Près du village d'Amatape, à seize lieues de Piura, on voit une mine de pétrole ou goudron minéral, qui pendant plusieurs années a fourni aux besoins du royaume. Comme on a remarqué que cette substance a le défaut de brûler les cordages qui en sont enduits, on la mêle avec du goudron végétal.

La plus grande partie de la vice-royauté du Rio de la Plata étant un pays très-plat, et où l'on ne rencontre qu'un petit nombre de montagnes peu élevées, l'on n'y trouve point de métaux; cependant on y ramasse des grains

d'or dans le sable de quelques ruisseaux ; mais la quantité en est trop faible pour faire vivre les hommes qui s'occupent de cette recherche. C'est entièrement à la partie la plus occidentale, aux provinces de la Sierra, qui ont été détachées du Pérou, qu'est due la grande masse de métaux précieux que fournit la vice-royauté. On peut évaluer leur produit annuel à 4,200,000 piastres (23,500,000 francs). Sur cette quantité, l'or entre pour 229,246 ; l'argent pour 3,970,754 piastres. Ce dernier métal provient presqu'en entier du Cerro de Potosi, qui, dans l'espace de deux cent trente-trois ans, depuis 1556 jusqu'en 1789, a fourni, en argent déclaré à la caisse royale, 788,000,000 de piastres (4,137,000,000 francs). Le produit annuel de cette montagne est encore à peu près de 400,000 marcs. La richesse du minerai de Potosi a diminué à mesure que les travaux ont gagné en profondeur ; mais il est travaillé avec plus de soin que dans les premiers temps de la découverte. L'abondance de sel gemme que l'on exploite sur le plateau de la cordilière, facilite beaucoup au Potosi les procédés de l'amalgamation, que nous décrirons bientôt. Vers la fin du seizième siècle, quinze mille Indiens étaient forcés de travailler dans les mines et les usines d'affinage du Potosi, et l'on conduisait journellement à cette ville plus de quinze cents quintaux de sel. Au commencement du dix-neuvième siècle, on n'y comptait pas plus de deux mille mineurs, qui étaient payés à raison

de 2 francs 50 centimes par jour. Quinze mille llamas, et autant d'ânes, sont employés à porter le minerai de la montagne aux usines d'amalgamation. Cette partie du pays contient aussi des mines de cuivre, de plomb et d'étain. On en trouve même dans le Tucuman.

A soixante lieues au nord-est de San-Iago de l'Estero, après avoir continuellement traversé des plaines sans rencontrer une seule pierre, ce qui arrive dans toute l'étendue du Choco, on voit une énorme masse de fer pur, flexible et malléable à la forge; mais en même temps si dur, que les ciseaux s'ébrèchent et se cassent quelquefois en le coupant. Sa longueur est de treize palmes, sa largeur de huit, sa hauteur de six. Ce bloc de fer contient beaucoup de zinc, et sa surface présente beaucoup d'inégalités; il est posé horizontalement sur une place unie, dont le terrain est argileux et dépourvu d'eau.

Le produit des mines du Chili s'élève annuellement à 1,708,000 piastres (8,967,000 francs). L'or est le métal le plus abondant, et celui dont les mines sont les plus nombreuses. L'exploitation des minerais d'argent est en général peu productive. Le Cerro de Upsallata, situé, comme les mines du Potosi, dans une région froide et aride, offre cependant des morceaux si riches, qu'ils donnent quarante à soixante marcs d'argent par quintal. Le produit des mines du Chili a beaucoup augmenté dans les dernières années du dix-huitième siècle. Ce pays

contient de riches mines de cuivre, que l'on exploite avec beaucoup de succès; celles de Coquimbo donnent des masses de cuivre natif d'un volume prodigieux. On expédie annuellement plus de cent mille quintaux de cuivre en Espagne, et plus de cinquante mille à Lima. Le plomb, l'étain, le mercure et le fer abondent dans les montagnes du Chili; mais on néglige l'exploitation de ces métaux. On y trouve aussi de l'antimoine, dont on fait un grand usage dans les opérations métallurgiques. Le sel gemme, l'alun, le soufre et les bitumes de diverses sortes n'y sont pas rares, non plus que le marbre, le porphyre, et diverses sortes de gemme. En général, la masse des Andes est composée de granit que couvre le schiste primitif, le basalte, le porphyre, l'amphibole, le calcaire, le grès.

C'est de Frézier que nous empruntons le détail des procédés employés par les Espagnols pour séparer l'or et l'argent du minerai, après l'avoir tiré de la mine.

Les moulins qu'ils y emploient, et qu'ils appellent *trapiches*, sont à peu près faits comme ceux dont on se sert en France pour écraser des pommes. Ils sont composés d'une auge ou d'une grande pierre ronde de cinq à six pieds de diamètre, creusée d'un canal circulaire et profond de dix-huit pouces. Cette pierre est percée dans le milieu pour y passer l'axe prolongé d'une roue horizontale posée au-dessous, et bordée de demi-godets, contre lesquels l'eau

vient frapper pour la faire tourner. On fait ainsi rouler dans le canal circulaire une meule posée de champ, qui répond à l'axe de la grande roue. Cette meule, qui se nomme la *volteadora*, c'est-à-dire, la tournante, a de diamètre ordinaire trois pieds quatre pouces, et dix à quinze pouces d'épaisseur. Elle est traversée dans son centre par un axe assemblé dans le grand arbre, qui, la faisant tourner verticalement, écrase la pierre qu'on a tirée de la mine, c'est-à-dire ce qui se nomme *le minerai* en langage de forge. Pour l'or, on distingue le blanc, le rougeâtre et le noirâtre; mais dans l'un comme dans l'autre on aperçoit peu de métal à l'œil.

Lorsque les pierres sont un peu écrasées, on y jette une certaine quantité de vif-argent qui s'attache à l'or que la meule a séparé. Dans le même temps l'auge circulaire reçoit un filet d'eau conduite avec rapidité par un petit canal pour délayer la terre, qu'elle entraîne dehors par un trou fait exprès. L'or incorporé avec le mercure tombe au fond, où il demeure retenu par sa pesanteur. On moud par jour un demi-caxon, c'est-à-dire vingt-cinq quintaux de minerai; et lorsqu'on a cessé de moudre, on ramasse cette pâte d'or et de mercure, qui se trouve au fond de l'endroit le plus creux de l'auge; on la met dans un nouet de toile pour en exprimer le mercure autant qu'on le peut; on la fait ensuite chauffer pour faire évaporer ce qui en reste : c'est ce qui se nomme de *l'or en pigne*.

Pour dégager entièrement l'or du mercure dont il est encore imprégné, il faut fondre la pigne : c'est alors qu'on en connaît le juste poids et le véritable aloi. La pesanteur de l'or, et la facilité avec laquelle il s'amalgame au mercure, fait qu'il se dégage sur-le-champ du minerai. C'est l'avantage que les mineurs d'or ont sur ceux d'argent : chaque jour ils savent ce qu'ils gagnent ; et les autres, comme on l'expliquera bientôt, sont quelquefois plus de six semaines sans le savoir.

Le poids de l'or se mesure par castillan. Un castillan est la centième partie d'une livre, poids d'Espagne, et se divise en huit tomines. Ainsi six castillans et deux tomines font une once. Il faut observer que le poids d'Espagne a trois sixièmes de moins pour cent que notre poids de marc.

L'aloi de l'or se mesure par carats, qu'on borne à vingt-quatre. Celui des mines du Pérou est depuis vingt jusqu'à vingt-un.

Suivant la qualité des mines et la richesse des veines, cinquante quintaux de minerai, ou chaque caxon, donnent quatre, cinq ou six onces d'or. Quand ils n'en donnent que deux, le mineur ne retire que ses frais, ce qui arrive souvent ; mais il est bien dédommagé lorsqu'il rencontre de bonnes veines ; car, de toutes les métalliques, celles d'or sont les plus inégales. On poursuit une veine qui s'élargit, se rétrécit, semble même se perdre, et cela dans un petit espace de terrain. Cette bizarrerie de la nature

soutient les mineurs dans l'espérance de trouver ce qu'ils appellent *la bourse*, c'est-à-dire certains bouts de veines si riches qu'ils enrichissent quelquefois tout d'un coup celui qui fait cette découverte. Cette inégalité peut aussi les ruiner. De là vient qu'on voit plus rarement un mineur d'or s'enrichir qu'un mineur d'argent ou d'autre métal, quoiqu'il y ait moins de frais à tirer l'or du minerai. C'est par la même raison que les mineurs sont privilégiés (car ils ne peuvent être exécutés pour le civil), et que l'or ne paie au roi, depuis 1777, que trois pour cent.

A l'égard des mines d'argent, après avoir concassé la pierre qu'on a tirée de la veine métallique, on la moud dans les trapiches ou avec des *ingenios reales*, qui sont composés de pilons, comme nos moulins à plâtre. Ils consistent ordinairement dans une roue de vingt-cinq à trente pieds de diamètre, dont l'essieu prolongé est garni de triangles émoussés qui accrochent les bras des pilons de fer en tournant, et les enlèvent à une certaine hauteur, d'où ils échappent tout d'un coup à chaque révolution; et comme ils ne pèsent pas moins de deux cents livres, ils tombent si rudement, que par leur seule pesanteur ils écrasent et réduisent en poudre la pierre la plus dure. On tamise ensuite cette poudre par des cribles de fer ou de cuivre, pour tirer la plus fine et remettre la grosse au moulin. Si le minerai se trouve mêlé de certains métaux qui l'empêchent de se pulvériser, tels

que du cuivre, on le met calciner au fourneau pour recommencer à le piler.

Dans les petites, où l'on n'emploie que des moulins à meule, le minerai se moud le plus souvent avec de l'eau, qui en fait une boue liquide qu'on fait couler dans un réservoir; au lieu que, s'il est moulu à sec, il faut ensuite le détremper et le pétrir long-temps avec les pieds. Dans une cour faite exprès, qu'on nomme *buiteron*, on range cette boue par tables d'un pied d'épaisseur, qui contiennent chacune un demi-caxon. On jette sur chacune environ deux cents livres de sel marin, suivant la qualité du minerai, qu'on pétrit, et qu'on fait incorporer pendant deux ou trois jours avec la terre; ensuite on y jette une certaine quantité de vif-argent, en pressant dans la main une bourse de peau qui le contient, pour le faire tomber goutte à goutte, jusqu'à dix, quinze ou vingt livres sur chaque demi-caxon; plus il est riche, plus il faut de mercure pour ramasser ses parties d'argent, et l'on n'en connaît la dose que par une longue expérience. On charge autant de Péruviens qu'il y a de tables de les pétrir huit fois par jour, afin que le mercure puisse s'incorporer avec l'argent. Souvent, quand le minerai est gras, on est obligé d'y mêler de la chaux, ce qui demande néanmoins des précautions; car on assure qu'il s'échauffe quelquefois si fort qu'on n'y retrouve plus de mercure ni d'argent; d'autres fois on y sème du minerai de plomb ou d'étain pour faciliter l'opération du

mercure, qui est plus lente dans les grands froids que dans les temps modérés. A Lipes et au Potosi, on est quelquefois réduit à pétrir le minerai pendant deux mois entiers, au lieu que dans les pays plus tempérés il s'amalgame en huit ou dix jours. Pour faciliter encore plus l'opération du mercure, on fait en quelques endroits, comme à Puno et dans d'autres lieux, des buiterons voûtés, sous lesquels on fait du feu qui échauffe la poudre de minerai pendant vingt-quatre heures sur un pavé de brique.

Lorsqu'on juge que le mercure a ramassé tout l'argent, l'*ensayador*, ou l'essayeur, prend de chaque demi-caxon un peu de terre à part, qu'il lave dans un bassin de bois, et la couleur du mercure qui reste au fond du bassin fait connaître s'il a produit son effet. Est-il noirâtre, le minerai est trop échauffé; on y remet du sel ou quelque autre drogue, et l'on prétend qu'alors le vif-argent disparaît. S'il est blanc, on en prend une nouvelle goutte sous le pouce, et ce qui s'y trouve d'argent reste attaché au doigt, tandis que le mercure s'échappe en petites gouttes. Enfin, lorsqu'on reconnaît que tout l'argent est ramassé, on transporte la terre dans un bassin, où l'on fait tomber un ruisseau pour la laver, à peu près comme on lave l'or, excepté que, cette masse étant sans pierre, au lieu d'un crochet pour la remuer, il suffit qu'un homme la remue avec les pieds pour la convertir en boue liquide. Du premier bassin elle tombe dans un second, où elle est

*..

encore remuée par un autre homme: du second elle passe dans un troisième, afin que les parties d'argent qui ne sont pas tombées au fond du premier et du second n'échappent point au dernier.

Tout étant bien lavé et l'eau bien claire, on trouve au fond des bassins, qui sont garnis de cuir, le mercure incorporé avec l'argent, ce qu'on nomme *la pella*. On la met dans une chausse de laine suspendue, pour faire couler une partie du vif-argent: on la lie, on la bat, on la presse avec des pièces de bois plates; et lorsqu'on en a tiré ce qu'on a pu, on met cette pâte dans un moule de planches, qui, étant liées ensemble, forment une pyramide octogone tronquée, dont le fond est une plaque de cuivre percée de plusieurs petits trous. On la foule encore pour l'affermir dans cette prison, et si l'on veut faire plusieurs pignes de différens poids, on les divise par petits lits, qui empêchent la continuité. En passant la pella, en déduisant deux tiers pour ce qu'elle contient de mercure, on sait ce qu'il y a à peu près d'argent net. On lève ensuite le moule, et l'on met la pigne avec sa base de cuivre sur un trépied, posé sur un grand vase de terre plein d'eau: on l'enferme sous un chapiteau de terre, qu'on couvre de charbons, dont on entretient le feu pendant quelques heures, afin que la pigne s'échauffe vivement et que le mercure en sorte en fumée; mais, comme cette fumée n'a pas d'issue, elle circule dans le vide qui est entre la pigne

et le chapiteau ; et, venant à rencontrer l'eau qui est au-dessous, elle se condense et tombe au fond, transformée de nouveau en mercure. Ainsi l'on en perd peu, et le même sert plusieurs fois ; mais il faut en augmenter la dose, parce qu'il s'affaiblit. Cependant on consommait autrefois au Potosi six à sept mille quintaux de mercure par an ; ce qui doit faire juger de la quantité d'argent qu'on en tirait.

Comme la plus grande partie du Pérou n'a ni bois ni charbon, et qu'on y supplée par une herbe nommée *icho*, c'est avec cette herbe qu'on chauffe les pignes par le moyen d'un four près duquel on met la machine à dessécher et purger l'argent, et la chaleur s'y communique par un canal où elle s'engouffre. Quand le mercure est évaporé, il ne reste plus qu'une masse de grains d'argent contigus fort légère, et presque friable, qu'on nomme *la pigne*, *pina*, marchandise de contrebande hors des minières, parce que les lois obligent de la porter aux caisses royales ou à la monnaie pour en payer le quint au roi. Là, elle est fondue pour être convertie en lingots, sur lesquels on imprime les armes de la couronne, celles du lieu où il se fond, leur poids, leur qualité, et l'aloi de l'argent. On est toujours sûr que les lingots quintés sont sans fraude ; mais il n'en est pas de même des pignes. Ceux qui les font mettent souvent au milieu du fer, du sable et d'autres matières, pour en augmenter le poids ; aussi ne manque-t-on point de les faire ouvrir et rougir

au feu pour s'en assurer. Le feu fait noircir ou jaunir, ou fondre plus facilement celles qui sont falsifiées, et cette épreuve sert encore à tirer une humidité qu'elles contractent dans des lieux où elles sont mises quelquefois exprès pour les rendre plus pesantes; car on peut même augmenter leur poids d'un tiers en les trempant dans l'eau pendant qu'elles sont rouges : d'ailleurs il peut arriver que la même pigne soit de différens alois.

Les veines des mines, de quelque qualité qu'elles soient, sont ordinairement plus riches au milieu que vers les bords; et lorsqu'il arrive que deux veines se coupent, l'endroit où elles sont confondues est toujours très-riche. On remarque aussi que celles qui courent du nord au sud le sont plus que toutes les autres. Mais en général celles qui se travaillent sans peine, et qui se trouvent surtout près des lieux où l'on peut faire des moulins, sont souvent préférables à de plus riches qui demandent plus de frais. A Lipes et au Potosi, il faut que le caxon donne jusqu'à dix marcs d'argent pour fournir à la dépense; et dans les mines de Tarma, elle est payée par cinq. Une mine riche qui s'enfonce est ordinairement noyée d'eau : il faut recourir alors aux pompes et aux machines, ou la saigner par des mines perdues, qu'on appelle *soccabons*, et qui ruinent les mineurs par les frais excessifs du travail.

Quand la profondeur des rivières des Andes ne permet pas de les passer à gué, on y jette

des ponts, dont on a trois sortes : ceux de pierre, qui sont en très-petit nombre; ceux de bois, qui sont les plus communs, et ceux de liane ou de béjuque. Pour jeter un pont de bois, on choisit l'endroit le moins large de la rivière, entre quelques hauts rochers, où l'on met en travers quatre grandes poutres. C'est ce qu'on appelle un pont. Sa largeur ordinaire n'est que d'environ cinq pieds, et suffit à peine pour un cavalier sur sa monture. Ulloa nous décrit les ponts de béjuque avec des circonstances qui ne se trouvent point dans la description de Zarate. « Ces ponts, dit-il, se font sur les rivières dont la largeur ne permet pas qu'on y jette des poutres, qui, de quelque longueur qu'elles fussent, ne pourraient atteindre de l'un à l'autre bord. On tord ensemble plusieurs béjuques, dont on forme de gros câbles de la longueur qui convient à l'espace : on les tend de l'un à l'autre bord, au nombre de six pour chaque pont. Le premier, de chaque côté, est plus élevé que les quatre du milieu, et sert comme de garde-fou. On attache en travers sur ces quatre câbles de gros bâtons, par-dessus lesquels on ajoute des branches d'arbres, et c'est le sol où l'on marche. Les deux câbles qui servent de garde-fous sont amarrés à ceux qui forment le pont, pour servir plus solidement d'appui, sans quoi le balancement continuel de la machine exposerait beaucoup les passans. Il n'y a que les hommes qui passent sur ces ponts : on fait passer les

bêtes à la nage, ce qui arrête long-temps un voyageur; car non-seulement il faut qu'elles soient déchargées, mais on les fait passer une demi-lieue au-dessus du pont, dans la crainte que le fil de l'eau, qui les fait dériver considérablement, ne les entraîne trop loin. Pendant qu'elles passent, des Indiens transportent à l'autre bord leur charge et leurs bâts. Cependant les ponts sont quelquefois si larges, que les mules y peuvent passer toutes chargées. » Tel est celui de la rivière d'Apurimac, passage de toutes les marchandises qui forment le commerce entre les principales provinces du Pérou.

Sur quelques rivières, on supplée aux ponts de béjuque par ce qu'on nomme les *tarabites*. Celle d'Alchipichi, que son extrême rapidité et les pierres qu'elle roule dans ses eaux rendent fort dangereuse, ne se passe nulle part autrement. La tarabite est une simple corde de lianes ou de courroies de cuir de vache, composée de plusieurs torons, qui lui donnent sept ou huit pouces d'épaisseur. Elle est tendue d'un bord à l'autre, et fortement attachée des deux côtés à des pilotis, dont l'un porte une roue, pour donner à la tabarite le degré de tension qu'on croit nécessaire. La manière de passer est fort extraordinaire : de la tarabite pendent deux grands crocs qu'on fait courir dans toute sa longueur, et qui soutiennent un mannequin de cuir, assez large pour contenir un homme, qui peut même y être couché : on

se met dans le mannequin; les Américains de la rive d'où il part lui donnent une violente secousse, qui le fait rouler d'autant plus rapidement le long de la tabarite, que par le moyen de deux cordes on le tire en même temps de l'autre bord.

Pour le passage des mules il y a deux tarabites, l'une à peu de distance de l'autre. On serre avec des sangles le ventre, le cou et les jambes de l'animal. Dans cet état, on le suspend à un gros croc de bois qui court entre les deux tarabites par le moyen d'une corde à laquelle il est attaché. Il est poussé avec tant de vitesse, que la première secousse le fait arriver à l'autre rive. Les mules qui sont accoutumées au passage ne font aucune résistance, et se laissent tranquillement attacher; mais celles qu'on fait passer pour la première fois s'effarouchent beaucoup; et lorsqu'elles se voient comme précipitées, elles s'élancent en l'air. La tarabite d'Alchipichi a d'une rive à l'autre 30 ou 40 toises de long, et n'est pas moins élevée au-dessus de l'eau que de 25 à 30, ce qui fait frémir à la première vue.

Les chemins du pays répondent aux ponts. Quoiqu'il y ait de vastes plaines entre Quito et Rio-Bamba, entre Rio-Bamba et Alauzi, et de même au nord, elles sont coupées par un grand nombre de ces passages qu'on nomme *coulées*, dont les descentes et les montées sont non-seulement fort longues et fort incommodes, mais presque toujours fort dangereuses.

Dans quelques endroits, les sentiers ont si peu de largeur sur le flanc des montagnes, que, contenant à peine les pieds d'une mule, le corps du cavalier et celui de la monture sont comme perpendiculaires à l'eau d'une rivière qui coule cinquante ou soixante toises au-dessous. Ces terribles chemins se nomment *laderes*. Tous les voyageurs en parlent avec la même épouvante. Il n'y a qu'une indispensable nécessité qui puisse justifier la hardiesse de ceux qui s'y exposent, et quantité de malheureux y périssent. La seule compensation de ce danger, c'est qu'on n'y a rien à craindre des voleurs. Un voyageur chargé d'or et d'argent peut y marcher sans armes avec autant de sûreté que s'il était accompagné d'une nombreuse escorte. Si la nuit le surprend dans un désert, il s'y arrête et dort sans inquiétude. Si c'est dans une hôtellerie, il ne repose pas moins tranquillement, quoiqu'il n'y ait nulle porte fermée. Dans ces paisibles parties du Pérou, personne n'en veut au bonheur d'autrui.

Les phénomènes sont si fréquens sur la plupart des paramos, qu'ils causent autant d'effroi que de surprise à ceux qui n'y portent pas l'œil philosophique. Ulloa nous donne la description du premier qu'il observa. Il était sur la montagne de Pambamarca. « Un matin, au point du jour, les rayons du soleil venant dissiper un nuage fort épais dont toute cette montagne était enveloppée, et ne laissant que de légères vapeurs que la vue ne pouvait discer-

ner, nous aperçûmes, dit-il, du côté opposé au lever du soleil, à neuf ou dix toises de nous, une sorte de miroir où la figure de chacun de nous était représentée, et dont l'extrémité supérieure était entourée de trois arcs-en-ciel. Ils avaient tous trois un même centre, et les couleurs extérieures de l'un touchaient aux couleurs intérieures du suivant. Hors des trois, on en voyait un quatrième à quelque distance, mais de couleur blanchâtre : tous les quatre étaient perpendiculaires à l'horizon. Nous étions six ou sept personnes ensemble : lorsqu'un de nous allait d'un côté ou de l'autre, le phénomène le suivait sans se déranger, c'est-à-dire exactement et dans la même disposition : et ce qui surprit encore plus, chacun le voyait pour soi, et ne l'apercevait pas pour les autres. La grandeur du diamètre des arcs variait successivement à mesure que le soleil s'élevait sur l'horizon. En même temps les couleurs disparaissaient, et l'image de chaque corps diminuant par degrés, le phénomène ne fut pas long-temps à s'évanouir. Le diamètre de l'arc intérieur, pris à sa dernière couleur, était d'abord d'environ cinq degrés et demi, et celui de l'arc, blanchâtre, séparé des autres, de soixante-sept degrés. Lorsque le phénomène avait commencé, les arcs avaient paru de figure elliptique, comme le disque du soleil ; ensuite, et peu à peu, ils devinrent parfaitement circulaires. Chaque petit arc était d'abord rouge ou incarnat ; mais à cette couleur suc-

céda celle d'orange, à celle-ci le jaune, ensuite le jonquille, enfin le vert : la couleur extérieure de tous les arcs demeura rouge. »

On remarque souvent dans les mêmes montagnes des arcs formés par la clarté de la lune : ils ne sont pas composés d'autres couleurs que le blanc, et la plupart se forment à la croupe de quelque montagne. Ulloa en vit un qui était composé de trois arcs concentriques. Le diamètre de celui du milieu était de soixante degrés, et l'épaisseur de la couleur blanche occupait un espace de cinq degrés.

L'air de cette atmosphère et les exhalaisons du terroir paraissent plus propres que dans aucun autre lieu à changer en flammes les vapeurs qui s'y élèvent : aussi ces phénomènes y sont-ils plus communs, plus grands et plus durables qu'ailleurs. Un de ces feux, singulier par sa grandeur, parut à Quito pendant le séjour des mathématiciens dans cette ville. Sur les neuf heures du soir, il s'éleva, vers le Pichincha, un globe de feu si grand et si lumineux, qu'il éclaira toute la partie de la ville qui est du même côté. Les contrevents les mieux fermés n'empêchaient point la lumière de pénétrer par les moindres fentes. Le globe était exactement rond : sa direction, qui fut de l'ouest au sud, sembla marquer qu'il s'était formé derrière le Pichincha, de la croupe duquel il avait paru s'élever. Vers la moitié de sa course visible, il perdit beaucoup de son éclat, et cette diminution de lumière continua par degrés.

LIVRE SIXIÈME.

BRÉSIL.

CHAPITRE PREMIER.

Établissemens au Brésil.

On comprend sous le nom de *Brésil* toutes les possessions portugaises dans l'Amérique méridionale. Les Espagnols et les Portugais se sont long-temps disputés sur les limites, qui ont souvent été une occasion de guerre entre eux. Quand nous décrirons cette contrée, nous indiquerons quelle est son étendue actuelle.

Il aurait été facile à Christophe Colomb, après avoir découvert dans son troisième voyage l'île de la Trinité et les bouches de l'Orénoque, de suivre une côte qui l'aurait conduit jusqu'à l'Amazone; mais, rappelé par ses premiers établissemens, et par l'espérance qu'il avait encore de trouver une route vers la côte orientale des Indes, en suivant cette mer qui s'enfonce vers l'ouest, il abandonna des indications qu'il aurait pu suivre heureusement. Ce fut l'année suivante (comme nous l'avons vu dans la seconde partie de cet Abré-

gé), que le Brésil fut découvert par Alvare-Cabral, qui ne pensait point à le chercher. Le zèle ne fut pas d'abord fort ardent pour y établir des colonies : on se contenta d'en apporter du bois de teinture, dont le pays tira son nom de *Brésil*, car la partie découverte par Cabral s'appela d'abord terre de Sainte-Croix; on en tirait aussi des singes et des perroquets, marchandises qui ne coûtaient que la peine de les prendre, et qui se vendaient fort bien en Europe. Cependant la cour de Lisbonne fit transporter au Brésil quelques misérables, condamnés à d'autres châtimens pour leurs crimes, et des femmes de mauvaise vie dont on voulait purger le royaume.

On assigna même à quelques seigneurs des provinces entières, dans l'espérance qu'ils y rassembleraient des habitans. La terre coûtait d'autant moins à donner, que l'état n'y faisait aucune dépense. Enfin le Brésil fut engagé à ferme pour un revenu assez modique; et le roi, content d'une nouvelle souveraineté, se réduisit presqu'au titre. Les Indes orientales attiraient alors toute l'attention des Portugais : non-seulement les vertus militaires y trouvaient de l'exercice, mais on y parvenait par la valeur à toutes les distinctions militaires et civiles; au lieu qu'au Brésil il fallait se partager sans cesse entre la nécessité de se défendre et celle de défricher par un travail assidu des terres à la vérité très-fertiles, mais qui demandaient néanmoins de la culture pour fournir

aux besoins des habitans. Dans cette première entreprise, ils eurent beaucoup à souffrir des Brasiliens sauvages, implacables dans leurs haines, qu'on n'offensait jamais impunément, et qui mangeaient leurs prisonniers. S'ils rencontraient un Portugais à l'écart, ils ne manquaient point de le massacrer, et d'en préparer un de ces horribles festins qui font frémir la nature.

Malgré tant de difficultés, le pays ne laissa pas de se peupler d'Européens; et les fruits de leurs travaux en excitèrent d'autres à les suivre. La guerre qu'ils avaient sans cesse à soutenir contre des légions d'Indiens les obligea de se partager en capitaineries; et dans l'espace de cinquante ans on vit naître le long de la côte diverses bourgades, dont les cinq principales étaient *Tamaraca*, *Fernambouc*, *Ilhéos*, *Porto-Seguro* et *Saint-Vincent*. Les avantages que ces colonies tirèrent de leur situation firent enfin ouvrir les yeux à la cour de Portugal : elle sentit le tort qu'elle s'était porté en faisant des concessions sans bornes; et Jean III entreprit d'y remédier.

Il commença par révoquer tous les pouvoirs accordés aux chefs des capitaineries; et dans le cours de l'année 1549, il envoya Thomas de Sousa au Brésil avec le titre de *gouverneur-général*. Six vaisseaux bien équipés, et chargés d'un grand nombre d'officiers, composaient sa flotte. Il avait ordre non-seulement d'établir une nouvelle administration, dont il

*...

emportait le plan dressé, mais encore de bâtir une ville dans la baie de Tous-les-Saints. Le roi, pensant aussi à la conversion des Brasiliens, qu'il regardait comme ses sujets, s'était adressé au pape Paul III, et à saint Ignace, fondateur des jésuites, pour leur demander des missionnaires. Il en obtint six, qui, à leur arrivée, bâtirent une ville qu'ils nommèrent *San-Salvador.*

Les Français, qui ont commencé partout des établissemens dont la plupart ont été depuis négligés ou perdus, portèrent aussi leur vue vers le Brésil dès l'an 1555. Villegagnon, chevalier de Malte, et vice-amiral, obtint de Henri II la permission d'aller fonder une colonie dans le Nouveau-Monde. Secrètement attaché aux opinions nouvelles du protestantisme, il mena avec lui une foule de sectaires sous la protection du fameux amiral de Coligny, dont il donna le nom au premier fort qu'il bâtit dans une petite île, sur la côte du Brésil, où depuis l'on a bâti Rio de Janeiro; mais Villegagnon, que les protestans ont ensuite traité d'apostat, gagné, dit-on, par le cardinal de Lorraine, revint au catholicisme; et comme s'il eût voulu signaler son repentir par la persécution, il maltraita si fort les protestans, qu'il les força de partir, et fit perdre ainsi à la France une possession qui promettait de devenir florissante. Il les embarqua sur le vaisseau *le Jacques,* qui partit le 4 janvier 1558. Tout ce qu'il y avait de monde à bord montait à qua-

rante-cinq hommes, matelots et passagers, sans y comprendre le capitaine, et Martin Baudouin, du Havre, maître du vaisseau.

Après avoir navigué sept ou huit jours, il arriva pendant la nuit que les matelots qui travaillaient à la pompe ne purent épuiser l'eau. Le contre-maître, surpris d'un accident dont personne ne s'était défié, descendit au fond du vaisseau, et le trouva non-seulement entr'ouvert en plusieurs endroits, mais si plein d'eau, qu'on le sentait presque enfoncer. Tout le monde ayant été réveillé, la consternation fut extrême. Il y avait tant d'apparence qu'on allait couler à fond, que la plupart, désespérant de leur salut, se préparèrent à la mort. Cependant quelques-uns prirent la résolution d'employer tous leurs efforts pour prolonger leur vie de quelques momens. Un travail infatigable fit soutenir le navire avec deux pompes jusqu'à midi, c'est-à-dire près de douze heures, pendant lesquelles l'eau continua d'entrer si furieusement, que l'on ne put diminuer sa hauteur; et, passant par le bois de Brésil dont le vaisseau était chargé, elle sortait par les canaux aussi rouge que du sang de bœuf. Les matelots et le charpentier qui étaient sous le tillac à chercher les trous et les fentes, ne laissèrent pas de boucher enfin les plus dangereux avec du lard, du plomb, des draps, et tout ce qu'on leur présentait. Le vent qui portait vers terre, l'ayant fait voir le même jour, on prit la résolution d'y retourner. C'était

aussi l'opinion du charpentier, qui s'était aperçu dans ses recherches que le navire était tout rongé de vers; mais le maître, craignant d'être abandonné de ses matelots, s'ils touchaient une fois au rivage, aima mieux hasarder sa vie que ses marchandises, et déclara qu'il était résolu de continuer sa route. Cependant il offrit aux passagers une barque pour retourner au Brésil; à quoi Dupont, que les protestans reconnaissaient pour chef, répondit qu'il voulait tirer aussi vers la France, et qu'il conseillait à tous ses gens de le suivre. Là-dessus le contre-maître observa qu'outre les dangers de la navigation, il prévoyait qu'on serait long-temps sur mer, et que le navire n'était point assez fourni de vivres. Il n'y eut que six personnes à qui la double crainte du naufrage et de la famine fit prendre le parti de regagner la terre, dont on n'était qu'à neuf ou dix lieues, tant Villegagnon avait inspiré de terreur. Elle ne pouvait pas être mieux fondée, car ceux qui revinrent au Brésil furent pendus en arrivant; au reste, le sort des autres pendant la traversée fut si affreux, qu'on ne sait si l'on doit les féliciter d'être échappés à une mort pour en souffrir mille. Laissons parler ici Léry, auteur de cette épouvantable relation, sans rien ôter à la naïveté de son style.

« Le vaisseau normand remit donc à la voile, *comme un vrai cercueil*, dans lequel ceux qui se trouvaient renfermés s'attendaient moins à vivre jusqu'en France qu'à se voir bientôt en-

sevelis au fond des flots. Outre la difficulté qu'il eut d'abord à passer les basses, il essuya de continuelles tempêtes pendant tout le mois de janvier, et, ne cessant point de faire beaucoup d'eau, il serait péri cent fois le jour, si tout le monde n'eût travaillé sans relâche aux deux pompes. On s'éloigna ainsi du Brésil d'environ deux cents lieues, jusqu'à la vue d'une île habitable, aussi ronde qu'une tour, qui n'a pas plus d'une demi-lieue de circuit. En la laissant de fort près à gauche, nous la vîmes remplie non-seulement d'arbres, couverte d'une belle verdure, mais d'un prodigieux nombre d'oiseaux, dont plusieurs sortirent de leur retraite pour se venir percher sur les mâts de notre navire, où ils se laissaient prendre à la main; il y en avait de noirs, de gris, de blanchâtres et d'autres couleurs, tous inconnus en Europe, qui paraissaient fort gros en volant, mais qui, étant pris et plumés, n'étaient guère plus charnus qu'un moineau. A deux lieues, sur la droite, nous aperçûmes des rochers fort pointus, mais peu élevés, qui nous firent craindre d'en trouver d'autres à fleur d'eau; dernier malheur qui nous aurait sans doute exemptés pour jamais du travail des pompes. Nous en sortîmes heureusement. Dans tout notre passage, qui fut d'environ cinq mois, nous ne vîmes pas d'autres terres que ces petites îles, que notre pilote ne trouva pas même sur sa carte, et qui peut-être n'avaient jamais été découvertes.

» On se trouva, le 3 février, à 3° de la ligne, c'est-à-dire que depuis près de sept semaines on n'avait pas fait la troisième partie de la route. Comme les vivres diminuaient beaucoup, on proposa de relâcher au cap de Saint-Roch, où quelques vieux matelots assuraient qu'on pourrait se procurer des rafraîchissemens; mais la plupart se déclarèrent pour le parti de manger les perroquets et d'autres oiseaux qu'on apportait en grand nombre, et cet avis prévalut.

» Nos malheurs commencèrent par une querelle entre le contre-maître et le pilote, qui, pour se chagriner mutuellement, affectaient de négliger leurs fonctions. Le 26 mars, tandis que le pilote faisant son quart, c'est-à-dire conduisant trois heures, tenait toutes les voiles hautes et déployées, un impétueux tourbillon frappa si rudement le vaisseau, qu'il le renversa sur le côté, jusqu'à faire plonger les hunes et le haut des mâts. Les câbles, les cages d'oiseaux, et tous les coffres qui n'étaient pas bien amarrés, furent renversés dans les flots, et peu s'en fallut que le dessus du bâtiment ne prît la place du dessous. Cependant la diligence qui fut apportée à couper les cordages servit à le redresser par degrés. Le danger, quoique extrême, eut si peu d'effet pour la réconciliation des deux ennemis, qu'au moment qu'il fut passé, et malgré les efforts qu'on fit pour les apaiser, ils se jetèrent l'un sur l'autre, et se battirent avec une mortelle fureur.

» Ce n'était que le commencement de nos infortunes. Peu de jours après, dans une mer calme, le charpentier et d'autres artisans, cherchant le moyen de soulager ceux qui travaillaient aux pompes, remuèrent si malheureusement quelques pièces de bois au fond du vaisseau, qu'il s'en leva une assez grande, par où l'eau entra tout d'un coup avec tant d'impétuosité, que ces misérables ouvriers, forcés de remonter sur le tillac, manquèrent d'haleine pour expliquer le danger, et se mirent à crier d'une voix lamentable : *Nous sommes perdus! nous sommes perdus!* Sur quoi le capitaine, maître et pilote, ne doutant point de la grandeur du péril, ne pensaient qu'à mettre la barque dehors en toute diligence, faisant jeter en mer les panneaux qui couvraient le navire, avec grande quantité de bois de Brésil et autres marchandises; et, délibérant de quitter le vaisseau, ils se voulaient sauver les premiers; même le pilote, craignant que pour le grand nombre de personnes qui demandaient place dans la barque elle ne fût trop chargée, y entra avec un grand coutelas au poing, et dit qu'il couperait les bras au premier qui ferait semblant d'y entrer : tellement que, nous voyant délaissés à la merci de la mer, et nous ressouvenant du premier naufrage dont Dieu nous avait délivrés, autant résolus à la mort qu'à la vie, nous allâmes nous employer de toutes nos forces à tirer l'eau par les pompes pour empêcher le navire d'aller à fond. Nous

fîmes tant, qu'elle ne nous surmonta point. Mais le plus heureux effet de notre résolution, fut de nous faire entendre la voix du charpentier, qui, étant un jeune homme de cœur, n'avait pas abandonné le fond du navire comme les autres. Au contraire, ayant mis son caban à la matelote sur la grande ouverture qui s'y était faite, et se tenant à deux pieds dessus pour résister à l'eau, laquelle, comme il nous dit après, de sa violence le souleva plusieurs fois, il criait en tel état de toute sa force qu'on lui portât des habillemens, des lits de coton, et autres choses, pour empêcher l'eau d'entrer pendant qu'il racoutrerait la pièce. Ne demandez pas s'il fut servi aussitôt; et par ce moyen nous fûmes préservés.

» On continua de gouverner tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, qui n'était pas notre chemin; car notre pilote, qui n'entendait pas bien son métier, ne sut plus observer sa route, et nous allâmes ainsi dans l'incertitude jusqu'au tropique du cancer, où nous fûmes pendant quinze jours dans une mer herbue. Les herbes qui flottaient sur l'eau étaient si épaisses et si serrées, qu'il fallut les couper avec des coignées pour ouvrir le passage au vaisseau. Là, un autre accident faillit de nous perdre. Notre canonnier, faisant sécher de la poudre dans un pot de fer, le laissa si long-temps sur le feu qu'il rougit, et la flamme ayant pris à la poudre, donna si rapidement d'un bout à l'autre du navire, qu'elle mit le feu aux voiles et aux

cordages. Il s'en fallut peu qu'elle ne s'attachât même au bois, qui, étant goudronné, n'aurait pas manqué de s'allumer promptement, et de nous brûler vifs au milieu des eaux. Nous eûmes quatre hommes maltraités par le feu, dont l'un mourut peu de jours après; et j'aurais eu le même sort, si je ne m'étais couvert le visage de mon bonnet, et j'en fus quitte pour avoir le bout des oreilles et les cheveux grillés.

» Nous étions au 15 avril : il nous restait environ cinq cents lieues jusqu'à la côte de France. Nos vivres étaient si diminués, malgré le retranchement qu'on avait déjà fait sur les rations, qu'on prit le parti de nous en retrancher encore la moitié; et cette rigueur n'empêcha point que, vers la fin du mois, toutes les provisions ne fussent épuisées. Notre malheur vint de l'ignorance du pilote qui se croyait proche du cap de Finistère en Espagne, tandis que nous étions encore à la hauteur des îles Açores, qui en sont à plus de trois cents lieues. Une si cruelle erreur nous réduisit tout d'un coup à la dernière ressource, qui était de balayer la soute, c'est-à-dire la chambre blanchie et plâtrée où l'on tient le biscuit. On y trouva plus de vers et de crottes de rats que de miettes de pain. Cependant on en fit le partage avec des cuillères, pour en faire une bouillie aussi noire et plus amère que suie. Ceux qui avaient encore des perroquets (car dès long-temps plusieurs avaient mangé les leurs), les firent servir de nourriture dès le

commencement du mois de mai, que tous vivres ordinaires manquèrent entre nous. Deux mariniers, morts de mal-rage de faim, furent jetés hors le bord; et, pour montrer le très-pitoyable état où nous étions alors réduits, un de nos matelots, nommé *Nargue*, étant debout, appuyé contre le grand mât, et les chausses abaissées sans qu'il pût les relever, je le tançai de ce qu'ayant un peu de bon vent il n'aidait point avec les autres à hausser les voiles; le pauvre homme, d'une voix basse et pitoyable, me dit : « Hélas! je ne saurais; » et à l'instant, il tomba raide mort.

» L'horreur d'une telle situation fut augmentée par une mer si violente, que, faute d'art ou de force pour ménager les voiles, on se vit dans la nécessité de les plier, et de lier même le gouvernail. Ainsi le vaisseau fut abandonné au gré des vents et des ondes. Ajoutez que le gros temps ôtait l'unique espérance dont on pût se flatter, qui était celle de prendre un peu de poisson : aussi tout le monde était-il d'une faiblesse et d'une maigreur extrêmes. Cependant la nécessité faisant penser et repenser à chacun de quoi il pourrait apaiser sa faim, quelques-uns s'avisèrent de couper des pièces de certaines rondelles, faites de la peau d'un animal nommé *tapiroussous*, et les firent bouillir à l'eau pour les manger; mais cette recette ne fut pas trouvée bonne : d'autres mirent ces rondelles sur les charbons; et lorsqu'elles furent un peu rôties, cela succéda si

bien, que, les mangeant de cette façon, il nous était avis que ce fussent carbonnades de couenne de pourceau. Cet essai fait, ce fut à qui avait des rondelles de les tenir de court; et comme elles étaient aussi dures que le cuir de bœuf sec, il fallut des serpes et autres ferremens pour les découper : ceux qui en avaient, portant les morceaux dans leurs manches, en petits sacs de toile, n'en faisaient pas moins de compte que font les gros usuriers de leurs bourses pleines d'écus. Il y en eut qui en vinrent jusque-là de manger leurs collets de maroquin et leurs souliers de cuir. Les pages et garçons du navire, pressés de mal-rage de faim, mangèrent toutes les cornes des lanternes, dont il y a toujours grand nombre aux vaisseaux, et autant de chandelles de suif qu'ils en purent attraper. Mais notre faiblesse et notre faim n'empêchaient pas que, sous peine de couler à fond, il ne fallût être nuit et jour à la pompe avec grand travail. »

On regretterait sans doute que la suite de ce récit fût dans un autre style que celui de l'auteur. Combien de détails touchans ne faudrait-il pas sacrifier à l'élégance ! « Environ le 12 mai, reprend Léry, notre canonnier, auquel j'avais vu manger les tripes d'un perroquet toutes crues, mourut de faim. Nous en fûmes peu touchés; car, loin de penser à nous défendre si l'on nous eût attaqués, nous eussions plutôt souhaité d'être pris de quelque pirate qui nous eût donné à manger : mais nous ne

vîmes dans notre retour qu'un seul vaisseau, dont il nous fut impossible d'approcher.

» Après avoir dévoré tous les cuirs de notre vaisseau, jusqu'aux couvercles des coffres, nous pensions toucher au dernier moment de notre vie ; mais la nécessité fit venir à quelqu'un l'idée de chasser les rats et les souris, et l'espérance de les prendre d'autant plus facilement que, n'ayant plus les miettes et d'autres choses à ronger, ils couraient en grand nombre, mourant de faim dans le vaisseau. On les poursuivit avec tant de soin et tant de sortes de piéges, qu'il en demeura fort peu. La nuit même on les cherchait à yeux ouverts comme les chats : un rat était plus estimé qu'un bœuf sur terre ; le prix en monta jusqu'à quatre écus, on les faisait cuire dans l'eau avec tous leurs intestins, qu'on mangeait comme le corps; les pates n'étaient pas exceptées, ni les autres os, qu'on trouvait le moyen d'amollir. L'eau manqua aussi : il ne restait pour tout breuvage qu'un petit tonneau de cidre, que le capitaine et les maîtres ménageaient avec grand soin. S'il tombait de la pluie, on étendait des draps, avec un boulet au milieu, pour la faire distiller. On retenait jusqu'à celle qui s'écoulait par les égouts du vaisseau, quoique plus trouble que celle des rues. On lit, dans Jean de Léon, que les marchands qui traversent les déserts d'Afrique, se voyant en même extrémité de soif, n'ont qu'un seul remède; c'est que, tuant un de leurs chameaux, et tirant l'eau qui se trouve

dans ses intestins, ils la partagent entre eux et la boivent. Ce qu'il dit ensuite d'un riche négociant qui, traversant un de ces déserts, et pressé d'une soif extrême, acheta une tasse d'eau d'un voiturier qui était avec lui la somme de dix mille ducats, montre la force de ce besoin; cependant le négociant et celui qui lui avait vendu son eau si cher moururent également de soif, et l'on voit encore leur sépulture dans un désert, où le récit de leur aventure est gravé sur une grosse pierre. Pour nous, l'extrémité fut telle, qu'il ne nous resta plus que du bois de Brésil, plus sec que tout autre bois, que plusieurs néanmoins, dans leur désespoir, grugeaient entre leurs dents. Corguilleray Dupont, notre conducteur, en tenant un jour une pièce dans la bouche, me dit avec un grand soupir : « Hélas! Léry, mon » ami, il m'est dû en France une somme de » quatre mille francs, dont plût à Dieu qu'ayant » fait bonne quittance je tinsse maintenant un » pain d'un sou et un seul verre de vin! » Quant à maître Richer, notre ministre, mort depuis peu à la Rochelle, le bon homme, étant étendu de faiblesse, pendant nos misères, dans sa petite cabine, ne pouvait même lever la tête pour prier Dieu, qu'il invoquait néanmoins, couché à plat comme il était. Je dirai ici, en passant, avoir non-seulement observé dans les autres, mais senti moi-même pendant les deux cruelles famines où j'ai passé, que, lorsque les corps sont atténués, la nature défaillante, et les sens

aliénés par la dissipation des esprits, cette situation rend les hommes farouches jusqu'à les jeter dans une colère qu'on peut bien nommer une espèce de rage; et ce n'est pas sans cause que Dieu, menaçant son peuple de la famine, disait expressément que celui qui avait auparavant les choses cruelles en horreur deviendrait alors si dénaturé, qu'en regardant son prochain et même sa propre femme et ses enfans, il désirerait d'en manger; car, outre l'exemple du père et de la mère qui mangèrent leur propre enfant au siége de Sancerre, et celui de quelques soldats qui, ayant commencé par manger les corps des ennemis tués par leurs armes, confessèrent ensuite que, si la famine eût continué, ils étaient résolus de se jeter sur les vivans, nous étions d'une humeur si noire et si chagrine sur notre vaisseau, qu'à peine pouvions-nous parler l'un à l'autre sans nous fâcher, et même (Dieu veuille nous le pardonner!) sans nous jeter des œillades et des regards de travers accompagnés de quelque mauvaise volonté de nous manger mutuellement.

» Le 15 et le 16 mai, il nous mourut encore deux matelots, sans autre maladie que l'épuisement causé par la faim. Nous en regrettâmes beaucoup un, nommé Roleville, qui nous encourageait par son naturel joyeux, et qui, dans nos plus grands dangers de mer comme dans nos plus grandes souffrances, disait toujours : « Mes amis, ce n'est rien. » Moi, qui avais eu

part à cette famine inexprimable pendant laquelle tout ce qui pouvait être mangé l'avait été, je ne laissais pas d'avoir toujours secrètement gardé un perroquet que j'avais, aussi gros qu'une oie, prononçant aussi nettement qu'un homme ce que l'interprète, dont je le tenais, lui avait appris de la langue française et de celle des sauvages, et du plus charmant plumage. Le grand désir que j'avais d'en faire présent à M. l'amiral me l'avait fait tenir caché cinq ou six jours, sans avoir aucune nourriture à lui donner; mais il fut sacrifié comme les autres à la nécessité, sans compter la crainte qu'il ne fût dérobé pendant la nuit. Je n'en jetai que les plumes : tout le reste, c'est-à-dire, non-seulement le corps, mais aussi tripes, pieds, ongles et bec crochu, soutint pendant quatre jours quelques amis et moi.

» Enfin Dieu, nous tendant la main du port, fit la grâce à tant de misérables, étendus presque sans mouvement sur le tillac, d'arriver, le 24 mai 1558, à la vue des terres de Bretagne. Nous avions été trompés tant de fois par le pilote, qu'à peine osâmes-nous prendre confiance aux premiers cris qui nous annoncèrent notre bonheur. Cependant nous sûmes bientôt que nous avions notre patrie devant les yeux. Après que nous en eûmes rendu grâces au ciel, le maître du navire nous avoua publiquement que, si notre situation eût duré seulement un jour de plus, il avait pris la résolution, non pas de nous faire tirer au sort (comme il

est arrivé quatre ou cinq ans après dans un navire qui revenait de la Floride), mais, sans avertir personne, de tuer un d'entre nous, pour le faire servir de nourriture aux autres; ce qui me causa d'autant moins de frayeur, que, malgré la maigreur extrême de mes compagnons, ce n'aurait pas été moi qu'il eût choisi pour première victime, s'il n'eût voulu manger seulement de la peau et des os.

» Nous nous trouvions peu éloignés de la Rochelle, où nos matelots avaient toujours souhaité de pouvoir décharger et vendre leur bois de Brésil. Le maître ayant fait mouiller à deux ou trois lieues de terre, prit la chaloupe avec Dupont et quelques autres pour aller acheter des vivres à Hodierne, dont nous étions assez proches. Deux de nos compagnons, qui partirent avec lui, ne se virent pas plus tôt au rivage, que, l'esprit troublé par le souvenir de leurs peines, et par la crainte d'y retomber, ils prirent la fuite, sans attendre leur bagage, en protestant que jamais ils ne retourneraient au vaisseau.

» Entre plusieurs vaisseaux de guerre qui se trouvaient dans ce port il y en avait un de Saint-Malo, qui avait pris et emmené un navire espagnol revenant du Pérou, et chargé de bonnes marchandises, qu'on estimait plus de soixante mille ducats. Le bruit s'en étant divulgué dans toute la France, il était arrivé à Blavet quantité de marchands parisiens, lyonnais, et d'autres lieux, pour en acheter. Ce fut

un bonheur pour nous; car plusieurs d'entre eux se trouvant près de notre vaisseau lorsque nous en voulûmes descendre, non-seulement ils nous emmenèrent par-dessous les bras, comme gens qui ne pouvaient encore se soutenir, mais, apprenant ce que nous avions souffert de la famine, ils nous exhortèrent à nous garder de trop manger, et nous firent d'abord user peu à peu de bouillons de vieilles poulailles bien consommés, de lait de chèvre, et autres choses propres à nous élargir les boyaux, que nous avions tous fort rétrécis. Ceux qui suivirent ce conseil s'en trouvèrent bien. Quant aux matelots qui voulurent se rassasier dès le premier jour, je crois que de vingt échappés à la famine, plus de la moitié crevèrent et moururent subitement. De nous autres quinze, qui nous étions embarqués comme simples passagers, il n'en mourut pas un seul, ni sur terre, ni sur mer. A la vérité, n'ayant sauvé que la peau et les os, non-seulement on nous aurait pris pour des cadavres déterrés, mais aussitôt que nous eûmes commencé à respirer l'air de terre, nous sentîmes un tel dégoût pour toutes sortes de viandes, que moi particulièrement, lorsque je fus au logis, et que j'eus approché le nez du vin qu'on me présenta, je tombai à la renverse dans un état qui me fit croire prêt à rendre l'esprit. Cependant, ayant été couché sur un lit, je dormis si bien cette première fois, que je ne me réveillai point avant le jour suivant.

» Après avoir pris quatre jours de repos à Blavet, nous nous rendîmes à Hennebon, petite ville qui n'en est qu'à deux lieues, où les médecins nous conseillèrent de nous faire traiter. Mais un bon régime n'empêcha point que la plupart ne devinssent enflés depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. Trois ou quatre seulement, entre lesquels je me compte, ne le furent que de la ceinture en bas. Nous eûmes tous un cours de ventre si opiniâtre, qu'il nous aurait ôté l'espérance de pouvoir jamais rien retenir, sans le secours d'un remède dont je crois devoir la recette au public. C'est du lierre terrestre et du riz bien cuit, qu'il faut étouffer ensuite dans le même pot avec quantité de vieux drap à l'entour; on y jette ensuite des jaunes d'œufs, et le tout doit être mêlé ensemble dans un plat sur un réchaud. Ce mets, qu'on nous fit manger avec des cuillères comme de la bouillie, nous délivra tout d'un coup d'un mal qui n'aurait pu durer quelques jours de plus sans nous faire périr tous. »

Le Portugal continuait de jouir du Brésil depuis le règne d'Emmanuel, qui avait commencé à donner de la solidité aux premiers établissemens; mais cette couronne étant passée, en 1581, sur la tête de Philippe II, roi d'Espagne, les guerres que ce prince eut à soutenir contre la France et l'Angleterre, et surtout contre les mécontens des Pays-Bas, qui formèrent sous son règne la république des Provinces-Unies,

lui laissèrent peu de loisir pour s'occuper de ses acquisitions étrangères. D'un autre côté, ces nouveaux républicains, qu'il n'avait pu retenir dans sa dépendance, étaient encore trop faibles ou trop pressés de leurs affaires domestiques pour entreprendre d'affaiblir l'ennemi de leur liberté par des conquêtes; mais ils firent de si grands progrès pendant les règnes de Philippe III et de Philippe IV, qu'après avoir établi fort heureusement leur compagnie des Indes orientales, ils se virent en état d'en former une des Indes occidentales, qui n'a pas cessés jusques aujourd'hui d'être une des principales branches de leur commerce.

Cette institution devint fatale aux Portugais dès son origine. Jacob Wilkens et l'Hermite, deux commandans des flottes hollandaises, commencèrent par courir les côtes de Portugal, et firent des prises qui augmentèrent leurs forces. Après cet essai, les Hollandais envoyèrent Wilkens au Brésil. Ils n'ignoraient point que ce pays, qui n'a guère moins de douze cents lieues de côtes, était naturellement riche et fertile. On a vu qu'il y avait peu de grandes maisons en Portugal qui n'y possédassent des terres. Les Brasiliens les plus voisins avaient été soumis par degrés. On y prenait peu de part aux guerres qui troublaient l'Europe; et si l'on excepte l'entreprise des Français, dont le souvenir commençait à s'éloigner, on y jouissait depuis long-temps d'une paix profonde. Aussi les gouverneurs ne s'y appliquaient-

ils qu'au commerce, et les soldats étaient devenus marchands. Cependant quelques particuliers hollandais qui s'y étaient présentés pour la traite avaient été fort bien reçus des Indiens, parce que, donnant les marchandises à bon marché, il y avait plus de profit à tirer d'eux que des Portugais. Ce commerce clandestin avait disposé tous les naturels du pays en leur faveur.

Telles étaient les conjonctures lorsque Wilkens parut dans la baie de Tous-les-Saints. Les Portugais songèrent moins à se défendre qu'à sauver la meilleure partie de leurs richesses. L'amiral hollandais se rendit maître de San-Salvador, capitale de cette grande région. Les Hollandais firent un butin inestimable dans la ville, et s'emparèrent en peu de jours de la plus grande capitainerie du Brésil; mais les Portugais firent les plus grands efforts pour ressaisir leurs possessions. Elles furent long-temps disputées; enfin la nécessité de se réunir contre les Espagnols, leurs ennemis communs, engagea les deux nations à s'accorder, et le Brésil fut assuré aux Portugais en 1661, pour huit millions de florins.

CHAPITRE II.

Description du Brésil.

Le Brésil s'étend depuis 4° 20′ nord jusqu'à 34° 40′ sud, et depuis 37° 25′ jusqu'à 70° de longitude à l'ouest de Paris. Il confine au nord avec les Guyane française et hollandaise, et avec Caracas; au nord-est et à l'est, avec l'Océan atlantique; au sud, avec le pays du Rio de la Plata; à l'ouest, avec le Pérou et la Nouvelle-Grenade. Les Portugais se sont avancés de ces côtés, au milieu de régions peu fréquentées, au-delà des limites dont ils étaient convenus avec les Espagnols. Le Brésil a plus de douze cents lieues de côtes; sa largeur est fort inégale, car, dans le sud, sa limite occidentale passe par le 55e degré de longitude, et en cet endroit il se termine par une pointe; tandis que, depuis le cap Saint-Roch jusqu'à l'embouchure du Tefi dans l'Amazone, on compte plus de sept cents lieues. Cette vaste contrée renferme à peu près les deux cinquièmes de la surface de l'Amérique méridionale; mais la population, qui n'est un peu concentrée que sur les côtes et dans les gouvernemens de l'intérieur où sont les mines, s'élève au plus à 4,000,000 d'habitans, dont à peine un quart est de sang européen.

On compte aujourd'hui au Brésil neuf grands gouvernemens, qui sont: Para sur l'Amazone, Maragnan, Fernambouc, Bahia, Rio-Janeiro, sur la côte orientale; Saint-Paul, Mato-Grosso, Goyas, Minas-Géraes dans l'intérieur. L'accroissement de la population a fait créer dix gouvernemens du second ordre qui relèvent des autres; ce sont Rio-Grande et Sainte-Catherine, subordonnés à Rio-Janeiro; Espiritu-Santo et Sergippe, à Bahia; Seara et Paraïba à Fernambouc; Piauhi à Maragnan; Rio-Negro, Macapa, Rio-Grande del norte, à Para. Ces gouvernemens sont nommés en Portugais *capitania* ou capitaineries. Ce pays était autrefois gouverné par un vice-roi, qui d'abord résidait à Bahia ou San-Salvador, et ensuite à Rio de Janeiro. Depuis 1807, le roi de Portugal et sa famille ont quitté l'Europe et fixé leur séjour dans cette ville.

Le Brésil ayant éprouvé de grands changemens depuis la publication de l'*Histoire des Voyages*, le lecteur ne doit pas être surpris de ce que notre Abrégé présente ce pays sous un jour absolument différent, et de ne pas rencontrer le nom de quelques villes dont il fut autrefois question: comme elles n'existent plus, et que les détails que l'on en donnait n'offraient aucun intérêt, on a jugé qu'il était inutile d'en parler.

La capitainerie de Rio de Janeiro tient aujourd'hui le premier rang; son nom, qui signifie rivière de janvier, lui fut donné par Dias

de Solis, qui la découvrit en 1525. Après la retraite des Français, qui furent dépossédés en 1558 par Emmanuel de Sa, les Portugais y bâtirent une ville qui a graduellement pris des accroissemens, et est devenue une des plus grandes et des plus belles de l'Amérique. Elle est située par 22° 54′ sud, et 45° 37′ à l'ouest de Paris. Elle est entre deux montagnes d'une pente fort douce, sur le bord méridional d'une baie qui fut nommée rivière par les premiers navigateurs, et dont l'entrée est resserrée par des îlots et des rochers de granit d'un aspect très-pittoresque. La citadelle, bâtie sur une langue de terre, se nomme Saint-Sébastien, nom que plusieurs auteurs étendent à la ville. Les rochers et les collines sont, à une grande distance, couverts de maisons, de couvens et d'églises. Les chantiers, les magasins et l'arsenal de la marine sont sur une petite île isolée.

Le palais, où réside le roi avec sa famille, n'est pas très-grand. Il est bâti sur le bord de la mer, et se présente très-bien du lieu principal de débarquement, qui en est éloigné de deux cents pieds. La monnaie et la chapelle font partie du bâtiment. Parallèlement au rivage, se prolonge la rue principale, qui est bordée de beaux édifices. Les autres rues partent de celle-là à angles droits, et sont coupées par d'autres à des distances régulières. Les maisons n'ont généralement qu'un étage. La position basse de la ville, et la malpropreté des rues, où souvent on laissait croupir des eaux sta-

gnantes, y rendaient le séjour malsain dans quelques saisons. Une meilleure police a remédié à ces inconvéniens depuis que le souverain du Brésil réside dans cette capitale. L'eau y est amenée des montagnes voisines par un aquéduc magnifique, et distribuée par des fontaines élevées sur les places publiques. Il est fâcheux qu'elles ne soient pas plus nombreuses, et que plusieurs habitans, dont les maisons en sont éloignées de plus d'un demi-mille, soient obligés d'occuper continuellement des journaliers à transporter de l'eau. Dans les temps de sécheresse, la foule est quelquefois si grande aux fontaines, que les porteurs sont obligés d'attendre leur tour pendant des heures entières. Le bois de charpente et le bois à brûler sont très-chers, quoiqu'il y ait encore des forêts immenses dans l'intérieur du Brésil. Les denrées sont abondantes, mais de qualité médiocre. Au reste, le marché est bien fourni d'herbes potagères, de poisson, de tortues, et de langoustes.

La police est assez bien faite. L'inquisition a été abolie, et l'esprit de persécution a disparu avec cette institution monstrueuse. La douceur des mœurs, l'amabilité des femmes, l'affluence des étrangers, tout se réunit pour faire de Rio-Janeiro une ville de l'Europe méridionale.

Cette ville est le grand marché du royaume, notamment pour les provinces de l'intérieur. Aucun port de l'Amérique n'est aussi bien situé pour le commerce de toutes les parties du

monde; car il l'est également bien pour communiquer avec l'Europe, l'Amérique, l'Afrique, les Indes orientales, la Chine et les îles du grand Océan. Les exportations consistent en coton, sucre, rhum, bois de construction et de marqueterie, cuirs, suif, indigo et coton, or, diamans, topazes et autres gemmes. Rio-Janeiro a des raffineries de sucre et des distilleries de rhum: on y compte 100,000 habitans.

La capitainerie de Rio-Grande, la plus méridionale de toutes, confine au sud avec le territoire du Rio de la Plata. Son port, qui mérite plutôt le nom de baie, est situé par 32° sud. Le peu de profondeur de l'eau à l'entrée, les sables mouvans, et la violence de la lame, la rendent dangereuse pour les navires qui tirent plus de dix pieds; mais dans l'intérieur, au-delà de cette terre, l'eau est tranquille et profonde. San-Pedro, la ville principale, défendue par plusieurs forts construits en partie sur des îlots, est bâtie à l'entrée de la baie, au milieu de dunes que souvent les vents déplacent; ils emportent le sable, et le jettent dans la ville, où la poussière pénètre alors de toutes parts. Les rives de la baie sont extrêmement peuplées. L'occupation principale des habitans consiste dans l'éducation du bétail, qui est facilitée par des pâturages d'une étendue immense. La vente du suif, de la viande sèche et des peaux, est une grande source de richesse pour le pays. Le climat y est très-beau, et le sol si fécond, qu'il mérite le nom de grenier

du Brésil. On exporte le froment dans des cuirs verts que l'on coud en forme de sac; mais il est sujet à se gonfler et à fermenter dans la traversée. Les vignes ont réussi à merveille à Rio-Grande; la culture du chanvre, essayée par ordre du gouvernement, a été abandonnée comme trop pénible. Près de San-Pedro l'on exploite de la houille, et des indices y annoncent de l'étain : enfin on a récemment entrepris d'établir des lavages d'or sur plusieurs rivières dont les bords sont bien boisés.

L'île Sainte-Catherine, située par 27° 19′ sud, est séparée du continent par un détroit qui, en certains endroits, n'a pas une demi-lieue de largeur. La surface de cette île offre un mélange de montagnes et de plaines; quelques endroits sont marécageux. Le climat y est sain et serein; les chaleurs y sont constamment tempérées par des brises du sud-ouest et du nord-ouest. Les forêts, qui occupaient autrefois une grande partie de la surface, ont été considérablement éclaircies; de sorte que le bois de charpente est devenu assez rare. L'humidité naturelle de l'intérieur rend le sol extrêmement fertile. Il est formé principalement de débris de végétaux en décomposition. Toutes les plantes y croissent avec une vigueur étonnante. On rencontre de tous côtés des myrtes, des grenadiers, des rosiers, des jasmins, des œillets, des romarins. Les habitans sont en général polis et hospitaliers, les femmes jolies et vives; elles s'occupent principalement à faire de la

dentelle; leur ouvrage annonce de l'adresse et du goût. La ville, peuplée de 6,000 habitans, a un bon port commandé par deux forts; elle se présente très-bien, étant bâtie en amphithéâtre sur une colline parée de la plus brillante verdure. Elle est le séjour de beaucoup de négocians, de marins, et de personnes qui ont acquis assez de fortune pour vivre dans une retraite paisible et agréable.

La côte du continent vis-à-vis de l'île Sainte-Catherine présente une suite de montagnes escarpées, hautes, couvertes de forêts touffues. On arrive ainsi à Santos, port très-sûr, qui dépend de la capitainerie de Saint-Paul. L'entrée du port est fermée par l'île Saint-Vincent, qui donnait autrefois son nom à une capitainerie aujourd'hui supprimée. Santos en était la capitale. On y compte 7,000 habitans; elle est très-commerçante, car elle sert d'entrepôt à la capitainerie de Saint-Paul. Coréal vit cette ville. Nous ne tirerons rien de sa description, qui n'est nullement instructive, et qui ne convient plus du tout à l'état de choses actuel. Santos est une des plus anciennes villes portugaises du royaume; elle est assez bien bâtie. On cultive beaucoup de riz dans ses environs, qui sont souvent inondés par les pluies, et par conséquent malsains. Le riz de Santos passe pour le meilleur du Brésil. Les habitans de Santos ont semblé peu hospitaliers à quelques voyageurs.

Une route pavée, qui monte en zigzag le long d'une montagne escarpée, conduit à

Saint-Paul. Cette ville, éloignée à peu près de douze lieues de la côte, est située sur une éminence agréable, environnée de trois côtés de prairies basses, et baignées de petits ruisseaux très-clairs qui en forment une presqu'île dans la saison des pluies, et vont se réunir au Tiété, torrent assez large. Le climat de Saint-Paul est un des plus sains de l'Amérique méridionale : les maladies endémiques y sont très-rares. La température moyenne varie entre 7 et 21 degrés. Les pluies n'y sont ni très-abondantes ni de très-longue durée; les orages ni le tonnerre n'y sont violens. Les maisons, bâties en pisé, ont un étage au-dessus du rez-de-chaussée, et sont joliment peintes à fresque; elles sont couvertes en tuiles creuses : les toits forment une saillie très-avancée. Les rues, extrêmement propres, sont pavées de pierres d'un grès schisteux, lié par un ciment ferrugineux, et renfermant de gros cailloux de quartz roulé; c'est une roche d'alluvion qui contient de l'or : on en trouve de petites parcelles dans les fentes et les crevasses. Les pauvres vont les y chercher soigneusement après les fortes pluies. La population de Saint-Paul est à peu près de 20,000 âmes. On y voit beaucoup de marchands en détail et d'artisans, peu de manufacturiers ou fabricans. On file à la main du coton dont on fabrique des toiles assez grossières, qui servent aux vêtemens. On en fait aussi des réseaux recherchés pour les hamacs. La plupart des habitans sont fermiers, cultivateurs, nourrisseurs,

ou engraisseurs de bestiaux, mais particulièrement de cochons et de volaille. On y trouve une espèce particulière de coqs qui s'y distinguent par un cri très-fort, en prolongeant la dernière note. Ils sont recherchés comme une curiosité dans toutes les parties du Brésil. Les denrées de toutes sortes abondent à Saint-Paul, et y sont d'assez bonne qualité. Quoique l'on y soit très-arriéré dans tout ce qui tient aux travaux champêtres, les jardins sont arrangés avec beaucoup de goût, et souvent avec une élégance remarquable.

Il règne à Saint-Paul beaucoup de luxe et une certaine mollesse. La civilisation y est plus avancée, plus repandue, plus générale que dans les autres villes; les femmes sont renommées dans tout le Brésil pour leur beauté, leur amabilité, leurs bonnes qualités; malheureusement leur éducation est très-négligée. Les hommes sont francs, polis, hospitaliers.

La position écartée de Saint-Paul, les difficultés que les étrangers ont souvent éprouvées à voyager dans l'intérieur sont cause qu'ils la visitent rarement, et que leur apparition est même regardée comme un phénomène. C'est sans doute ce qui a donné naissance aux récits fabuleux sur l'origine des Paulistes et sur leur caractère farouche. Suivant ces récits, répandus par les jésuites du Paraguay, répétés par le P. Charlevoix, et adoptés avec une extrême légèreté par tous les compilateurs de livres de géographie, « une bande de fugitifs composée

d'Espagnols, de Portugais, de métis, de mulâtres et de toutes sortes de vagabonds, se retirèrent dans le canton où est Saint-Paul, et y fondèrent une république de bandits, qui devint la terreur des pays voisins, et fut surtout funeste aux missions des jésuites du Paraguay. Ceux-ci avaient fait divers efforts pour s'introduire dans les terres des Paulistes; mais, soit par défiance de leurs vues ou par indifférence pour la religion, ces indociles brigands s'étaient obstinés à les rejeter.

» Les Portugais, dit le P. Charlevoix, d'après son confrère le P. Loçano, après avoir bâti la ville de Saint Vincent sur le bord de la mer, avaient envoyé de là quelques colonies dans les terres. Elles y fondèrent des villes, dont une des plus célèbres est celle de Sait-Paul, qui fut bâtie dans un canton nommé *Piratininga* par les naturels du pays, d'où elle prit le surnom de *Piratiningue*. Peu de temps après sa fondation, le P Emmanuel de Nobrega, qui avait été envoyé au Brésil par saint Ignace pour y être le premier supérieur provincial de sa compagnie, ayant jugé cette petite ville avantageusement placée pour y former une nombreuse église de Brasiliens, qu'il se flattait d'y trouver plus dociles que vers le rivage de la mer, y transféra le collége de Saint-Vincent. Comme il y était arrivé la veille du jour ou l'on célèbre la conversion de saint Paul, en 1554, il dédia l'église du nouveau collége à cet apôtre, dont le nom est devenu ensuite celui de la ville.

» Ses habitans se maintinrent quelque temps dans la piété, et les Américains du canton protégés par les jésuites, qui les faisaient traiter humainement, embrassaient le christianisme à l'envi; mais cette ferveur dura peu, et la colonie portugaise de Saint-Paul de Piratininga, dont les missionaires avaient espéré toutes sortes de secours, devint bientôt leur plus grand obstacle. La première source du mal fut une autre colonie voisine de Saint-Paul, où le sang portugais était fort mêlé avec celui des Brésiliens. Cet exemple fut contagieux pour Saint-Paul; et par degrés il sortit du mélange des deux sangs une génération perverse, dont les désordres furent poussés si loin, qu'ils firent donner à ces métis le nom de *Mamelus*, pour exprimer apparemment leur ressemblance avec ces anciens brigands d'Égypte.

» Les efforts des gouverneurs, des magistrats et des supérieurs ecclésiastiques, ne purent empêcher que la dissolution ne devînt générale, et les Mamelus secouèrent enfin le joug des lois divines et humaines. Des bandits de diverses nations, portugais, espagnols, italiens et hollandais, qui fuyaient les poursuites de la justice des hommes, et qui ne craignaient point celle du ciel, s'établirent à Saint-Paul. Quantité de Brasiliens vagabonds s'y rassemblèrent aussi; et le goût du brigandage s'étant bientôt ranimé parmi tant de gens accoutumés au crime, ils remplirent d'horreurs une immense étendue de pays. Le plus court eût été d'en purger la terre,

et les deux couronnes d'Espagne et de Portugal, réunies alors sur une même tête, y étaient également intéressées. Mais la ville, située sur la cime d'un rocher, ne pouvait être soumise que par la faim. Il fallait des armées nombreuses que le Brésil n'était point en état de fournir, sans compter qu'un petit nombre de gens déterminés pouvait en défendre les approches, et que, pour les réduire, il aurait fallu entre les deux nations un concert qui ne s'y est jamais trouvé.

» Ce qui paraît surprenant, et ce qui empêcha peut-être qu'on ne prît du moins quelques mesures contre les Mamelus, c'est qu'ils n'avaient pas besoin de sortir de chez eux pour jouir de toutes les commodités de la vie. On respire à Saint-Paul de Piratininga un air pur sous un ciel toujours serein. Le climat, quoique par les 24 degrés de latitude australe, est fort tempéré. Toutes les terres sont fertiles, et portent de très-beau froment. Les cannes à sucre y croissent en abondance, et les pâturages y sont excellens. Ainsi l'on ne peut attribuer qu'au goût du vice et du brigandage cette fureur qui leur a fait long-temps parcourir avec des fatigues incroyables et de continuels dangers de vastes régions sauvages qu'ils ont dépeuplées, dit-on, de deux millions d'hommes. D'ailleurs rien n'était plus misérable que la vie qu'ils menaient dans ces expéditions, qui duraient souvent plusieurs années, il y en périssait un grand nombre. D'autres, à leur retour, trouvaient

leurs femmes remariées. Enfin leur propre pays aurait été bientôt sans habitans, si ceux qui ne revenaient point n'eussent été remplacés par les captifs qu'on ramenait de ces longues courses, ou par des Américains avec qui la ville était en société.

» Les Espagnols du Paraguay n'ont pas moins souffert de ces ennemis publics que les nations américaines qui se trouvaient exposées à leurs incursions. Mais l'historien du Paraguay leur reproche de ne pouvoir s'en prendre qu'à eux-mêmes : ils n'avaient, dit-il, qu'à soutenir les réductions, c'est-à-dire, les bourgades chrétiennes du Paraguay contre les Mamelus, qui n'auraient jamais pu forcer cette barrière. L'intérêt les aveugla. Ils ne voyaient dans ces nouvelles églises qu'une digue opposée à leur cupidité, et jamais ils n'ont connu l'avantage qu'ils en pouvaient tirer justement qu'après la ruine de cette frontière. Cependant, comme les Mamelus ne laissèrent pas de trouver plus de résistance qu'ils ne s'y étaient attendus de la part des nouveaux chrétiens, et qu'ils ne voulaient pas s'affaiblir à force de vaincre, ils eurent recours à la ruse, dont ils employèrent plusieurs sortes. Celle qui eut le plus de succès, du moins pendant quelque temps, fut de marcher en petites troupes, dont les commandans étaient vêtus en jésuites dans les lieux où ils savaient que ces zélés missionnaires cherchaient à faire des prosélytes : ils commençaient à y planter des croix; ils faisaient de petits présens aux Indiens

qu'ils rencontraient ; ils donnaient des médicamens aux malades ; et, sachant la langue guaranie, qui est la plus commune dans cette contrée, ils allaient jusqu'à les presser d'embrasser le christianisme, dont ils leur donnaient une courte explication. Lorsque ces artifices avaient eu le pouvoir d'en rassembler un grand nombre, ils leur proposaient de venir s'établir dans un lieu commode, où rien ne devait manquer à leur bonheur. La plupart se laissaient conduire par ces traîtres, qui, levant enfin le masque, commençaient par leur lier les mains, égorgeaient ceux qui leur faisaient craindre quelque résistance, et traînaient les autres à l'esclavage. Cependant il s'en échappa quelques-uns qui répandirent l'alarme ; mais, avant que cette infernale perfidie fût vérifiée, les jésuites en ressentirent de tristes effets par les dangers auxquels ils furent exposés dans leurs courses apostoliques, et surtout par la difficulté qu'ils trouvèrent long-temps à se faire suivre par un seul Indien.

» Toute l'histoire du Paraguay est remplie des sanglantes entreprises des Mamelus ; et ce fut à l'occasion d'un mal qui croissait de jour en jour, que les jésuites obtinrent enfin du roi d'Espagne la permission d'armer leurs Américains. » C'était où ils en voulaient venir. Suivant les compilateurs qui se sont copiés les uns les autres, les Paulistes furent enfin réduits par les armes portugaises.

Tous ces récits ont été complétement réfutés

de nos jours par un membre éclairé de l'académie de Lisbonne, Fray Gaspard de Madre de Deos. Il prouve de la manière la plus satisfaisante que les premiers habitans de Saint-Paul furent des Indiens de Piratininga, et des jésuites; et que la ville, depuis sa fondation, ne reconnut d'autre souveraineté que celle du roi de Portugal. Il nie que les Paulistes aient jamais vécu de brigandage; l'élévation de leur caractère, ajoute-t-il, la délicatesse de leurs sentimens, leur susceptibilité sur le point d'honneur, leur probité, leur amour du travail, la douceur de leurs mœurs, ne sauraient être un héritage transmis par des vagabonds et des bandits.

Il est vrai que les Paulistes se sont fait autrefois remarquer par une certaine inquiétude de caractère qui les a portés à refuser l'obéissance à des gouvernemens injustes, et à parcourir le Brésil dans toutes les directions pour chercher des métaux. Leurs heureuses découvertes en ce genre, dont ils envoyaient le produit dans leur ville, lui valurent une réputation de richesse qu'elle ne méritait pas. Souvent ils montrèrent de la répugnance à se laisser enlever ce qu'ils avaient trouvé au prix de fatigues et de périls sans nombre. Au reste, si leur caractère énergique leur attira des épithètes injurieuses qui ne leur convenaient pas, il fixa l'attention du gouvernement lorsque le Brésil fut attaqué par l'Espagne en 1770. Sans eux, les troupes portugaises auraient fait une triste

figure dans cette guerre. Les cavaliers paulistes repoussèrent les Espagnols, et la terreur de leur nom se répandit depuis le Paraguay jusqu'au Pérou.

Au nord-est du gouvernement de Saint-Paul, s'étend celui de Minas-Geraes, fameux par ses mines d'or et de diamans. Ces dernières ont été découvertes dans les premières années du dix-huitième siècle. Nous en parlerons dans le chapitre des productions naturelles du Brésil. Toutes les idées, dans ce pays, sont absorbées par la recherche des mines. La culture et l'industrie y sont en arrière. La capitale de la province est Villa-Rica, située au milieu d'un canton inculte, sur le flanc d'une haute montagne; ses rues sont irrégulières, escarpées, mal pavées, mais variées par de jolis jardins en terrasses, et arrosées par des fontaines qui conduisent l'eau dans la plupart des maisons. On y compte 20,000 habitans; l'air y est fort doux. Mariana, jolie petite ville, est peuplée de 7,000 habitans, la plupart mineurs. Villa-do-Principe, sur les confins du district des diamans, a 5,000 habitans, une monnaie et une fonderie royale d'or. On ne peut entrer dans le district des diamans sans subir une visite rigoureuse; on est même fouillé. Tejuco est la résidence de l'intendant général des mines de diamans. Les habitans, au nombre de 6,000, sont obligés de tirer de loin les denrées que leur paresse empêche de faire croître dans le territoire qui les entoure. Le nombre des pau-

vres y est très-considérable; ils vivent de la charité publique, tandis qu'ils pourraient se nourrir de leur travail en forçant la terre à produire. Cependant l'exploitation des mines de diamans entretient dans Tejuco un mouvement considérable. Les boutiques en tous genres sont bien garnies, la ville est bien bâtie; la société y est fort agréable; les manières y ont cette aisance et cette politesse qui annoncent l'usage du grand monde.

A l'ouest de Minas-Geraes on trouve sur la côte les trois petites capitaineries d'Espiritu-Santo, Porto-Seguro et Ilheos.

Espiritu-Santo, situé par 20° 13' sud, et 44° 25' à l'ouest de Paris, a un bon port sur une grande baie. La province est bien arrosée et fertile.

Porto-Seguro conserve le nom que Cabral lui donna à cause de l'excellence de son port, lorsqu'il découvrit cette côte. La ville est bâtie sur le sommet d'un rocher, à l'embouchure d'une rivière. Le port est abrité par des récifs de corail. Au-dessous de la ville, située par 16° 40' sud, et 44° à l'ouest de Paris, on trouve un grand village habité par des pêcheurs. La capitainerie produit du sucre et diverses denrées.

C'est à peu de distance de cette côte que commencent les fameux écueils qui se nomment *abrolhos*, et qui, s'étendant fort loin en mer, sans qu'on en ait encore pu fixer les bornes, font la terreur des pilotes, surtout dans

la navigation aux Indes orientales. On y a découvert néanmoins plusieurs canaux par lesquels on trouve un passage, mais avec un danger qui demande toujours les plus grandes précautions. A six ou sept lieues du continent, on rencontre, près de ces écueils, quatre petites îles que les Portugais nomment *Monte-de-Piedras*, *Ilha-Seca*, *Ilha-dos-Passeros*, et *Ilha-de-Meo*. Les deux premières sont extérieures, et laissent à leur ouest un canal navigable; les deux autres, qui sont intérieures, peuvent être rangées des deux côtés, mais avec une extrême attention. En général, les écueils nommés *abrolhos* sont couverts de mer haute, ou ne passent point la surface des flots; de mer basse on découvre leurs pointes, ce qui diminue beaucoup le danger pendant le jour, surtout lorsque les vagues s'y brisent assez pour servir d'avertissement aux navigateurs. L'eau d'ailleurs est toujours fort haute à l'entour.

La capitainerie d'*Ilheos* tire ce nom de plusieurs îles qui couvrent l'entrée d'une baie où sa principale ville est située. Elle est par 15° 15′ sud. Une rivière médiocre qui traverse la ville fait tourner plusieurs moulins à sucre. La principale occupation des habitans est l'agriculture, dont ils transportent les fruits sur de petites barques à Fernambouc et ailleurs.

A sept lieues de la ville, dans l'intérieur des terres, on rencontre un lac d'eau potable, long et large de trois lieues, profond de quinze

brasses, d'où sort une rivière, mais par des canaux si étroits, qu'à peine un canot y peut passer. Les eaux du lac ne laissent pas de s'enfler comme celles de la mer, lorsqu'elles sont agitées par le vent. Le poisson y est excellent, et d'une singulière grosseur. On y a même pris des lamantins dont plusieurs pesaient quarante arrobes, c'est-à-dire environ mille livres de France : les caïmans et les requins y sont aussi monstrueux.

Le gouvernement de Bahia, au nord d'Ilheos, occupe une longue étendue de côtes, et tire son nom de la vaste baie nommée *Bahia-de-todos-os-Santos*, Baie de tous les Saints, sur laquelle est située sa capitale San-Salvador ou Ciudad de Bahia. Cette ville se divise en deux parties : l'une, située sur le bord de la mer, est habitée par des ouvriers et des hommes de peine; l'autre, bâtie sur une éminence élevée de 600 pieds au-dessus du niveau de la mer, est le séjour des gens aisés, parce qu'elle passe pour plus saine que l'autre. La population totale est évaluée à 70,000 habitans. Les maisons sont belles, garnies de balcons et de jalousies en place de croisées; les églises et les édifices publics sont d'un grand style d'architecture, et ornés avec magnificence. San-Salvador fut long-temps la capitale du Brésil, le vice-roi y résidant. Lorsque la cour de Portugal arriva au Brésil, la flotte qui la portait atterrit d'abord à Bahia. Les habitans sollicitèrent la faveur de posséder la famille royale, et votèrent

une somme de 12,000,000 de francs pour la construction d'un palais, si le prince consentait à fixer sa résidence dans leur ville. Rio-Janeiro fut préféré.

Le ton de la société passe pour meilleur et plus gai à Bahia qu'à Rio-Janeiro. On dit que les femmes, peut-être à cause de la chaleur du climat, sont moins laborieuses que dans les provinces plus éloignées de l'équateur.

La chaleur est en quelque sorte tempérée, par la longueur presque égale des nuits pendant toute l'année; d'ailleurs les brises du large rafraîchissent constamment l'air. Le climat, quoique plus ardent qu'à Rio-Janeiro, est regardé comme plus sain, parce que l'air est plus vif, et que l'eau courante est plus abondante. Le sucre y est à si bon marché, que l'on vend dans les rues des fruits confits. On peut acheter trois citrons dans un gobelet de sirop pour dix centimes.

Un arsenal, de nombreux magasins et des chantiers s'élèvent sur le rivage. Les vaisseaux que l'on y construit sont d'un bois plus solide que le chêne. Cette ville, livrée aux Hollandais par la faiblesse d'un commandant militaire, mais recouvrée par la bravoure des Portugais que dirigeait l'évêque Texira, devint le terme où s'arrêtèrent les succès des Hollandais.

Le sol de ce gouvernement passe pour le meilleur du Brésil pour la canne à sucre. De nombreuses rivières, qui ont leur embouchure dans la baie, facilitent la culture de cet utile

végétal. On exporte plus de sucre de Bahia que des autres ports du Brésil réunis. Il est en général très-beau, mais il n'a pas tant de corps que le sucre des Antilles. Le tabac que produit cette province est excellent; jadis elle jouissait du privilége exclusif de le cultiver. On en faisait un grand commerce à la côte de Guinée. Le nombre des plantations de coton s'accroît chaque jour. On a aussi introduit la culture du café, qui ne vaut pas celui de Rio-Janeiro. Le riz est bon, mais la pellicule est trop adhérente au grain, et on en écrase beaucoup quand on travaille à l'en séparer. L'indigo est inférieur à celui de l'Inde. Le bois de teinture, connu sous le nom de *bois de Brésil*, s'exporte par Bahia et par Fernambouc; c'est un monopole royal.

Seregippe, chef-lieu d'une capitainerie de seconde classe, a un bon port à l'embouchure du Vazabaris.

Fernambouc, ou plus correctement Pernambouc, jouit d'un climat remarquable par sa salubrité, quoique cette ville soit située par 8° de latitude sud. Elle est sur un terrain en pente, et constamment rafraîchie par la brise de la mer. Les agrémens de son climat et de sa situation lui ont fait donner le nom d'Olinda (ô belle). A trois milles à l'est, on trouve le port et la ville basse, situés dans deux îles, et qui portent en particulier le nom de *Récif* ou de *Pernambouc*. Le premier est célèbre dans l'histoire des guerres entre les Portugais et les

Hollandais. La population des deux villes réunies s'élève à 60,000 âmes. On y voit plusieurs beaux édifices, et le nombre des négocians riches y est plus considérable, relativement à sa population, qu'en tout autre endroit du Brésil. La province produit de la vanille et beaucoup de sucre; mais le principal objet de commerce est le coton, quoiqu'il ait récemment perdu une partie de sa réputation; ce qui vient probablement de la négligence des cultivateurs.

Paraïba fut nommée *Fredericstad* par les Hollandais : l'entrée de la baie qui lui sert de rade est difficile. La province est riche en bois de teinture: on dit qu'il s'y trouve des mines d'argent à Tayciba. Paraïba doit son origine aux Français.

On comptait autrefois sur la côte deux autres gouvernemens voisins de celui de Paraïba, Tamaraca au sud, Rio-Grande au nord; ils n'existent plus aujourd'hui. Tamaraca passait pour la plus ancienne capitainerie du Brésil: la capitale était située dans une île séparée du continent par un canal long de trois lieues. Quelques auteurs l'appelaient Sainte-Marie de la Conception, et d'autres *Nuessa Segnora de la Conception*. Rio-Grande, ou Natal-los-Reyes, était à l'embouchure d'une rivière qui prend sa source dans un lac d'environ dix lieues de tour, d'où l'on tirait, disait-on, les meilleures perles du Brésil.

La capitainerie de Seara est peu connue; le commerce y est peu actif. On trouve du cristal

dans les environs de Seara, nommée proprement *San-José de Ribamar*.

Le gouvernement de Maragnan, malgré son peu d'étendue, est devenu remarquable dans les derniers temps par l'importance de ses productions, qui sont les mêmes qu'au Fernambouc.

Le rocouyer y est très-commun : on pourrait y cultiver le cacao. On y trouve en abondance le piment, les fruits, la volaille, le poisson, en un mot, tout ce qui est nécessaire à la vie.

Saint-Louis de Maragnan, la capitale, bâtie sur une île, compte 20,000 habitans; elle n'est pas malsaine, malgré sa position voisine de l'équateur. L'épaisseur des forêts et les brises de mer modèrent la chaleur. Plusieurs rivières débouchent dans la baie, et facilitent le transport des productions de l'intérieur.

Cette ville fut fondée par les Français en 1612 : ils choisirent l'île de Maragnan pour leur établissement, parce que la baie à l'entrée de laquelle elle est située reçoit trois fleuves qui descendent de l'intérieur du Brésil. La baie s'enfonce d'environ vingt-cinq milles dans les terres, sur une largeur à peu près égale. L'île a quarante-cinq milles de circuit. Les trois fleuves sont le Mounin à l'est, le Taboucouru au centre, le Miari à l'ouest.

On ne lira peu-être pas sans intérêt le tableau du pays à l'époque où les Français y abordèrent. Nous emprunterons les expressions du P. Claude d'Abbeville, missionnaire capucin.

« Les Américains qui habitent la grande île de Maragnan nomment leurs habitations *oc* ou *tave :* elles sont composées de quatre longs édifices qui forment un carré avec une grande cour au milieu. Chaque côté est ordinairement long de deux cents pieds; mais dans quelques-unes il en a jusqu'à cinq cents. Leur largeur est de vingt ou trente pieds. Ce sont de grands troncs d'arbres, dont les intervalles sont remplis par des branches entrelacées; et, du pied jusqu'au sommet, tout est revêtu de feuilles de palmier. On y voit plusieurs centaines d'Américains qui vivent paisiblement sous le même toit. L'île contient vingt-sept bourgs ou villages de cette forme; et l'évaluation des principaux fit juger aux Français qu'elle n'avait pas moins de 10 ou 12,000 habitans.

« Le ciel est ordinairement pur et serein dans cette île : on n'y sent presque aucun froid. La sécheresse n'y est point immodérée, comme le brouillard n'y est jamais épais, ni les vapeurs nuisibles à la santé. On n'y connaît point les tempêtes ni les tourbillons de vent : il n'y est jamais tombé de grêle ni de neige; le tonnerre y est très-rare, ou ne se fait guère entendre que dans la saison des pluies. On y voit assez souvent des éclairs vers le soir, et le matin même, tandis que l'air est le plus serein. Lorsque le soleil retourne du tropique du capricorne vers celui du cancer, il chasse des pluies devant lui dans toutes ces régions, quarante jours au plus avant d'arriver à leur zénith;

ensuite, aussitôt qu'il a passé, on éprouve pendant deux ou trois mois, des pluies continuelles, suivant la différence des climats. Dans l'île de Maragnan, il pleut depuis la fin de février jusqu'au commencement ou vers le milieu de juin. Après le solstice d'été, lorsque le soleil revient vers le tropique du capricorne, les vents d'est, qui se nomment *brises*, commencent à se lever, et se fortifient à mesure qu'il s'approche du zénith, comme ils s'affaiblissent à mesure qu'il s'en éloigne. Ils se lèvent ordinairement après le crépuscule, c'est-à-dire à sept ou huit heures du matin, et leur violence augmente à proportion qu'il monte sur l'horizon. L'après-midi, ils perdent insensiblement leur force, et le soir ils cessent tout-à-fait de souffler. Dans l'île et dans le continent voisin, on ne sent point d'autre vent que celui d'est, qui rafraîchit l'air, et le rend fort sain. A si peu de distance de l'équateur, les jours et les nuits sont égaux, la température presque toujours la même, et l'on aurait peine à trouver un pays dont le climat soit plus agréable.

Quoique l'île soit environnée d'eau de mer, elle n'en abonde pas moins en sources d'eau douce, la plus pure et la plus saine, d'où se forment plusieurs ruisseaux qui l'arrosent. Aussi la terre y est-elle si fertile, que, sans secours et sans repos, elle produit en trois mois une abondante moisson de maïs, avec toutes sortes de fruits, de légumes et de racines à proportion. Les marchandises qu'elle

peut d'ailleurs fournir sont du bois de teinture, du safran, du chanvre, cette teinture rouge qu'on nomme *rocou*, quelques espèces de laque, du baume, que le P. Claude compare à celui de la Mecque, d'excellent tabac, et cette sorte de poivre que les Américains nomment *axi*. Ceux qui ont observé les qualités du terroir le croient propre à porter des cannes à sucre. On trouve souvent de l'ambre gris sur les côtes, et dans les cailloux une sorte de cristal blanc et rougeâtre, plus dur que ce qu'on nomme les pierres d'Alençon. L'île n'est pas non plus sans d'autres pierres précieuses, puisque les habitans en tirent celles qu'ils portent aux lèvres, et qu'ils ont l'art de polir eux-mêmes. Ils sont bien pourvus aussi de pierres à bâtir, quoiqu'ils n'en fassent aucun usage; d'argile pour faire des briques, de ciment et de chaux. Enfin, cette île n'ayant ni de trop hautes montagnes, ni des plaines trop vastes, et se trouvant partout aussi riche en bois qu'en eau, elle peut passer pour un des plus beaux séjours du monde. Ses animaux et ses plantes sont peu différens de ceux du continent.

On a détaché du gouvernement de Maragnan le territoire de Piauhy, pour en former une capitainerie subordonnée : c'est une contrée montagneuse et encore couverte de forêts épaisses.

Le gouvernement de Para passe pour le plus grand du Brésil : Gran-Para ou Notre-Dame de Bélem en est la capitale. Cette ville,

peuplée de 10,000 habitans, est dans un terrain bas et malsain, sur la rivière des Tocantins, dont l'embouchure, qui sert de port, est embarrassée de bancs de sable et d'écueils; l'agitation continuelle de la mer, et les courans contraires, rendent le mouillage peu sûr. Le climat est brûlant; mais, l'après-midi, il s'élève ordinairement des orages accompagnés de tonnerre, d'éclairs et de pluies, qui rafraîchissent l'air et rendent la chaleur plus supportable. La province est un pays bas et marécageux, couvert de forêts impénétrables, où l'on ne rencontre qu'un petit nombre d'habitations éparses. Para n'exporte qu'un peu de cacao et de riz, avec quelques drogues médicinales pour Maragnan, où ces marchandises sont ensuite embarquées pour l'Europe.

La capitainerie de Rio-Negro, qui confine avec les Guianes française et espagnole, avec la Nouvelle Grenade, Quito et le Pérou, est un pays encore plus désert et plus sauvage que le Para. On n'y connaît encore aucun lieu qui mérite le nom de ville.

Macapa prend son nom d'un fort situé à la rive gauche ou septentrionale de l'embouchure de l'Amazone. Cette capitainerie, qui s'étend au nord jusqu'à l'Oyapoc, n'offre rien de remarquable.

Celle de *Rio-Grande del Norte*, ainsi nommée d'après une rivière qui prend sa source par 19° sud, porte d'abord le nom d'*Araguaya*, et se joint au Tocantin, sous le 6e. de-

gré sud. Elle n'a rien de commun avec le Rio-Grande que nous venons de nommer, près de Paraïba.

Le gouvernement de Goyas, borné à l'est par Minas - Geraes et Fernambouc, au nord par Maragnan et Para, à l'ouest par Mato-Grosso, au sud par Saint-Paul, s'étend du 6e. au 21e. degré sud. C'est un beau pays, arrosé de belles rivières poissonneuses, qui traversent des forêts immenses; du reste, peu connu et mal peuplé. Il renferme plusieurs mines d'or et de diamans. On voit près des frontières quelques plantations de coton. On y élève du bétail. Villa-Boa, sa capitale, est située par 16° sud.

Le gouvernement de Mato-Grosso est séparé des territoires appartenans à l'Espagne par le Paraguay, le Madera, le Mamoré et le Guapore. Ces trois dernières rivières portent leurs eaux dans l'Amazone. Toutes ces rivières entourent le Mato-Grosso d'un fossé naturel de cinq cents lieues de longueur, par le moyen duquel, et de plus de trente autres rivières qui se jettent dans les premières, il existe des communications entre l'intérieur du Brésil et les points les plus éloignés. Ce gouvernement a toujours été regardé comme le boulevart du Brésil, tant parce qu'il couvre à l'ouest les provinces riches en mines que parce qu'il donne aux Portugais les moyens de pénétrer dans le Pérou; mais la population est encore si faible, et les communications si peu faciles pour des

corps d'armée, que les Espagnols ne semblent pas encore menacés d'une attaque prochaine.

Les bords des rivières sont couverts de forêts de cacaoyers et d'autres arbres remarquables, soit par leurs fruits, soit par leur bois et les résines qui en découlent. L'or abonde dans plusieurs vallées peu fréquentées à cause de leur extrême insalubrité; les rivières roulent des paillettes de ce métal : on y trouve aussi des mines de diamant. Les hauteurs, composées de sable, n'offrent qu'une herbe dure et grossière. Des puits d'eau salée sont assez abondans pour approvisionner la province. La ville de Cuiaba, située près du bord oriental de la rivière du même nom, à quatre-vingt-seize lieues de son confluent avec le Paraguay, contient, avec son territoire, à peu près 30,000 âmes. Toutes les denrées y sont abondantes et à bon marché; il renferme de riches mines d'or, dont l'exploitation est difficile à cause de la rareté de l'eau dans la saison de la sécheresse. D'autres établissemens sont disséminés sur la surface immense de cette province.

*

CHAPITRE III.

Peuples sauvages du Brésil.

On ne pense point ici à donner les noms de tous les peuples qui bordent le Brésil, dans une aussi vaste étendue que celle qui existe depuis Rio de la Plata jusqu'au fleuve des Amazones. Outre que la plupart n'ont jamais été bien connus, les transmigrations continuelles d'un grand nombre de nations barbares ont mis une extrême confusion dans les témoignages des voyageurs et des historiens. Un Anglais, aussi curieux, dans ses voyages, de connaître les hommes que la situation des lieux, s'est fait, pendant plusieurs années de séjour en différentes parties du Brésil, une étude d'observer les différentes races des Américains : c'est Knivet, dont Laët nous a donné un extrait; et nous ne pouvons suivre de meilleur guide. Nous y joindrons les observations de Léry, qui portent le caractère de la franchise et de la vérité.

Les Tapuyas, qui habitaient le territoire de la capitainerie de Saint-Paul, étaient divisés en plusieurs peuplades distinguées par différens noms. Celle qui se nomme les Guaymuras, disent les anciens voyageurs, est voisine des Tupinaques, à sept ou huit lieues de la mer,

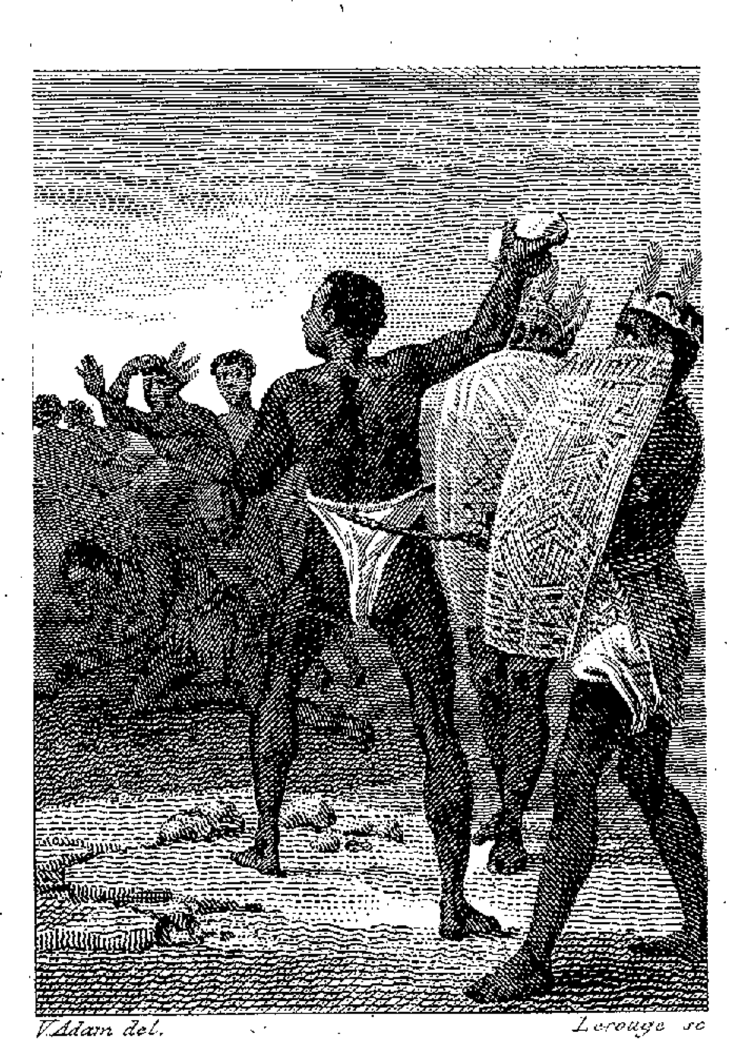
et s'est fort étendue dans l'intérieur des terres. Les Indiens de cette nation sont de haute taille, infatigables au travail, et d'une agilité surprenante. Ils ont les cheveux noirs et longs. On ne leur connaît point de villages, ou d'autres habitations régulières. Ils mènent une vie errante, et portent le ravage dans tous les lieux dont ils peuvent approcher. Leurs alimens sont des racines et des fruits crus, ou la chair des hommes qui tombent entre leurs mains. Ils ont des arcs d'une grandeur et d'une force singulières, et des massues armées de pierres, dont ils écrasent la tête à leurs ennemis. Leur cruauté les a rendus redoutables à tous les autres habitans du Brésil, sans en excepter les Portugais.

On ne compte pas moins de soixante-seize sociétés de Tapuyas, dont la plupart ne parlent plus la même langue : peuples féroces, indomptés, qui sont en guerre continuelle avec tous les autres, à l'exception néanmoins d'un petit nombre, qui habitent les bords du fleuve Saint-François, ou qui sont les plus voisins des colonies portugaises.

Knivet nomme quelques autres nations : les Petivarés, auxquels il fait habiter un très-grand pays, dans la partie septentrionale du Brésil, sont, dit-il, beaucoup moins barbares que les autres sauvages de ces provinces; ils reçoivent assez civilement les étrangers, et ne laissent pas d'être fort braves à la guerre. Leur stature est médiocre : on leur perce les lèvres,

dans l'enfance, avec une pointe de corne de chèvre; et lorsqu'ils sont sortis de cet âge, ils y portent de petites pierres vertes, dont ils tirent tant de vanité, qu'ils méprisent toutes les nations qui n'ont pas cet ornement. On ne leur connaît aucune religion : ils prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir; mais ils ne leur permettent que le commerce d'un seul homme. En guerre, elles portent dans des paniers, sur leur dos, les provisions de vivres, qui sont des racines, du gibier et de la volaille. Pendant leur grossesse, le mari ne tue aucun animal femelle, dans l'opinion que leur fruit s'en ressentirait. Lorsqu'elles sont délivrées, il se met au lit pour recevoir les félicitations de ses voisins. Dans leurs courses par des pays déserts, où ils craignent de voir manquer les provisions, ils portent une grande quantité de tabac, dont ils mettent les feuilles entre leurs gencives et leurs joues, en laissant distiller leur salive par le trou qu'ils ont aux lèvres. Leur humanité pour les étrangers n'empêche point qu'ils n'immolent cruellement leurs ennemis pour en dévorer la chair. Ils habitent de grandes bourgades; et chacun a son champ distingué qu'il cultive soigneusement.

Le même voyageur place sur la côte de l'Océan atlantique, entre Fernambouc et la baie de Tous-les-Saints, les Moriquitès, race de Tapuyas, dont les femmes, quoique d'une figure agréable, sont fort belliqueuses. Cette nation passe la vie dans les forêts comme les



V. Adam del. Lerouge sc

Alors entrant en fureur, il prend des pierres et les jette contre ceux qui l'environnent.

bêtes sauvages, et s'étend jusqu'au fleuve Saint-François. Rarement elle attaque ses ennemis à force ouverte; elle emploie les embuscades et la ruse avec d'autant plus de succès, qu'elle est d'une vitesse extrême à la course : elle dévore aussi ses captifs.

Dans la capitainerie d'Espiritu-Santo, Knivet place une nation très-féroce, qu'il nomme les Tomomymis, et contre laquelle il fit souvent la guerre au service des Portugais. Il attaqua une de leurs villes nommée *Morogegès;* car il croit pouvoir donner le nom de villes à leurs habitations, qui sont en grand nombre sur le fleuve de Paraïba. Elles sont revêtues en dehors d'une enceinte de grosses pierres disposées en forme de palissades, et par derrière, d'un mur de cailloux. Les toits des maisons sont d'écorce d'arbres, et les murailles d'un mélange de solives et de terre dans lequel ils laissent des trous pour lancer leurs flèches. « Notre armée, raconte Knivet, était composée pour ce siége de cinq cents Portugais et trois mille Indiens alliés. Cependant les Tomomymis firent des sorties si violentes, qu'ils nous obligèrent de nous retrancher nous-mêmes, et de faire demander du secours à Espiritu-Santo. Ces barbares se montraient audacieusement sur leurs murs, ornés de plumes, et le corps teint de rouge; ils se posaient sur la tête une sorte de petite roue combustible à laquelle ils mettaient le feu; et, la faisant tourner dans cette situation, ils nous criaient de toutes leurs forces :

lovaë eyavé pomoubana, c'est-à-dire, vous serez brûlés de même. Mais, à l'arrivée de nos auxiliaires, ils commencèrent à se retirer furtivement; et les Portugais ne s'en furent pas plus tôt aperçus, que, se couvrant de claies de cannes à l'épreuve des flèches, ils se précipitèrent vers le mur, qu'ils ne renversèrent pas sans peine, et pénétrèrent dans la ville. Ils y perdirent plusieurs soldats; mais, faisant main basse sur les barbares, ils en tuèrent ou prirent environ seize mille; ensuite ils se rendirent maîtres de quelques autres villes de moindre grandeur, dont les habitans éprouvèrent le même sort, et tout le pays fut ravagé. »

Les Ovaitaguases habitent les environs du cap Frio, qui porte le nom de *Jocox* chez les Indiens. Le pays est humide et bourbeux. Ces Indiens, de beaucoup plus haute taille que les Guaymuras, laissent croître leurs cheveux : ils ont accoutumé leurs femmes à faire la guerre. Leurs lits ne sont point des hamacs, comme chez les autres nations; ils couchent à terre sur un peu de mousse, devant leur foyer. Ils ne sont en paix avec personne, et leurs plus cruels ennemis sont leurs voisins.

L'Ile-Grande, située à dix-huit lieues de l'embouchure de Rio-Janeiro, est habitée par les Ouaiyanassés, qui ont la taille fort courte, le ventre fort gros, et qui ne se piquent point de force ni de courage. Leurs femmes ont le visage assez beau, et le reste du corps très-difforme, quelque soin qu'elles apportent à le

peindre d'une couleur rouge. Les deux sexes sont également jaloux de leur chevelure, qu'ils portent fort longue, avec une tonsure sur la tête, en forme de couronne : leur principale habitation se nomme *jaouaripipo*.

Les Poriès, qui demeurent assez loin de la mer, ressemblent beaucoup aux Ouaiyanassés par la taille et les usages; mais ils vivent de fruits. Les hommes se couvrent le corps, tandis que leurs femmes vont nues, et se peignent de diverses couleurs. Cette nation cultive la paix avec les Portugais, et n'a pas moins d'éloignement pour la guerre avec ses voisins. Elle ne mange point de chair humaine lorsqu'elle trouve d'autres alimens. Ses lits sont une espèce de hamacs d'écorce d'arbres, qu'ils suspendent aux arbres mêmes, et dans lesquels ils se garantissent des injures de l'air par de petits toits de branches et de feuilles entrelacées. Ils n'ont point d'autre habitation : on croit que cet usage vient de la multitude de couguars et de jaguars qu'ils ont dans leur pays, et dont ils ne peuvent se défendre autrement. Leurs seules richesses sont un baume qui découle de leurs arbres, et qu'ils donnent en échange aux Portugais pour des couteaux et des peignes.

Les Molopagués occupent une vaste contrée au delà du fleuve Paraïba : on les compare aux Allemands pour la taille. Cette nation est du petit nombre de celles qui laissent croître leur barbe, et qui se couvrent assez décemment le corps.

Leurs mœurs n'ont rien qui blesse l'honnêteté naturelle. Ils ont des villes environnées d'un mur de solives, dont les intervalles sont remplis de terre. Chaque famille habite une cabane séparée : ils reconnaissent l'autorité d'un chef, qu'ils nomment *morochova*, et qui n'est distingué d'ailleurs que par le privilége de pouvoir se donner plus d'une femme. Leurs terres contiennent des mines qu'ils ne prennent pas la peine d'ouvrir; mais ils recueillent après les pluies l'or qu'ils trouvent dans les torrens et les ruisseaux, surtout au pied des montagnes, entre lesquelles on vante les richesses de celle qu'ils nomment *Étépérangé*. Il ne manque, suivant l'auteur, à cet heureux peuple que les lumières de la religion. Leurs femmes sont belles, sages, spirituelles, et ne souffrent jamais de badinage indécent : elles portent leurs cheveux fort longs, et ne les ont pas moins beaux que les femmes de l'Europe. Toute la nation a des heures réglées pour les repas. Elle aime la propreté; enfin les mœurs et les usages n'y ressentent point la barbarie, à l'exception du goût pour la chair humaine, auquel les Molopagués n'ont pas renoncé dans leurs guerres.

Les Motayés, qui sont leurs voisins, ont la taille courte, et vont nus : ils ne laissent pendre leurs cheveux que jusqu'aux oreilles, et ne souffrent pas un poil dans toutes les autres parties du corps, sans excepter les sourcils. Le voisinage des Molopagués n'empêche point qu'ils n'aient toute la barbarie des autres sauvages.

Plus loin, on trouve des Lopis, que les Portugais nomment *Bilvaros*, et qui vivent dans les montagnes, où ils se nourrissent de fruits. Leur pays est fort riche en métaux et en pierres précieuses; mais l'accès en est si difficile, la nation si nombreuse et si féroce, qu'on n'a point encore tenté d'y pénétrer.

On passe de là chez les Ouayanaouaoussès, gens simples et grossiers, bien faits, d'une figure agréable, mais si paresseux qu'ils passent tout le jour à dormir dans leurs cabanes pendant que leurs femmes s'emploient à leur procurer des vivres.

Knivet continue de rapporter les noms de divers autres peuples, mais si éloignés du Brésil, qu'ils ne peuvent appartenir à aucune de ses provinces.

On a dû remarquer dans ce détail que la religion a peu de part aux idées des Brasiliens: ils ne connaissent aucune sorte de divinité, ils n'adorent rien; et leur langue n'a pas même de mot qui exprime le nom de Dieu. Dans leurs fables, on ne trouve rien qui ait le moindre rapport à leur origine ou à la création du monde. Ils ont seulement quelques histoires confuses d'un grand déluge d'eau qui fit périr tout le genre humain, à la réserve d'un frère et d'une sœur qui recommencèrent à peupler le monde. Cependant ils attachent quelque idée de puissance au tonnerre, qu'ils nomment *tupan*, puisque non-seulement ils le craignent, mais qu'ils croient tenir de lui la science de

l'agriculture. Il ne leur tombe point dans l'esprit que cette vie puisse être suivie d'une autre, et par conséquent, ils n'ont pas non plus de nom pour exprimer le ciel et l'enfer; mais ils ne laissent pas de croire qu'il reste quelque chose d'eux après leur mort, puisqu'on leur entend dire que plusieurs d'entre eux ont été changés en démons, et s'amusent à danser continuellement dans des campagnes agréables et plantées de toutes sortes d'arbres.

Ils ont des devins, auxquels ils ne s'adressent guère que pour obtenir la santé dans leurs maladies. Cependant ces imposteurs trouvent le moyen de leur en imposer par des prestiges, ou plutôt par des mouvemens et des gesticulations extraordinaires. Ils y joignent des promesses et des prédictions qui produisent quelquefois des révolutions violentes dans une nation par le simple effet de l'espérance ou de la crainte : mais, dans ces occasions, le devin risque beaucoup; car, lorsqu'on s'aperçoit de l'imposture, il est massacré par ceux qu'il a voulu tromper.

En général, les Brasiliens ont plusieurs femmes, et les quittent aussi facilement qu'ils les prennent. Cependant les hommes ne peuvent se marier sans avoir pris ou tué quelque ennemi de leur nation, et les jeunes filles doivent attendre les premières marques de l'état nubile. Jusqu'à ce temps, l'usage des liqueurs fortes leur est interdit.

Les Ouétacas sont sans cesse en guerre avec

leurs voisins, et ne reçoivent pas même d'étrangers chez eux pour le commerce. Lorsqu'ils ne se croient pas les plus forts, ils fuient d'une vitesse qu'on compare à celle des cerfs. Leur air sale et dégoûtant, leur regard farouche, et leur physionomie bestiale, les rendent une des plus hideuses nations de l'univers : d'ailleurs ils sont distingués de la plupart des autres Brasiliens par leur chevelure, qu'ils laissent pendre jusqu'au milieu du dos, et dont ils ne coupent qu'un petit cercle sur le front. Leur langage ne ressemble pas non plus à celui de leurs plus proches voisins. C'est l'extrême barbarie de ces Indiens qui n'a point encore permis de les engager dans un commerce réglé. On ne traite avec eux que de loin, et toujours avec des armes à feu, pour réprimer par la crainte un appétit désordonné qui se réveille en eux à la vue de la chair blanche des Européens. Les échanges se font à la distance de cent pas, c'est-à-dire que de part et d'autre on porte, dans un endroit également éloigné, les marchandises qui font l'objet du commerce. On se les montre de loin sans prononcer un seul mot, et chacun laisse ou prend ce qui lui convient. Cette méthode s'observe d'assez bonne foi; mais il paraît que la défiance est mutuelle, et que, si les Portugais craignent d'être dévorés, les Ouétacas ne redoutent pas moins l'esclavage.

A la réserve de quelques nations peu nombreuses, que leur petitesse fait nommer *Pyg-*

mées, sans qu'on puisse trouver la raison de cette singularité, la taille commune des Brasiliens ressemble à la nôtre; mais ils sont plus robustes, et moins sujets que les Européens aux maladies. On ne voit guère entre eux de paralytiques, de boiteux, d'aveugles, ni d'estropiés d'aucun membre: il n'est pas rare de les voir vivre jusqu'à cent vingt ans. Leurs cheveux ne deviennent presque jamais gris: leur humeur est toujours gaie, comme leurs campagnes sont toujours couvertes de verdure. Dans une continuelle nudité, leur teint n'est pas noir, ni même plus brun que celui des Espagnols. Cependant, à l'exception de leurs jours de fête ou de réjouissance, hommes, femmes, enfans, sont toujours exposés aux plus grandes ardeurs du soleil. Ce n'est que depuis l'établissement des Portugais qu'ils ont commencé à se ceindre uniquement le milieu du corps, et, dans leurs fêtes, à porter, de la ceinture en bas, une toile bleue ou rayée, à laquelle ils suspendent de petits os, ou des sonnettes, lorsqu'ils peuvent s'en procurer par des échanges. Les chefs endossent même alors une espèce de manteau; mais on s'aperçoit que cette parure les gêne, et que leur plus grande satisfaction est d'être nus.

Ils ne peuvent souffrir aucun poil dans toute autre partie du corps que la tête. Les ciseaux et les pincettes, qui leur servent à s'en défaire, sont un des plus grands objets du commerce. Ce qu'on a dit de l'usage qu'ils ont de se per-

cer la lèvre inférieure dès l'enfance est vrai; mais, dans cet âge tendre, ils se contentent d'y porter un petit os blanc comme l'ivoire. A l'âge viril, ils y passent une pierre, qui est souvent de la longueur du doigt, et qu'ils ont l'art de faire tenir sans aucune sorte de lien. Quelques-uns s'en enchâssent jusque dans les joues. Ils regardent comme une autre beauté d'avoir le nez plat; et le premier soin des pères, à la naissance des enfans, est de leur rendre cet important service. La couleur noire dont ils se peignent tout le corps, à l'exception du visage, n'empêche point qu'ils n'y joignent en quelques endroits d'autres couches de diverses couleurs; mais leurs jambes et leurs cuisses conservent toujours la même noirceur; ce qui leur donne, à quelque distance, l'air de culottes noires abattues sur leurs talons. Ils portent au cou des colliers d'os d'une blancheur éclatante et de la forme d'un croissant, enfilés par le haut dans un ruban de coton; mais, pour la variété, ils leur font quelquefois succéder de petites boules d'un bois noir fort luisant, dont ils font une autre espèce de collier. Comme ils ont quantité de poulets dont la race leur est venue d'Europe, ils en choisissent les plus blancs et leur ôtent le duvet, qu'ils teignent en rouge pour s'en parsemer le corps avec une gomme fort visqueuse. Dans leurs guerres et dans leurs fêtes solennelles, ils s'appliquent, avec de la cire, sur le front et sur les joues, de petites plumes d'un oiseau noir

qu'ils nomment *toucan*. Pour les festins de chair humaine, qui sont leurs plus grandes réjouissances, ils se font des manches de plumes vertes, rouges et jaunes, entrelacées ou tissues avec tant d'art, qu'on les prendrait pour un velours de toutes ces couleurs. Leurs massues, qui sont de ce bois dur et rouge que nous nommons bois du Brésil, sont revêtues aussi de ces plumes. Sur leurs épaules ils mettent des plumes d'autruche, « dont ils accommodent, dit Léry, tous les tuyaux serrés d'un côté, et le reste qui s'éparpille en rond, comme un petit pavillon ou une rose; ce qui forme un grand panache qu'ils appellent *araroya*, et qu'ils lient sur leurs reins avec une corde de coton, l'étroit vers la chair, et le large en dehors; de sorte qu'on dirait qu'ils portent une mue à tenir les poulets. S'ils veulent danser, ils prennent des fruits qu'ils nomment *ahouai*, de la grosseur des châtaignes; ils les creusent, les remplissent de petites pierres et se les attachent aux jambes. Dans les mains ils ont des calebasses creuses et remplies aussi de pierres, ou un bâton d'un pied de longueur auquel ces calebasses sont attachées. »

A l'égard des femmes, leur parure n'est pas moins bizarre. Elle consiste dans le soin de s'arracher tout le poil du corps, excepté les cheveux, de se peindre de diverses couleurs, et de se fendre étrangement les oreilles pour y porter divers ornemens. Mais d'ailleurs elles vont nues, et ne manquent point l'occasion

de se baigner, chaque fois qu'elles rencontrent une rivière ou un ruisseau. Cette commodité étant une des raisons qu'elles alléguaient aux Européens qui voulaient les forcer de porter des habits, rien n'était si difficile que de les y engager.

Les Brasiliens se nourrissent ordinairement de deux sortes de racines, l'*aipy* et le *manioc*. Ces plantes se cultivent, et n'ont pas besoin d'être plus de trois mois en terre pour devenir hautes d'un demi-pied et de la grosseur du bras. On les fait sécher au feu sur des claies; et, les ratissant avec des pierres aiguisées, on en fait une farine dont l'odeur tire sur celle de l'amidon. Cette farine se cuit dans de grands pots, avec le soin de la remuer jusqu'à ce qu'elle s'épaississe. Refroidie dans une certaine consistance, son goût diffère peu de celui du pain blanc. Celle dont on fait provision dans les courses et les guerres est assez cuite pour se durcir. Elles sont toutes deux fort nourrissantes; et de l'une comme de l'autre, apprêtées avec du jus de viande, on fait un mets qui approche du riz bouilli. Les mêmes racines, pilées dans leur fraîcheur, donnent un jus de la blancheur du lait, qui ne demande que d'être exposé au soleil pour s'y coaguler comme le fromage, et qui fait ensuite un bon aliment, pour peu qu'il soit cuit au feu. Comme on ne fait que le renverser dans une poêle de terre pour le cuire, Léry le compare à nos omelettes.

Ces racines servent aussi à la composition du breuvage, et l'on ne sera point surpris de leur abondance dans un pays où il se trouve des cantons si fertiles, qu'en moins de vingt-quatre heures un jeune homme peut cultiver assez de terre pour lui rapporter de quoi vivre une année entière. D'ailleurs les Indiens du Brésil ne manquent point de maïs, auquel ils donnent le nom d'*avari*.

Lorsqu'ils s'assemblent pour quelque festin, dont l'occasion la plus ordinaire est le massacre de quelque captif dont ils doivent manger la chair, les femmes allument du feu près des vaisseaux qui contiennent les liqueurs. Elles en ouvrent un, dont elles tirent à plein bord, dans une courge que les hommes prennent l'un après l'autre en dansant, et qu'ils vident d'un seul trait. Ils y retournent tour à tour avec les mêmes cérémonies, jusqu'à ce que le vaisseau soit épuisé. Plusieurs jours se passent dans les mêmes transports; ou, si le plaisir est interrompu, c'est par le discours de quelque brave qui exhorte les autres à ne pas manquer de courage contre les ennemis de la nation.

C'est un usage particulier des peuples du Brésil de boire et de manger à différentes heures, c'est-à-dire qu'ils s'abstiennent de manger lorsqu'ils boivent, et de boire lorsqu'ils mangent. Dans les mêmes temps, ils rejettent aussi toute sorte de soins et d'affaires, sans excepter celles de leurs haines et de leurs vengeances, qu'ils remettent toujours après avoir satis-

fait leurs besoins. Alors ils parlent avec chaleur d'attaquer leurs ennemis, de les prendre, de les engraisser, de les assommer solennellement et de les manger.

Ce n'est jamais par des motifs d'intérêt ou d'ambition que les Brasiliens se font la guerre. Ils ne pensent qu'à venger la mort de leurs parens ou de leurs amis mangés par d'autres sauvages. Léry assure qu'on remonterait à l'infini sans trouver d'autre origine à leurs plus sanglantes invasions. La vengeance est une passion si vive chez tous ces peuples, que jamais ils ne se font aucun quartier. Ceux qui ont formé quelque liaison avec les Européens reviennent par degrés de cette férocité; ils baissent la vue avec une sorte de confusion lorsqu'on leur en fait un reproche.

Il entre peu de formalités dans leurs guerres. Ils n'ont ni rois ni princes; ils ne connaissent aucune distinction de rang; mais ils honorent leurs anciens et les consultent, parce que l'âge, disent-ils, leur donne de l'expérience, et que, n'étant plus en état d'agir eux-mêmes, ils sont capables de fortifier les jeunes guerriers par leurs conseils. Chaque aldée, nom qu'ils donnent à quatre ou cinq cabanes situées dans un même canton, a pour directeurs plutôt que pour chefs un certain nombre de ces anciens, qui sont en même temps les orateurs de la société, surtout lorsqu'il est question d'animer les jeunes gens à prendre les armes. Ils donnent le signal du départ, et ne cessent point,

dans leur marche, de faire retentir les termes de haine et de vengeance. A ce cri les sauvages frappent des mains, se donnent de grands coups sur les épaules et sur les fesses, et promettent de ne pas ménager leur vie. Quelquefois ils s'arrêtent pour écouter des harangues animées qui durent des heures entières. Ensuite chacun s'arme de sa tacape, qui est une sorte de massue de bois de Brésil, ou d'une espèce d'ébène noir, fort pesante, ronde à l'extrémité, et tranchante par les bords. Sa longueur est de six pieds sur un de large, et son épaisseur d'un pouce. Ils ont des arcs du même bois, dont ils se servent avec une adresse extrême. Leurs boucliers sont de peau, larges, plats et ronds. Dans cet équipage, et parés de plumes, ils marchent au nombre de cinq ou six mille, formés de plusieurs aldées, avec quelques femmes chargées de provisions. Les généraux sont choisis parmi ceux qui ont pris ou tué le plus d'ennemis. Ils ont pour signaux militaires, une espèce de cornet qu'ils nomment *inubia*, et des flûtes d'os, qui sont ordinairement ceux des jambes de leurs victimes. Quelquefois leurs expéditions se font par mer; mais leurs canots, qui sont d'écorce d'arbres, ne pouvant résister à la force des vagues, ils ne s'éloignent guère du rivage. En arrivant dans le pays qu'ils veulent ravager, les moins vigoureux s'arrêtent avec les femmes pendant que les guerriers pénètrent au travers des bois. Leur première attaque n'est jamais ouverte.

Ils se cachent à quelque distance des habitations ennemies, pour chercher l'occasion de les surprendre; et, attendant les ténèbres, ils y mettent le feu, et profitent de la confusion; ils y exercent toutes sortes de cruautés : mais leur principal objet est toujours d'enlever des prisonniers. Ceux qu'ils tiennent et qu'ils peuvent emmener dans ces occasions sont gardés soigneusement pour être rôtis et mangés après la guerre.

S'ils ne peuvent éviter de se battre en pleine campagne, leur emportement, redoublé par la force du péril, devient une vraie fureur. « De quoi ayant moi-même été spectateur, dit Léry, je puis parler avec vérité. Un autre Français et moi, quoiqu'en danger, si nous eussions été pris ou tués, d'être mangés des Margajas, eûmes une fois la curiosité d'accompagner nos sauvages, lors au nombre d'environ quatre mille, dans une escarmouche qui se fit sur le rivage de la mer, et nous vîmes ces barbares combattre de telle furie, que *gens forcenés et hors de sens ne sauraient pis faire*. Premièrement, quand les nôtres eurent aperçu l'ennemi d'environ demi-quart de lieue, ils se prirent à hurler de telle façon, que, quand il eût tonné du ciel, nous ne l'eussions pas entendu. A mesure qu'ils approchaient, redoublant leurs cris, sonnant de leurs cornets, étendant les bras, se menaçant, et montrant les uns aux autres les os des prisonniers qu'ils avaient mangés, et jusqu'aux dents en-

filées, dont plusieurs avaient plus de deux brasses, pendues à leur cou; c'était une horreur de voir leur contenance : mais ce fut bien pis lorsqu'ils vinrent à s'approcher; car, étant à deux ou trois cents pas les uns des autres, ils se saluèrent d'abord à grands coups de flèches, et dès la première décharge vous en eussiez vu l'air tout chargé. Ceux qui en étaient atteints les arrachaient de leur corps avec un merveilleux courage, les rompaient, les mordaient à belles dents, et ne laissaient pas de faire tête malgré leurs blessures; sur quoi il faut observer que ces Américains sont si acharnés dans leurs guerres, qu'aussi long-temps qu'ils peuvent remuer bras et jambes, ils ne cessent point de combattre, sans reculer ni tourner le dos. Quand ils furent mêlés, ce fut à faire jouer des deux mains les massues de bois, et à se charger si furieusement, que celui qui rencontrait la tête de son ennemi, non-seulement le renversait par terre, mais l'assommait comme nos bouchers font les bœufs. On me demandera ce que mon compagnon et moi nous faisions dans cette rude escarmouche. Je réponds, pour ne rien déguiser, que, nous contentant d'avoir fait la première folie, qui était de nous être hasardés avec ces barbares, et nous tenant à l'arrière-garde, nous étions seulement occupés à juger des coups. Mais quoique j'eusse vu la gendarmerie en France, tant à pied qu'à cheval, je dois dire que les morions dorés et les armes luisantes de nos

Français ne m'ont jamais donné tant de plaisir que j'en eus à voir combattre les sauvages. Outre leurs sauts, leurs sifflemens et leurs adroites passades, c'était un merveilleux spectacle que celui de voir voler en l'air tant de flèches avec leurs grands empennons de plumes rouges, bleues et vertes, incarnates et d'autres couleurs, parmi les rayons du soleil, qui les faisaient comme étinceler, et de voir aussi tant de bonnets, de bracelets et autres équipages faits de ces plumes naturelles dont les combattans étaient revêtus.

» Après que le combat eut duré environ trois heures, et que de part et d'autre il y eut un bon nombre de tués et de blessés, nos Topinamboux ayant enfin remporté la victoire firent prisonniers plus de trente Margajas, hommes et femmes, qu'ils emmenèrent dans leur pays; et quoique nous deux Français nous n'eussions fait autre chose que de tenir nos épées nues à la main, et tirer quelques coups de pistolets en l'air pour encourager nos gens, nous reconnûmes qu'on ne pouvait leur faire plus grand plaisir que d'aller à la guerre avec eux; car ils nous estimèrent tellement depuis, que, dans les villages où nous fréquentions, les vieillards nous marquèrent toujours plus d'amitié.

» Les prisonniers ayant été mis au milieu de la troupe victorieuse, liés et garrottés pour s'en assurer mieux, nous retournâmes à notre rivière de Janeiro, aux environs de laquelle

ces sauvages habitaient. Comme nous étions allés à douze ou quinze lieues loin, ne demandez pas si, en passant par les villages de nos alliés, ils venaient au-devant de nous, dansant, sautant et claquant des mains pour nous caresser et nous applaudir. Il fallait que les pauvres prisonniers, suivant leur coutume entre eux, étant près des maisons, chantassent et dissent aux femmes : « Voici la viande que vous » aimez tant qui approche de vous. » Pour conclusion, lorsque nous fûmes arrivés devant notre île, mon compagnon et moi nous nous fîmes passer dans une barque, et les sauvages s'en allèrent chacun à leur quartier. Quelques jours après, quelques-uns de ceux qui avaient des prisonniers nous vinrent voir à notre fort; et, sollicités par nos interprètes d'en vendre une partie à Villegagnon, ils y consentirent pour nous obliger. J'achetai une femme et son petit garçon qui n'avait pas deux ans, lesquels me coûtèrent environ trois livres de France en marchandises ; mais ce fut assez malgré les maîtres. Car, disait celui qui me fit cette vente, nous ne savons ce qui arrivera : depuis que *Paycalas*, ainsi nommaient-ils Villegagnon, est venu dans ce pays, nous ne mangeons pas la moitié de nos ennemis. Je pensais bien garder le petit garçon pour moi ; mais Villegagnon me faisant rendre mes marchandises, voulut l'avoir pour lui. Encore, quand je disais à la mère que je l'emmènerais en France, elle répondait (tant cette nation a la vengeance

enracinée au cœur) que, sans l'espérance qu'elle avait qu'étant devenu grand, il pourrait s'échapper et se retirer avec les Margajas pour les venger, elle eût mieux aimé qu'il eût été mangé par les Topinamboux que de le laisser après elle. »

On assure que la plupart des Brasiliens engraissent leurs prisonniers pour rendre leur chair de meilleur goût, et que, pendant le temps qu'ils les laissent vivre, ils donnent des femmes aux hommes, mais qu'ils ne donnent point d'hommes aux femmes. Le maître d'un prisonnier ne fait pas difficulté, dit-on, de lui abandonner sa mère ou sa sœur. Cette femme lui rend d'ailleurs toutes sortes de services, jusqu'au jour qu'il doit être massacré et mangé. Dans l'intervalle, il passe le temps à la chasse et à la pêche. Le jour de la mort n'est jamais déterminé; il dépend de l'embonpoint du captif. Lorsqu'il est venu, tous les Indiens de l'aldée sont invités à la fête. Ils passent d'abord quelques heures à boire et à danser, et non-seulement le prisonnier est au nombre des convives, mais, quoiqu'il n'ignore point que sa mort approche, il affecte de se distinguer par sa gaieté. Après la danse, deux hommes robustes se saisissent de lui sans qu'il fasse de résistance, ou qu'il laisse voir la moindre frayeur. Ils le lient d'une grosse corde au milieu du corps; mais ils lui laissent les mains libres; et dans cet état ils le mènent comme en triomphe dans les aldées voisines. Loin d'en

paraître abattu, il regarde d'un air fier ceux qui se présentent sur son passage; il leur raconte hardiment ses exploits, surtout la manière dont il a souvent lié les ennemis de sa nation, et dont il les a rôtis et mangés, et leur prédit que sa mort ne demeurera pas sans vengeance, et qu'ils seront un jour mangés comme lui. Lorsqu'il a servi quelque temps de spectacle, et reçu les injures qu'on lui rend, ses deux gardes reculent, l'un à droite et l'autre à gauche, à la distance de huit ou dix pieds, tirant à mesure égale la corde dont ils le tiennent lié, de sorte qu'il ne peut faire un pas au milieu d'eux. On apporte à ses pieds un tas de pierres, et les gardes, se couvrant de leurs boucliers, lui déclarent qu'avant sa mort on lui laisse le pouvoir de la venger. Alors, entrant en fureur, il prend des pierres et les jette contre ceux qui l'environnent. Avec quelque soin qu'ils se retirent, il y en a toujours un grand nombre de blessés.

Aussitôt qu'il a jeté toutes ses pierres, celui dont il doit recevoir la mort, et qui ne s'est pas montré pendant toute cette scène, s'avance la tacape à la main, parée de ses plus belles plumes. Il tient quelques discours au captif, et ce court entretien renferme l'accusation et la sentence. Il lui demande s'il n'est pas vrai qu'il a tué et mangé plusieurs de ses compagnons. L'autre se fait gloire d'un prompt aveu, et défie même son bourreau par une formule énergique dans les langues du pays. « Rends-moi

» la liberté, lui dit-il, et je te mangerai, toi et » les tiens. Eh bien, réplique le bourreau, nous » te préviendrons. Je vais t'assommer, et tu se» ras mangé ce jour même. » Le coup suit aussitôt la menace. La femme qui a vécu avec le mort se hâte d'accourir, et se jette sur son corps pour y pleurer un moment. C'est une grimace qui ne l'empêche point de manger sa part du malheureux qu'elle a pris soin d'engraisser. Ensuite d'autres femmes apportent de l'eau chaude, dont elles lavent le corps; d'autres viennent, le coupent en pièces avec une extrême promptitude, et frottent les enfans de son sang pour les accoutumer de bonne heure à la cruauté. Avant l'arrivée des Européens, les corps étaient découpés avec des pierres tranchantes. Aujourd'hui les Brasiliens ont des couteaux en grand nombre. Il ne reste qu'à rôtir les pièces du corps et les entrailles, qui sont fort soigneusement nettoyées; c'est l'emploi des vieilles femmes, comme celui des vieillards en mangeant ce détestable mets est d'exhorter les jeunes gens à devenir bons guerriers pour l'honneur de leur nation et pour se procurer souvent le même festin.

L'usage commun des Brasiliens est de conserver dans leurs villages des monceaux de têtes de morts; et lorsqu'ils reçoivent la visite de quelque étranger, ils ne manquent point de lui donner ce spectacle comme un trophée de leur valeur et des avantages qu'ils ont remportés sur leurs ennemis. Ils gardent aussi fort

*...

soigneusement les plus gros os des cuisses et des bras pour en faire diverses sortes de flûtes, et toutes les dents, qu'ils attachent en forme de chapelet pour se les suspendre au cou. Ceux qui ont fait plusieurs prisonniers, croyant leur gloire bien établie, se font inciser dès le même jour la poitrine, les bras, les cuisses, le gras des jambes, et d'autres parties du corps, pour éterniser la mémoire de leurs exploits. Léry prit soin de faire dessiner la figure d'un Brasilien avec toutes ces marques d'honneur. Enfin, s'il arrive que les captifs aient eu quelque enfant des femmes qui ont pris soin de les engraisser, ces malheureux fruits sont dévorés, soit en naissant, soit après avoir acquis un peu plus de force.

« Ils nous présentaient souvent, dit Léry, de la chair humaine pour en manger; et le refus que nous en faisions les chagrinait, comme si nous leur eussions donné sujet de se méfier de notre alliance; sur quoi je dois rapporter, à mon grand regret, que quelques interprètes normands, qui avaient passé huit ou neuf ans dans ce pays, y menant une vie d'athées, non-seulement se souillaient de toutes sortes de désordres avec les femmes, mais se vantaient d'avoir tué et mangé des prisonniers. Un jour que j'étais avec quatre ou cinq Français dans un village de la grande île, où l'on retenait dans les fers un jeune homme que nos sauvages avaient enlevé sur quelques Européens, nous trouvâmes occasion de nous approcher de lui.

Il nous dit en fort bon portugais qu'il était chrétien, et qu'ayant été conduit en Portugal, il avait été baptisé sous le nom d'*Antonio*. Quoique Margaja, et déterminé à souffrir courageusement la mort, il nous fit entendre qu'il ne serait pas fâché de nous devoir la vie. Nous fûmes touchés de compassion : un des nôtres, serrurier de profession, qui savait assez l'espagnol pour entendre quelque chose du portugais, lui promit une lime pour couper ses fers, et convint avec lui que, se dérobant à ses gardes, tandis que nous nous efforcerions de les amuser, il irait nous attendre dans un petit bois voisin, où nous aurions pu le prendre en retournant à notre île. Cette espérance l'avait jeté dans un transport de joie. Mais, sans avoir entendu ce qu'on lui avait offert, les sauvages conçurent quelque soupçon de notre entretien. A peine fûmes-nous sortis du village, qu'ayant appelé leurs voisins pour assister à la mort du prisonnier, ils le massacrèrent ensemble. Le lendemain nous retournâmes chez eux avec une lime et d'autres secours, sous prétexte de leur demander des vivres; mais, sans nous répondre, ils nous menèrent dans un lieu où nous vîmes les pièces du corps d'Antonio sur le boucan; et, s'applaudissant de nous avoir trompés, ils finirent par nous montrer la tête avec des éclats de rire. Un autre jour, deux Portugais se laissèrent surprendre par nos sauvages dans une petite maison de terre assez voisine d'un de leurs forts, qui se nommait

Moripione. Quoiqu'ils se fussent défendus avec beaucoup de courage du matin au soir, et qu'après avoir épuisé toute leur provision de poudre, ils fussent sortis, chacun avec une épée à deux mains, dont ils avaient fait un grand carnage, ils n'avaient pu supporter une multitude d'ennemis qui s'étaient obstinés à les prendre. Ils eurent le malheur de tomber entre leurs mains. J'achetai la dépouille de l'un, qui consistait en quelques habits de buffle. Un de nos interprètes eut pour deux couteaux un grand plat d'argent qui s'était trouvé dans leur maison. Nous apprîmes des sauvages mêmes qu'après les avoir conduits dans leur habitation, ils avaient commencé par leur arracher la barbe ; qu'ensuite ils les avaient tués et mangés cruellement ; et que, loin d'être attendris de leurs plaintes, ils leur avaient reproché de ne pas savoir mourir avec honneur. »

Enfin, comme tout est précieux dans un voyageur de bonne foi, lorsqu'il ne raconte que ce qui s'est passé sous ses yeux, Léry ajoute « qu'un jour les Topinamboux, alliés des Français, las d'une trop grande tranquillité, qui leur faisait perdre le goût de la chair humaine, se souvinrent qu'ils avaient dans leur voisinage une habitation de Margajas qui s'étaient rendus à leur nation depuis vingt ans, et qu'ils avaient laissé vivre en paix. Mais, sous prétexte qu'ils étaient issus de leurs plus mortels ennemis, ils prirent la résolution de les détruire. La nuit fut prise pour cette expé-

dition. Ils firent un tel carnage, que les cris des mourans se firent entendre de fort loin. Plusieurs Français, qui en furent informés vers minuit, partirent bien armés dans une grande barque pour se rendre à ce village, qui n'était pas éloigné du fort. Mais, avant qu'ils y pussent arriver, les furieux Topinamboux avaient mis le feu aux maisons, et fait main basse sur les habitans qui en étaient sortis. » Léry n'était pas du détachement français; mais il apprit des autres qu'ils avaient vu quantité d'hommes et de femmes en pièces sur les boucans, et des enfans rôtis tout entiers. Quelques-uns néanmoins s'étaient sauvés par mer à la faveur des ténèbres, et vinrent demander un asile dans le fort français. Ils y furent reçus fort humainement; mais les Topinamboux, qui ne furent pas long-temps sans en être avertis, en firent des plaintes fort vives, et ne consentirent à les laisser sous la protection des Français qu'après avoir été apaisés par des présens.

Avec un goût si vif pour la chair humaine, non-seulement les Brasiliens se bornent à manger leurs ennemis, mais dans leurs guerres même, ils ne mangent que ceux qui tombent vifs entre leurs mains, et qu'ils tuent avec certaines formalités. On ne remarque point qu'après un combat dont ils ont remporté l'avantage, et qui les a laissés maîtres du champ de bataille, ils se soient arrêtés à dévorer les corps des vaincus; et tous leurs efforts semblent se

rapporter à faire des prisonniers, qu'ils vont égorger dans leurs villages.

Léry prétend que, quoiqu'ils aient peu d'idées religieuses, ils croient à des esprits malfaisans et au pouvoir des devins. Il fut témoin de leurs danses, qui sont de véritables convulsions poussées jusqu'à l'évanouissement, et suivies des harangues de leurs sorciers.

« Pour conclusion, dit-il, ils frappèrent du pied droit plus fort qu'auparavant; ils crachèrent chacun devant soi, et tous chantèrent deux ou trois fois en chœur, mais sur la même note, c'est-à-dire sans aucune variété de ton, *hé, hé, hua; hé, hua, hua, hua*. Comme je n'entendais pas encore parfaitement leur langage, l'interprète me dit que dans la grande ballade ils avaient regretté en premier lieu leurs vaillans ancêtres; qu'ensuite ils s'en étaient consolés par l'assurance de les aller rejoindre après la mort, et de se réjouir avec eux derrière les hautes montagnes; qu'ils avaient menacé leurs ennemis de les prendre et de les manger; enfin qu'ils avaient célébré un ancien débordement d'eau qui avait noyé tous les hommes, à l'exception des auteurs de leur race. »

On a cru devoir entrer dans ces détails sur des peuples qui passent avec raison pour les plus barbares de l'Amérique, et donner par leur exemple quelque idée de toutes les autres nations qu'on a nommées, sans avoir pu les faire connaître autrement. Cependant il ne

faut pas s'imaginer, sur des peintures si révoltantes, que les Brasiliens manquent de raison et de bonté. Le même voyageur, qu'on cite volontiers lorsqu'il parle de ce qu'il a vu, fait un autre récit qui mérite encore d'être rapporté en ses termes : « Une autre fois, dit-il, me trouvant avec quelques Français dans un village nommé *Okarantin*, à deux lieues de Cotiva, et soupant au milieu d'une place où les habitans s'étaient assemblés pour nous admirer (car, lorsqu'ils veulent faire honneur à quelqu'un, ils ne mangent jamais avec lui), nous les avions autour de nous comme autant de gardes, chacun armé d'un os de poisson long de deux ou trois pieds, et dentelé en forme de scie, moins pour attaquer ou pour se défendre que pour éloigner les enfans auxquels ils disaient dans leur langage : « Petite canaille, » retirez-vous ; vous n'êtes pas dignes de paraître aux yeux de ces étrangers. » Après nous avoir laissés souper tranquillement, sans nous interrompre d'un seul mot, un vieillard, ayant observé que nous avions fait notre prière au commencement et à la fin du repas, nous dit d'un ton fort modeste : « Que signifie cet usage » que je vous ai vu, d'ôter vos chapeaux sans » ouvrir la bouche, tandis qu'un de vous a parlé » seul ? A qui s'adressait-il ? Était-ce à vous-» mêmes, qui êtes présens, ou à quelqu'un » dont vous regrettez l'absence. » Je pris cette occasion pour leur donner quelque idée du christianisme. C'était à Dieu que nous avions

adressé nos prières; et quoique ce grand Dieu ne fût pas visible, non-seulement il nous avait entendus, mais il savait ce que nous pensions au fond du cœur. Là-dessus je commençai, avec le secours de l'interprète, à lui expliquer une partie de notre religion, et j'y employai plus de deux heures. Ils m'écoutèrent avec de grandes marques d'admiration. Enfin un autre vieillard me dit: « Vous nous apprenez plusieurs bonnes choses que nous n'avions jamais » entendues: cependant vos discours me rap» pellent ce que nos pères nous ont souvent » raconté. Long-temps avant eux, et si long» temps, qu'ils n'avaient pu tenir le compte des » lunes, un étranger, vieux et barbu comme » vous, vint dans ce pays, tint le même lan» gage que vous, et ne persuada personne. En» suite il en vint un autre qui nous donna sa » malédiction avec une *tacape*, dont nous n'a» vons pas cessé de nous servir pour nous » massacrer l'un l'autre; à présent c'est un usage » établi parmi nous: si nous venions à l'aban» donner, nous deviendrions la risée de tous » nos voisins. » Je répliquai avec toute la force possible que les lumières de la vérité devaient leur faire mépriser le jugement d'une multitude d'aveugles; et que le vrai Dieu que je leur annonçais leur ferait vaincre tous leurs ennemis. Ils furent émus jusqu'à promettre de suivre la doctrine qu'ils venaient d'entendre, et de ne plus manger de chair humaine; ils se mirent à genoux pour faire la prière à notre exemple,

et se la firent expliquer après l'avoir écoutée avec beaucoup d'attention ; mais le soir, lorsque, étant couchés dans nos hamacs, nous nous applaudissions de leur changement, nous les entendîmes chanter plus furieusement que jamais qu'il fallait se venger de leurs ennemis, en prendre un grand nombre et les manger. » Telle est l'inconstance naturelle aux sauvages, plus encore qu'aux autres hommes.

Quoique les Brasiliens n'aient pas d'autres lois que leurs usages, dont quelques-uns blessent ouvertement les principes de justice et d'humanité, on ne laisse pas de remarquer dans cette étrange corruption quelques traces d'un meilleur ordre, qu'ils ne conservent pas moins fidèlement que leurs plus barbares pratiques. L'adultère est en horreur dans toutes ces nations ; c'est-à-dire que, malgré la liberté bien établie de prendre plusieurs femmes et de les répudier, un homme n'en doit pas connaître d'autres que celles qu'il prend à ce titre ; et les femmes doivent être fidèles à leurs maris. Avant le mariage, non-seulement les filles se livrent sans honte aux hommes libres, mais leurs parens mêmes les offrent au premier venu, et caressent beaucoup leurs amans : « de sorte qu'il n'y en a pas une, suivant la décision de Léry, qui entre vierge dans l'état du mariage. » Mais lorsqu'elles sont attachées par des promesses, seule formalité qui les lie, on cesse de les solliciter ; elles cessent elles-mêmes de prêter l'oreille aux sollicitations ; et celles qui man-

quent à leur engagement sans l'aveu de leurs maris, sont assommées sans pitié. Une femme enceinte n'est pas dispensée du travail commun, parce qu'on le croit nécessaire pour l'heureux succès de sa délivrance; car il n'est pas vrai, dit Léry, que les Brasiliennes accouchent sans douleur. Il raconte les circonstances d'un accouchement dont il fut témoin.

La première nourriture des enfans est non-seulement le lait de la mère, mais un peu de farine mâchée. On a déjà remarqué que c'est le mari qui se couche tranquillement pour recevoir les félicitations des voisins sur l'accroissement de sa famille. La femme ne demeure au lit qu'un ou deux jours; et, portant son fruit pendu au cou, dans une écharpe de coton faite pour cet usage, elle reprend ses occupations domestiques. L'unique éducation que l'on donne aux enfans regarde la chasse, la pêche et la guerre. Mais Léry s'emporte contre ceux qui ont écrit que les Brasiliens ne connaissent point la pudeur, et qu'ils ne font pas difficulté d'user des droits du mariage en public. Il les représente, au contraire, fort jaloux de l'honnêteté naturelle, sans que leur nudité devienne jamais une occasion d'y manquer. Il assure aussi que, quoique les Brasiliennes aillent toujours nues, on ne leur voit jamais de marques de leurs infirmités périodiques; d'où il faut conclure seulement qu'elles prennent grand soin de les cacher.

Toute la férocité des Brasiliens contre leurs

ennemis n'empêche point qu'ils ne vivent fort paisiblement entre eux. Dans l'espace d'un an, Léry ne vit que deux querelles particulières. Cependant, loin de séparer ceux qui veulent se battre, on leur laisse la liberté de se satisfaire ; mais si l'un des combattans est blessé, ses parens font la même blessure à l'autre, ou le tuent, s'il a tué son adversaire. La loi du talion est toujours observée à la dernière rigueur.

L'occupation des femmes, après les soins qu'on a rapportés, est de filer du coton pour en faire des hamacs et des cordes. Léry nous apprend leur manière de filer et de faire les tissus. Elles font aussi les vaisseaux de terre qui servent pour les liqueurs et les alimens : quoique rudes et grossiers en dehors, l'intérieur est non-seulement poli, mais plombé d'une liqueur blanche qui durcit en séchant. Elles ont d'ailleurs des couleurs grisâtres dont elles font avec des pinceaux diverses figures sur ce fond blanc, surtout dans la vaisselle où l'on sert les viandes ; ce qui donne un air fort agréable à leur service de table. Mais Léry observe que, n'ayant aucune règle de peinture, et ne suivant que leur imagination, elles ne font jamais deux fois les mêmes figures, et que cette variété même a de l'agrément.

Si l'on excepte quelques peuplades dont la férocité n'est pas différente de celle des bêtes, la plupart des Brasiliens reçoivent humainement les étrangers. On est même surpris de trouver

dans leur traitement une ressemblance d'un village à l'autre, qui semble partir d'un fonds de société. Léry commence par faire observer que, si l'on doit aller plus d'une fois au même village, il faut choisir le *moussacat*, c'est-à-dire le père de famille chez lequel on veut loger constamment, parce que celui auquel on s'est d'abord adressé s'offenserait beaucoup qu'on le quittât pour en prendre un autre. A l'arrivée du voyageur qui se présente à sa porte, il le presse de s'asseoir dans un lit de coton suspendu en l'air, où il le laisse quelque temps sans lui dire un mot : c'est pour se donner le temps d'assembler ses femmes qui viennent s'accroupir à terre, autour du lit, les deux mains sur leurs yeux. Bientôt elles laissent tomber des larmes de joie; et, sans cesser de pleurer, elles adressent mille choses flatteuses à leur hôte. « Que tu es bon! que tu as pris de peine à venir! que tu es beau! que tu es vaillant! que » nous t'avons d'obligation! que tu nous fais » de plaisir! etc. » Si l'étranger veut donner bonne opinion de lui, il doit répondre par des marques d'attendrissement. Léry assure qu'il a vu des Français réellement attendris du spectacle pleurer aussi; mais il conseille à ceux qui n'ont pas le cœur si tendre de jeter du moins quelques soupirs. Après cette première salutation, le moussacat, qui s'est retiré dans un coin de la cabane, affectant de faire une flèche, ou quelque autre ouvrage, comme s'il ignorait ce qui se passe, revient vers le lit,

demande à l'étranger comment il se porte, reçoit sa réponse, et lui demande encore quel sujet l'amène. On doit satisfaire à toutes les questions. Alors, si l'on est venu à pied, il fait apporter de l'eau, dont ses femmes lavent les pieds et les jambes au *maïr :* c'est le nom qu'ils donnent aux Européens. Ensuite il s'informe si l'on a besoin de boire ou de manger, si l'on répond qu'on désire l'un et l'autre, il fait servir sur-le-champ tout ce qu'il a de gibier, de volaille, de poisson et d'autres mets, avec la même abondance des breuvages du pays,

Veut-on passer la nuit dans le même lieu, non-seulement le moussacat fait tendre un bel *inis* blanc, mais, quoiqu'il fasse peu froid au Brésil, il prend prétexte de l'humidité de la nuit pour faire allumer autour du lit trois ou quatre petits feux, qui sont entretenus pendant le sommeil du maïr, avec une sorte de petit éventail nommé *tatapécoun*, fort semblable à nos écrans. « Le soir, ajoute Léry, qui parle encore de lui-même, pour ne rien souffrir de nuisible à notre repos, il fit éloigner tous les enfans. Enfin, se présentant à notre réveil, il nous dit, *atour assaps*, c'est-à-dire, parfaits alliés; avez-vous bien dormi? Nous répondîmes d'un air satisfait. « N'importe, répliqua-t-il, re-
» posez-vous encore, mes enfans; car je vis bien
» hier au soir que vous étiez extrêmement fati-
» gués. » Comme c'est l'usage dans ces occasions qu'on leur fasse quelques présens, et que nous ne marchions jamais sans avoir cha-

cun notre sac de cuir plein de petites marchandises qui nous servaient de monnaie d'or ou d'argent, nous fûmes libéraux à notre départ, c'est-à-dire que nous donnâmes au vieillard des couteaux, des ciseaux et des pincettes; des peignes, des miroirs, des bracelets, et des boutons de verre aux femmes, et des hameçons pour la pêche, aux enfans. »

Léry se fait ici demander si, malgré toutes ces apparences de droiture et de bonté, il se croyait sans danger parmi des sauvages dont il connaissait la cruauté par d'autres preuves. Il répond : « Que, loin de trembler pour sa vie, il dormait parmi eux d'un profond sommeil; que s'ils détestent leurs ennemis qu'ils assomment et qu'ils mangent, ils portent une extrême affection à leurs amis et leurs alliés; que pour les garantir du moindre déplaisir, ils se feraient hacher en pièces; enfin qu'il se croyait moins exposé chez les anthropophages du Brésil qu'on ne l'était alors en France, où les différens de religion semblaient autoriser la perfidie et le meurtre. »

Dans leurs maladies, les Brasiliens se traitent mutuellement avec des égards si tendres, que, s'il est question d'une plaie, un voisin se présente aussitôt pour sucer celle d'un autre; et tous les services de l'amitié sont rendus avec le même zèle. Outre diverses sortes de fièvres et d'infirmités communes aux autres peuples de l'Amérique méridionale, dont on a remarqué néanmoins que leur régime ou leur climat

les défendent mieux, ils ont une maladie qui passe pour incurable, et que Léry n'attribue qu'au commerce des femmes. Il assure qu'ils la nomment *pian*, sans expliquer d'où leur vient ce nom, qui est celui du même mal dans d'autres parties de l'Amérique et dans les îles. La description qu'il en fait, et ses funestes communications, jettent un nouveau jour sur l'origine des maux vénériens en Europe. Avec les simples de leurs forêts et de leurs montagnes, les Brasiliens n'ont guère d'autre remède que l'abstinence : ils ne donnent aucune sorte de nourriture aux malades.

Leurs funérailles consistent moins en cérémonies qu'en pleurs et en chants lugubres, qui contiennent l'éloge des morts. Ils les enterrent debout dans une fosse ronde, que Léry compare à un tonneau, les bras et les jambes pliés dans leurs jointures naturelles, et liés avec le corps. Si c'est un chef de famille, on enterre avec lui ses plumes, ses colliers, son inis et ses armes. Lorsque les habitations changent de lieu, ce qui arrive quelquefois sans autre raison que de changer d'air, chaque famille met sur les fosses de ses morts les plus respectés quelques pierres couvertes d'une grande herbe qui se nomme *pindo*, et qui se conserve long-temps sèche. Les sauvages n'approchent jamais de ces monumens sans pousser des cris.

On doit reconnaître pour un mérite particulier, dans un voyageur, l'attention qu'il a don-

née aux langues étrangères, surtout à celles des nations les plus barbares, qui peuvent être regardées comme le simple ouvrage de la nature. Léry s'est distingué par ce soin. Non-seulement il avait appris la langue des Topinamboux, mais, ne se fiant point à l'étude d'une année, il s'aida du secours d'un interprète qui en avait passé sept ou huit avec ces peuples pour recueillir les observations qu'il nous a laissées; et Laët en confirme l'exactitude par la comparaison qu'il se glorifie d'en avoir faite avec celle d'un Hollandais qui avait aussi vécu long-temps en différentes parties du Brésil. Ce n'est pas que la plupart des nations de cette grande contrée n'aient leur propre langue; mais on a déjà remarqué que celle des Topinamboux est dominante. Laët y trouve un sujet d'étonnement qui s'explique par le prodigieux nombre de ces Américains, et par leurs fréquentes dispersions.

Premièrement, les pronoms substantifs sont, *ché*, moi; *te*, toi; *ahé*, lui; *orée*, nous; *pée*, vous; *aurahé*, eux. La troisième personne du singulier *ahé* est masculin. Le féminin et le neutre sont *aé*, sans aspiration. Au pluriel, *aurahé* est pour les deux genres, et par conséquent peut être commun.

Ce que les grammairiens nomment *verbe*, s'appelle, en langue brasilienne, *guengave*.

L'auteur conjugue une partie du verbe substantif *aïco*, je suis; *ereico*, tu es; *oico*, il est;

oroico, nous sommes ; *péico*, vous êtes ; *aurahéoico*, ils sont.

Le temps imparfait, c'est-à-dire, qui n'est point encore accompli, parce qu'on peut être encore ce qu'on était alors, est désigné par *aquoémé*, qui signifie *en ce temps-là. Aico aquoémé*, j'étais alors; *ereico aquoémé*, tu étais alors; *oico aquoémé*, il était alors. Pluriel, *oroico aquoémé*, nous étions alors; *peico aquoémé*, vous étiez alors; *aurahéoico aquoémé*, ils étaient alors.

Temps parfaitement passé. On reprend le verbe *oico*, auquel on ajoute l'adverbe *aquoémené*, qui signifie *temps jadis*, temps accompli. Exemple dans un autre verbe : *assa voussou gatou aquoé-mené*, je l'ai aimé en ce temps-là.

Le futur d'*aïco*, je suis, est *aïco iren*, je serai; c'est-à-dire qu'*iren* marque l'avenir, et qu'on ne fait que le répéter à chaque personne du verbe, et dans les deux nombres.

A l'impératif, *oico*, sois; *toico*, qu'il soit; *oroico*, que nous soyons; *tapoico*, que vous soyez; *aurahétoico*, qu'ils soient. Si l'on commande pour le présent, on ajoute *taugo*, qui signifie à l'instant.

L'optatif, *aïco momen*, que je serais volontiers ! et le reste en continuant d'ajouter *momen.*

Le participe, *ré coruré*, étant. Mais il ne peut guère être entendu seul; on y ajoute les pronoms singuliers ou pluriels.

Le temps indéfini s'emploie pour l'infinitif.

Autre verbe : *aiout*, je viens, ou je suis venu; *ereiout*, tu viens, ou tu es venu; *o-out*, il vient, ou il est venu. Pluriel : *oroiout*, nous venons, ou nous sommes venus; *peiout*, vous venez, ou vous êtes venus; *aurahéiout*, ils viennent, ou ils sont venus; *aiout aquoémé*, je venais alors; *aiout aquoémené*, je vins, ou je suis venu en tel temps; *aiout iren*, je viendrai. En un mot, nul verbe n'est conjugué sans un adverbe qui marque le temps. *Eori* ou *eiot*, viens; *emo out*, fais-le venir. Au pluriel, *peori* ou *peiot*, venez. Les mots *eiot* et *peiot* ont le même sens; mais *eiot* est plus civil entre les hommes, et *peiot* ne s'emploie guère que pour les bêtes. *Ta iout*, que je vienne; *teu umé*, venant.

Noms des principales parties du corps. Remarquez que *ché*, qui signifie *moi*, est aussi le pronom possessif *mon*. *Ché acan*, ma tête; *ché avé*, mes cheveux; *ché voua*, mon visage; *ché nembi*, mes oreilles; *ché sshua*, mon front; *ché ressa*, mes yeux; *ché tin*, mon nez; *tourou*, la bouche; *retoupavé*, les joues; *redmiva*, le menton; *redmiva avé*, la barbe; *apé-cou*, la langue; *ram*, les dents; *aiouré*, le cou ou la gorge; *asséoc*, le gosier; *poca*, la poitrine; *rocapé*, le devant du corps en général; *atoucoupé*, le derrière; *poni asoo*, l'échine; *rousbony*, les reins; *réviré*, les fesses; *inuanponi*, les épaules; *inua*, les bras, *papony*, le poing; *pò*, la main; *poncu*, les doigts;

puyac, l'estomac ou le foie; *reguié*, le ventre; *pourou assen*, le nombril; *cam*, les mamelles; *oup*, les cuisses; *roduponam*, les genoux; *poracé*, les coudes; *retemeu*, les jambes; *pouy*, les pieds; *pussempé*, les ongles des pieds; *ponampé*, les ongles des mains; *cuy*, le cœur; *eneg*, le poumon; *eneg*, l'âme, ou la pensée; *enegouere*, l'âme après qu'elle est sortie du corps; *rencouem*, l'anus. Parties naturelles, *rementieh*, *rapoupit*.

Les articles pour la déclinaison des substantifs sont *ché acan*, ma tête; *te acan*, ta tête; *y acan*, sa tête; *oro acan*, notre tête, *pea can*, votre tête; *aurahé acan*, leur tête.

Léry ajoute plusieurs locutions ordinaires: *Emiredu tata*, allume le feu; *emo goap tata*, éteins le feu; *ertout ché tata emiren*, apporte de quoi allumer le feu; *emogi pira*, fais cuire le poisson; *essessi*, rôtis-le; *emoui*, fais-le bouillir; *fa vécu ouy amo*, fais de la farine; *emagip caouin amo*, fais du *caouin* (c'est le nom de leur breuvage); *coeinupe*, va à la fontaine; *erout unichesué*, apporte-moi de l'eau; *queré me chéremiou racoap*, viens me donner à manger; *taié poié*, que je lave mes mains; *taié iourou*, que je lave ma bouche; *ché embouassi*, j'ai faim; *nam ché iourou*, je n'ai point d'appétit; *ché ussé*, j'ai soif; *ché raïc*, j'ai chaud, je sue; *ché rou*, j'ai froid, *ché racoup*, j'ai la fièvre; *ché carocou asti*, je suis triste. On remarque que *carocou* signifie proprement le soir, l'obscurité; *aicoceve*,

je suis dans l'embarras; *chépourra oussoup*, je suis mal ou pauvrement traité; *ché rocoup*, je suis joyeux; *aico memovoh*, je suis un objet de raillerie; *aico gatou*, je suis dans une situation agréable; *ché reniac ossou*, mon esclave; *ché remïboié*, mon serviteur; *ché roïac*, mon inférieur; *ché pouracassare*, mon pêcheur, celui qui prend du poisson pour moi; *che mac*, mon bien, ma marchandise, ce qui est à moi; *ché remimoguem*, je l'ai fait, c'est mon ouvrage; *rerecouaré*, une garde; *roubichac*, chef, supérieur; *moussacat*, père de famille, qui reçoit les passans; *querré muhau*, vaillant, redoutable en guerre, *teuten*, fanfaron; *roup*, père; *requeyt*, frère aîné; *rebure*, frère puîné; *renadire*, sœur; *rure*, fils d'une sœur, ou neveu; *tipet*, fille d'une sœur ou nièce; *aiché*, tante; *ai*, ma mère, en lui parlant; *ché si*, ma mère, en parlant d'elle; *ché rayt*, ma fille; *ché rememynou*, les enfans de mes fils et de mes filles. L'oncle se nomme *roup*, comme le père; et le père donne les noms de fils et de filles à ses neveux et ses nièces. *Mae*, le ciel; *couarassi*, le soleil; *iascé*, la lune; *iassi tata oussoit*, l'étoile du berger; *yassi tata miri*, toutes les petites étoiles; *ubouy*, la terre; *paranan*, la mer; *uheté*, eau douce; *uheen*, eau salée, *uheen, buho*, eau saumâtre; *ita*, pierre, métal, et tout ce qui sert de fondement pour les édifices; *aosa ita*, pilier d'une maison; *yapuo ita*, faîte d'une maison; *tura ita*, poutre traversière; *igoura houy bairah*, toute espèce de bois; *arapat*, un

arc; *arre*, l'air; *arraïp*, mauvais air; *amen*, pluie; *amen poitou*, temps tourné à la pluie; *toupen*, tonnerre; *toupen verap*, éclair; *ibecoitin*, nuées, ou brouillards; *ibucture*, montagne; *guoum*, campagne, ou plat-pays; *tavé*, village; *aoh*, maison; *ohécouap*, rivière, ou courant d'eau; *uhpaon*, île entourée d'eau; *kaa*, toutes sortes de bois et forêts; *kaapaou*, bois au milieu d'une campagne; *kaaonan*, habitans des bois; *igat*, canot ou nacelle d'écorce qui contient trente ou quarante hommes; *ygureoussou*, navire; *puissa-ouassou*, filet de pêche; *ingua*, grand bâteau pour la pêche; *inquiei*, bâteau qui sert dans les inondations; *mocap*, toutes sortes d'armes à feu; *mocap-coui*, poudre à tirer; *oura*, oiseau; *pira*, poisson.

Les Brasiliens n'ont que cinq noms pour les nombres: *augepé*, 1; *mocousin*, 2; *mossaput*, 3; *oïoueoudic*, 4; *écoimbo*, 5. Lorsqu'ils ont plus de cinq à compter, ils montrent leurs doigts et ceux des assistans jusqu'au nombre dont ils veulent rendre compte.

De plusieurs dialogues que l'interprète de Léry prenait soin d'écrire on ne rapportera que les traits où leur tour d'expression est facile à démêler; car la traduction en est toujours littérale. Léry se présente pour la première fois chez un sauvage, et l'interprète parle pour lui.

L'Américain. « *Ere ioubé?* es-tu arrivé? L'Interprète, *Pa, aiout*, oui, je suis arrivé. L'Amér. *Thé! augé nipo*, que c'est bien fait!

Mara pé derera, comment te nommes-tu? L'INTERP. *Léry-Oussou*, une grosse huître. Sur quoi il faut remarquer que, les Topinamboux ne retenant aucun nom, s'il ne leur présente quelque idée qui leur soit familière, les Européens qui veulent entretenir commerce avec eux sont obligés de prendre celui de quelques substances du pays, et le hasard fit qu'en langue de la nation, *Léry*, joint à *oussou*, signifiait une grosse huître.

L'AMÉR. » *Ere iocassopreneg?* as-tu laissé ton pays pour venir demeurer ici? L'INTERP. *Pa*; oui. L'AMÉR. *Eori deretani ovani repiaci*, viens donc voir le lieu où tu demeureras. *Ir indé repiac! Aout ir indé repiat aout! ché rairé Thé! Oueretė Kevoji Lery-Oussou Ymeen!* le voilà donc venu par-deçà, mon fils Léry-Oussou; le voilà qui nous a portés dans sa mémoire, ce cher fils, hélas! *Ere rout té caraméno?* as-tu porté ton sac? L'INT. *Pa arout*, oui, je l'ai apporté. L'AMÉR. *Maé pere rout te carameno puopé?* qu'as-tu apporté dans ton sac? L'INT. *A caub*, des vêtemens. L'AMÉRIC. *Mara vaé?* de quelle couleur? L'INTERP. *Soboui été*, bleu; *pirenk*, rouge; *joup*, jaune; *son*, noir; *souboui-massou*, vert; *pirienk*, de plusieurs couleurs; *pégassou-avé*, couleur de ramier; *tin*, blanc. Par blanc ou *tin* on entend de la toile et des chemises. L'AMÉR. *Maé pamo?* quoi encore? L'INT. *A cang aubéroupé*, des chapeaux. L'AMÉR. *Seta pé?* beaucoup? L'INT. *Itacoupéré*; tant, qu'on ne peut les nombrer,

L'Amér. *Aïpoguo?* est-ce tout? L'Int. *Etimen*, non. L'Amér. *Esse non bat*, nomme donc tout. L'Interprète. *Coromo*, prends un peu de patience.

On nomma tout ce que le sauvage connaissait, et de son côté il fit le détail de ce qu'il pouvait offrir. Ensuite, s'adressant aux Américains qui l'accompagnaient, il leur tint paisiblement ce discours : « *Ty ierobah apo* ou *ari*, tenons-nous glorieux du monde qui nous cherche. *Apo au aé maé gerre iendesué*, c'est le monde qui nous donne ses biens. *Ty réco gatou iendesué*, il faut le traiter de manière qu'il soit content pour ses biens. *Iporency été am réco iendesué*, voilà de beaux biens qui s'offrent à nous. *Ty mara gatou apoan apé*, soyons à ce peuple-ci. *Ty momourou mé maé gerre iendesué*, ne faisons point de mal à ceux qui nous donnent de leurs biens. *Ty poih apoaré iendesué*, donnons-leur des biens pour vivre. *Typorraca apoavé*, travaillons pour leur apporter quelque proie. *Yporraca* signifie particulièrement quelque pêche. *Tyrrout maé tyronum ani apé*, apportons-leur tout ce que nous pourrons trouver. *Tyre comremoich meïende maé recoussave*, ne traitons pas mal ceux qui nous apportent de leurs biens. *Pé porroinc accu mecharaire ouéh*, ne soyez pas mauvais, mes enfans; *ta peré eo inmaé*, afin que vous ayez des biens; *to erecoïh poaëte amo*, et que vos enfans en aient. *Niracoïh iendere mouën ma è pouair*, nous n'avons point de biens de nos

grands-pères. *O pap cheramouën mae pouaire aitih*, j'ai jeté tout ce que mon grand-père m'avait laissé; *apocu mahé ry oi jerobiah*, me tenant glorieux des biens que le monde nous apporte; *jenderamouin resuié pyec potategué aven aire*, ce que nos grands-pères voudraient avoir vu, et toutefois ne l'ont pas vu. *Téh! oip otarheté ienderamouïn récohiaré té iendesué!* oh! qu'il est heureux pour nous que des biens plus grands que ceux de nos grands-pères nous soient venus! *Iende porrau oussou vocare*, c'est ce qui nous met hors de tristesse; *iendeco ouassou gerre*, ce qui nous fait avoir de grands jardins. *En sassi piram lenderé memy non ape*, on ne fait plus de mal à nos petits enfans lorsqu'on les tond. *Tyre coih aponau ienderoba gere ari*, menons ces étrangers avec nous contre nos ennemis; *toere coig mocap o maé aé*, qu'ils aient des arquebuses, qui sont leur propre bien venu d'eux. *Mara mo sentem gatou merin amé?* pourquoi ne seraient-ils point forts? *Mémé taé morerobiarem*, c'est une nation qui ne craint rien. *Ty senanc apouau mar am iendé iron*, éprouvons leur force lorsqu'ils seront avec nous. *Mauré taé moretoar roupiaré*, ce sont ceux qui vainquent les vainqueurs. *Agné hé ouhé*, tout ce que j'ai dit est vrai. »

Après cette harangue, le dialogue continue.

L'Américain. « *Emourbeou deret anüchesué*, parle-moi de ton pays et de ta demeure. L'Interprète. *Augebé, derenqué escouredoub*, c'est

bien dit. Fais-moi d'abord des demandes. L'Am. *Iach ; marapé deretani reré?* comment s'appelle ton pays et ta demeure? L'Int. Rouen. L'Amér. *Tau ouscoupé oumi?* Est-ce un grand village? L'Interp. *Pa*, oui. L'Amér. *Moboui pe reroupicha gatou?* combien avez-vous de seigneurs? L'Int. *Augepé*, un seulement. L'Am. *Marap sere?* comment se nomme-t-il? L'Int. Henri second. L'Amér. *Tere potène*, voilà un beau nom. *Mara pé perou pichau eta cuim?* pourquoi n'avez-vous pas plusieurs seigneurs? L'Interp. *Meroére chih gué*, nous n'en avions pas plus, *oré ramouin aré*, dès le temps de nos grands-pères. L'Amér. *Mara picaé pé?* comment vous en trouvez-vous? L'Int. *Oraicogue*, nous en sommes contens; *oréé mae gerre*, nous sommes ceux qui ont des biens. L'Amér. *Epé nocré coih péroupicha mac?* votre prince a-t-il beaucoup de biens? L'Interp. *Jeré coih*, il en a beaucoup; *orré maé gerre*, *a hepé*, tout ce que nous avons est à ses ordres. L'Américain. *Oraïvi pé auge pé?* va-t-il à la guerre? L'Int. *Pa*, oui. L'Amér. *Mobouit ave pé-iouca ni mac?* combien avez-vous de villages? L'Int. *Seta gatou*, plus que je ne puis dire. L'Amér. *Nirosée nouih icho perte?* ne me les nommeras-tu point? L'Interp. *Ipoë copoï*, il serait trop long. L'Amér. *Iporrené pé paratani?* le lieu d'où vous êtes est-il beau? L'Int. *Iporrota gatou*, il est fort beau. L'Amér. *Eagoïe pépérancé?* vos maisons sont-elles comme ici? L'Interp. *Oicoé gatou*, il y a grande diffé-

rence. L'Amér. *Matovaé?* comment sont-elles? L'Interp. *Ita gapé,* elles sont toutes de pierre. L'Amér. *Iouroussou pé?* sont-elles grandes? L'Interp. *Iouroussou gatou*, fort grandes. L'Amér. *Vaté gatou pé?* sont-elles fort hautes? L'Interp. *Mahmo,* merveilleusement. L'Amér. *Eugaïa pé pet ancinim?* le dedans est-il comme ici? L'Interp. *Érimen*, nullement. L'Amér. *Esoé uonde rete renandau et a ichuesé*, nomme-moi les choses apparentes au corps. » Ici l'on nomme en français toutes les parties dont on a donné les noms en topinambou; et Léry observe avec admiration que l'interprète, sachant fort bien le grec, trouvait plusieurs mots de cette langue dans celle des Américains du Brésil.

CHAPITRE IV.

Histoire naturelle du Brésil.

Léry déclare sans exception que dans tout le Brésil on ne voit point un seul animal qui ait une ressemblance entière avec les nôtres. Il ajoute qu'entre les animaux du pays il y en a fort peu que les habitans se plaisent à nourrir, et que par conséquent il n'y a point de distinction à faire entre les animaux sauvages et les domestiques.

On retrouve au Brésil la plupart des ani-

maux du Paraguay et du Pérou. Léry décrit le tapir, qu'il nomme *tapiroussou*. Les Brasiliens, dit-il, le tuent à coups de flèches, ou le prennent dans des piéges qu'ils dressent avec assez d'industrie. Ils font un cas extrême de sa peau, dont ils coupent en rond le cuir du dos pour en faire des boucliers de la grandeur du fond d'un tonneau. Après avoir été bien séchée, elle est si dure, qu'on la croirait impénétrable aux flèches. La chair du tapiroussou ressemble pour le goût à celle du bœuf, et les Brasiliens la boucanent.

Le plus grand animal du Brésil, après le tapiroussou, que Léry ne fait pas difficulté de nommer l'*âne-vache*, est une espèce de cerf que les Brasiliens nomment *sco-assou*. Il est moins grand que le nôtre; son bois est plus court, et son poil est de la même longueur que celui de nos chèvres. On ne trouve de grands cerfs au Brésil, que dans la capitainerie de Saint-Paul.

Léry décrit aussi le tajassou, l'agouti, le tapiti (lièvre d'Amérique), le pag (paca), le sarigoy (sarigue ou opossum), des lynx, un petit hérisson (coendou), le coati, le jagoarucu (yaguaroundi), le janouaré (jaguar), le tamandua (fourmilier), le hay (paresseux), des chats sauvages (margays), le jaguacin (crabier), le biraté (didelphe crabier), des écureuils, le tatou, de la peau duquel les Brasiliens, plus industrieux sur ce point que les autres Indiens, font de petits coffres d'une

dureté impénétrable ; l'hirara, semblable à l'hyène ; il s'en trouve de noirs, de roux et même de blancs; ils ne vivent que de miel ; leur adresse est extrême à le découvrir. Le jacaré, espèce de caïman dont ils mangent avidement la chair. Leur grosseur n'excède pas celle de la cuisse. Loin d'être nuisibles, on les prend en vie, et les enfans s'en amusent. Lery en fut témoin plusieurs fois. Les grands caïmans sont aussi redoutables au Brésil que dans les autres parties de l'Amérique.

Il n'y a point de pays au monde où les singes soient en plus grande abondance, et leurs espèces plus variées. On en distingue une que les Americains nomment *aquiqui*, beaucoup plus grande que toutes les autres, ornée d'une longue barbe noire au menton : le mâle est de couleur rougeâtre, et passe dans le pays pour le roi des singes. Il a le visage assez blanc, et le poil si régulièrement disposé d'une oreille à l'autre, qu'il semble tondu. On raconte que, montant quelquefois sur un arbre, il y fait entendre des sons qu'on prendrait pour une harangue, et que la nature lui a donné pour cet usage un organe creux, composé d'une forte membrane de la grosseur d'un œuf, qui s'enfle facilement sous le palais. On ajoute que, dans le mouvement qu'il se donne, il jette beaucoup d'écume, et qu'un autre singe, qu'on juge destiné à lui succéder, l'essuie fort soigneusement. C'est une espèce d'alouate.

On en distingue d'autres qui se nomment

çay (sai), petits, noirs, d'une figure si agréable, qu'ils se font entendre et voir avec le même plaisir. Leur retraite est sur les arbres à silique, où, trouvant leur nourriture, ils ne cessent point, surtout à l'approche du mauvais temps, de faire retentir l'air de leur étrange mélodie. Ceux que les Brasiliens nomment *sagouins* ne sont pas plus gros qu'un écureuil; ils ont aussi le poil roux; mais Léry leur donne le mufle, le cou, le devant, et jusqu'à la fierté du lion. « C'est, dit-il, le plus joli animal qu'il ait vu au Brésil; et s'il était aussi facile de lui faire passer la mer qu'à la guenon, il serait beaucoup plus estimé; mais outre sa délicatesse qui ne lui permet pas de supporter le mouvement d'un vaisseau, il est si glorieux, que pour peu qu'on le fâche, il se laisse mourir de dépit. »

Les chauves-souris y sont d'une grosseur prodigieuse et très-avides de sang; les lamantins y remontent dans les fleuves.

Les bœufs et les chevaux apportés d'Europe au Brésil s'y sont singulièrement multipliés; mais dans la plus grande partie du pays ces animaux restent faibles. La peau des bœufs est employée à faire des bateaux.

Les Américains du Brésil ont pris tant de passion pour nos chiens, que non-seulement les hommes en élèvent quantité pour la chasse, mais que les femmes prennent plaisir à s'en faire accompagner, les portent dans leurs bras, et les nourrissent souvent de leur propre lait.

Le *jaguacin* vit de coquillages et de cannes à sucre. C'est d'ailleurs un animal innocent, et qui passe une partie du temps à dormir; ce qui le rend facile à surprendre.

Le *biaracata* a le dos orné d'une croix blanche très-régulière. Les oiseaux et leurs œufs sont sa nourriture ordinaire; mais il a tant de goût pour l'ambre, qu'il passe la nuit sur le rivage de la mer à chercher cette proie.

Les Brasiliens mangent non-seulement diverses sortes de lézards et de serpens, mais de gros crapauds boucanés, avec la peau et les intestins. Le *tonou* est un lézard gris, qui a la peau fort lisse, long de quatre ou cinq pieds, d'une grosseur proportionnée. Sa forme est hideuse; mais il n'est pas plus dangereux que les grenouilles, entre lesquelles il vit sur les rives des fleuves et dans les marais. Léry, qui en mangea souvent, convient qu'étant écorché, nettoyé soigneusement et bien cuit, il a la chair aussi blanche, aussi tendre et d'aussi bon goût que le blanc d'un chapon. C'est, dit-il, une des bonnes viandes qu'il ait mangées en Amérique. Il voyait d'abord avec étonnement les sauvages apporter ou traîner des serpens rouges et noirs, gros comme le bras, et longs d'une aune, qu'ils jetaient au milieu de leurs maisons, parmi leurs femmes et leurs enfans; mais, les leur voyant manier sans aucune crainte, il s'accoutuma bientôt à ce spectacle. Ce n'est pas, ajoute-t-il, que le Brésil n'en ait d'autres espèces dont la piqûre est fort veni-

meuse; et l'exemple qu'il en donne est effrayant.

Le *jaracaca*, ou *jararacoucou*, est une espèce de vipère très-dangereuse.

Outre le grand serpent à sonnettes, qui porte au Brésil le nom de *boicininga*, il s'y en trouve un plus petit, nommé *briciningbepa*, qui a les mêmes propriétés, la couleur noire, et le venin extrêmement subtil.

Les voyageurs font une affreuse peinture des tourmens auxquels on est exposé au Brésil par la morsure de ces redoutables animaux, et du grand nombre des malheureux qui ne peuvent l'éviter. Il se trouve des serpens à chaque pas dans les campagnes, dans les bois, dans l'intérieur des maisons, et jusque dans les lits ou les hamacs. On en est piqué la nuit comme le jour; et si l'on n'y remédie pas aussitôt par la saignée, par la dilatation de la blessure, et par les plus puissans antidotes, il faut s'attendre à mourir daus les plus cruelles douleurs. Quelques espèces, surtout celles des jaracacas, jettent une odeur de musc qui est d'un grand secours pour se garantir de leurs surprises. Les scorpions sont aussi fort communs; mais leurs blessures sont rarement mortelles, quoique fort douloureuses pendant l'espace de ving-quatre heures.

Un pays aussi couvert de bois que le Brésil est la retraite naturelle d'une infinité de charmans oiseaux. Les dindons sont une production naturelle du pays. Les sauvages, dit Léry,

en élèvent et n'en mangent pas les œufs, ni même ceux des poules communes qu'ils ont reçues des Portugais; et le plus grand reproche qu'ils fassent aux Européens, est un excès de gourmandise qui leur fait manger une poule à chaque œuf qu'ils avalent. Ils ne font pas plus d'usage des canes, qu'ils nourrissent aussi dans leurs habitations; et la raison qu'ils en apportent, c'est que, cet animal marchant avec beaucoup de lenteur, ils craindraient qu'un aliment de cette nature ne les rendît pesans à la course. Ils rejettent par le même motif la chair de toutes les bêtes dont la marche est lente, et même certains poissons, tels que la raie, qui nagent moins légèrement que les autres. Ils se bornent à prendre les plumes des volailles, surtout les blanches, qu'ils teignent en rouge, et dont ils font leur principal ornement. Léry met aussi au nombre des oiseaux bons à manger le jacoutin (marail), le mutou (hocco noir), les macacouas, les inambo-ouas-sous, les mangouris, les pégassons et les peracans.

Les aras, macas, anapuras, ararumas ou machaos, ajurucouros, tuin, guiarabas, yabous, qui appartiennent tous au genre du perroquet, le guranhé engera, le tangara, le queraivo, le toucan, le panou, ainsi que les manakins, les cassiques, les troupiales, les oiseaux mouches, les colibris, les grimpereaux, et d'autres oiseaux du plumage le plus éclatant, sont décrits par Léry et les anciens voyageurs avec une prolixité peu instructive. Il

faut cependant parler de deux oiseaux réellement remarquables.

Le guirapanga est tout-à-fait blanc; et, quoique d'une grosseur médiocre, il a la voix si forte, qu'elle se fait entendre comme le son d'une cloche à plus d'une demi-lieue. On trouve dans les provinces intérieures des andouagoaeous, sorte d'autruches, qui ont sur le bec une corne douée d'une vertu merveilleuse; car on assure que, portée au cou, elle rend la liberté de la langue à ceux qui ont de la difficulté à parler.

Les côtes sont fréquentées par un grand nombre d'oiseaux aquatiques, communs entre les tropiques. Ce sont le caripira, le guiratonteou, le calcamar, l'ayaca, le caracura, le guara.

Les baleines abondent dans les parages méridionaux, et l'on a formé vis-à-vis l'île Sainte-Catherine des établissemens pour exploiter les produits de la pêche de ce cétacé; on y trouve d'ailleurs en abondance presque tous les coquillages, et les huîtres y contiennent quelquefois de fort belles perles. Anciennement les sauvages en pêchaient une prodigieuse quantité, dont ils rassemblaient les écailles, après en avoir mangé la chair; et dans plusieurs endroits du rivage on en trouve encore de grands monceaux, que le temps a couverts d'herbes et d'arbustes. Les Portugais s'en servent pour faire une excellente chaux, qu'ils emploient à leurs édifices au lieu de ciment, et que l'eau de pluie rend fort noire.

La mer est très-poissonneuse. On y pêche l'inevouna, espèce de raie; le beyupira, comparable à l'esturgeon, et de très-bon goût; le baopès, très-gras et très-délicat; le camarupi, très-bon, quoique couvert d'épines; le piraembu, l'amayaen, qui est venimeux, de même que le caramam, l'amorcati et l'itaeca.

Parmi les arbres décrits par Léry le mangaba est le mameï; l'aratica, le corossol épineux; le caaroba, le caroubier; l'ambayba et l'ambaïliba, le coulequin; le copaïba, le copayer, qui donne le baume de Copahu; le pequea ou setis, le curupicaïba, l'iguega, l'igtiacycia, distillent aussi des baumes précieux; l'anda a un bois propre à divers usages : on exprime de ses feuilles une huile dont les Indiens se frottent le corps; ils se servent de l'écorce pour la pêche : l'eau dans laquelle on la laisse infuser quelques jours acquiert la vertu d'assoupir toutes sortes d'animaux; l'ighucamici porte un fruit semblable au coing; l'ajuratibira et l'ajabutipita sont des arbrisseaux : le premier porte un fruit rouge dont les Brasiliens tirent une huile qui sert à leurs onctions; le second fournit par son fruit une huile noire que l'on n'emploie que pour oindre les malades. Le murucugé, grand arbre, produit un fruit excellent et facile à digérer; le tronc donne par incision une liqueur laiteuse qui, venant à se coaguler, tient lieu de cire pour les tablettes; l'omba, arbre touffu, mais fort bas, porte un fruit semblable à nos prunes, mais nuisible aux

dents; les Indiens en mangent aussi les racines. Le jacapuyia (*lecythis ollaria*) est un des plus grands arbres du Brésil; il porte un fruit qu'on prendrait pour un gobelet avec son couvercle, et qui contient quelques graines, assez semblables aux mirobolans. Le couvercle s'ouvre de lui-même dans la maturité des fruits, et les laisse tomber, s'ils ne sont cueillis. Le bois est fort dur, et ne se corrompt pas aisément; ce qui le rend fort propre à former les axes des moulins à sucre.

Le Brésil a peu d'arbres aussi beaux que le janipaba ou genipayer; sa verdure est admirable et se renouvelle tous les mois; ses fruits ont la forme de l'orange et le goût du coing; leur suc, qui est d'abord assez blanc, noircit bientôt jusqu'à servir d'encre aux sauvages pour se faire sur la peau des figures de cette couleur: elle dure neuf jours, après lesquels il n'en reste aucune trace. On fait observer que c'est le suc du fruit vert qui a cette qualité.

Le fruit du *jequitinguacu* ressemble à nos plus grosses fraises; mais il contient pour pepin, une sorte de pois très-dur, noir, rond et luisant comme le jais, et dont l'écorce est d'une extrême amertume. On l'écrase pour le faire servir de savon.

Dans l'intérieur des terres, vis-à-vis de la baie de Tous-les-Saints, on trouve dans les lieux secs un arbre fort grand et fort épais, dont toutes les branches sont naturellement percées de trous profonds, où, pendant l'été

comme en hiver, il se rassemble une humeur aqueuse qui ne déborde jamais; et ce qui est beaucoup plus surprenant, qui ne diminue pas non plus, quelque quantité qu'on en puisse tirer. Ainsi chaque branche est comme une source inépuisable; et l'arbre étant si grand, qu'il peut contenir jusqu'à cinq cents hommes dans la circonférence de ses branches, c'est une retraite admirable, où l'on ne manque jamais d'eau pour boire et pour se laver.

Le brésillet, arbre duquel le pays a tiré son nom, porte celui d'*araboutan*. Il est de la hauteur de nos chênes, et ne jette pas moins de branches. On en trouve de si gros, que trois hommes auraient peine à les embrasser. Les feuilles ressemblent à celles du buis. Le bois en est rouge, et naturellement si sec, qu'en brûlant il jette fort peu de fumée. Sa vertu est si forte pour la teinture, que, suivant l'expérience de Léry, ses cendres mêmes, mêlées dans une lessive, donnent au linge une couleur qu'il ne perd jamais.

Léry ajoute quelques propos d'un Brasilien qui peignent merveilleusement le sens naturel de ces barbares. « Fort ébahis, dit-il, de voir les Français et autres des pays lointains prendre tant de peine d'aller querir leur araboutan, il y eut une fois un de leurs vieillards qui me fit cette demande: « Que veut dire que vous au-
» tres *Maïrs* et *Péros* (c'est-à-dire, Français et
» Portugais) venez de si loin querir du bois
» pour vous chauffer? N'y en a-t-il point en

» votre terre? » A quoi lui ayant répondu que oui, et en grande quantité, mais non pas de telle sorte que le leur, lequel nous ne brûlions pas comme il pensait : ainsi, comme eux en usaient pour teindre leurs cordons et plumages, les nôtres l'emmenaient pour faire de la teinture; il me répliqua : « Voire, mais en faut-» il tant? » Oui, lui dis-je, car y ayant tel marchand en notre pays qui a plus de frises et de draps rouges que vous n'en avez jamais vu par-deçà, un seul achètera tout l'araboutan dont plusieurs navires s'en retournent chargés. « Ha, ha! dit mon sauvage, tu me contes mer-» veilles! » Puis, pensant bien à ce que je lui venais de dire, plus outre dit : « Mais cet homme » tant riche dont tu parles ne meurt-il point? » Si fait, si fait, lui dis-je, aussi-bien que les autres. Sur quoi, comme ils sont grands discoureurs, il me demanda derechef : « Et » quand doncques il est mort, à qui est tout le » bien qu'il laisse? » A ses enfans, lui dis-je, s'il en a, et, à défaut d'iceux, à ses frères, sœurs ou plus prochains. « Vraiment, dit alors » mon vieillard, à cette heure cognais-je que » vous autres Maïrs êtes de grands fous; que » vous faut-il tant travailler à passer la mer » pour amasser des richesses à ceux qui survi-» vent après vous, comme si la terre qui vous » a nourris n'était pas suffisante pour aussi les » nourrir? Nous avons des enfans et des parens, » lesquels, comme tu vois, nous aimons; mais » parce que nous sommes assurés qu'après

» notre mort la terre qui nous a nourris les » nourrira, certes nous nous reposons sur » cela. »

La variété des bois de teinture est extrême : il s'en trouve de jaunes, de violets, de différentes sortes de rouge, de blancs comme du papier, et celui qu'on nomme *aouai* répand une odeur insupportable lorsqu'on le coupe. Il a les feuilles du pommier, et toujours vertes. Son fruit est fort vénéneux; mais, comme l'écorce sert dans le pays à faire les sonnettes que les Brasiliens portent aux jambes, l'arbre y est fort estimé.

Le *sabaucé* porte un fruit plus gros que les deux poings, et de la forme d'un gobelet, qui contient de petits noyaux du goût et de la forme de nos amandes.

Les Brasiliens mangent sans danger la racine crue de l'aypi, espèce de cynanque, et en composent une potion pour les maladies hépatiques, dont elle est le remède certain. Quelques nations de la race des Tapouyas mangent aussi cru le manioc commun, qui est un poison pour toutes les autres, et n'en ressentent aucun mal, dit Laët, parce qu'elles y sont accoutumées dès l'enfance. Les Brasiliens font de la farine de cette plante deux sortes d'alimens : l'un dur et fort cuit, qu'ils nomment *ouienta*; l'autre plus mou, c'est-à-dire moins cuit, qu'ils appellent *onipou*.

On ne parle point de l'ananas, qui est extrêmement commun, le pocoaïre est le bananier.

Les racines de l'*embeguaca* sont longues de plusieurs coudées. L'écorce en est si dure, que les Brasiliens en font des cordes qui se fortifient dans l'eau.

Le *guaraquymia* ressemble au myrte de Portugal. La mauve du pays porte des fleurs d'un très-beau rouge, qu'on prendrait pour des roses.

Le *timbo* est une plante qui s'élève comme une corde jusqu'à la cime des plus grands arbres, et qui les embrasse comme le lierre. Quoiqu'elle égale quelquefois la cuisse en grosseur, elle est tout à la fois si souple et si forte, que, dans quelque sens qu'elle soit pliée, elle ne se rompt jamais. Son écorce est un poison mortel que les Américains emploient à la pêche. Ils ne font que la jeter dans l'eau, où son venin se répand de toutes parts, et fait bientôt mourir les poissons. Il faut supposer que les poissons tués ainsi peuvent se manger impunément.

Les fleurs sont d'une grande variété au Brésil; mais on ne parle point de leur beauté avec admiration. Les cannes et les roseaux n'y sont pas moins variés. On nomme particulièrement la *tucuara*, qui est de la grosseur de la cuisse. D'autres croissent en hauteur, surtout dans les bois, où, l'humidité les nourrissant, ils s'élèvent au-dessus des plus grands arbres. On en voit des cantons entiers; mais la préférence des Brasiliens est pour les roseaux médiocres, parce qu'ils en font leurs flèches. Il n'y a point

de pays où les différentes espèces de racines comestibles et de légumes soient en plus grand nombre. Les fèves y sont plus saines qu'en Portugal. On y trouve plusieurs espèces de pois.

Le pindora est le cocotier brasilien, déjà décrit sous le nom de *macâ*. On conçoit aisément que la plus grande partie du Brésil, étant située dans la zone torride, produit les végétaux qui lui sont naturels. On a vu dans la description des provinces que la canne à sucre et le cotonnier y abondent : on y cultive aussi le cafeyer, l'indigo et le tabac ; mais celui-ci seulement dans les environs de Bahia. Le cacaoyer forme des forêts immenses dans le gouvernement de Para, le long des rivières qui le traversent. Enfin on trouve au Brésil le piment, le cannelier sauvage, la casse, le jalap, l'ipécacuanha, le gaïac, et l'arbre qui donne la gomme élémi. Un auteur portugais prétend qu'aucun pays ne produit autant de bois précieux pour la construction des navires. On en exporte une grande quantité pour l'Europe.

CHAPITRE V.

Climat, montagnes, rivières, mines, commerce.

Quoique situées sous l'équateur, les provinces du Brésil voisines de l'embouchure de l'Amazone jouissent d'un climat tempéré par

les brises de mer, et par l'humidité constante qu'entretiennent la masse immense des eaux de ce fleuve et ses bords marécageux. En remontant ses affluens, on rencontre des plateaux et des montagnes où le climat offre plus de fraîcheur, surtout à mesure que l'on se rapproche du tropique du capricorne. Le froment est cultivé à Rio-Janeiro; la température de Saint-Paul permet aux fruits d'Europe d'y réussir; les cerises surtout y abondent. Ce point paraît offrir le climat le plus salubre de tout le pays. Pison, qui était avec les Hollandais dans leur expédition au Brésil, et à qui l'on doit un excellent *Traité de l'air et des eaux* de cette contrée, dit que le vent d'ouest est malsain dans les parties intérieures, parce qu'il passe par-dessus de vastes forêts marécageuses. La côte maritime, depuis Feruambouc jusqu'à Para, jouit d'un climat assez semblable à celui de la Guiane, mais un peu moins humide. La saison pluvieuse commence à Fernambouc au mois de mars, quelquefois en février, et finit en août. Les vents de sud-est dominent non-seulement pendant toute la saison pluvieuse, mais même un peu avant et un peu après. Pendant la saison sèche, le vent du nord souffle assez constamment; les collines n'offrent alors qu'un sol brûlé, où toute végétation est languissante et mourante. Dans cette saison, les nuits sont extrêmement fraîches. Durant le reste de l'année, la chaleur extrême y est tempérée par les vents de mer, et la nature y reprend

une activité continuelle. Tous les matins la brise qui souffle de l'est s'élève avec le soleil; elle continue une partie de la nuit; mais, un peu avant le jour, les effets de la rosée sont aussi incommodes que dans la Guiane et les Antilles.

Ce n'est que depuis un petit nombre d'années que l'on a obtenu des renseignemens sur la géographie naturelle de l'intérieur du Brésil; mais ils ne sont pas encore assez étendus pour que l'on puisse tracer avec exactitude le tableau général du sol, de la direction et de la structure des montagnes. Il paraît que leur principal noyau se trouve au nord de Rio-Janeiro, vers les sources du Rio San-Francisco. Une chaîne qui part de ce point se prolonge au nord parallèlement à la côte, sous le nom de Cerro-das-Esmeraldas, Cerro-do-Frio, etc.; une seconde chaîne, ou plutôt la même, suit une direction semblable au sud, et prend, entre autres noms, celui de Parapamenas; elle longe la côte en plusieurs endroits, et ne se termine qu'à l'embouchure du Rio de la Plata; très-escarpée et très pittoresque du côté de l'Océan, elle ne paraît nulle part s'élever à plus de 1,000 toises au-dessus du niveau de la mer. Elle aboutit dans l'intérieur à un grand plateau avec lequel elle se confond, et que les Portugais nomment *Campos - Geraès*. Cette partie maritime du Brésil est toute granitique; le sol est généralement argileux, recouvert de terreau et posé sur du granit.

La côte septentrionale entre Fernambouc et Maragnan renferme une chaîne particulière, le Cerro d'Itiapaba, qui est considérable, et paraît granitique. Les immenses plaines qui s'étendent jusqu'à l'Amazone ne présentent de tous côtés, sur les bords des affluens de ce fleuve, que des fragmens de granit roulés.

La chaîne de Marcella lie les chaînes maritimes à celles de l'intérieur. Le noyau de ces dernières semble occuper la région où le Parana, l'Uraguay et le Tocantin prennent leur source. Le Cerro das Martas en forme probablement la partie la plus haute, quoiqu'une autre branche qui longe l'Uraguay ait pris le nom de la grande Cordillière.

Au centre de l'Amérique méridionale s'étend le plateau des Parexis, nom dérivé d'une nation indienne qui l'habite. Il est formé d'une longue suite de monticules composés de sable et de terre légère, qui présentent dans le lointain une surface onduleuse comme celle de la mer agitée. Le voyageur qui parcourt ce plateau aperçoit constamment devant lui un monticule d'une certaine étendue. Il s'en approche par une pente douce et prolongée, traverse la plaine, et s'avance par une montée également douce jusqu'à ce qu'il arrive insensiblement au sommet de la hauteur qu'il a vue. Une autre éminence s'offre alors à ses yeux ; et à mesure qu'il va plus avant, il découvre sans cesse et successivement les mêmes objets. Le sol de cet immense plateau est sablonneux et si léger,

que les bêtes de somme qui le traversent s'y enfoncent au point de ne pouvoir marcher qu'avec une extrême difficulté. Les pâturages y sont maigres ; ils ne consistent guère que dans une plante herbacée qui a une tige dure et les feuilles rudes. Les animaux, en voulant les brouter, les arrachent avec leurs racines remplies de sable. Il résulte de toutes ces circonstances, que le passage du plateau des Parexis est très-pénible. Cependant, lorsque l'on arrive auprès d'un des nombreux ruisseaux qui l'arrosent, on y rencontre des plantes plus tendres, qui fournissent aux animaux une pâture passable. Ce plateau se termine, à l'ouest, aux collines escarpées de même nom, qui, après avoir couru deux cents lieues vers le nord-nord-ouest, finissent à une vingtaine de lieues de Guapouré. Une autre bouche de ces collines court au sud en longeant la rive orientale du Paraguay. De ce plateau aride descendent, dans diverses directions, le Madéra, le Topayos, le Xingu ou Chingou, tous affluens de l'Amazone; et le Paraguay avec le Jaura, le Sypotuba et le Cuiaba, ses affluens supérieurs. La plupart de ces rivières charrient de l'or ; la source même du Paraguay baigne un gîte de diamans. On peut en inférer que le plateau central est granitique. Un lac situé sur le Xacurutina, qui produit chaque année une grande quantité de sel, est un sujet continuel de guerres entre les Indiens. Nous avons parlé plus haut des puits salins qui sont sur le Jaura.

Les côtes septentrionales, depuis Fernambouc jusqu'à Maragnan, sont bordées d'un récif de rochers sur lesquels les vagues de l'Océan viennent se briser, et qui, en plusieurs endroits, ressemblent à une chaussée ou à une digue.

Toute la côte, depuis Para jusqu'à Fernambouc, n'offre aucune rivière de long cours. Cependant le Maragnan, le Rio-Grande et le Paraïba ont de larges embouchures dans un terrain léger. Dans la saison pluvieuse, ce sont des torrens qui inondent tout le pays; dans la saison sèche, ils ont à peine un filet d'eau; souvent même leurs lits absolument desséchés servent de chemin aux Indiens.

Depuis le cap Frio jusqu'au 30e degré sud, la côte très-élevée ne verse dans l'Océan aucun fleuve tant soit peu considérable. Toutes les eaux se dirigent vers l'intérieur, et s'écoulent vers le Parana ou l'Uraguay. Le Rio-Grande de San-Pedro a une embouchure fort large sur une côte basse, sablonneuse, et bordée de dunes; mais son cours n'est pas très-long.

Entre les deux chaînes parallèles à la côte, coule du sud au nord, le Rio San-Francisco, le seul fleuve du Brésil qui traverse une grande étendue de pays. Après avoir parcouru un plateau élevé, en se dirigeant du sud-ouest au nord-est, il tourne brusquement au sud-est, et se jette dans l'Océan atlantique, sous les 11° sud. Son cours est au moins de 1,200 milles. Ses eaux roulent souvent sur des rochers, et forment de nombreuses cataractes. On dit

qu'il est très-poissonneux; ce qui prouve que ses rives n'abondent pas en lavages d'or.

L'on trouve au Brésil des diamans, de l'or, du fer, du cuivre, et différentes pierres précieuses.

C'est dans le district du Cerro-do-Frio, compris dans le gouvernement de Minas-Geraès, qu'est situé le territoire des diamans, dont la longueur, du nord au sud, est de seize lieues, et la largeur, de l'est à l'ouest, de douze.

Le Cerro do Frio (Montagne-Froide) consiste en montagnes âpres, qui se dirigent du nord au sud, et dont l'élévation est considérable. Le territoire des diamans fut découvert par des mineurs entreprenans de Villa-do-Principe. Ces aventuriers, en marchant au nord, trouvèrent un pays ouvert et arrosé par plusieurs petits ruisseaux dans lesquels ils cherchèrent de l'or. Ne les trouvant pas assez riches, ils allèrent jusqu'à des torrens qui sortent du pied de la montagne où est situé Tejuco. Des lavages d'or étaient établis dans ces ruisseaux. L'on était loin de s'imaginer qu'ils continssent des diamans; cependant on prétend aujourd'hui que l'on en ramassa quelques-uns qui furent présentés, en 1730, au gouverneur de Villa-do-Principe, comme des cailloux très-curieux, et qu'il s'en servit en guise de jetons pour marquer les points en jouant aux cartes. Peu de temps après il parvint de ces cailloux à Lisbonne. On en remit à l'am-

bassadeur de Hollande, afin qu'il les fît examiner dans son pays, qui était alors le principal marché des pierres précieuses. Les lapidaires d'Amsterdam les reconnurent pour de vrais diamans qui étaient fort beaux. L'ambassadeur, en communiquant cet avis au gouvernement portugais, conclut en même temps avec lui un traité pour le commerce de ces pierreries. Le ministère portugais s'occupa ensuite de s'approprier l'exploitation exclusive des diamans, et fit du Cerro-do-Frio un district à part, soumis à des règlemens particuliers.

On dit que la quantité de diamans envoyée du Brésil en Europe, durant les vingt premières années qui suivirent la découverte, excéda mille onces, ce qui est presque incroyable : elle était si énorme, que le prix des diamans baissa en Europe; et on les envoya par suite dans l'Inde, où ils avaient plus de valeur, et qui auparavant les fournissait exclusivement.

Le gouvernement afferma le territoire du diamant à une compagnie qui fut astreinte à ne travailler qu'avec un nombre de nègres fixé, ou à payer une piastre par jour par chaque nègre de plus qu'elle emploîrait. Cet arrangement ouvrit la porte à toute espèce de fraude; la Compagnie occupa un nombre d'esclaves double de celui qui avait été stipulé; les agens du gouvernement feignirent de l'ignorer. Enfin, lassé d'être dupe, le gouvernement prit, en 1772, l'exploitation pour son compte,

mais il fut encore trompé, et ne tira pas de cette méthode tout le profit auquel il s'attendait.

De 1801 à 1806 inclusivement, les dépenses se sont élevées à 4,836,000 francs : le poids des diamans envoyés au trésor de Rio-Janeiro a été de 115,675 carats. La valeur de l'or trouvé, durant la même période, dans le district du Cerro-do-Frio, a été de 416,000 fr. : de sorte que les diamans coûtent au roi 40 fr. 50 cent. le carat. Les années dont il est ici question étaient extrêmement productives; mais on peut compter qu'il y en a toujours autant de détournés par fraude, malgré la rigueur de la surveillance et la sévère punition qui attend les contrebandiers. C'est pourquoi la difficulté de l'exportation les retient dans le district, où ils circulent comme du numéraire.

L'exploitation des diamans est confiée à un intendant, un trésorier, un administrateur général : ils ont sous eux un teneur de livres, trois garde-clefs, et dix chefs d'ateliers chargés particulièrement du travail. Chacun de ceux-ci a sous ses ordres une escouade de deux cents nègres, des inspecteurs, et d'autres officiers subalternes.

Le Cerro-do-Frio se présente sous un aspect particulier. Le pays est découvert; sa surface, composée de gravier et de galets de gatz, est entièrement dépourvue de bois, et même d'herbe. On traverse un pays aride, montagneux, faiblement habité. Les miséra-

bles cabanes que l'on rencontre à de longs intervalles offrent le spectacle du plus affreux dénûment ; la famine y tourmente sans cesse les hommes. En avançant vers Téjuco, on arrive à des postes de soldats qui gardent les avenues de ce pays âpre et stérile ; les voyageurs sont examinés, visités, fouillés, épiés. Lorsque l'on a reconnu qu'ils ne sont pas suspects, ils peuvent entrer dans cette contrée ingrate, qui est le district des diamans. Il n'est pas permis aux moines d'y pénétrer ; ils ne peuvent pas même s'établir dans le gouvernement de Minas-Geraès.

Les diamans se trouvent dans les lits de plusieurs rivières, notamment du Gigitonongna, et de plusieurs ruisseaux qu'il reçoit, ainsi que dans les atterrissemens qui accompagnent les bords de ces courans d'eau. Ces atterrissemens sont formés d'une couche de sable ferrugineux, accompagné de grains d'or, avec des cailloux roulés, formant un poudingue ocracé dû à la décomposition de l'émeri et du fer limoneux. On l'appelle *cascalhao*, et les couches *taboleiros*. Dans quelques endroits le cascalhao est à nu, dans d'autres il est recouvert par une espèce de terre végétale, limoneuse, ou par du sable rougeâtre, gras, et qui, au bas des montagnes ou au bord des grands torrens, contient quelquefois des cailloux roulés.

L'exploitation se fait en changeant le lit des ruisseaux, pour qu'on puisse enlever le

gravier. On le porte sous des hangars où on le met en tas de quinze tonneaux chacun. Un hangar est divisé en compartimens garnis d'un plancher incliné; on fait passer au milieu du hangar un courant d'eau qui communique par des rigoles avec chaque compartiment, où l'on dépose une certaine quantité de cascalhao. Le nègre placé dans le compartiment agite avec un râteau une masse de cascalhao qui pèse plus d'un demi-quintal, et qui est arrosé par l'eau que verse la rigole. Lorsque toutes les particules terreuses sont enlevées, le nègre enlève et jette les cailloux, en commençant par les plus gros, et examine avec attention tout ce qui reste pour découvrir les diamans; quand il en trouve un, il se redresse, frappe des mains, les ouvre, en tenant la pierre entre l'index et le pouce, et la remet à un des inspecteurs qui sont assis de distance en distance sur de hauts tabourets. L'inspecteur la dépose dans une gamelle à moitié pleine d'eau et suspendue au milieu du hangar. Le soir on délivre la gamelle avec tous les diamans trouvés dans la journée à l'officier principal, qui, après avoir pesé les pierres, les inscrit chacune en particulier sur un registre.

Quand un nègre a le bonheur de trouver un diamant qui pèse dix-sept carats et demi, il est couronné de fleurs et conduit en procession chez l'administrateur, qui l'habille de neuf et lui achète sa liberté. On accorde aux nègres des récompenses proportionnées au poids des

diamans qui sont au-dessous de dix-sept carats et demi.

On prend beaucoup de précautions pour empêcher les nègres de soustraire les diamans. On les déplace souvent pendant le lavage, afin qu'ils ne viennent pas reprendre, dans les instans de repos, un diamant qu'ils auraient aperçu et laissé dans un coin. Ceux qui sont pris en faute sont punis d'un certain nombre de coups de fouet, et mis en prison. Ils travaillent depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher; on leur accorde une demi-heure pour déjeuner, et deux heures à midi pour dîner; enfin quelques instans de repos dans le courant de la journée, et dans ces intervalles on leur distribue du tabac, qu'ils aiment beaucoup.

Indépendamment du district dont Téjuco est le chef-lieu, on trouve des diamans dans le Tibbigi, qui arrose la plaine de Corritiva près de Saint-Paul, dans les plaines de Cubaya, et dans beaucoup d'autres endroits dont le gouvernement n'a pas connaissance.

Le volume des diamans varie infiniment. Il y en a de si petits, qu'il en faut quatre ou cinq pour faire le poids d'un grain; par conséquent seize ou vingt pour un carat. On n'en trouve ordinairement dans le courant d'une année pas plus de deux à trois de dix-sept à vingt carats, et il peut se passer deux ans sans que, dans tous les lavages, on en rencontre un de trente carats.

Tous les diamans appartiennent à la couronne. Le produit annuel est à peu près de vingt mille carats par an. Le roi choisit les pierres qui lui paraissent les plus belles, et livre le reste au commerce. Depuis que la famille royale réside au Brésil, c'est à des négocians anglais qu'ils sont vendus à un prix stipulé par un contrat. La valeur de la collection des diamans du roi de Portugal est de 72,000,000 de francs.

On trouve au Brésil, comme aux Indes orientales, des topazes, des hyacinthes, des rubis, des saphirs, des améthystes, des aigues-marines, des béryls, et beaucoup de cristaux colorés.

Tout l'or que le Brésil envoie en Europe provient de lavages établis le long des rivières, des rives desquelles on enlève le cascalhao, ou lit de cailloux et de gravier qui repose immédiatement sur le roc. Les principaux lavages d'or sont à Jaragua, près de Saint-Paul; à Rio-Verde, près de Corritiva, dans le même gouvernement; à Santa-Rica et ailleurs; dans le district de Canta-Gallo, situé au nord de la baie de Rio-Janeiro; à Villa-Rica, et dans plusieurs autres endroits du gouvernement de Minas-Geraès. Tout le plateau central, depuis les environs de Saint-Paul et de Villa-Rica jusqu'aux bords de la rivière d'Ytenès, paraît renfermer des mines d'or, mais on n'en exploite aucune. Le produit des mines d'or s'élève à 5,500,000 piastres (29,355,000 francs).

Autrefois une politique étroite et fausse interdisait l'exploitation des mines de fer ; depuis 1810 cette absurde défense n'a plus lieu. Un haut-fourneau et plusieurs forges ont été établis à Saint-Paul, près de Villa-Rica, où des montagnes entières sont composées de masses énormes de ce métal utile. Le minerai est très-riche.

L'argent, le platine, le cuivre, le plomb, l'étain, le mercure, l'antimoine, le soufre, l'alun, sont aussi au nombre des richesses minérales du Brésil. On a découvert dans un vallon près de Cachoëira, dans le gouvernement de Bahia, un morceau de cuivre natif, long de deux pieds un pouce six lignes, épais de dix pouces, et qui pèse deux mille six cent seize livres.

Le sel est rare dans l'intérieur; la nature en offre des quantités si considérables le long des côtes, que l'on pourrait en charger des vaisseaux; mais le commerce de cette denrée indispensable est interdit aux particuliers. Le monopole en est affermé pour une somme qui n'équivaut pas aux avantages que le gouvernement retirerait de l'emploi plus fréquent de cette substance. On est obligé, dans l'intérieur, de laisser à la merci des bêtes féroces les bœufs que l'on tue pour en avoir la peau, parce que le sel nécessaire pour les préparer coûterait trois fois autant que la viande.

Depuis que la maison régnante en Portugal a établi sa résidence au Brésil, le commerce

de ce pays a pris une grande extension ; il consomme une grande quantité de produits des manufactures européennes, qui viennent de la Grande-Bretagne, de France, des Pays-Bas, d'Italie; on y importe aussi de l'huile d'Espagne, des fruits et du vin de Portugal. Ses objets d'exportation consistent en diamans et pierres précieuses, tabac, sucre, bois de Brésil, cuirs, rhum, café, indigo, coton, riz, cacao, baume de Copahu, drogues, huile et fanons de baleine qui proviennent de la pêche établie à Bahia et à l'île Sainte-Catherine. Toutes les nations ont la liberté d'y commercer.

LIVRE SEPTIÈME.

GUIANE ET CARACAS.

CHAPITRE PREMIER.

Guiane.

On comprend généralement sous ce nom une grande contrée de l'Amérique méridionale ; qui s'étend de l'embouchure de l'Amazone à celle de l'Orénoque, qui est baignée au nord et au nord-est par l'Océan atlantique, et qui dans l'intérieur est séparée des pays limitrophes ; au sud et au nord, par les deux grands fleuves que nous venons de nommer ; à l'ouest, par le Rio-Négro et le Cassiquiare. Elle forme donc un grande île dont la longueur est de 1,260 milles, et la largeur de 700.

Les côtes sont partout peu élevées, et si basses, même dans la plus grande partie, que la mer les couvre dans un espace de plusieurs lieues. Les caps ne s'aperçoivent qu'à une petite distance ; cependant les navires s'approchent de terre sans danger, parce que la régularité des sondes indique son voisinage avec assez d'uniformité. Les eaux de la mer, jus-

qu'à douze lieues au large, sont troubles à cause de la quantité de limon et de vase que les fleuves y portent.

Parmi les terres basses, celles où les eaux de la mer restent stagnantes se couvrent de mangliers; les autres, inondées seulement par les eaux douces, portent des joncs, et servent d'asile aux caïmans, aux poissons et à toutes sortes de gibier aquatique. Ces dernières s'appellent savanes noyées. Les savanes sèches produisent des herbes excellentes pour le pâturage.

Le terrain des savanes noyées, composé de sable, de limon et de coquillages, paraît être en partie le produit de la mer qui, dans chaque inondation, y laisse un dépôt, et qui, en formant des dunes en plusieurs endroits, élève elle-même lentement la barrière qui doit un jour arrêter sa fureur. La mer rejette tantôt de la vase et tantôt du sable; les mangliers rouges croissent aussitôt dans la vase, et lorsque les dunes de sables postérieurement formées interceptent l'eau de mer dont ils ont besoin, on les voit successivement mourir.

Quelques terrains isolés, qui s'élèvent au milieu des terres basses, paraissent avoir été anciennement des îles; les atterrissemens successifs les ont enveloppés et réunis au continent. Mais à quatre et surtout à dix lieues de la mer, on rencontre des montagnes granitiques, quartzeuses ou schisteuses. Les roches calcaires sont inconnues dans la Guiane. Les petites montagnes qui bordent la côte,

ordinairement à la distance d'une ou de deux lieues, suivent généralement une direction parallèle à celle de la côte; tandis que plus avant dans l'intérieur, on ne trouve que des montagnes isolées, qui se présentent ordinairement comme des pyramides ou des tertres élevés. Les premières coupent le cours des rivières et donnent naissance à un nombre infini de chutes d'eau, dont l'élévation varie de vingt à cinquante pieds. Les plus hautes cimes de l'intérieur n'ont pas 300 toises d'élévation áu-dessus du niveau de la mer. La chaîne ou le groupe le plus élevé n'est pas situé précisément aux partage des eaux qui tombent dans l'Océan ou qui se versent, soit dans l'Orénoque, soit dans l'Amazone. Les cimes les plus hautes sont plus au nord que celles où se trouvent les sources des rivières qui vont directement à la mer.

De ces montagnes sortent plusieurs fleuves dont les principaux sont l'Oyapok, le Maroni, le Surinam, l'Essequebo; leurs embouchures sont larges et peu profondes; leurs cataractes offrent rarement un aspect majestueux; les fleuves moins considérables sont la Demerari, la Berbice, le Corentin, le Sinamari, l'Aprouague, l'Arouari, qui, pendant plusieurs années, servit de limite entre les Français et les Portugais.

Après avoir esquissé ce tableau général de la Guiane, présentons l'histoire de sa découverte.

L'intérieur de la Guiane n'est pas aujourd'hui plus fréquenté, ni peut-être mieux connu qu'il ne l'était il y a deux siècles. Quelques missionnaires y ont tourné leurs courses évangéliques, mais avec si peu d'ordre dans leurs observations, qu'ils n'y a presque aucune lumière à recueillir de leurs journaux : ils nomment des lieux dont ils ne marquent point la position ; ils avancent au hasard sans jeter les yeux autour d'eux. On fait deux cents lieues avec les PP. Grillet et Béchamel, et l'on ne rapporte que la fatigue de les avoir suivis. D'autres, dont on retrouve quelques relations fort courtes dans le *Recueil des Lettres édifiantes*, se bornent au récit de leurs missions, et se croient quittes en nommant quelques églises qu'ils ont formées dans les terres, sans nous en apprendre la situation.

La relation la plus propre à exciter la curiosité sur la Guiane est celle du célèbre et infortuné Walter Raleigh, qui entreprit, en 1595, de pénétrer dans cette région, que l'on appelait *le pays de l'or*, et dans lequel se trouvait, disait-on, le fameux el Dorado, objet des recherches de tous les aventuriers dans le seizième siècle. Raleigh se proposa de découvrir la Guiane en remontant les bouches de l'Orénoque. Il se rendit en conséquence à la Trinité, l'une de ces îles, et cacha soigneusement son dessein aux Espagnols, maîtres du pays, dont il craignait avec raison la jalousie tyrannique, et contre lesquels il

méditait une vengeance légitime. L'année précédente, Berréo, gouverneur de Saint-Joseph, capitale de la Trinité, avait enlevé huit hommes au capitaine anglais Whidon, qui était venu relâcher dans l'île. Raleigh, quelques jours après son arrivée, fut joint par deux autres navires de sa nation, commandés par les capitaines Gifford et Keymis, et se trouva en état de prendre le fort de Saint-Joseph, et de faire prisonnier le gouverneur Berréo. Il fut aidé, il est vrai, par des caciques de l'île, qui se joignirent à lui comme à l'ennemi naturel des Espagnols, leurs ennemis. Il avait encore un autre but en se rendant maître de la personne de Berréo. Il savait que cet Espagnol avait fait une tentative pour entrer dans la Guiane, et il voulait en tirer les lumières qui pouvaient lui être utiles pour le même projet. Il en apprit peu de chose. Berréo s'était conduit de manière à révolter tous les caciques et habitans du pays. Il avait ravagé quelques provinces, et avait été obligé de revenir bientôt sur ses pas; cependant il avait acquis quelques connaissances dont il était redevable au cacique Carapana, le seul qui eût témoigné quelque inclination pour les Espagnols. Berréo, qui n'avait pas perdu l'espérance d'y retourner, fit tout ce qu'il put pour décourager Raleigh et lui montrer le danger de son entreprise. Il lui représenta que ses vaisseaux ne pourraient entrer dans l'Orénoque, ou qu'ils y seraient arrêtés par les sables et les bas-fonds, dont

les canots de Berréo étaient un témoignage certain, puisque, tirant à peine douze pieds d'eau, ils touchaient souvent le fond; que les habitans éviteraient sa rencontre, et se retireraient dans les terres; que s'il les faisait poursuivre, ils brûleraient leurs habitations. Il ajouta que, l'hiver approchant, les inondations allaient commencer; qu'on ne pourrait profiter de la marée; qu'il ne fallait point espérer des provisions suffisantes par le secours des petites embarcations; enfin que tous les caciques des frontières refuseraient de commercer avec lui, parce qu'à l'exemple de tant d'autres peuples, ils se croiraient menacés de leur destruction par les Européens.

Ces difficultés, quoique exagérées par un ennemi jaloux, n'étaient que trop réelles, comme Raleigh l'éprouva dans la suite; mais il était bien éloigné de les croire insurmontables. Son imagination d'ailleurs était remplie de tout ce qu'il avait entendu raconter de la Guiane, de cette ville de Manoa, connue des Espagnols sous le nom d'*el Dorado*, et visitée par quelques voyageurs de cette nation; du voyage de Jean Martinez, qui, disait-on, avait découvert le premier cette capitable du nouvel empire des incas. Ce Martinez rapportait qu'il avait passé sept mois dans cette ville, où il avait été reconnu pour Espagnol; que cependant il avait été bien reçu; mais qu'on ne lui avait permis d'aller nulle part sans garde, et sans avoir

les yeux couverts; qu'enfin, ayant obtenu la liberté de partir avec beaucoup d'or, il avait été volé par les Américains à l'embouchure de l'Orénoque, et qu'il n'avait sauvé que deux bouteilles remplies d'or qu'ils avaient crues pleines de liqueurs. S'étant ensuite rendu à Portoric, Martinez y était mort : en mourant, il s'était fait apporter son or et la relation de ses voyages; il avait donné l'or à l'église pour fonder des messes, et sa relation à la chancellerie de Portoric. Enfin Raleigh n'ignorait par les voyages de Pédro d'Orsua, de Jérome d'Ortal, de Pédro Hernandez de Serpa, et de Gonzales Ximenès de Cazada, entrepris pour vérifier la découverte de Martinez. C'était sur ces fondemens qu'il était parti d'Angleterre, et qu'il assure « que celui qui conquerra la Guiane » possédera plus d'or et régnera sur plus de » peuples que le roi d'Espagne et l'empereur des Turcs. » Il répète plusieurs fois que ce qu'il entend par la Guiane est l'intervalle entre l'Amazone et l'Orénoque, à trois cents lieues, ou neuf cents milles des côtes de la mer du Nord.

Vraies ou chimériques, toutes ces preuves rendirent l'Anglais si sourd aux objections de Berréo, qu'il se hâta de faire partir Gifford, son vice-amiral, et le capitaine Galfied, pour reconnaître l'embouchure de la rivière de Capouri. Il y avait envoyé auparavant Whidon et Douglas, qui n'y avaient pas trouvé moins de neuf pieds d'eau; mais c'était avec le flux; et la marée ayant baissé avant qu'ils eussent fran-

chi les bas-fonds, ils avaient abandonné leur entreprise. Un autre officier, chargé de sonder la baie de Guanipa ou Amana, pour chercher le moyen d'y passer avec des vaisseaux, n'y trouva pas plus de facilité, et n'osa se hasarder fort loin dans la baie, parce qu'il apprit de son guide américain que ce lieu était sans cesse infesté par les Cannibales, qui ne manqueraient pas de tomber sur lui avec leurs flèches empoisonnées.

Gifford et Galfied, ayant trouvé dans la rivière de Capouri cinq pieds d'eau après le reflux, Raleigh fit faire des bancs pour la rame, en commençant à craindre pour King, qu'il avait envoyé à Guanipa; il le fit suivre par Douglas, avec un vieux cacique de la Trinité, qui lui servit de pilote. Ils reconnurent enfin qu'on pouvait entrer dans le Capouri par quatre endroits, tous également commodes. La galéasse fut équipée avec trois chaloupes qui portaient des provisions pour un mois. Raleigh et quelques officiers s'y embarquèrent avec cent hommes. Arouacan, leur pilote, était un Indien de la rivière de Baiénua, au sud de l'Orénoque, entre ce fleuve et celui des Amazones: il avait promis de les conduire à l'Orénoque; mais, s'ils n'avaient pas eu d'autres secours, ils auraient erré sans fin dans toutes ces rivières comme dans un labyrinthe. Raleigh doute qu'il y ait dans l'univers un tel amas d'eaux entrelacées les unes dans les autres. Lorsqu'il croyait avoir trouvé la route à la faveur de la boussole et des hauteurs du soleil,

il ne faisait que tourner autour d'une infinité de petites îles, toutes remplies d'arbres si hauts et si touffus, qu'ils troublaient également la vue et la navigation. Il nomma une de ces rivières ou de ces canaux *Redcross*, c'est-à-dire croix rouge, parce qu'il jugea qu'aucun chrétien n'y était entré avant lui : là il découvrit un petit canot qui portait quelques Indiens ; et la galéasse les joignit avant qu'ils pussent se dérober dans les détours. D'autres Indiens, qui se présentaient sur le rivage, semblaient observer la conduite des Anglais ; et, ne voyant aucune marque de violence, ils s'avancèrent au bord de l'eau en demandant à traiter. Raleigh fit aussitôt gouverner vers eux ; mais pendant qu'il leur offrait ce qu'ils avaient désiré, son pilote indien, s'étant un peu écarté pour reconnaître le pays, rencontra un cacique qui voulut le tuer, pour avoir introduit des étrangers dans leurs terres, et il n'eut pas peu de peine à se sauver par la fuite. Les Indiens qui habitent ces îles sont les Tinitives, dont on distingue deux espèces, les Ciaouaris et les Oouraouaris.

L'Orénoque se divise en seize bras à son embouchure, neuf qui courent au nord, et sept au sud : les derniers forment des îles considérables. Du bras le plus septentrional au plus méridional, Raleigh ne compte pas moins de cent lieues ; ainsi, conclut-il, l'embouchure de ce fleuve surpasse en grandeur celle du fleuve des Amazones. Les Tinitives ont leurs habitations dans

des îles qui sont formées par cette multitude de bras : ces Indiens, divisés en deux peuples, ont chacun leur cacique, qui sont continuellement en guerre; ils ont leurs habitations sur terre en été; mais pendant l'hiver ils demeurent sur des arbres, où leurs petites cabanes, pratiquées avec une admirable industrie, les garantissent des grandes inondations de l'Orénoque, qui, depuis mai jusqu'en septembre, monte d'environ vingt pieds au-dessus des terres. Cette incommodité ne leur permet guère de semer; ils font un pain de moelle de palmier, auquel ils joignent pour nourriture leur pêche, leur chasse et divers fruits de leurs arbres. Les Cuparis et les Macuréos, deux nations qui habitent les bords de l'Orénoque, ne sont pas moins renommés par leur adresse et leur courage. Avant l'arrivée des Espagnols, ils faisaient une guerre continuelle à leurs voisins; mais l'intérêt commun a réuni tous ces peuples contre leurs plus dangereux ennemis. Raleigh fut frappé d'un de leurs usages. A la mort de leurs caciques, ils commencent le deuil par de grandes lamentations; mais ils n'enterrent pas leurs corps; ils les laissent pourir, et lorsque les chairs sont entièrement consumées, ils prennent le squelette, qu'ils ornent de ses plus précieux joyaux, avec des plumes de diverses couleurs aux bras et aux jambes, et le gardent suspendu dans sa cabane. Les Arouacas, qui habitent la rive méridionale de l'Orénoque, réduisent en poudre le squelette de leurs parens morts, et brû-

lent cette cendre dans une liqueur qu'ils avalent.

En quittant le Ciaouris, Raleigh tomba dans le grand lit de l'Orénoque, qu'il était question de remonter; mais, après quatre jours de navigation, il échoua vers le soir dans un lieu si dangereux, qu'en travaillant à soulager la galéasse de son lest, il faillit y perdre soixante hommes; enfin, l'ayant remise à flot, il continua plus heureusement sa route pendant trois jours, et le quatrième son pilote indien le fit entrer dans l'Amano, grande rivière, dont les eaux semblaient descendre paisiblement sans aucun détour; mais le cours en était si rude, qu'on n'y pouvait avancer qu'à force de rames. Les matelots eurent besoin des plus vives exhortations de leur chef pour soutenir un travail si continuel; la chaleur était extrême, et les branches des arbres qui bordaient les deux rives causaient une autre peine aux rameurs. Cet obstacle dura si longtemps, que, les vivres commençant à manquer, il devint fort difficile à Raleigh de contenir ses gens. Cependant il leur représenta que, le pilote promettant dans peu de jours une route plus facile et des provisions en abondance, il y avait moins de risque à continuer leur navigation qu'à retourner en arrière : d'ailleurs ils ne manquaient pas de fruits sur le bord de la rivière, ni de poisson et de gibier, sans compter que les fleurs et les plantes dont les terres étaient couvertes semblaient confirmer toutes les promesses du pilote.

Cet Indien, sur le visage duquel Raleigh croyait remarquer souvent de l'embarras, lui proposa de faire entrer à droite les canots dans une rivière qui les conduirait promptement à quelques habitations des Arouacas, où l'on trouverait toutes sortes de rafraîchissemens, et de laisser la galéasse à l'ancre, en assurant qu'on pouvait être de retour avant la nuit. Il était midi. Cette ouverture fut si bien reçue, que Raleigh se chargea lui-même de la conduite des canots, et ne prit aucune provision, dans la confiance que les secours ne pouvaient être éloignés. Cependant, après avoir ramé l'espace de trois heures sans voir aucune apparence d'habitation, ses défiances augmentèrent. On rama trois autres heures avec aussi peu de succès, et les soupçons devinrent si vifs, que tous les Anglais des canots, se croyant trahis, parlaient déjà de vengeance. En vain Raleigh s'efforça de leur faire comprendre que le châtiment d'un traître ne changerait rien à leur situation, ou ne les rendrait que plus misérables. La colère et la faim ne leur laissaient sentir que le mal présent, lorsque enfin une lumière qu'ils aperçurent, et quelque bruit qu'ils crurent entendre, les rappelèrent à des sentimens plus modérés. C'était en effet une habitation des Arouacas, où ils n'arrivèrent néanmoins qu'après minuit. Ils y trouvèrent peu de monde, parce que le cacique de la bourgade était allé en traite à l'embouchure de l'Orénoque avec un grand nombre de ses

Indiens; mais les cabanes étaient remplies de provisions dont les Anglais chargèrent leurs canots.

Ils retournèrent sans peine à leur galéasse. Les bords de la rivière, dont leurs souffrances semblaient leur avoir dérobé les agrémens, leur parurent alors d'une rare beauté. Ils découvrirent une charmante vallée d'environ vingt milles de longueur, et remplie de différentes espèces de bestiaux. Le gibier n'y était pas moins abondant, et la rivière continuait de leur fournir d'excellent poisson. Ils se crurent désormais à couvert de la faim dans une contrée si riche; mais il s'y trouve de monstrueux serpens. Un jeune nègre, qui voulut passer à la nage sur une des rives, fut dévoré en y arrivant.

Le même jour, les Anglais virent paraître quatre canots qui descendaient la rivière où ils étaient rentrés. Raleigh fit ramer après eux. Deux prirent la fuite vers le rivage, d'où ceux qui les montaient s'échappèrent dans les bois, et les deux autres suivirent si légèrement le cours de l'eau, qu'il fut impossible de les joindre; mais Raleigh, ne se bornant point à se saisir des deux premiers canots et des provisions qu'on y trouva, fit chercher les fugitifs. On en prit quelques-uns à peu de distance. C'étaient des Arouacas qui avaient servi de pilotes à trois Espagnols échappés plus heureusement, entre lesquels il y avait un raffineur d'or. En vain Raleigh mit une partie de ses gens à terre pour suivre leurs traces; mais il

retint un des pilotes dont l'intelligence et la fidélité lui devinrent fort utiles. Entre plusieurs connaissances, il tira de lui celle de divers endroits où les Espagnols venaient chercher de l'or. Elle lui servit peu, parce que l'inondation ne lui permit pas d'en faire l'expérience. Il ne la communiqua pas même à ses gens, de peur que le chagrin de manquer une si belle occasion de s'enrichir ne refroidît entièrement leur courage. Les eaux croissent avec tant de promptitude et d'impétuosité dans cette province, que le soir elles sont de la hauteur d'un homme dans des lieux où l'on passait le matin presqu'à sec; et ces débordemens sont fort ordinaires à toutes les rivières qui se jettent dans l'Orénoque.

L'Arouaca que Raleigh avait reconnu pour pilote parut craindre que son sort ne fût d'être mangé vif. « Car telle était, dit Raleigh, l'idée que les Espagnols donnaient de ma nation à tous ces peuples; mais il se désabusa bientôt, comme tous les autres Indiens avec lesquels nous eûmes à traiter, lorsqu'il eut reconnu notre caractère et nos usages. L'effet de cette imposture retomba sur nos ennemis, dont notre humanité fit sentir plus que jamais les injustices et les violences. Aucun de mes gens ne toucha jamais aux femmes du pays, pas même du bout du doigt. A l'égard des denrées, on n'en prenait point sans avoir satisfait ceux qui venaient les offrir. Enfin, pour n'avoir rien à me reprocher, je ne quittais jamais une habi-

tation sans demander aux Indiens s'ils avaient quelque plainte à faire de mes gens; je les contentais avant mon départ, et je faisais châtier le coupable. Les deux canots même que j'avais fait enlever furent rendus aux Arouacas, et le pilote ne fut emmené qu'après avoir consenti volontairement à me suivre. Les Espagnols lui avaient donné le nom de *Martin.* »

Ce fut sous sa conduite que les Anglais continuèrent leur route. Quinze jours de navigation, pendant lesquels ils ne furent pas exposés à d'autre danger que celui des sables, les ramenèrent à la vue de l'Orénoque. Raleigh ne donne point le nom de plusieurs rivières dans lesquelles il s'engagea successivement, et ne tient pas un meilleur compte des hauteurs; mais dans le lieu où il se représente ici, il avait à l'est la province de Carapana, qui était alors occupée par des Espagnols. Les Indiens de trois canots, qu'il se félicita d'avoir rencontrés, l'abordèrent sans crainte, après avoir su qu'il n'était pas de cette odieuse nation; et, lui voyant jeter l'ancre, ils lui promirent de revenir le lendemain avec leur cacique. Il se trouva dans ce lieu une infinité d'œufs de tortue, qui furent un rafraîchissement fort agréable pour les Anglais. Le jour suivant ils virent arriver le cacique qu'on leur avait annoncé, avec une suite de quarante Indiens. Sa bourgade, qui n'était pas éloignée, se nommait *Toparimaca.* Il apportait aux Anglais diverses sortes de provisions, pour lesquelles ils lui firent boire du

vin d'Espagne, dont il ne cessait point d'admirer le goût. Raleigh lui ayant demandé une route courte et sûre pour la Guiane, il offrit alors aux Anglais de les conduire à sa bourgade, avec promesse de leur donner un secours que la fortune avait réservé pour eux. En y arrivant, il leur fit présenter une liqueur si forte, qu'elle les enivra presque tous. « Elle est composée, dit Raleigh, de poivre de l'Amérique, et du suc de plusieurs herbes, qu'on laisse clarifier dans de grands vases. » Le cacique et les Indiens s'enivrèrent aussi.

Après cette fête, le cacique fit paraître devant les Anglais le secours qu'il avait vanté. C'était un Indien fort âgé, dont ils ne prirent pas une fort haute opinion sur sa figure, mais qui connaissait parfaitement toutes les parties de l'Orénoque, et sans lequel en effet ils ne se seraient jamais garantis des sables, des rochers et des îlots qu'on ne cesse point d'y rencontrer. Raleigh le reçut comme un présent du ciel.

Dès le jour suivant, les Anglais éprouvèrent l'habileté de ce nouveau guide par le conseil qu'il leur donna de profiter d'un vent d'est qui leur épargna le travail des rames. L'Orénoque, suivant Raleigh, est assez exactement est et ouest, depuis son embouchure jusqu'aux environs de sa source. En suivant son cours depuis Toparimaca, les Anglais auraient dû pénétrer en plusieurs endroits du Popayan et de la Nouvelle-Grenade. Pendant le premier jour, ils suivirent un bras du fleuve, qui a sur

la gauche l'île d'Assapana, longue de vingt-cinq milles, sur cinq de large, et le grand canal au delà. Sur la droite du même bras est l'île de Jouana, fort grande aussi, et séparée de la terre, du même côté, par l'Arrarropana, second bras du fleuve. Toutes ces eaux sont navigables pour les plus gros bâtimens; et l'Orénoque, en y comprenant les îles, n'a pas moins de trente milles de large en cet endroit. Au-dessus d'Assapana on trouve l'Aropa, autre rivière qui vient se jeter du nord dans l'Orénoque. Les Anglais mouillèrent au delà, et du même côté, près de l'île d'Occaouéta, longue de six milles et large de deux. Raleigh mit à terre ici, sur la rive du fleuve, deux Indiens de la Guiane, qu'il avait pris, avec son nouveau pilote, à Toparimaca, avec ordre de prendre les devans pour annoncer son arrivée au cacique de Purimac, vassal de Topia-Ouari, dans la province d'Arromaja : mais, Purimac étant assez éloigné, il fut impossible à ces deux Indiens de revenir le même jour, et la galéasse fut obligée de mouiller le soir près de Puatpayma, autre île de même grandeur que la précédente. Vis-à-vis de cette île, la côte du fleuve offre la montagne d'Occopa, qui est très-haute. Les Anglais aimaient à mouiller proche des îles, parce qu'il s'y trouvait quantité d'œufs de tortues, et que la pêche y est plus commode que sur la côte, où les rochers ne leur permettaient pas de jeter la seine. La plupart de ceux qui bordent le fleuve sont de couleur

bleuâtre, et paraissent contenir du fer, comme toutes les pierres qui se trouvent sur les montagnes voisines.

« Le lendemain matin, dit Raleigh, notre cours fut droit à l'ouest, avec moins de peine à résister au courant du fleuve. La terre s'ouvrait des deux côtés, et les bords en étaient d'un rouge fort vif. J'envoyai quelques hommes dans des canots, pour reconnaître le pays. Ils me rapportèrent que, dans toute l'étendue de leur vue, et du haut des arbres où ils étaient montés pour l'observer, ils n'avaient découvert que des plaines, sans aucune apparence de hauteur. Mon pilote de Toparimaca dit que ces belles campagnes se nommaient les plaines de Saymas, qu'elles s'étendaient jusqu'au pays de Cumana et de Caracas; et qu'elles étaient habitées par quatre puissantes nations, les Saymas, les Assaouis, les Arroas, et les Ouikiris, qui battirent Hernando de Serpa, lorsqu'il vint de Cumana vers l'Orénoque avec trois cents chevaux pour conquérir la Guiane. Les Aroas ont la peau presque aussi noire que les nègres : ils sont robustes, et d'une valeur singulière. Le poison de leurs flèches est si subtil, que, sur le récit de ces Indiens, je me fournis des meilleurs antidotes pour en garantir nos gens. Outre qu'il est toujours mortel, il cause d'affreuses douleurs, et jette les blessés dans une espèce de rage. Les entrailles leur sortent du corps; ils deviennent noirs, et la puanteur qu'ils exhalent est insupportable. »

Raleigh s'étonne beaucoup que les Espagnols, à qui les flèches empoisonnées de ces sauvages ont été si funestes, n'aient jamais trouvé de remède pour leurs blessures. « A la vérité, dit-il, les Indiens n'en connaissent point eux-mêmes; et lorsqu'ils sont blessés d'un coup de flèche, ils ont recours à leurs prêtres, qui leur tiennent lieu de médecins, et qui font un grand mystère des remèdes qu'ils emploient. » L'antidote ordinaire des Indiens est le suc de la racine de Toupara, qui guérit aussi toutes sortes de fièvres, et qui arrête les hémorrhagies internes. Raleigh apprit de Berréo que quelques Espagnols avaient employé avec succès le jus d'ail. Mais, pour les poisons extrêmement subtils, tels que celui des Aroras, il exhorte à s'abstenir de boire, parce que tout ce qu'on avale de liquide sert à la propagation du venin, et que, si l'on boit, surtout peu de temps après avoir été blessé, la mort est inévitable.

Le troisième jour de leur navigation, les Anglais mouillèrent près de la rive gauche du fleuve, entre les montagnes d'Arvami et d'Aio. Après s'y être arrêtés jusqu'à minuit, ils passèrent l'île Manoripano, qui est fort grande, et d'où ils furent suivis par un canot chargé de quelques Indiens, qui les invitèrent à se reposer dans leurs habitations; mais, s'étant défendus civilement de leurs instances, ils entrèrent le cinquième jour dans la province d'Aromaja, où ils mouillèrent à l'ouest de l'île de Murroc-

cermo, qui a dix milles de long et cinq de large. Le lendemain ils arrivèrent au havre de Morquito, où ils étaient résolus de s'arrêter pour renouveler leurs provisions. Un de leurs Indiens fut envoyé au cacique Topiaouari, qui vint dès le jour suivant faire les honneurs de son port. C'était un vieillard de cent dix ans, si robuste encore, qu'après avoir fait quatorze milles à pied pour venir voir ses hôtes, il retourna le même jour à sa bourgade. Les rafraîchissemens qu'il leur apporta étaient une grande quantité de gibier, de racines et de fruits.

Raleigh fit diverses questions à ce vieux cacique, qui avait été prisonnier des Espagnols. « Je lui appris, dit-il, quelle était ma nation, et le dessein où j'étais d'affranchir les Indiens de la tyrannie des Espagnols. Ensuite, lui parlant de la Guiane, je le priai de me donner quelques instructions sur la manière d'y pénétrer. Il me répondit que le pays où j'étais, et tout ce qui bordait la rivière jusqu'à la province d'Emeric, en y comprenant celle de Carapana, faisait partie de la Guiane; qu'en général les nations de toutes ces terres se nommaient *Orinoccoponi*, parce qu'elles confinent à l'Orénoque. Que celles qui habitaient entre ce fleuve et les monts d'Ouacarimar étaient comprises sous le même nom, et que de l'autre côté de ces montagnes il y avait une grande vallée, nommée *Amariocopana*, habitée aussi par d'anciens peuples de la Guiane. Je lui de-

mandai quels étaient ceux qui habitaient au delà de cette vallée derrière les montagnes qui la bordaient de ce côté-là. Sur quoi il me dit en soupirant que dans sa jeunesse, et du vivant de son père, qui était mort fort âgé, il était venu dans cette grande vallée de la Guiane, des lieux où se couche le soleil, un peuple innombrable, qui portait de grandes robes et des bonnets rouges; qu'il était composé de deux nations, les Oréjones et les Eporémérios; qu'ayant chassé les anciens habitans du pays, elles s'étaient emparées de leurs terres jusqu'au pied des montagnes, à l'exception des Iraouaquaris et des Cassipagotos; que son fils aîné, qui avait été choisi dans la suite de cette guerre pour mener du secours aux Iraouaquaris, avait péri avec tous ses gens dans un combat contre les usurpateurs, et qu'il ne lui était resté qu'un seul fils. Il ajouta que les Eporémérios avaient bâti, au pied de la montagne, à l'entrée de la vallée, une grande ville, dont les édifices étaient fort hauts; que l'empereur des deux nations étrangères faisait garder constamment les passages par de nombreuses troupes, qui n'avaient pas cessé pendant long-temps de ravager et de piller leurs voisins; mais que, depuis que les Espagnols cherchaient à s'emparer du pays, la paix s'était faite entre les Indiens, qui s'accordaient tous à les regarder comme leurs plus mortels ennemis. »

Raleigh, fort satisfait du vieux cacique, dans

lequel il n'avait reconnu que de la sagesse et de l'honneur, continua de remonter le fleuve droit à l'ouest, et mouilla le soir proche de l'île de Catuma, dont la longueur est de cinq à six milles. Le lendemain, à la fin du jour, il rencontra l'embouchure de la rivière de Caroni. Cette rivière, sans être moins large que la Tamise à Wolwich, fait une chute si considérable, que non-seulement les Anglais en avaient entendu le bruit depuis le port de Morquito, mais qu'arrêtés par l'impétuosité des eaux, ils eurent beaucoup de peine à s'en approcher. Après avoir employé toutes leurs rames, qui ne les firent pas avancer d'un jet de pierre dans l'espace d'une heure, ils prirent le parti de mouiller proche de la rive, et d'envoyer un Indien au cacique du pays pour lui déclarer qu'ils étaient ennemis jurés des Espagnols. C'était dans ce lieu que Morquito en avait fait massacrer dix. Le cacique Ounuretona vint jusqu'au bord du fleuve avec un grand nombre de ses gens, et prodigua les rafraîchissemens aux Anglais. Raleigh lui répéta qu'il était venu pour faire la guerre aux Espagnols, et reçut de lui de nouvelles informations sur la Guiane.

Les Indiens du Caroni ont une haine égale pour les Espagnols et pour les Eporémérios. Leur pays est riche en or. Raleigh apprit du cacique, que, vers la source de la rivière, les terres étaient habitées par trois puissantes nations, les Cassipagotos, les Eparagotos et les Araouragotos; que le Caroni sort d'un grand

lac; que tous les peuples du pays se joindraient volontiers à ceux qui voudraient les délivrer des Espagnols; enfin qu'après avoir passé les montagnes de Curca, il trouverait beaucoup d'or et de pierres précieuses. Un des officiers espagnols, qu'il avait pris avec Berréo, se vanta d'avoir découvert dans ses voyages une mine d'argent très-riche, à peu de distance de la rivière; mais l'Orénoque et toutes les rivières voisines étaient haussées de cinq pieds, sans compter la difficulté de remonter le Caroni. Raleigh se contenta d'envoyer par terre quelques-uns de ses gens dans la bourgade d'Annatopoi, éloignée de vingt milles. Ils y trouvèrent des guides pour les conduire plus loin à Capurepana, grande ville située au pied des montagnes, sous la domination d'un cacique, proche parent de Topiaouari. Cependant Whidon fut chargé, avec quelques soldats, de suivre, autant qu'il était possible, le bord de l'eau, pour observer s'il s'y trouverait quelque apparence de mine.

En même temps Raleigh, accompagné des capitaines Gifford et Calfield, monta sur les hauteurs voisines, d'où il découvrit tout le Caroni, qui se divise en trois bras à vingt milles de l'Orénoque. Il remarqua dix à douze sauts de cette rivière, et tous d'une si grande hauteur, que les particules d'eau, divisées dans leur chute, forment comme un tourbillon de fumée. Ensuite s'étant approché des vallées, il admira le plus beau pays qu'il eût jamais vu.

L'herbe y est d'une verdure charmante, le terrain ferme, le gibier en abondance, et les oiseaux, dont le nombre et la variété sont infinis, y forment les plus mélodieux concerts. « Nous remarquâmes, dit Raleigh, des fils d'or et d'argent dans les pierres; mais, n'ayant que nos mains et nos épées, nous ne pûmes en vérifier parfaitement la nature. Cependant nous en aperçûmes quelques-unes que je fis examiner dans la suite. Un Espagnol de Caracas me les nomma dans sa langue *madre del oro*, or mère, ou matrice d'or, et m'assura qu'il devait se trouver une mine au-dessous. On ne me soupçonnera point de m'être trompé moi-même, ou de vouloir tromper ma patrie par de fausses imaginations. Quel motif aurait pu me faire entreprendre un si pénible voyage, si je n'avais été sûr qu'il n'y a point sous le soleil de pays aussi riche que la Guiane? Whidon, et Milechap, notre chirurgien, m'apportèrent pour fruit de leurs recherches quelques pierres fort semblables au saphir. Je les fis voir à divers Orinoccoponis, qui me vantèrent une montagne où il s'en trouvait en abondance. J'en ignore la nature et la valeur; mais je n'en puis avoir qu'une haute opinion; et je suis sûr du moins que ce canton ressemble à ceux dont on tire les plus précieuses pierres, et qu'il est à peu près à la même hauteur. »

A gauche de la rivière, on trouve les Iraouaquaris, ennemis irréconciliables des Époremérios. Elle prend sa source dans le lac Cas-

sipa. Il est si grand, qu'à peine peut-on le traverser en canot dans l'espace d'un jour; plusieurs rivières s'y jettent, et le sable que l'on y trouve pendant l'été est ordinairement mêlé de grains d'or. Au delà du Caroni on rencontre l'Arvi, qui passe le long du lac, à l'ouest, et vient se jeter aussi dans l'Orénoque. Les deux rivières forment entre elles une espèce d'île, dont Raleigh vante la fertilité et l'agrément. Mais il paraît ici fort embarrassé à rapporter ce qu'il ne sait, dit-il, que sur le témoignage d'autrui, et dont il avoue néanmoins qu'il ne lui est pas resté le moindre doute. « La rivière d'Arvi en a deux autres assez près d'elle, l'Atoïca et le Caora. Sur les bords de la seconde on trouve une nation d'Indiens qui ont la tête tout d'une pièce avec les épaules; ce qui doit paraître monstrueux (1), continue Raleigh, et ce que je ne laisse pas de croire certain. Ces Indiens extraordinaires se nomment les *Eouaipanomas*. On prétend qu'ils ont les yeux sur les épaules, la bouche dans la poitrine, et les cheveux sur le dos. Le fils de Topiaouari, que j'emmenai en Angleterre, m'assura que c'est la plus redoutable nation de

(1) On n'a pu se dispenser de rapporter ce trait d'après un voyageur tel que le chevalier Raleigh; mais une partie du merveilleux disparaîtra, si l'on suppose que l'usage de cette nation est de rendre le cou fort court aux enfans, par quelque pratique semblable à celle d'un autre peuple de l'Amérique, qui aplatit la tête des siens avec des ais constamment appliqués et serrés. D'ailleurs les Indiens de la Guiane et les Espagnols de Cumana peuvent être soupçonnés d'un peu d'exagération.

cette contrée, et que ses armes, qui sont des arcs et des flèches, ont trois fois la grandeur de celles des Orinoccoponis. Mon Indien me protesta que les Iraouaquaris avaient pris depuis peu un de ces monstres, et qu'il avait été vu de toute la province d'Aromaïa. » Raleigh ajoute que, s'il eût appris toutes ces circonstances avant son départ, il aurait tenté l'impossible pour enlever un de ces étranges Indiens, et pour l'emmener jusqu'en Europe. Lorsqu'il fut retourné sur la côte de Cumana, un Espagnol, homme d'esprit et d'expérience, apprenant qu'il avait pénétré dans la Guiane jusqu'au Caroni, lui demanda s'il avait rencontré des Eouaipanomas, et l'assura qu'il avait vu plusieurs de ces acéphales. Raleigh atteste là-dessus des négocians recommandables et connus de toute la ville de Londres.

Le Casnero est une quatrième rivière qui se jette dans l'Orénoque au-dessus du Caroni, vers l'ouest, mais du côté de l'Amapéia. Sa grandeur l'emporte sur celle des plus grands fleuves de l'Europe. Il prend sa source au milieu de la Guiane, dans les montagnes qui séparent ce pays des terres de l'Amazone. Les Anglais auraient entrepris de le remonter, si l'approche de l'hiver ne leur eût fait craindre d'y trouver leur perte, non que l'hiver mérite proprement ce nom dans un pays où les arbres sont continuellement chargés de feuilles et de fruits; mais il y est accompagné de pluies violentes, qui causent de prodigieux déborde-

mens. Toutes les campagnes sont inondées, et le tonnerre y est si terrible, qu'il semble menacer la nature de sa ruine. Raleigh en fit une triste expérience à son retour.

Du côté du nord, le Cari est la première rivière qui se jette dans l'Orénoque, et qu'on rencontre en remontant ce grand fleuve : on trouve ensuite celle de Limo. Les terres de l'une à l'autre sont habitées par la nation des Aouaracaris, espèce de cannibales, qui tiennent un marché où ils vendent pour des haches leurs femmes et leurs filles à leurs voisins, qui les revendent aux Espagnols. A l'ouest de la rivière de Limo, on trouve celle de Pao, ensuite le Caouti, puis le Vocari, et le Capuri qui vient de la rivière de Méta, par laquelle Berréo était venu de la Nouvelle Grenade. La province d'Amapaïa est à l'ouest du Capuri, et c'est là que Berréo ayant passé l'hiver avec ses gens, les eaux lui en firent perdre un grand nombre. Au-dessus de l'Amapaïa, en tirant vers la Nouvelle-Grenade, le Pato et le Cassanar tombent dans le Méta. A l'ouest de ces rivières on a les terres des Aschaques et des Catuplos, et les rivières de Béta, de Daunay et d'Ibarra. Sur les frontières du Pérou, on trouve les provinces de Tumibamba et de Caxamalca; et, tirant vers Quito et le Popayan, au nord du Pérou, les rivières de Guayara et de Guyacuro. Au delà des montagnes du Popayan, on rencontre le Pampamena ou Payanano, qui descend jusqu'à la rivière des Amazones, en tra-

versant les terres des Moteyones, où Pédro d'Orsua eut le malheur de périr. C'est entre le Daunay et le Béta qu'est la grande île de Baracan. L'Orénoque est inconnu sous ce nom au delà du Béta : il y porte celui de d'Athule; et plus loin il est coupé par de grandes chutes d'eau qui ne permettent pas aux vaisseaux d'y passer. Raleigh, qu'on suit mot à mot dans cette description, assure que, pour ce qu'il nomme *des vaisseaux de charge*, la navigation est libre sur ce fleuve l'espace d'environ mille milles d'Angleterre, et que, pour les canots, elle ne l'est pas moins du double; que ses eaux, soit par elles-mêmes ou par les rivières qui s'y jettent, conduisent au Popayan, à la Nouvelle Grenade et au Pérou; que par d'autres rivières on peut se rendre aux nouveaux états des incas, descendus, dit-il toujours, de ceux du Pérou aux Amapaïas et aux Annabas; enfin qu'une partie de ces rivières, qu'on peut nommer *les branches de l'Orénoque*, prennent leur source dans les vallées qui séparent la Guiane des provinces orientales du Pérou.

Le débordement des eaux augmentant de jour en jour, mille dangers dont les Anglais se crurent menacés leur firent souhaiter leur retour. Raleigh ne résista point à leurs instances. Il avait acquis d'heureuses lumières; mais l'inondation ne lui laissait aucune espérance d'en recueillir le fruit. D'ailleurs ses gens étaient sans habits, et ceux qui leur restaient étaient percés de la pluie dix fois par jour. Ils n'avaient pas

même le temps de les faire sécher. Il se détermina donc à retourner vers l'est, dans le dessein de reconnaître mieux toutes les parties du fleuve : observation importante qu'il se reprochait d'avoir négligée.

En quittant l'embouchure du Caroni, il alla mouiller le premier jour au port de Morquito, qu'il regardait comme un séjour de confiance, par celle qu'il avait dans le caractère de Topiaouari. Le vieux cacique, qu'il fit avertir de son arrivée, se hâta de le venir voir, suivi d'une abondante provision de vivres. Après des caresses fort tendres, Raleigh, qui avait formé un petit camp sur une éminence, au bord du fleuve, fit sortir tout le monde de sa tente pour s'entretenir seul avec ce sage vieillard. On doit concevoir néanmoins que ces entretiens ne se faisaient pas sans un interprète. C'est dans la bouche de l'auteur qu'il faut laisser des explications de cette importance.

« Je commençai par lui dire que, lui connaissant une haine égale pour les Éporémérios et pour les Espagnols, j'attendais de lui qu'il m'apprendrait le chemin de la ville impériale des incas. Il me répondit qu'il ne s'était pas figuré que mon dessein fût de prendre cette route, non-seulement parce que la saison ne me le permettait pas, mais plus encore parce qu'il ne me croyait pas assez de monde pour une si dangereuse entreprise; que, si je m'obstinais à la tenter avec si peu de forces, il m'assurait que j'y trouverais ma perte; que la puissance

de l'empereur de Manoa (1) était formidable, et que le triple de mes gens ne suffirait pas pour lui causer de l'inquiétude. Il ajouta que je ne devais jamais espérer de pouvoir pénétrer dans la Guiane sans l'assistance des ennemis de ce grand état, soit pour en recevoir des secours d'hommes, ou pour en tirer des rafraîchissemens et des provisions, que la longueur du chemin et l'excès de la chaleur rendaient également nécessaires; que trois cents Espagnols, qui avaient entrepris la même expédition, étaient demeurés ensevelis dans la vallée de Macureguary, sans autres efforts, du côté de leurs ennemis, que de les avoir investis de toutes parts, et d'avoir mis le feu aux herbes, dont la fumée et la flamme les avaient étouffés. « D'ici, continua-t-il, on compte à Macure-» guary, quatre grandes journées de chemin. » Les peuples de cette vallée sont les premiers » Indiens de la frontière des incas : ils sont » leurs sujets, et leur ville est d'une richesse » extrême. Tous les habitans portent des habits. » C'est de Macureguary que viennent toutes » les plaques d'or qu'on voit aux Indiens de la » côte : c'est là qu'elles se fabriquent; mais plus » loin, le travail est incomparablement plus » beau. On y fait en or des figures d'hommes » et d'animaux. »

» Je lui demandai combien il croyait qu'il

(1) On voit que non-seulement la transmigration des incas, mais encore l'existence de la ville de Manoa, continue de passer pour constante dans l'imagination de Raleigh.

me fallût d'hommes pour prendre la ville. Sa réponse fut incertaine. Je lui demandai encore s'il croyait du moins que je pusse compter sur le secours des Indiens. Il m'assura que tous les peuples des pays voisins se joindraient à moi dans cette guerre, supposé que, faute de canots pour tant d'hommes, la rivière offrît alors des gués, et pourvu que je lui laissasse cinquante soldats, qu'il me promettait d'entretenir jusqu'à mon retour. Je lui répondis qu'avec mes matelots et mes ouvriers je n'avais guère que ce nombre, et que d'ailleurs, ne pouvant leur laisser de poudre ni d'autres munitions, ils seraient en danger de périr par les mains des Espagnols qui chercheraient à se venger du mal que je leur avais fait à la Trinité. Cependant les capitaines Calfied, Grenville, Gilbert, et quelques autres, paraissaient disposés à demeurer; mais je suis sûr qu'ils y auraient tous péri. Berréo attendait du secours d'Espagne et de la Nouvelle Grenade. J'appris même ensuite qu'il avait déjà deux cents chevaux prêts à Curacas.

» Topiaouari me dit alors que tout dépendait donc de l'avenir et des forces avec lesquelles je reviendrais dans ses terres; mais qu'il me priait de le dispenser, pour cette fois, de me fournir le secours de ses Indiens, parce qu'après mon départ les Eporémérios ne manqueraient pas de faire tomber sur lui leur vengeance. Il ajouta que les Espagnols cherchaient aussi l'occasion de le traiter comme son neveu,

qu'ils avaient fait périr par un infâme supplice; qu'il n'avait pas oublié avec quelle rigueur ils l'avaient tenu dans les chaînes et promené comme un chien jusqu'à ce qu'il eût payé cent plaques d'or pour sa rançon; que, depuis qu'il était cacique, ils avaient tâché plusieurs fois de le surprendre, mais qu'ils ne lui pardonneraient pas l'alliance que je lui proposais. Il me dit encore : « Après avoir tout » employé pour soulever mes peuples contre » moi, ils ont enlevé Aparacano, un de mes » neveux, qu'ils ont fait baptiser sous le nom » de *don Juan :* ils l'ont armé et vêtu à l'espa» gnole, et je sais qu'ils l'excitent par l'espé» rance de ma succession à me déclarer la » guerre. » Enfin Topiaouari me pria de suspendre mes résolutions jusqu'à l'année suivante, et me promit que dans l'intervalle il disposerait les esprits en ma faveur. Entre diverses raisons qui lui faisaient détester les Eporémérios, il me raconta que dans leur dernière guerre ils avaient enlevé ou violé toutes les femmes de son pays. « Nous ne » leur demandons que nos femmes, con» tinua-t-il, car nous ne faisons aucun cas » de leur or. » Il ajouta les larmes aux yeux : « Autrefois nous avions dix ou douze fem» mes, et nous sommes réduits maintenant à » trois ou quatre, tandis que nos ennemis » en ont cinquante et jusqu'à cent. » En effet, l'ambition de ces peuples consiste à laisser beaucoup d'enfans, pour rendre leurs fa-

milles puissantes par une nombreuse postérité.

» Persuadé par les raisons du cacique qu'il m'était impossible de rien entreprendre cette année contre les incas, il fallut réprimer notre passion pour l'or, qui nous aurait attiré comme aux Espagnols la haine et le mépris de ces Indiens. Qui sait même si, reconnaissant que nous ne pensions aussi qu'à les piller, ils ne se seraient pas joints à eux pour nous fermer l'entrée de leur pays? C'était préparer de nouvelles difficultés aux Anglais qui pourront s'ouvrir la même route après nous; au lieu que, suivant toute apparence, les peuples déjà familiarisés avec nous préfèreront notre voisinage à celui des Espagnols, qui ont toujours traité leurs voisins avec la dernière cruauté. Le cacique, à qui je demandai un de ses sujets pour l'emmener en Angleterre et lui faire apprendre notre langue, me confia son propre fils. Je lui laissai deux jeunes Anglais, qui ne marquèrent point de répugnance à demeurer dans un pays où nous n'avions reçu que des témoignages de bonne foi et d'humanité.

» Je demandai à Topiaouari comment se fabriquaient les plaques d'or, et quelle méthode on employait pour les tirer des pierres et des mines. Il me répondit : « La plus grande partie de l'or dont on fait des plaques et des figures se tire du lac de Manoa et de plusieurs rivières où il se trouve en grains, et quelque-

» fois en petits lingots. Les Eporémérios y » joignent une portion de cuivre pour le travailler. Voici leur méthode : ils prennent un » grand vase de terre plein de trous, dans » lequel les grains et le cuivre sont mêlés en- » semble; ils mettent le vase sur un feu ardent, » et, garnissant les trous de tuyaux de terre ou » de pipes, ils soufflent jusqu'à ce que les deux » métaux soient fondus : ensuite ils les versent » dans des moules de terre ou de pierre. » J'ai apporté deux de ces figures en or, moins pour leur valeur que pour en faire connaître ici la forme; car, affectant de mépriser les richesses des Eporémérios, je donnai en échange au cacique quelques médailles du même métal, qui contenaient le portrait de la reine. J'ai pris soin d'apporter aussi du minerai d'or, qui n'est pas rare dans ce canton, et que je crois aussi bon qu'il y en ait au monde; mais, faute d'ouvriers et d'instrumens pour séparer l'or, il me fut impossible d'en prendre une grosse quantité. »

Raleigh n'oublia pas de recommander aux deux Anglais qu'il laissait à Topiaouari, de se procurer quelque ouverture pour aller trafiquer à Macuréguary, et de reconnaître soigneusement la route et les environs de cette ville. Il leur abandonna, dans cette vue, diverses marchandises, avec ordre de pénétrer, s'il était possible, jusqu'à Manoa; ensuite il continua de descendre le fleuve, accompagné du cacique de Putima, chef de la province

d'Ouarrapana, qui, se trouvant chez Topiaouari, avait prié les Anglais d'aborder sur ses terres. Ils apprirent de lui-même que c'était lui qui avait massacré les Espagnols de Berréo, et sa confiance paraissait extrême pour les ennemis d'une nation qu'il avait offensée; il leur offrit de les conduire au pied d'une montagne où la roche paraissait de couleur d'or.

Raleigh ne se reposa sur personne d'une observation de cette importance. Il partit lui-même avec les principaux de ses gens pour visiter une si riche montagne. On lui fit suivre aussitôt le bord d'une rivière nommée *Mana*, en laissant à droite un village qu'il entendit nommer *Toutoutona*, et qui appartient à la province de Faraco. Au delà, vers le sud, il arriva dans la vallée d'Amariocapana, qui contient un village du même nom, et qui lui parut un des plus beaux pays du monde : elle s'étend de l'est à l'ouest, au moins de soixante miles; mais c'est le voyageur même qu'il faut entendre dans ses récits.

« De la rive du Mana nous passâmes à celle de l'Oiana, autre rivière qui traverse la vallée, et nous nous arrêtâmes au bord d'un lac que cette rivière forme de ses propres eaux. Comme nous étions fort mouillés, un de nos guides fit du feu en frottant deux bâtons l'un contre l'autre, et nous en allumâmes un assez grand pour y faire sécher nos habits; mais tandis que nous prenions ce soin, l'apparition subite de quelques manatis ou lamantins, de la grosseur d'un

tonneau, qui se firent voir dans le lac, nous causa autant d'effroi que de surprise. Ce ne fut pas sans peine que nous continuâmes notre marche : il nous restait une demi-journée de chemin jusqu'à la montagne. Je pris le parti de renvoyer à bord le capitaine Keymis, parce que les informations du cacique me firent comprendre qu'à mon retour je pouvais me rapprocher de l'Orénoque par une voie plus courte. Keymis portait ordre à la galéasse de descendre à l'embouchure du Cumana, où je promis de l'attendre pour m'épargner la peine de retourner jusqu'à Putima.

» Le même jour je passai au pied d'une montagne dont les divers rochers étaient de couleur d'or, comme ceux qu'on m'avait annoncés; mais je ne pus vérifier s'ils étaient réellement de ce précieux métal. On me fit remarquer sur la gauche une autre montagne, qui semblait contenir aussi diverses sortes de minéraux : ainsi je n'eus que la joie d'un brillant spectacle. De là je me rendis par un chemin assez court au village d'Ariacoa, où l'Orénoque se partage en trois canaux. La galéasse était déjà descendue à Cumana, mais sans Keymis, qui n'avait pas eu le temps de lui porter mes ordres. Je laissai à Cumana deux de mes gens pour l'attendre; et, me proposant d'y revenir joindre les canots, je fis partir les capitaines Thyn et Grenville avec la galéasse. Ensuite je me remis en chemin vers la montagne du cacique, en prenant ma route vers Émériac, qui

n'est pas éloigné du fleuve. Il fallut passer la rivière de Cararopana, qui se jette dans l'Orénoque, et dont plusieurs petites îles rendent la vue fort agréable. Vers le soir nous arrivâmes au bord de l'Ouinicapara, qui se joint aussi à l'Orénoque. C'est à quelque distance de ce lieu qu'on me fit voir enfin la fameuse montagne que je cherchais; mais, contre l'espérance du cacique, l'inondation était déjà si forte dans ce canton, qu'il nous fut impossible d'en approcher. Je fus réduit à contempler la montagne d'assez loin. Elle me parut fort haute, de la forme d'une tour, et de couleur blanche plutôt que jaune; ce que je ne pus attribuer qu'à l'éloignement. Un torrent impétueux qui se précipitait du sommet, formé apparemment par les pluies continuelles de la saison, faisait un bruit que nous n'avions pas cessé d'entendre depuis quelques heures, et qui nous rendait presque sourds à la distance où nous étions. Je jugeai par le nom du pays, et par d'autres circonstances, que cette montagne était la même dont Berréo m'avait raconté différentes merveilles, telles que l'éclat des diamans et d'autres pierres précieuses qu'elle renferme dans toutes ses parties. Je n'oblige personne à me croire; mais il est certain que j'y vis éclater une certaine blancheur. Cependant je dois ajouter aussi que Berréo n'y avait pas été lui-même, parce qu'outre l'inondation qui l'avait arrêté, les naturels du pays étaient mortels ennemis des Espagnols. Après avoir pris un peu

de repos sur le bord de l'Ouinicapara, nous le suivîmes jusqu'au village du même nom, dont le cacique m'offrit de me conduire à la montagne par de grands détours. Mais la longueur et les difficultés du chemin m'effrayèrent, surtout pour une entreprise où je n'avais à satisfaire que ma curiosité.

» Je retournai ensuite à l'embouchure du Cumana, où tous les caciques voisins vinrent m'offrir des provisions de leurs terres ; c'étaient des liqueurs, des poules et du gibier, avec quelques-unes de ces pierres précieuses que les Espagnols nomment *piedras buadas*. En revenant d'Ouinicapara, j'avais laissé à l'est quatre rivières qui descendent des montagnes d'Émériac, et qui vont se jeter dans l'Orénoque. D'autres, sorties des mêmes montagnes, coulent vers la mer du nord, telles que l'Aratouri, l'Amacouma, le Batima, l'Ouana, le Maroaca, le Paroma. La nuit avait été sombre et fort orageuse. Ce fut le matin que j'arrivai à l'embouchure du Cumana, où j'avais laissé Eques et Porter pour attendre le capitaine Keymis qui revenait par terre. Ils n'avaient point encore eu de ses nouvelles; mais il arriva le jour suivant. »

Raleigh, ayant pris congé des caciques, qui le quittèrent, dit-il, les larmes aux yeux, remonta dans ses canots, et mouilla le soir à l'île d'Assipana. Le lendemain il trouva sa galéasse à l'ancre près de Toparimaca. Il faisait cent milles par jour en descendant; mais il

ne put retourner par la route qu'il avait prise en entrant dans le fleuve, parce que la brise et le courant de la mer portaient vers l'Amana. La nécessité lui fit suivre le cours du Capouri, qui est un des bras de l'Orénoque, par lequel il se rendit à la mer. Il se croyait à la fin de tous les dangers. Cependant la nuit suivante, ayant mouillé à l'embouchure du Capouri, qui n'a pas moins d'une lieue de large, la violence du courant l'obligea de se mettre à couvert sous la côte, avec ses canots; et quoique la galéasse eût été tirée aussi près de terre qu'il était possible, on eut beaucoup de peine à la sauver du naufrage. A minuit le temps changea fort heureusement; et vers neuf heures du matin, les Anglais eurent la vue de la Trinité, où ils rejoignirent leurs vaisseaux, qui les avaient attendus à Curiapana.

On trouve ensuite dans la relation de Raleigh un recensement assez inutile de tous les pays qu'il avait visités; mais ses remarques sur quelques-uns de leurs peuples, et sa conclusion, méritent de sortir de la collection d'Hakluyt.

On l'assura, dit-il, que les Éporémérios observent la religion des incas du Pérou; c'est-à-dire qu'ils croient à l'immortalité de l'âme, qu'ils rendent hommage au soleil, etc. Personne ne désavouera que ce point, s'il était mieux établi, ne donnât beaucoup de vraisemblance à la transmigration des Péruviens : mais il resterait encore à prouver qu'elle fût arrivée

depuis la conquête. On assura aussi Raleigh que l'inca qui régnait dans la Guiane y avait fait bâtir un palais tout-à-fait semblable à ceux que ses ancêtres avaient au Pérou. « Tout le monde sait, dit-il à cette occasion, la quantité d'or que les conquérans espagnols ont tiré de ce vaste empire; mais je suis convaincu que le prince qui règne à Manoa en possède beaucoup plus qu'il n'y en a dans toutes les Indes occidentales.

» A présent, dit-il encore, je vais parler de ce que j'ai vu moi-même. Ceux qui aiment les découvertes peuvent compter qu'ils trouveront de quoi se satisfaire en remontant l'Orénoque, où tombent un grand nombre de rivières qui conduisent dans une étendue de terres, à laquelle je donne de l'est à l'ouest plus de deux mille milles d'Angleterre, et plus de huit cents du nord au sud. Toutes ces terres sont riches en or et en marchandises propres au commerce. On y trouve les plus belles vallées du monde. En général, le pays promet beaucoup à ceux qui entreprendront de le cultiver. L'air y est si pur, qu'on y rencontre partout des vieillards de cent ans. Nous y passâmes toutes les nuits sans autre couverture que celle du ciel; et dans tout le cours de mon voyage je n'eus pas un Anglais malade. Le sud de la rivière a du bois de teinture qui l'emporte, suivant mes lumières, sur celui du reste de l'Amérique : on y trouve aussi beaucoup de coton, d'herbe à soie, de baume et de poivre,

diverses sortes de gommes, du gingembre, et quantité d'autres productions qui ne sont dues qu'à la nature.

» Le trajet n'est ni trop long ni trop dangereux : il peut se faire dans l'espace de six ou sept semaines, et l'on n'a point à franchir de mauvais passages, tels que le canal de Bahama, la mer orageuse des Bermudes, le cap de Bonne-Espérance, etc. Le temps propre à ce voyage est le mois de juillet, pour arriver au commencement de l'été du pays, qui dure à peu près jusqu'au mois de mars : le temps du retour est mai ou juin.

» La Guiane peut être regardée comme un pays vierge, auquel les Européens n'ont point encore touché; car les faibles établissemens qu'ils ont sur les côtes de la mer du nord ne méritent pas le nom de *conquêtes* : mais celui qui bâtirait seulement deux forts à l'entrée du pays n'aurait pas à craindre que ce vaste terrain lui fût disputé. On ne pourrait remonter le fleuve sans essuyer le feu des deux forts. D'ailleurs les vaisseaux chargés n'y peuvent aborder facilement qu'en un seul endroit, et l'on ne peut même approcher de la côte qu'avec de petits bateaux et des canots. On rencontre sur les bords du fleuve des forêts fort épaisses, et de deux cents milles de longueur. La route de terre n'est pas moins difficile : on a de toutes parts un grand nombre de hautes montagnes; et si l'on n'est pas bien avec les naturels du pays, les vivres y sont difficiles à

trouver. C'est ce que les Espagnols ont toujours éprouvé avec perte, quoiqu'ils aient souvent tenté de conquérir cette vaste région.

» Enfin, conclut Raleigh, je suis persuadé que la conquête de la Guiane agrandira merveilleusement le prince à qui ce bonheur est réservé, et qu'il en pourra tirer assez de richesses et de forces pour contre-balancer celles de l'Espagne. Si c'est à l'Angleterre que le ciel destine un si beau partage, je ne doute pas que la chambre de commerce qui sera établie à Londres pour la Guiane n'égale bientôt celle de la *Contratacion*, que les Espagnols ont à Séville pour toutes leurs conquêtes occidentales. »

Joignons à cette relation d'autres témoignages recueillis à peu près vers le même temps, par exemple, celui de Domingo Véra, lieutenant de Berréo, qui, deux ans avant le voyage de Raleigh, avait fait en Guiane, au nom du roi d'Espagne, cette vaine cérémonie de prise de possession, à laquelle on semblait attacher alors beaucoup d'importance. On lit dans une lettre adressée à ce sujet au roi d'Espagne, pour lui rendre compte de ce qui s'est passé, les détails suivans : « Nous entrâmes dans un pays fort peuplé. Le cacique vint au-devant de nous, et nous conduisit à sa maison, où, nous traitant avec beaucoup d'amitié, il nous fit présent de quantité d'or. L'interprète lui demanda d'où il tirait ce métal : il répondit que c'était d'une province qui n'est éloignée

que d'une journée. Il ajouta que les Indiens du pays en avaient autant qu'il en pouvait tenir dans la vallée où nous étions. L'usage des habitans de cette province est de se frotter la peau du suc de certaines herbes, et de se couvrir ensuite tout le corps de poudre d'or. Le cacique offrit de nous conduire jusqu'à leur première habitation ; mais il nous avertit que leur nation était fort nombreuse, et capable de nous faire périr tous sans pitié. Nous lui demandâmes comment ces peuples s'y prenaient pour trouver de l'or : il nous répondit que, dans un canton de leur province, ils creusaient la terre, enlevant l'herbe même avec sa racine, qu'ils mettaient l'herbe et la terre dans de grands vaisseaux, où ils lavaient le tout, et qu'ils en tiraient ainsi quantité d'or.

» Le 8, nous fîmes plus de six lieues, jusqu'au pied d'une montagne, où nous trouvâmes un cacique accompagné d'environ trois mille Indiens des deux sexes, qui étaient chargés de poules et d'autres vivres. Ils nous les offrirent, en nous pressant d'aller jusqu'à leur village, qui consistait en cinq cents maisons. Le cacique nous dit qu'il tirait cette abondance de provisions d'une vaste montagne dont nous apercevions la côte à peu de distance de son habitation; qu'elle était extrêmement peuplée; que tous ses habitans portaient des plaques d'or sur l'estomac, et des pendans de même métal aux oreilles; enfin qu'ils étaient couverts d'or. Il ajouta que, si nous voulions

lui donner quelques cognées, il nous apporterait des plaques d'or en échange. On ne lui en fit donner qu'une, pour ne pas marquer trop d'avidité, et pour lui laisser croire que nous faisions plus de cas du fer que de l'or. Il nous apporta bientôt un lingot d'or du poids de vingt-cinq livres. Le lieutenant se rendit maître de sa joie, et, nous montrant cette pièce d'un air sérieux, il affecta de la jeter à terre, et de la faire reprendre, sans aucune marque d'empressement. Nous étions tranquilles, dans la plus agréable espérance, lorsqu'au milieu de la nuit un Indien nous avertit que les peuples de la montagne étaient en mouvement pour venir nous attaquer. Véra nous fit partir aussitôt armes en main, et dans le meilleur ordre. »

Le reste de cette relation a été supprimé par ordre de la cour d'Espagne.

L'année suivante, le capitaine Keymis, un des compagnons de Raleigh, entreprit un nouveau voyage en Guiane; mais ce fut une expédition d'aventuriers qui ne produisit rien. Les Indiens le virent avec joie, et lui demandèrent s'il venait réaliser les promesses de Raleigh, et chasser les Espagnols. Mais quand ils surent qu'il n'avait qu'un vaisseau et très-peu de suite, ils ne purent que se répandre en plaintes inutiles sur les maux que leur causaient les Espagnols de la Trinité. Quoique ceux-ci n'eussent que de très-faibles établissemens à l'entrée du pays, ils ne laissaient pas d'être redoutables

aux peuplades qui n'étaient pas défendues par des montagnes ; et, sans avoir beaucoup de puissance, ils faisaient beaucoup de mal. C'est du moins ce que dit à Keymis un officier du vieux cacique de Carapana, qui s'était bien repenti des premières complaisances qu'il avait eues pour les Espagnols. Comme Raleigh en avait été très-bien reçu, Keymis s'empressa de le visiter.

A quelque distance du port de Carapana, il vit paraître cinq ou six canots, qui semblaient venir au-devant de lui sans aucune marque de crainte. Il mouilla pour les recevoir. C'était une députation du cacique, qui le faisait prier de ne pas descendre devant sa bourgade, mais qui promettait de le venir voir à bord. Plusieurs jours se passèrent à l'attendre. Enfin un Indien fort âgé vint déclarer de sa part qu'il était vieux, faible, malade, et que les chemins étaient trop mauvais pour lui permettre de se rendre au bord du fleuve Le confident du cacique ne dissimula point aux Anglais que, dans l'espérance de leur retour, son maître avait passé le temps de leur absence dans des montagnes inaccessibles; que les Espagnols, irrités du refus qu'il avait fait de leur fournir des vivres, lui avaient enlevé une partie de ses femmes; que don Juan, qui se faisait surnommer *Eparacamo*, avait pris le commandement du pays, et ne lui avait laissé qu'un petit nombre d'hommes, qui ne l'avaient pas quitté dans sa retraite; que, se rappelant avec

amertume tout ce qu'il avait souffert depuis qu'il avait ouvert l'entrée de sa province aux étrangers, il avait formé plusieurs fois le dessein d'aller chercher un établissement dans des lieux fort éloignés; qu'à la vérité il mettait beaucoup de différence entre les Anglais, dont il avait reconnu la modération, et les Espagnols, qui n'avaient pas cessé de traiter ses peuples avec la dernière cruauté; mais que, ne voyant point paraître les secours qu'on lui avait promis d'Angleterre, il devait juger que les méchans étaient les plus forts, surtout lorsqu'il n'entendait parler que de l'armement qui se faisait à la Trinité, et des nouvelles entreprises de Berréo depuis qu'il s'était racheté des mains des Anglais; que les révolutions qui étaient arrivées dans le pays en avaient banni non-seulement la tranquillité, mais l'humanité et la bonne foi, et leur avaient fait succéder les défiances, les trahisons, et les plus étranges barbaries; que l'amitié n'y était plus connue, que personne ne dormait en paix, et qu'on ne voyait point de remède à tant de maux; enfin que, perdant l'espérance d'être secouru par les Anglais, ne pouvant se résoudre à vivre avec les Espagnols, il avait pris la résolution d'éviter tout commerce avec les uns et les autres, disposé à souffrir patiemment des malheurs qu'il ne pouvait empêcher, c'est-à-dire, sa ruine et celle de sa patrie.

Keymis fut frappé de ces plaintes si raisonnables : son étonnement augmenta lorsque le

vieillard entreprit volontairement de lui apprendre quels étaient les cantons les plus riches en or, comment on l'y recueillait, et par quels chemins on y pouvait pénétrer. Il ne douta pas que cette explication ne fût l'effet d'une profonde politique pour engager les Anglais à revenir avec des forces supérieures à celles des Espagnols, et que le doute qu'il avait marqué de leur puissance ne fût une autre ruse pour les piquer d'honneur. L'Indien ajouta, et vraisemblablement dans les mêmes vues, qu'après tout les Espagnols n'avaient que les Arouacas sur l'attachement desquels ils pussent compter; que les Caraïbes de Guanipa, les Cievanas, les Sebaïos, les Amapagotos, les Cassipagotos, les Purpagotos, les Samipagotos, les Serouos, les Étaiguinacous, et quantité d'autres peuples dont il fit l'énumération, seraient toujours prêts à s'armer contre eux, sans compter le puissant empire des Oréjones et des Éporémérios, dans lesquels ils trouveraient une résistance invincible; que la nation des Pariagotos, dont ils avaient le pays à traverser, était capable seule, par la valeur et le nombre, de les arrêter et de les détruire; que les Youarcouakaris avaient laissé croître depuis trois ans toutes les herbes pour y mettre le feu lorsque l'ennemi serait entré sur leurs terres; enfin que tous les Indiens du pays étaient résolus de ne pas aller au-devant des Espagnols, parce qu'ils craignaient à la vérité leurs canons et leurs fusils, mais qu'ils périraient tous pour la défense de

leurs provinces, et que dans l'intervalle ils ne manqueraient pas d'égorger tous ceux qu'ils trouveraient dispersés, pour diminuer insensiblement leur nombre.

Il paraît que Raleigh, qui occupait alors la place de capitaine des gardes auprès de la reine Élisabeth, et qui jouissait d'un grand crédit à la cour d'Angleterre, avait fort à cœur la découverte de la Guiane; car il y eut une troisième tentative faite à ses frais et sur ses instructions, mais qui eut encore moins de succès que les précédentes. Keymis a joint à sa relation une longue nomenclature de pays et de rivières; mais ce serait très-inutilement que l'on transcrirait ici ces noms barbares de régions ignorées, et peut-être n'en avons-nous que trop cité.

La Guiane est partagée aujourd'hui entre les Portugais, les Français, les Hollandais, les Anglais et les Espagnols.

Les Portugais en possèdent la partie méridionale, bornée par le Rio-Negro, l'Amazone, l'Océan atlantique, et l'Oyapok. Elle forme la capitainerie de Macapa, et une partie de celle de Rio-Negro dans le Brésil.

La Guiane française est comprise entre les 4° et les 5° 45′ de latitude nord; bornée au nord par le Maroni, à l'est par l'Océan atlantique, au sud par l'Oyapok, à l'ouest par la Guiane espagnole.

Les Français ont été les premiers à fréquenter la Guiane. Ils y allaient d'abord charger

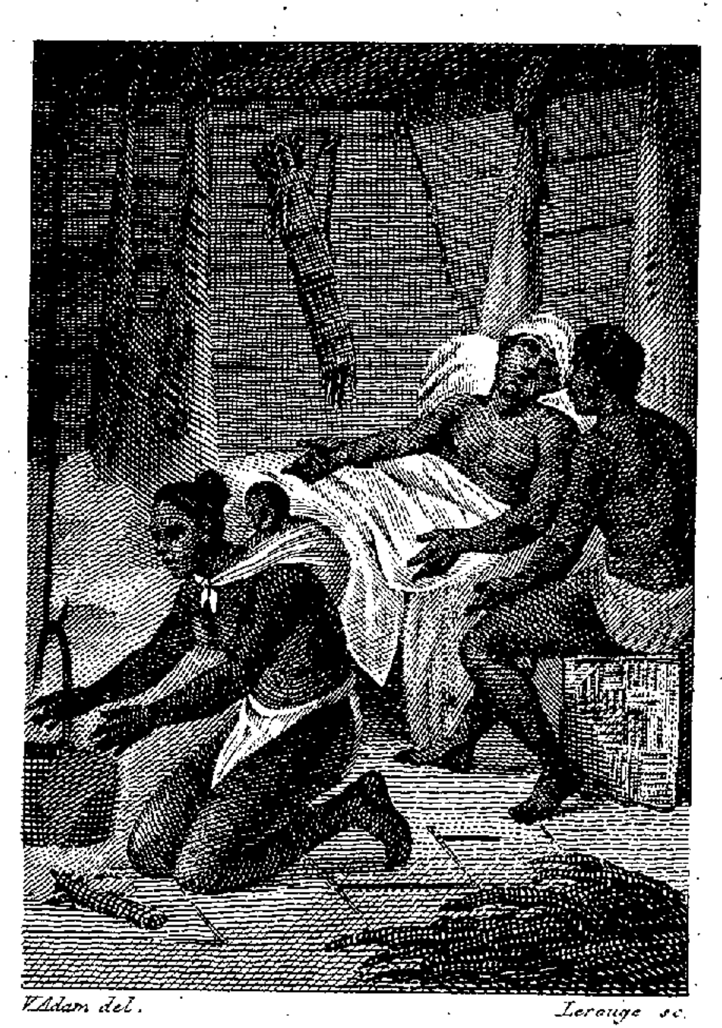
des bois de teinture, et continuèrent d'y voyager sans interruption. Mais vers l'année 1624 ils y eurent un établissement. Quelques marchands de Rouen y envoyèrent alors une colonie de vingt-six hommes, sur les bords du Sinamary. Deux ans après, d'autres s'établirent sur la rivière de Conamama. Dans la suite on y envoya des renforts d'hommes et de munitions qui augmentèrent sensiblement ces deux colonies naissantes. Enfin plusieurs marchands de la même nation formèrent une compagnie, avec des lettres-patentes du roi Louis XIII, qui les autorisaient à faire seuls le commerce de la Guiane, dont elles marquaient les bornes par les rivières des Amazones et d'Orénoque. Cette compagnie reçut le nom de *Compagnie du Cap du nord*, et devint fameuse par l'intérêt que la cour permit d'y prendre à diverses personnes de qualité, en leur accordant de nouveaux priviléges. Ils y envoyèrent successivement près de huit cents hommes, autant pour découvrir de nouvelles terres que pour affermir les premiers établissemens. Enfin Louis XIV, ayant établi en 1669 une compagnie des Indes occidentales, lui donna, par de nouvelles patentes, la propriété de toutes les îles et des autres terres habitées par les Français dans l'Amérique méridionale, et cette compagnie prit possession de Cayenne et des pays voisins de cette île.

L'intérieur en est encore très-peu connu, et habité par les Galibis et d'autres peuples

indiens. La langue des Galibis s'étend depuis l'Oyapok jusqu'à l'Orénoque. Les mœurs de ces peuplades ressemblent assez à celles des Indiens du Brésil; elles sont presque sans cesse occupées à se faire la guerre; se peignent le corps de rocou; sont à peu près nues; les unes se percent l'entre-deux des narines pour y pendre une petite pièce d'argent ou un gros grain de cristal vert; d'autres se fendent la lèvre inférieure, et y passent un morceau de bois auquel ce cristal est attaché.

Chaque nation porte d'ailleurs quelque marque qui la fait distinguer. L'unique habillement des femmes est un morceau de toile d'un demi-pied en carré, qu'elles ont à la ceinture; et quelques-unes n'y portent qu'une simple feuille de carret.

Les hommes se servent de leurs arcs avec beaucoup d'adresse pour la chasse et pour la pêche. Ils font des hamacs dont on admire le travail; de la poterie qui n'est pas moins estimée, et des paniers emboîtés si parfaitement l'un dans l'autre, que l'eau n'y peut pénétrer. Ils gravent sur leurs calebasses diverses figures qu'ils enduisent d'un vernis à l'épreuve de l'eau; mais avec cette industrie ils sont extrêmement paresseux. On les trouve toujours dans leurs hamacs. L'avenir ne leur cause jamais d'inquiétude; il n'y a que le besoin présent qui les tire de leur indolence. Au milieu du travail, et même de la guerre, s'ils apprennent que leurs femmes sont accouchées, ils se hâ-



V. Adam del. — Lerouge sc.

Ils se mettent au lit ou les voisins viennent leur rendre visite, et leur donnent de ridicu-les consolations.

tent de retourner à leurs maisons; ils se bandent la tête, comme s'ils étaient eux-mêmes dans les douleurs de l'enfantement; ils se mettent au lit, où les voisins viennent leur rendre visite, et leur donnent de ridicules consolations. Leurs habitations sont composées de plusieurs longues cases qu'ils nomment *carbets*, où plusieurs familles vivent ensemble sous un capitaine: ils se nourrissent de cassave, de maïs, de poissons et de fruit. Les hommes vont à la pêche, tandis que les femmes cultivent la terre. Ils portent peu de vivres à la guerre. Froger, qui écrivait sur le témoignage des jésuites du pays, assure qu'ils mangent la chair de leurs prisonniers les plus gras, et qu'ils vendent les autres aux Français. Ils ont entre eux plusieurs fêtes pendant lesquelles ils s'invitent d'un carbet à l'autre, et, parés de leurs couronnes et de leurs ceintures de plumes, ils passent le jour en danses rondes, mêlées de festins, où ils s'enivrent d'une liqueur très-forte qu'ils nomment *ouicou*. C'est une composition de cassave et de fruits, qu'ils font bouillir ensemble. Leur ignorance est digne de compassion. Ils adorent les astres, mais ils craignent beaucoup un mauvais génie auquel ils donnent le nom de *Piaye*. Leurs lois les attachent à une seule femme, qu'ils ne peuvent quitter s'ils ne la surprennent dans le crime. Ils portent le respect fort loin pour les vieillards. Lorsque la mort en enlève un, ils l'enterrent dans le carbet où il a vécu; ils assemblent les habitans des car-

bets voisins, ils déterrent les os, et les brûlant, ils en mettent la cendre dans leur ouicou pour l'avaler en cérémonie.

Biet, autre voyageur français, rapporte quelques usages fort singuliers des peuples voisins de l'île. Ceux qui veulent obtenir la qualité de capitaine doivent avoir donné des preuves éclatantes de valeur et de prudence. Ces élections se font après une guerre, et sont précédés des exercices qui retracent exactement ceux que nous avons vus chez une nation nègre pour un semblable sujet.

Premièrement, celui qui aspire à cette grande distinction déclare ses vues en revenant dans sa case avec une rondache sur la tête, baissant les yeux et gardant un profond silence. Il n'explique pas même son dessein à sa femme et à ses enfans. Mais, se retirant dans un coin de la case, ils s'y fait faire un petit retranchement, qui lui laisse à peine la liberté de se remuer. On suspend au-dessus le hamac qui lui sert de lit, afin qu'il n'ait occasion de parler à personne. Il ne sort de ce lieu que pour les nécessités de la nature, et pour subir de rudes épreuves que les autres capitaines lui imposent successivement.

On lui fait garder pendant six semaines un jeûne fort rigoureux. Toute sa nourriture consiste dans un peu de millet bouilli et de cassave, dont il ne doit manger que le milieu. Les capitaines voisins viennent le visiter matin et soir. Ils lui représentent avec beaucoup

de force que, pour se rendre digne du rang auquel il aspire, il ne doit craindre aucun danger; que non-seulement il aura l'honneur de la nation à soutenir, mais à tirer vengeance de ceux qui ont pris en guerre leurs parens et leurs amis, et qui leur ont fait souffrir une mort cruelle; que le travail et la fatigue seront désormais son seul partage, et qu'il n'aura plus d'autres voie pour acquérir de l'honneur. Après cette harangue, qu'il écoute modestement, on lui donne mille coups pour lui faire connaître ce qu'il aurait à supporter s'il tombait entre les mains des ennemis de sa nation. Il se tient debout, les mains croisées sur la tête. Chaque capitaine lui décharge sur le corps trois grands coups d'un fouet composé de racines de palmier. Pendant cette cérémonie les jeunes gens de l'habitation s'emploient à faire des fouets; et comme il ne reçoit que trois coups d'un même fouet, il en faut beaucoup lorsque les capitaines sont en grand nombre. Ce traitement recommence deux fois le jour pendant l'espace de six semaines. On le frappe en trois endroits du corps, aux mamelles, au ventre et aux cuisses. Le sang ruisselle, et dans la plus vive douleur il ne doit pas faire le moindre mouvement, ni donner la plus légère marque d'impatience. Il rentre ensuite dans sa prison, avec la liberté de se coucher dans son lit, au-dessus duquel on met comme en trophée tous les fouets qui ont servi à son supplice.

Si sa constance se soutient pendant six semaines, on lui prépare des épreuves d'un autre ordre. Tous les chefs de la nation s'assemblent, parés solennellement, et viennent se cacher aux environs de la case, dans des buissons d'où ils poussent d'horribles cris. Ensuite, paraissant tous avec la flèche sur l'arc, ils entrent brusquement dans la case, prennent le novice, déjà fort exténué de son jeûne et des coups qu'il a reçus; ils l'apportent dans son hamac, qu'ils attachent à deux arbres, et d'où ils le font lever. On l'encourage, comme la première fois, par un discours préparé, et pour essai de son courage chacun lui donne un coup de fouet beaucoup plus fort que tous les précédens. Il se remet dans son lit. On amasse autour de lui quantité d'herbes très-fortes et très-puantes, auxquelles on met le feu, sans que la flamme puisse le toucher, mais pour lui en faire sentir seulement la chaleur. La seule fumée qui le pénètre de toutes parts lui fait souffrir des maux étranges. Il devient à demi fou dans son hamac, et, s'il y demeure constamment, il tombe dans des pâmoisons si profondes qu'on le croirait mort. On lui donne quelques liqueurs pour rappeler ses forces; mais il ne revient pas plus tôt à lui-même qu'on redouble le feu avec de nouvelles exhortations. Pendant qu'il est dans ces souffrances, tous les autres passent le temps à boire autour de lui. Enfin, lorsqu'ils croient le voir au dernier degré de langueur, ils lui font un collier et une cein-

ture de feuilles, qu'ils remplissent de grosses fourmis noires, dont la piqûre est extrêmement vive. Ils lui mettent ces deux ornemens, qui ont bientôt le pouvoir de le réveiller par de nouvelles douleurs. Il se lève, et s'il a la force de se tenir debout on lui verse sur la tête une liqueur spiritueuse au travers d'un crible. Il va se laver aussitôt dans la rivière ou la fontaine la plus voisine, et retourne à sa case, où il va prendre un peu de repos. On lui fait continuer son jeûne, mais avec moins de rigueur. Il commence à manger de petits oiseaux, qui doivent être tués par la main des autres capitaines. Les mauvais traitemens diminuent, et la nourriture augmente par degrés, jusqu'à ce qu'il ait repris son ancienne force. Alors il est proclamé capitaine. On lui donne un arc neuf et tout ce qui convient à sa dignité. Cependant ce rude apprentissage ne fait que les petits chefs militaires. Pour être élevé au premier rang, il faut être en possession d'un canot qu'on doit avoir fait soi-même, ce qui demande un travail long et pénible.

La méthode du pays pour faire les piayes (c'est aussi le nom des médecins) n'est pas moins remarquable. Celui qui aspire à cette grande distinction passe d'abord environ dix ans chez un ancien piaye, qu'il doit servir en recevant ses instructions. L'ancien observe s'il a les qualités nécessaires : l'âge doit être au-dessus de vingt-cinq ans.

Lorsque le temps de l'épreuve est arrivé, on

fait jeûner le novice avec plus de rigueur encore que les capitaines : il est exténué jusqu'à manquer de forces. Les anciens piayes s'assemblent et se renferment dans une case pour lui apprendre le principal mystère de leur art, qui consiste dans l'évocation de certaines puissances que Biet croit celles de l'enfer. Au lieu de le fouetter comme les capitaines, on le fait danser avec si peu de relâche, que, dans sa faiblesse, il tombe sans connaissance : mais on la lui rappelle avec des ceintures et des colliers remplis de grosses fourmis noires ; ensuite, pour le familiariser avec les plus violens remèdes, on lui met dans la bouche une espèce d'entonnoir par lequel on lui fait avaler un grand vaisseau de jus de tabac. Cette étrange médecine lui cause des évacuations qui vont jusqu'au sang, et qui durent plusieurs jours : alors on le déclare piaye et revêtu de la puissance de guérir toutes sortes de maladies. Cependant, pour la conserver, il doit observer un jeûne de trois ans, qui consiste, la première année, à ne manger que du millet et de la cassave ; la seconde, à manger quelques grappes avec cette espèce de pain ; et la troisième, à se contenter d'y joindre encore quelques petits oiseaux. Mais la plus rigoureuse partie de cette abstinence est la privation des liqueurs fortes. Ils n'ont le droit de se faire appeler à la visite des malades qu'après avoir achevé ce long cours d'épreuves et de pénitence. L'évocation des puissances infernales ne mérite pas le soin que Biet a pris

d'en rapporter toutes les circonstances ; mais son récit demande plus d'attention lorsqu'il vante la connaissance que ces barbares ont d'un grand nombre de simples, « avec lesquelles ils font des cures admirables. Ils ont des racines qui guérissent les plaies les plus empoisonnées, et qui ont la force d'en tirer les flèches rompues. » Nos médecins d'Europe ne font pas des cures si merveilleuses; mais ils ne sont pas non plus assujettis à de si rudes épreuves. Il est vrai qu'ils n'ont pas le pouvoir d'évoquer les puissances de l'enfer; c'est là sans doute le privilége que l'on achète si cher chez les sauvages de Cayenne. Il ne semble que trop nécessaire d'être martyr pour devenir médecin; mais il ne peut pas en coûter trop cher pour devenir sorcier.

Les principales rivières de cette colonie sont le Maroni, le Mana, le Sinamary, le Courou, le Cayenne, l'Oyac, l'Aprouague, l'Oyapok : quelques-uns de ces fleuves communiquent entre eux par des branches qui traversent les savanes noyées ; le pays est aussi arrosé par une infinité de petites rivières.

Leur grand nombre, et les forêts immenses qui couvrent encore l'intérieur diminuent l'intensité de la chaleur. Le thermomètre de Réaumur s'élève à 28° dans la saison sèche, et à 24 dans la pluvieuse; car dans ce pays il n'y a que deux saisons, celle des pluies, nommée hiver; celle de la sécheresse, qui est l'été. La première règne surtout dans les mois

qui correspondent à l'hiver d'Europe; cependant les pluies sont plus fortes en janvier et en février. On jouit d'un intervalle de temps sec en mars et durant la moitié d'avril; c'est ce qu'on appelle le petit été. A la mi-avril, les pluies recommencent, et durent avec force jusqu'en juin, quelquefois jusqu'à la mi-juillet. Il pleut moins dans les cantons défrichés que dans ceux qui sont boisés. L'on n'y est point exposé aux ouragans qui désolent les Antilles; on n'y éprouve pas de tremblemens de terre. Le climat a été trop décrié. On voit souvent les Européens n'y éprouver aucune des maladies fâcheuses auxquelles ils sont sujets dans les autres contrées de la zone torride. Les épidémies y sont très-rares, et la petite-vérole y a été extirpée. Les endroits les plus malsains sont le long des rivières, où l'épaisseur des bois empêche la libre circulation de l'air, et ceux où des abatis nouvellement faits laissent la liberté de s'exhaler aux miasmes que recèle un terrain formé de débris de végétaux accumulés depuis des siècles.

Les productions végétales de la Guiane ressemblent beaucoup à celles des autres contrées de l'Amérique méridionale situées sous la zone torride : le cacaoyer, l'indigo, le bananier, le manioc, la vanille, les ignames, les patates, le maïs, quelques espèces de graminées nourrissantes y sont indigènes.

Outre les espèces communes de palmiers, on en connaît deux qui sont particulières à cette

partie de l'Amérique. L'une est le cokarito, remarquable par sa dureté, et qui néanmoins se fend avec une extrême facilité. Les Indiens en font de petites flèches qu'ils empoisonnent ensuite. L'autre palmier est le manicole, qui ne croît que dans les terrains fertiles et profonds. Il parvient à cinquante pieds de hauteur, et cependant sa tige n'a que neuf pouces de diamètre.

Le rocouyer semble être à la Guiane dans son climat favori. C'est un arbre à tige rameuse, qui s'élève à peu près à la hauteur de nos pruniers. Son bois est tendre, son écorce filandreuse comme celle du tilleul. Ses feuilles sont alternes, pétiolées, cordiformes, aiguës, entières. Ses fleurs sont d'un rouge pâle, et disposées en bouquets qui terminent les rameaux: il leur succède des capsules coniques, pointues, hérissées de petites soies raides; elles n'ont qu'une loge, et s'ouvrent en deux; elles renferment plusieurs semences, recouvertes d'une pellicule rougeâtre ou matière humide d'une odeur forte, et qui adhère fortement aux doigts. C'est cette pellicule qui forme le rocou du commerce, dont on fait un grand usage dans la teinture du petit teint.

Pour l'obtenir, on ouvre les capsules dans leur maturité; on en ôte les graines, on les met dans des auges suffisamment remplies d'eau, et on les écrase. La matière colorante se dissout après quelques jours de macération, et on la sépare du reste des grains par le moyen

de cribles de jonc. Au bout de huit ou dix jours, on passe l'eau dans des tamis de toile. La matière colorante reste sur la toile; on lui fait jeter un bouillon sur le feu, ensuite on la fait sécher dans des caisses et à l'ombre. Tel est le rocou du commerce, qui est plus ou moins pur, plus ou moins vif en couleur, selon le soin qu'on a mis à le fabriquer. Pour être d'une bonne qualité, le rocou doit être de couleur de feu, plus vif en dedans qu'en dehors, doux au toucher. Celui qui a été séché au soleil est noir. Celui qui, n'ayant pas été bien desséché, a moisi, est d'un rouge pâle. Celui qui est frelaté ne se dissout pas complétement dans l'eau. Le meilleur est celui qu'on obtient par le simple froissement des graines dans l'eau entre les mains; mais on n'emploie guère cette méthode, à cause de la perte de matière qui en résulte. C'est celle que les Caraïbes employaient pour se procurer le rocou avec lequel ils se teignaient le corps, en le mêlant avec de l'huile.

C'est à Cayenne qu'on prépare le mieux le rocou; aussi celui de cette colonie a-t-il une valeur supérieure à celui de toutes les autres dans les marchés de l'Europe. La préparation du rocou expose les nègres à des maux de tête, et même à des vertiges; car, pendant sa fermentation, il est d'une odeur insupportable. L'agréable odeur de violette qu'on lui connaît en Europe ne se développe que dans la dessiccation.

La Guiane donne à la médecine les bois de quassia et de simarouba, qui sont extrêmement amers; aux arts, le caoutchouc ou gomme élastique, qui découle d'un grand arbre; et des bois de marqueterie précieux. On trouve dans les forêts une infinité d'autres végétaux précieux. Nous nous contenterons de nommer le coubaril, le quapoyer, le copayer, l'ouatapa, le balata, l'angelin, le férole ou bois satiné, le licaria ou bois de rose, l'acajou, le ceiba, le patavoua, qui forme un grand parasol, dont un seul sert de toit à une cabane contenant vingt-cinq personnes; le voueï, dont les grandes feuilles sont souvent employées à couvrir les maisons, et résistent pendant plusieurs années aux injures de l'air.

Le caruma est un petit arbre qui produit une amande dont le suc empoisonné sert aux Indiens Arrouac à frotter leurs flèches. Un autre poison plus sûr encore est la ticuna, qui se prépare avec les racines d'une plante grimpante dont les forêts marécageuses sont remplies.

Le faromier, l'ourate, le mayèpe, répandent au loin une odeur balsamique. Les lianes et les arbrisseaux grimpans, en ornant les forêts, les rendent souvent impénétrables; par leurs vrilles et leurs crochets, elles s'élèvent jusqu'aux cimes des arbres les plus hauts. On voit de tous les côtés pendre sur un arbre des fleurs qui lui sont étrangères, et son véritable feuillage disparaît presque entièrement sous

des ornemens qui ne lui appartiennent pas.

Avant l'arrivée des Européens, la Guiane possédait trois espèces de cafeyers : on y a introduit le cafeyer d'Arabie; il passa de Surinam à Cayenne en 1721; il y réussit parfaitement; le café de Cayenne passe pour le meilleur après le café de Moca. On a aussi transporté dans cette colonie le giroflier, le muscadier, le cannelier, qui rapportent d'abondantes récoltes.

Le coton de Cayenne est plus fin et plus beau que celui des Antilles. Le sucre n'y est pas de bonne qualité.

On trouve dans la Guiane trois espèces de poivriers, indépendamment du piment, l'ananas, l'oranger, le citronnier, et la plupart des arbres fruitiers naturels aux régions équatoriales.

Les quadrupèdes de la Guiane sont, en général, des mêmes espèces que ceux du Paraguay et du Brésil : on y voit le jaguar, le cougouar, l'ocelet, le margay, le tapir, le tajassu, l'agouti, l'aï et l'unau, deux espèces de paresseux; le tatou, les fourmiliers, dont on connaît trois espèces; le tamanoir, le tamandua et le petit fourmilier.

Le tamanoir est nommé par les naturels du Brésil *tamandoua guacu;* par ceux de la Guiane, *ouariri;* par les Espagnols du Paraguay, *ours familier;* par les Guaranis, *yogoui* et *youroumi*, ou *gnouroumi*, c'est-à-dire, petite bouche. Cette bouche n'est, en effet, qu'une petite fente horizontale sans dents, et presque

sans jeu dans les mâchoires; mais l'animal n'a besoin ni d'une plus grande ouverture, ni de beaucoup de mobilité dans la bouche, pour recevoir et mâcher la nourriture que la nature lui a destinée. Il ne mange que des fourmis et des termès. Il traîne sur les immenses fourmilières de l'Amérique méridionale sa langue charnue, presque cylindrique, très-flexible, longue de plus de deux pieds, se repliant dans la bouche lorsqu'elle y rentre tout entière, enfin enduite d'une humeur visqueuse et gluante; il la retire avec les fourmis qui y sont prises et qu'il avale. Il répète cet exercice jusqu'à ce qu'il soit rassasié, et avec tant de prestesse, que dans une seconde de temps il retire et rentre deux fois sa langue chargée d'insectes.

La même raideur qui existe dans les mâchoires du tamanoir se fait remarquer dans tous ses membres. Ses jambes antérieures, fortes, comprimées sur les côtés, et tout d'une venue, ont l'air de billots courts; celles de derrière sont si mal conformées qu'elles ne paraissent pas faites pour marcher. Ses pieds sont ronds : ceux de devant sont armés de quatre ongles; les deux du milieu sont les plus grands. Les pieds de derrière ont cinq doigts et cinq ongles. Les pates de devant ressemblent à des moignons plutôt qu'à des mains; l'animal n'en fait guère usage pour marcher, car il s'appuie sur la partie dure de la chair ou sur l'ongle extérieur; les trois autres sont très-courts,

n'ont pas même l'apparence de doigts, et à peine peut-il les ouvrir un peu. Les pates de derrière sont mal formées; l'ongle intérieur est plus court et plus faible.

Le museau du tamanoir est très-allongé et tronqué; sa tête, dans sa plus grande largeur, n'égale par la grosseur du cou; ses yeux sont petits, enfoncés, noirs; les paupières sans cils; ses oreilles petites et arrondies. Sa queue est fort longue, aplatie sur les côtés, diminuant d'épaisseur jusqu'à sa pointe, et couverte de poils très-rudes, longs de plus d'un pied, et disposés en panache. L'animal la laisse traîner en marchant lorsqu'il est tranquille, et il balaie le chemin par où il passe; mais quand il est irrité, il l'agite fréquemment et brusquement, et la relève sans la plier. Les poils dont le tamanoir est revêtu ne sont pas ronds dans toute leur étendue; ils sont plats à l'extrémité, durs et secs au toucher, comme du foin; très-courts sur la tête et moins longs sur les parties antérieures du corps que sur les postérieures; ceux-ci se dirigent en arrière, les autres en avant; ils forment une espèce de crête sur la ligne du dos, depuis le cou jusqu'à la racine de la queue. La couleur du poil est mêlée de brun foncé et de blanc sale. La longueur ordinaire du tamanoir est de quatre à cinq pieds. On en voit qui ont huit pieds de long. Afin de faire sortir les fourmis de leurs retraites, il gratte la terre avec ses ongles, et lorsqu'elles sortent en foule, il leur présente sa langue. Ces

mêmes ongles sont aussi sa seule défense; il s'en sert pour saisir tout ce qui vient à lui, l'embrasse, le serre avec force, et ne lâche son ennemi qu'après l'avoir tué; le chien n'ose l'attaquer, et le jaguar ne peut le vaincre. Quelques voyageurs disent qu'il grimpe sur les arbres; d'autres nient ce fait. Le tamanoir vit solitaire; sa démarche est lente; il va la tête baissée; lorsqu'il court, un homme peut l'atteindre sans peine. Il traverse les grandes rivières à la nage; il soutient long-temps la privation de toute nourriture; il n'avale pas toute la liqueur qu'il prend en buvant; une partie, qui retombe, passe par les narines. Il dort beaucoup. La femelle ne met bas qu'un petit, et l'emporte souvent sur son dos. Cet animal s'apprivoise assez aisément.

Le tamandua ou tamandua-i est beaucoup moins grand que le précédent, car il n'a que trois pieds de long; il en diffère aussi par sa couleur, qui est roussâtre, et par sa queue, très-grosse à sa naissance, aussi longue que le corps, amincie, écaillée, et dénuée de poils vers son extrémité; il s'en sert pour se suspendre aux branches des arbres sur lesquels il grimpe, et pour se balancer. Ses poils courts et ras vont en augmentant progressivement de longueur jusqu'à la naissance de la queue, où ils ont jusqu'à deux pouces et demi de long. Il sent fortement le musc.

Le fourmilier, nommé par les Galibis *ouatiriouaou*, n'a que six à sept pouces de long,

depuis le museau jusqu'à l'origine de la queue; son museau n'est pas si allongé que celui des deux animaux précédens; sa queue, longue de sept pouces, est très-forte à sa naissance; son extrémité est dégarnie de poils en dessous; elle lui sert à s'accrocher aux branches des arbres. Le poil du corps est fin, très-doux au toucher, d'une coulenr brillante, d'un blanc colorié de roux-clair, mêlé de jaune vif. Il fait sa retraite dans des creux d'arbres, sur des feuilles.

Les coatis, les didelphes, les cabiais, trois espèces de cerfs, qui sont le cariacou, la biche des Palétuviens et la biche rousse; des écureuils, le taïra, les chiens crabiers, peuplent aussi les savanes et les bois de la Guiane.

Les voyageurs ont compris sous le nom de chiens crabiers trois animaux appartenans à des genres différens, quoiqu'ils se rapprochent par des habitudes semblables.

Le renard crabier est de la taille du renard d'Europe, mais sa queue est moins fournie, son pelage est au-dessus d'un gris fauve, tirant au noirâtre sur le dos.

Le raton crabier ou agouara guazou a deux pieds de longueur jusqu'à l'origine de la queue. Sa couleur est d'un fauve mêlé de noir. La queue a un pied et demi de long. Le poil du corps est assez long; il n'est ni lisse ni âpre; celui de la queue est un peu plus touffu et un peu plus long que celui du corps. Cet animal habite les lieux marécageux, où il se nourrit de

limaçons, de crabes et autres crustacés, de rats ou de petits oiseaux. Il marche à grands pas et court très-vite. Il mange aussi de la canne à sucre et des fruits.

Le didelphe crabier ou grande sarigue de Cayenne, ou grand philandre de Séba, est à peu près de la taille du chat. Le poil qui couvre le corps est de deux sortes; le plus court et le plus serré est d'un jaune sale; les grands poils raides qui le traversent pour le couvrir au-dessus sont bruns ; les côtés et le dessous du corps sont d'un blanc jaunâtre. Le crabier grimpe aux arbres avec facilité, mais il court et marche mal. Il habite au milieu des palétuviers, et dans d'autres endroits marécageux; il vit de proie; mais les crabes sont sa principale nourriture. Lorsqu'il ne peut pas les tirer de leur trou avec sa pate, il y introduit sa queue, dont il se sert comme d'un crochet. Les Indiens mangent sa chair, qui a quelques rapports avec celle du lièvre. Pris jeune, il s'apprivoise aisément.

Les familles de singes sont très-nombreuses à la Guiane : on y distingue l'alouate ou singe hurleur; le saki, dont la figure est hideuse et le cri lugubre; le coaïta au poil noir, à la face rouge et à la queue prenante; c'est un animal singulièrement agile; les habitans l'ont nommé diable des bois; l'ouarine; le saimiri, un peu plus gros que le poing, et dont le poil est de couleur orange.

Les chauves-souris sont redoutées par leur

férocité. On en voit dont les ailes ont trois pieds d'envergure. Les serpens et les crocodiles infestent les lieux marécageux.

Les savanes noyées, les forêts, les bords des rivières, les rivages de la mer sont habités par une multitude innombrable d'oiseaux. Parmi ceux qui brillent par l'éclat de leur plumage, on remarque les cotingas, les monaquins, les colibris, les oiseaux-mouches, les jacamars, les grimpereaux ; les martin-pêcheurs, les perroquets, les toucans, les momots. On rencontre dans les forêts solitaires le coq-de-roche, de couleur d'or, belliqueux comme le coq domestique, et dont on admire la double crête de plumes qui orne sa tête. Le jabiru ou touyouyou, dont la taille est gigantesque, vit du poisson qu'il pêche dans les rivières; diverses espèces de hérons, d'aigrettes et d'échassiers font la guerre aux reptiles innombrables qui remplissent les marécages. Les courlis rouges, que les voyageurs nomment flamans à cause de la couleur rouge de leur plumage, garnissent les bords de la mer en longues rangées qui ressemblent de loin à des traînées de feu. Les savanes sont le séjour du tinamou, des hocos, des marails, oiseaux dont la chair est excellente; elles sont aussi parcourues par l'agami, nommé oiseau-trompette, à cause du bruit extraordinaire qu'il fait entendre, et non moins curieux par sa sagacité, qui égale presque celle du chien; enfin elles sont habitées par le camichi, qui a inspiré à Buffon ces li-

gnes éloquentes : « Opposons au tableau de sécheresse absolue, dans une terre trop ancienne (l'Arabie), celui des vastes plaines de fange de savane noyées du nouveau continent; nous y verrons par excès ce que l'autre n'offrait que par défaut : des fleuves d'une largeur immense, tels que l'Amazone, la Plata, l'Orénoque, roulant à grands flots leurs vagues écumantes, et se débordant en toute liberté, semblent menacer la terre d'un envahissement, et faire effort pour l'occuper tout entière. Des eaux stagnantes et répandues près et loin de leur cours couvrent le limon vaseux qu'elles ont déposé; et ces vastes marécages, exhalant leurs vapeurs en brouillards fétides, communiqueraient à l'air l'infection de la terre, si bientôt elles ne retombaient en pluies précipitées par les orages ou dispersées par les vents; et ces plages alternativement sèches ou noyées, où la terre et l'eau semblent se disputer des possessions illimitées, et ces broussailles de mangles, jetées sur les confins indécis de ces deux élémens, ne sont peuplées que d'animaux immondes qui pullulent dans ces repaires, cloaques de la nature, où tout retrace l'image des déjections monstrueuses de l'antique limon. Des serpens énormes tracent de larges sillons sur cette terre bourbeuse; les crocodiles, les crapauds, les lézards et mille autres reptiles à larges pates en pétrissent la fange; des millions d'insectes, enflés par la chaleur humide, en soulèvent la vase; et tout ce

peuple impur, rampant sous le limon, ou bourdonnant dans l'air, qu'il obscurcit encore, toute cette vermine dont fourmille la terre, attire de nombreuses cohortes d'oiseaux ravisseurs, dont les cris confus, multipliés, et mêlés aux coassemens des reptiles, en troublant le silence de ces affreux déserts, semblent ajouter la crainte à l'horreur pour en écarter l'homme et en interdire l'entrée aux autres êtres sensibles.

» Au milieu de ces sons discordans d'oiseaux criards et de reptiles coassans, s'élève par intervalles une grande voix qui leur en impose à tous, et dont les cris retentissent au loin; c'est la voix du camichi, grand oiseau noir, très-remarquable par la force de son cri et par celle de ses armes; il porte sur chaque aile deux puissans éperons, et sur sa tête une corne pointue, de trois ou quatre pouces de longueur sur deux ou trois lignes de diamètre à sa base; cette corne, implantée sur le haut du front, s'élève droit et finit en une pointe aiguë un peu courbée en avant, et vers sa base elle est revêtue d'un fourreau semblable au tuyau d'une plume.

» Avec cet appareil d'armes très-offensives, et qui le rendraient formidable au combat, le camichi n'attaque point les autres oiseaux et ne fait la guerre qu'aux reptiles; il a même les mœurs douces et le naturel profondément sensible, car le mâle et la femelle se tiennent toujours ensemble; fidèles jusqu'à la mort, l'amour qui les unit semble survivre à la perte

que l'un ou l'autre fait de sa moitié; celui qui reste erre sans cesse en gémissant, et se consume près des lieux où il a perdu ce qu'il aime. »

Après avoir offert au lecteur ce tableau sublime et vrai, reprenons notre description de la Guiane française. Cette colonie compte 18,000 habitans noirs ou gens de couleur, et 2,000 blancs. Cayenne en est le chef-lieu. Cette ville, bien fortifiée, est située dans une île formée par deux rivières qui se joignent : l'une donne le nom à l'île et à la ville, et l'autre est le Mahury. Le port est bon et défendu par une citadelle. La valeur des exportations se monte à près de 1,500,000 francs; elles consistent en café, coton, sucre, indigo, rocou, épiceries, bois de marqueterie et cuirs. La France a trop négligé cette colonie, qui, mieux administrée, aurait pu devenir florissante. Les épiceries de l'Inde ont d'abord été cultivées à l'habitation nommée *la Gabrielle*, qui appartient au gouvernement.

La Guiane hollandaise, resserrée dans ses limites actuelles, s'étend du Maroni au Corentin. Chassés du Brésil en 1661, les Hollandais songèrent à se dédommager de leurs pertes par un autre établissement dans l'Amérique méridionale. Dès 1640, les Français en avaient formé un sur la rivière de Surinam; mais les terres y étant marécageuses et malsaines, ils les abandonnèrent bientôt. L'Angleterre, qui s'en saisit, n'en fit guère plus de cas. Les Hollan-

dais, dont la patrie n'est qu'un marais, s'en accommodèrent mieux, et Charles II n'eut pas de peine à s'en défaire en leur faveur vers l'année 1668. Il semble que la nation hollandaise soit née pour faire valoir des marais où les autres peuples ne trouvent qu'un terroir ingrat et un fonds stérile. Elle a trouvé sur le bord de la rivière de Surinam une terre humide et bourbeuse, où elle n'a pas laissé de bâtir le fort de Zelandia, proche le bourg de Paramaribo; et cette colonie, accrue par des Français réfugiés, est devenue florissante. Les Hollandais avaient poussé leurs établissemens jusqu'aux possessions espagnoles; ils les ont cédés à l'Angleterre.

La colonie de Surinam est restée à la Hollande; c'est une des plus florissantes que les Européens aient fondées dans le Nouveau Monde; aucune ne présente une culture aussi étendue et aussi lucrative. Sa seule ville est Paramaribo sur la rivière de Surinam; les maisons sont en général propres, élégamment ornées de peintures, de glaces, de dorures. La population est de 52,000 noirs esclaves, et 5,200 hommes libres, blancs, mulâtres et nègres. Le climat est plus humide à Surinam qu'à Cayenne. Les productions sont les mêmes; il faut y ajouter le tabac.

Cette colonie a pour ennemis des nègres fugitifs, qui se sont établis dans l'intérieur du pays, où ils ont formé de petites républiques. Ces nègres vont nus, mais vivent dans l'abon-

dance. Ils prennent du gibier et du poisson, qu'ils font sécher à la fumée pour le conserver, et tirent de l'huile des pistaches de terre. On leur a souvent fait la guerre; mais la nature du pays, inondé la moitié de l'année, embarrassé de forêts épaisses et impénétrables, et coupé par des criques et des marécages, leur a donné la facilité de se dérober aux poursuites. Maintenant on les laisse en paix.

La Guiane anglaise comprend les établissemens de Berbice, Demerary, Essequebo, qui ont été cédés en 1814. La population s'élève à 133,000 habitans, dont 66,000 sont libres. La plus florissante de ces colonies est Demerary, qui a Stabrock pour capitale. Les exportations, semblables à celles de Cayenne et de Surinam, se montent à une valeur considérable.

CHAPITRE II.

Caracas.

Les auteurs de l'*Histoire des Voyages* n'ont presque rien dit de ce pays intéressant; nous allons suppléer à leur silence par un exposé succinct, qui donnera des notions suffisantes.

Cette partie du continent fut découverte par Christophe Colomb, dans son troisième voyage en 1498, ainsi que nous l'avons dit dans le premier livre de la troisième partie.

Retenu par les calmes à l'embouchure de l'Orénoque, il fut convaincu pour la première fois de l'existence du continent de l'Amérique. « Une si prodigieuse quantité d'eau douce, se disait ce grand homme qui connaissait parfaitement la nature, n'a pu être rassemblée que par un fleuve d'un cours très-prolongé; la terre qui lui donne naissance doit donc être un continent, et non pas une île. » Cependant, comme il ignorait la ressemblance qu'ont entre elles toutes les productions de la zone torride, il pensait que ce nouveau continent était la prolongation de la côte orientale de l'Asie. Ayant reconnu le golfe de Paria, il fit voile pour Saint-Domingue. La découverte fut continuée par Ojéda et Americ Vespuce; des navires marchands vinrent trafiquer à cette côte; quelques Indiens attaquèrent les Européens; le gouvernement espagnol permit de réduire en esclavage les naturels qui empêcheraient ou retarderaient la conquête. Il en résulta un brigandage infâme, auquel on mit enfin un terme. Des missions furent établies sur certains points de la côte en 1512 et 1517; mais plusieurs missionnaires périrent victimes de la scélératesse de quelques-uns de leurs compatriotes envers les Indiens. Une expédition militaire fut envoyée en 1520, sous le commandement de Gonzalo Ocampo, pour soumettre le pays et punir les coupables. Tout commençait à se pacifier; quelques caciques reconnurent l'autorité des Espagnols. Le pays compris depuis

l'embouchure de l'Orénoque jusqu'au cap de la Vela, et désigné par le nom de Nouvelle Andalousie, fit partie de l'audience de San-Domingo. Cumana fut bâtie en 1525, par Jacques Castellon : les Espagnols n'avaient pas encore eu d'établissement fixe sur cette côte. Coro fut fondé en 1527 par Jean Ampuès. L'année suivante, Charles-Quint, qui devait de fortes sommes aux Welzer, riches négocians d'Augsbourg, leur concéda la propriété des pays depuis le cap de la Vela jusqu'à Maracapana, lieu situé entre Cumana et Nueva-Barcelona, et y ajouta la faculté de s'étendre, autant qu'ils le voudraient, au sud. Les agens des Welzer se conduisaient avec une perfidie et une férocité qui rappelait celle des Pizarre. Coro fut pendant long-temps un marché ouvert pour la vente des Indiens; les troupes de la compagnie étaient constamment et uniquement occupées à piller les Indiens et à leur enlever leurs enfans. Les Welzer furent dépossédés en 1550, et cette partie du continent espagnol fut soumise au même régime que les autres, et remise sous l'audience de San-Domingo.

En 1540, Philippe de Urre entreprit une expédition contre les Omaguas, qui habitaient dans les environs du lac Parimé; il fut repoussé. Losado essaya, en 1556, de réduire la vallée de Caracas; il réussit, et bâtit, en 1567, la ville de ce nom. La conquête de la Guiane espagnole, comprise entre l'Orénoque et l'Essequebo, fut commencée par Pédro de Silva en

1568; on fonda la ville de San-Thomé en 1568; cependant aujourd'hui encore les Indiens sont maîtres de la plus grande partie de ce pays. Alonzo Pacheco termina la conquête de la province de Maracaïbo en 1571, et bâtit la ville de ce nom. En 1718, le gouvernement de Caracas fut distrait de l'audience de San-Domingo, et placé sous celle de Santa-Fé de Bogota; quatre ans après, les choses furent rétablies sur l'ancien pied; mais en 1786 une audience royale fut placée à Caracas, qui devint le chef-lieu d'une capitainerie générale. Elle comprend cinq provinces : Venezuela ou Caracas, au centre; Maracaïbo, à l'ouest; Cumana, à l'est; Varinas, dans l'intérieur; la Guiane, au sud.

Ce pays s'étend, de l'embouchure d'une petite rivière à l'ouest de l'Essequebo, par 62° de longitude à l'ouest de Paris, jusqu'au cap de la Vela sous le 75e. degré. Il a pour bornes au nord la mer des Caraïbes; au nord-est, l'Océan atlantique; à l'est, les Guiane anglaise, hollandaise et française; au sud, le Brésil; à l'ouest, la Nouvelle Grenade. Il est compris entre l'équateur et le 12e. degré de latitude septentrionale.

Nous avons vu, en parlant des montagnes de ce dernier pays, qu'une chaîne de la cordillère des Andes se prolonge à l'est vers la côte de Caracas; elle se desserre en s'approchant du cap de la Vela, et court ensuite le long de la mer. Sa hauteur générale est de 600 à 800 toises au-dessus de l'Océan; mais

quelques sommets s'élancent bien au delà de cette élévation. La Sierra Nevada de Merida atteint 2,350 toises, et la Silla de Caracas 2,316. Ces cimes, isolées au milieu des plaines, sont couvertes de neiges éternelles; il sort souvent de leurs flancs des torrens de matières bouillantes. La chaîne est plus escarpée au nord qu'au sud; la Silla de Caracas offre un précipice effroyable de plus de 1,300 toises au-dessus de la mer qui en baigne le pied. Les plaines de cette chaîne sont élevées de 100 à 260 toises. La chaîne, qui est composée de gneiss et schiste micacé, comme les branches inférieures des Andes, est accompagnée au sud par des montagnes calcaires qui s'élèvent quelquefois très-haut.

Les tremblemens de terre sont fréquens dans cette chaîne, qui a dix à vingt lieues de largeur. Le peu de hauteur des plaines les rend presque toutes susceptibles d'être cultivées et habitées. On avait découvert des mines d'or dans la province de Caracas; mais les révoltes des Indiens en ont fait abandonner l'exploitation. On a trouvé dans la juridiction de San-Felippe une mine de cuivre qui fournit aux besoins du pays, et même à l'exportation. Jadis on pêchait des perles le long des côtes; aujourd'hui cette branche d'industrie est abandonnée. La côte septentrionale de Venezuela produit beaucoup de sel très-blanc. Les eaux minérales et thermales sont assez abondantes, mais peu fréquentées. Les vastes forêts qui couvrent les mon-

tagnes de Caracas produisent les mêmes espèces de bois que les Antilles, et beaucoup d'autres qui leur sont particulières; elles suffiraient pour fournir pendant des siècles aux besoins des chantiers les plus considérables, si la nature du terrain ne rendait pas l'exploitation du bois trop difficile; d'ailleurs la navigation peu active ne réclame pas encore ces secours. Les forêts produisent aussi des bois de marqueterie et de teinture, et l'on y recueille des drogues médicinales, telles que la salsepareille et le quinquina.

Le lac de Maracaïbo fournit de la poix minérale ou du pissasphalte, qui, mêlé avec du suif, sert à goudronner les navires. Souvent les vapeurs bitumineuses qui planent sur le lac s'enflamment spontanément, surtout dans les grandes chaleurs. Les bords de ce lac sont si stériles et si malsains, que les Indiens, au lieu d'y fixer leur demeure, aiment mieux habiter sur le lac même. Les Espagnols y trouvèrent beaucoup de villages construits sans ordre et sans alignement, mais avec solidité, sur des pilotis. C'est ce qui fit donner à ce lieu le nom de Venezuela, ou Petite Venise, qu'il n'a pas gardé, mais qui a passé à toute la province où est situé Caracas. Ce lac a cinquante lieues de long sur trente de large; il communique avec la mer : cependant ses eaux sont douces. La navigation y est facile, même pour les bâtimens d'une grande capacité. La marée s'y fait sentir plus fortement que sur les côtes voisines.

Le lac de Valencia, nommé par les Indiens Tacarigua, offre un coup d'œil plus agréable. Ses bords, ornés d'une végétation féconde, jouissent de la température la plus douce. Long de treize lieues sur une largeur de quatre, il reçoit une vingtaine de rivières, et n'a aucune issue, étant séparé de la mer par un espace de six lieues rempli de montagnes escarpées.

Les provinces de Caracas sont très-riches en rivières, ce qui procure beaucoup de facilité pour l'arrosement; celles qui serpentent dans la chaîne des montagnes se déchargent dans la mer, et courent du sud au nord, tandis que celles qui prennent leur source sur le revers méridional de la montagne parcourent toute la plaine, et vont porter leurs eaux à l'Orénoque. Les premières sont en général encaissées par la nature; elles ont une pente suffisante pour ne déborder que rarement, et pour que ces débordemens ne soient ni longs ni nuisibles; les secondes, qui coulent sur un terrain plus uni, confondent leurs eaux une partie de l'année, et ressemblent alors plutôt à une mer qu'à des rivières débordées.

Les sources de l'Orénoqne ne sont guère plus connues que celles du Nil. Elles n'ont encore été visitées ni par les Européens, ni par aucun naturel qui ait eu quelque relation avec eux. Des moines franciscains ont pénétré jusqu'à l'embouchure du Chiguiré, où l'Orénoque est si étroit, que, près de la cataracte des Guaharibès, les naturels y ont jeté un pont de

*..

lianes tressées; mais la nation des Guaïcas, race d'hommes d'une blancheur surprenante, mais très-petits, empêchent d'avancer plus loin vers l'est les voyageurs, qui redoutent leurs flèches empoisonnées. Suivant l'opinion la plus probable, l'Orénoque sort de la pente méridionale de la chaîne des montagnes qui s'étendent dans la Guiane. Suivant les témoignages les moins suspects, il prend sa source sous les 5° 5′ de latitude, dans le petit lac d'Ypova, qui est couvert de roseaux. Ce n'est long-temps qu'un torrent impétueux, qui, au milieu des forêts épaisses, se fraie un chemin au nord et au sud, au milieu des montagnes. Il fait ensuite un grand détour en spirale, et entre dans le lac Parimé, dont l'existence a été reconnue par don Solano, gouverneur de Caracas, mais qui peut-être doit son origine à des débordemens plus ou moins temporaires. Ensuite, bordé de rivages sans arbres, il coule lentement à l'ouest sur une surface presque horizontale. L'Orénoque est du nombre de ces fleuves singuliers qui, après avoir fait beaucoup de détours à l'est et à l'ouest, au nord et au sud, suivent enfin une direction tellement opposée à celle qu'ils ont prise d'abord, que leur embouchure se trouve à peu près sous le même méridien que leur source. Du Chiguiré au Gehelté, l'Orénoque court à l'ouest, comme s'il voulait porter ses eaux au grand Océan. Dans cet intervalle, il envoie au sud un bras très-remarquable, nommé le Cassiquiaré, qui

se réunit au Rio-Negro, un des affluens de l'Amazone, ainsi que nous l'avons vu dans le voyage de La Condamine. Les Indiens donnent au Rio-Negro le nom de Guaïnia. Jusqu'au confluent du Guaviaré, il coule le long de la pente méridionale des monts Parimé. La nature du sol, et sa jonction avec la Guaviaré et l'Atabopo, qui viennent de la cordillière de Santa-Fé, le déterminent à se diriger tout d'un coup au nord-est. Par ignorance de la géographie, on a long-temps pris le Guiaviaré pour le principal bras de l'Orénoque. A San-Fernando de Atabopo, l'Orénoque, qui a pris son cours au nord, perce une chaîne de collines, de rochers, et forme les cataractes d'Atourès et de Maypourès. Son lit est tellement rétréci par des masses de rochers gigantesques, qu'il semble partagé en différens réservoirs par des digues naturelles; en pénétrant dans les terres, il forme au milieu des rochers des baies très-pittoresques. Depuis le confluent de l'Apouré, il se dirige à l'est, sépare jusqu'à l'Océan les forêts impénétrables de la Guiane de savanes d'une longueur immense, et entoure de trois côtés un groupe de montagnes; après Carichana, où il s'ouvre un passage par un défilé très-étroit, il est libre de rochers et de tourbillons : enfin, après un cours de trois cents lieues, il entre dans l'Océan en formant un delta très-étendu, situé vis-à-vis l'île de la Trinité. Sa principale embouchure, située un peu plus au sud-est, ressemble à un lac sans bords,

et ses eaux douces couvrent au loin l'Océan. Ses ondes verdâtres, ses vagues d'un blanc de lait, au-dessus des écueils, contrastent avec le bleu foncé de la mer, qui les coupe par une ligne bien tranchée.

Le courant formé par l'Orénoque entre le continent de l'Amérique méridionale et l'île de la Trinité, est d'une telle force, que les navires, favorisés par un vent frais de l'ouest, peuvent à peine le refouler. Cet endroit solitaire et redouté s'appelle le Golfe triste; l'entrée en est formée par la bouche du dragon, nom que lui imposa Christophe Colomb.

Les marées, peu sensibles sur la côte septentrionale de Caracas, depuis le cap de la Vela jusqu'au cap Paria, deviennent très-fortes depuis ce dernier cap jusqu'à l'embouchure de l'Essequebo. Un grand inconvénient, commun à toutes les provinces de Caracas, est d'être continuellement exposées aux ras de marée et à ces lames houleuses qui ne paraissent nullement occasionées par les vents, mais qui n'en sont pas moins incommodes, ni souvent moins dangereuses.

D'après la position de ce pays, qui est compris tout entier entre le 12e. degré de latitude septentrionale et la ligne, on serait porté à croire qu'il ne doit offrir qu'une terre inhabitable par l'excès de la chaleur; mais la nature y a tellement diversifié la température, suivant la différence des niveaux au-dessus de l'Océan, qu'on jouit dans quelques endroits de la fraî-

cheur d'un printemps continu, tandis que dans d'autres la latitude se fait pleinement sentir. L'hiver et l'été, c'est-à-dire les pluies et la sécheresse, se partagent l'année. Les premières commencent en novembre et finissent en avril. Durant les six autres mois, les pluies sont moins fréquentes, quelquefois même très-rares. Les orages sont devenus moins fréquens depuis 1792.

Les vallées septentrionales sont les parties les plus productives, parce que c'est là que la chaleur et l'humidité sont plus également combinées qu'ailleurs. Les plaines méridionales, trop exposées aux ardeurs du soleil, ne donnent que des pâturages où l'on élève des bœufs, des mulets, des chevaux. La culture aurait dû depuis long-temps être très-florissante dans ces provinces, où l'activité n'est pas exclusivement tournée vers la recherche des mines; mais ses progrès ont été retardés par la paresse et le défaut de lumières. Le cacao que produisent ces provinces est, après celui de Soconusco, le plus estimé dans le commerce. Les plantations de cacaoyers sont toutes au nord de la chaîne de montagnes qui côtoie la mer. Dans l'intérieur on ne cultive que depuis 1774 l'indigo, qui se recommande par sa bonne qualité. Ce fut à la même époque que l'on s'adonna aussi à la culture du coton. En 1784 on songea au café; les plantations ont commencé à donner des produits importans. On n'exporte que peu de sucre, parce que toute la récolte

se consomme dans le pays. Le tabac est excellent, mais sa culture est entravée par un monopole aussi absurde que désastreux.

La population s'élève au plus à un million d'habitans. Les blancs entrent dans cette quantité pour deux dixièmes, les Indiens, pour un dixième, le reste se compose d'esclaves et d'affranchis ; ceux-ci sont les plus nombreux. La plupart des Espagnols qui quittent la mère-patrie, cédant au désir de chercher des mines, sont entraînés vers le Mexique et le Pérou, et dédaignent les provinces de Caracas. En effet, elles n'offrent à des hommes qui veulent trouver l'or en nature que les productions lentes, périodiques et variées d'une terre qui demande du travail et de la persévérance.

On remarque dans cette capitainerie les villes suivantes.

Caracas, capitale, est située par 10° 31' de latitude nord, et à 60° 3' de longitude à l'ouest de Paris. Elle a été bâtie dans une vallée entre les montagnes de la grande chaîne qui cotoie la mer, et sur un terrain très-inégal. Elle est baignée par quatre petites rivières. On jouit dans cette ville d'un printemps presque continuel, avantage qu'elle doit à son élévation, qui est de 406 toises au-dessus de l'Océan. Ses rues étaient bien alignées, larges d'environ vingt pieds, et pavées. Elle avait de fort belles maisons. Avant le dernier tremblement de terre, on y comptait 30,000 habitans. Le 26 mars 1812, cette ville fut renversée; un grand nom-

bre d'habitans furent ensevelis sous les ruines des maisons et des édifices. La cathédrale résista seule aux secousses qui répandaient partout la dévastation.

Caracas a pour port la Goaïra, qui en est à cinq petites lieues au nord. Quoiqu'il soit ouvert au vent du large et exposé à une mer houleuse, que le mouillage, à un quart de lieue de la plage, ait peu de profondeur, que l'air y soit chaud et malsain, ce port, à cause du voisinage de la capitale, est le plus fréquenté de la côte. Les maisons sont chétives, les rues étroites, tortueuses et mal pavées. La population est de 6,000 habitans. Pour aller à la capitale, il faut s'élever, par un chemin taillé dans le roc, jusqu'à 640 toises, puis en descendre 234. Dans les temps chauds, cette route est extrêmement pénible. Les mulets chargés la parcourent en cinq heures; il faut trois heures et demie à un cavalier pour accomplir le trajet.

Valencia, dans une situation agréable, au milieu d'une plaine fertile et salubre, à une demi-lieue du lac du même nom, est une cité florissante; elle est assez bien bâtie. Elle a 8,000 habitans.

Porto-Cabello a le meilleur port de l'Amérique espagnole; la baie est grande, belle, commode, et sûre. Toute la marine espagnole y pourrait mouiller; elle est à l'abri de tous les vents; car la terre qui l'entoure au sud, à l'est et à l'ouest, est très-élevée, et les deux

pointes qui forment son entrée au nord ont été disposées par la nature pour rendre impuissante l'impétuosité ordinaire des vents de nord-est. La mer est si tranquille dans cette rade, qu'elle a donné lieu au nom de *Porto-Cabello* (Port à cheveux), parce que les navires y sont mieux assujettis avec les plus simples cordages qu'ils ne le sont dans les autres ports avec les plus forts câbles. Malheureusement des marécages rendent l'air de la ville malsain. Porto-Cabello est le port où abordent les marchandises destinées pour l'intérieur; elles passent ensuite par Valencia.

Coro, ancienne capitale, près de la mer, dans une plaine aride et sablonneuse, a un port peu fréquenté; le temps, qui met chaque chose à sa place, a fait prendre à cette ville le rang que la stérilité de son sol lui assigne.

Maracaïbo, sur la rive gauche du lac du même nom, est à six lieues de la mer, et, de même, dans un terrain sablonneux; l'air y est extrêmement chaud, mais sain. Ses habitans sont bons marins, bons soldats, et très-actifs. Ceux qui ne s'embarquent pas s'occupent de l'éducation des bestiaux, dont le territoire est couvert. Ils ont l'esprit singulièrement vif, et s'appliquent à l'étude des lettres, dans laquelle leurs progrès sont remarquables, malgré le peu de ressources que leur pays leur offre pour s'instruire.

Merida, petite ville au sud du lac de Maracaïbo, a un évêché; elle est entourée de trois

rivières, dont aucune n'est navigable. Son territoire est le mieux cultivé et le plus productif de la province. Les gens de couleur fabriquent des tapis en laines du pays, auxquelles ils ont l'art de donner des couleurs dont la vivacité ne s'altère point.

Varinas est renommée depuis long-temps dans les marchés de l'Europe par la réputation du tabac que produit son territoire; mais c'est le préjugé plutôt que la raison, qui en fait regarder la qualité comme supérieure à celle de tous les autres; car il est inférieur, sous tous les rapports au tabac que l'on cultive ailleurs, notamment à Cumanacoa, dans la province de Cumana. Cependant la prévention est telle, que tout ballot de tabac qui arrive à Amsterdam ou à Hambourg, sous une autre dénomination que celle de *Varinas*, se vend, quelle que soit sa qualité, vingt ou vingt-cinq pour cent de moins. Le territoire de Varinas est d'ailleurs propre à la culture de toutes les denrées coloniales, et l'on y voit aussi des hates considérables, d'où l'on tire beaucoup de bœufs et de mulets que l'on exporte par l'Orénoque, ou qui se consomment dans la province. Varinas est à cent lieues au sud-sud-est de Caracas; on y compte 10,000 habitans.

La Guiane espagnole, désignée aussi sous le nom de Nouvelle Andalousie, a plus de quatre cents lieues de longueur depuis les bouches de l'Orénoque jusqu'aux frontières du Brésil. Sa largeur va, en quelques endroits, jusqu'à

cent cinquante lieues. Sur cette immense surface on ne compte que 58,000 habitans de toutes couleurs, dont 20,000 Indiens, sous la conduite des missionnaires; mais la population indépendante paraît plus considérable : la province est plus peuplée vers le milieu de la partie intérieure. On la divise en haut et bas Orénoque. Le gouverneur et l'évêque résident à San-Thomé de l'Angoustoura, ville fondée en 1586, sur la rive droite du fleuve, à cinquante lieues de son embouchure, et qui depuis a été transportée à quatre-vingt-dix lieues de la mer. Les rues sont alignées et pavées; l'air y est assez sain. On y dort, dans les grandes chaleurs, sur les terrasses des maisons, sans que le serein y porte atteinte à la santé ou à la vie. La vieille ville de San-Thomé est extrêmement malsaine.

La terre de la Guiane est excellente, surtout pour la culture du tabac; mais on ne rencontre qu'un petit nombre d'habitations mal exploitées, où les propriétaires récoltent un peu de coton, de sucre et de vivres du pays. On en exporte une assez grande quantité de bétail. Cette province, destinée par sa fertilité et par sa position à acquérir une grande importance, la devra surtout à l'Orénoque. Les rivières qu'il reçoit, et dont le nombre passe trois cents, sont autant de canaux qui porteraient à la Guiane toutes les richesses que l'intérieur pourrait produire. Sa communication avec le fleuve des Amazones par plusieurs bran-

ches navigables, que M. de Humboldt a parcourues, ajoute aux avantages qu'il peut procurer à la Guiane en facilitant les relations avec le Brésil et les parties intérieures du nouveau continent.

La Guiane espagnole comprend une partie de ces déserts arides connus sous le nom de *Llanos*, dont le reste appartient à la province de San-Juan de Llanos, dans la nouvelle Grenade. M. de Humboldt en fait, dans ses *Tableaux de la nature*, une description intéressante que nous allons offrir au lecteur. «En quittant les humides bords de l'Orénoque et les vallées de Caracas, lieux où la nature prodigue la vie organique, le voyageur, frappé d'étonnement, entre dans un désert dénué de végétation. Pas une colline, pas un rocher ne s'élève au milieu de ce vide immense. La terre présente seulement çà et là des couches horizontales fracturées qui couvrent souvent un espace de deux cents milles carrés, et sont sensiblement plus élevées que ce qui les entoure. Deux fois chaque année, l'aspect de ces plaines change totalement; tantôt elles sont nues comme la mer de sable de Libye, tantôt couvertes d'un tapis de verdure comme les steppes élevées de l'Asie moyenne. A l'arrivée des premiers colons, on les trouva presque inhabitées. On n'y rencontre aucun arbre que des palmiers en éventail, appelés *mauritia*, dispersés çà et là. Depuis la découverte du nouveau continent, cette vaste étendue est de-

venue moins inhabitable. Pour faciliter les relations entre la côte et la Guiane on a formé quelques établissemens sur le bord des rivières, et l'on a commencé à élever des bestiaux dans les parties encore plus reculées de cet espace immense. Ils s'y sont prodigieusement multipliés malgré les nombreux dangers auxquels ils sont exposés dans la saison de la sécheresse et dans celle des pluies, qui est suivie de l'inondation. Au sud, la plaine est entourée par une solitude sauvage et effrayante. Des forêts d'une épaisseur impénétrable remplissent la contrée humide située entre l'Orénoque et le fleuve des Amazones. Des masses immenses de granit rétrécissent le lit des fleuves; les montagnes et les fonds retentissent sans cesse du fracas des cataractes, du rugissement des bêtes féroces, et des hurlemens du singe barbu, qui annoncent la pluie.

» Dans la partie supérieure du domaine de l'Orénoque, entre le troisième et le quatrième parallèle nord, la nature a plusieurs fois répété le phénomène singulier de ce qu'on appelle les eaux noires. L'Atabapo, le Témi, le Tuamini et le Guaïnia, ont des eaux d'une teinte couleur de café. A l'ombre des massifs de palmiers, leur couleur passe au noir foncé; mais dans des vaisseaux transparens, elles sont d'un jaune doré. L'image des constellations australes s'y reflète avec un éclat singulier. L'absence de crocodiles et de poissons, une fraîcheur plus grande, un moindre nom-

bre de mosquites, et un air plus salubre, distinguent la région des fleuves noirs. Ils doivent probablement leur couleur à une dissolution de carbure d'hydrogène, résultat de la multitude de plantes dont est couvert le sol qu'ils traversent (1). »

Quittons ces déserts, et revenons aux lieux habités dans le gouvernement de Cumana, le plus orientale de la capitainerie de Caracas. La ville de Cumana, la plus ancienne de toute cette côte, fut bâtie en 1520, à près d'un quart de lieue de la mer, sur un terrain sablonneux et aride. L'air y est sain, quoique brûlant. Mais on n'ose y élever beaucoup de maisons, ni les construire solidement, à cause de la fréquence des tremblemens de terre. Les violentes secousses qui s'y firent sentir au mois de décembre 1797 renversèrent presque tous les édifices en pierre, et rendirent inhabitables ceux qui restèrent debout. On y éprouva un nouveau tremblement de terre au mois de novembre 1799.

Nueva-Barcelona est une ville malpropre, dans une plaine inculte, mais dont le sol est excellent. Elle est située à la gauche du Neveri, à une demi-lieue de son embouchure.

L'île de la Marguerite, située par 10° 56' nord, 66° 30' à l'ouest de Paris, dépend du gouvernement de Cumana. Elle est aride, mais salubre. Autrefois on y pêchait des perles; au-

(1) *Tableaux de la nature*, traduits de l'allemand par J. B. B. Eyriès. *Paris*, 1808, 2 vol. *in*-12.

*...

jourd'hui les habitans ont tourné leur industrie vers la pêche des poissons, qui abondent dans le canal, large de huit lieues, par lequel elle est séparée du continent. Sa population est de 15,000 habitans.

L'extrémité orientale du gouvernement de Cumana est formée par le cap et la côte Paria, baignés par le golfe de même nom, que Colomb nomma Golfe triste. On trouve sur la côte Paria plusieurs ports et rades, qui rendent très-facile la communication avec l'île de la Trinité. Cet avantage tourne uniquement en faveur des Anglais, possesseurs actuels de cette île. Comme ils sont toujours poussés par une activité éclairée, ils ont établi des postes militaires dans quelques-unes des îles situées à l'embouchure de l'Orénoque, d'où ils protégent la coupe des bois de teinture, et d'où ils communiquent avec les Indiens Guaranos, tribu paisible, qui, dans des marais boisés, a bravé la domination espagnole. Une autre nation indépendante et belliqueuse, celle des Aroucas, qui occupe la côte maritime au snd de l'Orénoque, recevait des armes et des liqueurs spiritueuses de la colonie hollandaise d'Essequebo et de Demerary, aujourd'hui soumise aux Anglais. Ainsi la souveraineté des Espagnols sur l'embouchure de ce fleuve important n'est rien moins que solidement rétablie.

On a vu, dans la description de la Nouvelle Grenade, de quelle manière se faisait autre-

fois le commerce des colonies espagnoles avec la métropole. Celle-ci avait adopté un régime fiscal, qu'elle regardait comme avantageux, parce qu'elle supposait que ses galions, et ensuite ses vaisseaux de registre, portaient exclusivement dans ses colonies les marchandises d'Europe dont leurs habitans avaient besoin, et rapportaient en Europe tout l'or et l'argent que rendait le Nouveau Monde. Mais l'immense étendue des côtes, et la dissémination de la population rendaient illusoire la surveillance des garde-côtes. Les nations européennes, bannies par les lois des ports de l'Amérique espagnole, y pénétraient audacieusement. Le monopole était ruineux pour l'Espagne; elle s'en aperçut. En 1778, le ministère espagnol proclama successivement la liberté du commerce entre les treize principaux ports de la péninsule en Europe et les colonies d'Amérique. Un petit nombre de ports du nouveau continent furent ouverts aux étrangers, et la surveillance la plus rigoureuse s'efforça d'empêcher l'introduction de plusieurs marchandises de fabrique étrangère.

Dix ans après, ce commerce avait pris un accroissement considérable. L'exportation des marchandises nationales pour l'Amérique avait quintuplé; celle des marchandises étrangères plus que triplé, et les retours d'Amérique se trouvèrent augmentés de plus des neuf dixièmes.

Les événemens arrivés en Espagne en 1808

se sont fait ressentir en Amérique. Les colonies refusèrent de reconnaître le roi imposé à la métropole par un monarque étranger. Elles formèrent des juntes de gouvernement, qui proclamèrent Ferdinand VII. Cependant des esprits ardens profitèrent de quelques mécontentemens excités par des fausses mesures de la junte de Cadix, et proclamèrent l'indépendance de l'Amérique espagnole. La conduite de Ferdinand VII, lorsqu'il rentra dans ses états en 1814, exaspéra plusieurs colonies. Caracas et Buénos-Ayres levèrent l'étendard et combattirent les troupes envoyées d'Europe. Le Chili fut conquis par les insurgés de Buénos-Ayres. Dans le Pérou et le Mexique, au contraire, la cause du roi triompha. Les deux partis sont encore en présence à Caracas.

FIN DU SEIZIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

TROISIÈME PARTIE. — AMÉRIQUE.

LIVRE V.

DESCRIPTION DE LA VICE-ROYAUTÉ DU RIO DE LA PLATA OU DE BUÉNOS-AYRES. HISTOIRE NATURELLE DES POSSESSIONS ESPAGNOLES DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

LIVRE VI.

BRÉSIL.

LIVRE VII.

GUIANE ET CARACAS.

FIN DE LA TABLE.